COURS
DE
CHIRURGIE.

COURS
DE
CHIRURGIE

G. Benchaud
CSP

COURS DE CHIRURGIE

DICTÉ AUX ÉCOLES De Médecine de Paris,

Par M. ELIE COL DE VILARS, *Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Professeur de Chirurgie, en Langue Françoise.*

TOME PREMIER

Contenant les Principes & le Traité des Tumeurs.

Benchaud

A PARIS,

Chez
- LE MERCIER, rue Saint Jacques, au Livre d'Or.
- ROLLIN, Quai des Augustins, à Saint Athanase.
- HERISSANT, rue Saint Jacques, à Saint Paul & à Saint Hilaire.

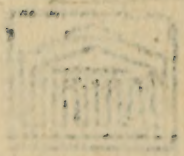
University of Ottawa
BIBLIOTHÈQUES

M. D CC. LII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LIBRARIES
University of Ottawa

CSP
RD
30
.C64
1746
n.1



PRÉFACE.

SE livrer à la censure des Maîtres de l'Art en fait de Chirurgie, c'est s'exposer à un jugement bien incertain. La variété des Systêmes est si grande, & l'envie qu'on a de soutenir le sien propre, est si outrée, qu'il n'est pas possible de gagner les suffrages de tout le Monde. S'il arrive qu'on reçoive quelques applaudissemens des uns, on ne manque pas d'être désaprouvé des autres.

C'en étoit assez pour me détourner de mettre au jour les Caïers que j'ai dictés aux Ecoles de Médecine : mais la répugnance que

j'y avois, n'a pu l'emporter sur les pressantes sollicitations des Etudians, dont plusieurs n'ayant pas assisté régulièrement à mes Leçons, ne les tiennent que d'après des Copies très-imparfaites. C'est principalement en leur faveur que je me suis déterminé à les faire imprimer. Je ne présume pas apprendre rien de nouveau à ceux qui sont consommés dans la Chirurgie. J'espére néanmoins qu'ils trouveront la méthode que je donne de traiter les Maladies Chirurgicales, conforme à la saine Pratique, & par conséquent à la leur. Cette confiance peut m'être permise, après avoir profité des salutaires avis qu'ont bien voulu me donner les sçavans Médecins qui ont été nommés pour l'examen de ce Livre, & sur le témoignage desquels la Faculté a daigné m'accorder son Approbation. Je puis encore assurer qu'ayant exercé pen-

dant plus de dix-huit ans la charge de l'un des deux Médecins du Roi au Châtelet; le grand nombre d'observations que j'ai faites, m'ont donné lieu de confirmer cette méthode.

Peut-être recevrai-je quelques reproches de ne m'être pas assez étendu sur les Principes de Chirurgie. Si l'on vouloit rassembler ce que j'en ai donné sur chaque genre de Maladie, on verroit qu'il resteroit peu de chose à desirer.

Je n'ai pas cru devoir me dispenser de joindre à la pratique la Théorie des Maladies Chirurgicales. Les Chirurgiens ne peuvent mieux en entreprendre la Cure, que lorsqu'ils sont aidés d'une parfaite connoissance de leurs causes & de leurs symptômes. Les Etudians en Médecine doivent être pleinement instruits de la Chirurgie. Il étoit juste de rendre ce Traité également utile aux uns & aux autres.

On ſera ſans doute ſurpris de ce que j'attribue à pluſieurs Maladies une cauſe conjointe preſque générale : mais il faut conſidérer que les effets d'une même cauſe peuvent varier & changer de nom, ſuivant la différence des parties qu'elle occupe, & la diſpoſition des Choſes naturelles ou non-naturelles qui y concourent.

Pour rendre raiſon des Cauſes & des Symptômes des Maladies Chirurgicales, je n'ai point embraſſé ſcrupuleuſement les Syſtêmes de pluſieurs Chymiſtes. Si j'ai adopté un mouvement inteſtin, qu'on peut appeller un mouvement de Fermentation dans les Liquides de notre Corps, lorſqu'ils dégénérent de leur état naturel, je ne l'ai pas fait abſolument dépendre du mélange d'un Acide avec un Alkali. Il peut s'en exciter ſans la rencontre de l'un & de l'autre. Je me ſuis ſur-tout at-

taché aux Principes méchaniques, & j'ai attribué aux Solides toute la puiſſance qu'ils peuvent avoir ſur nos Humeurs, par le moyen de leurs Syſtoles, ſans croire que le mouvement de Trituration qu'ils exercent, détruiſe le mouvement inteſtin. Quand il n'y auroit que l'effet des parties Aëriennes, dont le reſſort eſt proportionné à leur compreſſion, on ne pourroit pas nier la réaction des Liquides ſur les Solides, ni la déſunion de leurs Molécules, lorſqu'ils s'arrêtent & croupiſſent dans les Vaiſſeaux ou dans quelque Cavité.

Je ſuis encore perſuadé qu'il y a dans toute la maſſe du Sang des parties ſalines & ſulphureuſes, dont les effets ſont différens, ſuivant qu'elles ſont plus ou moins abondantes, plus ou moins fixes ou volatiles, & ſuivant le ſéjour qu'elles font dans les endroits où elles peuvent s'arrêter. Les par-

ties ſulphureuſes ne ſçauroient faire un ſujet de conteſtation. La graiſſe qui ſe trouve dans tous les Animaux, & qui n'a d'autre ſource que le ſang, nous en offre une preuve inconteſtable. La Bile, la Cire des Oreilles, le Sang même deſſéchés s'enflamment aiſément. Les parties Salines ſont manifeſtes dans l'Urine, la Sueur, la Bile, & dans les autres Humeurs excrémentitielles. Il eſt vrai que la Nature travaille continuellement à s'en délivrer par le moyen des Sécrétions : mais outre qu'il eſt certain que les alimens les renouvellent, l'Analyſe naturelle & chymique nous prouve qu'il en reſte toujours dans les Solides & dans les Liquides. Si l'on avoue du moins, (& l'on n'en peut pas diſconvenir,) qu'il y a des Sels dans les Liquides de notre Corps, il n'en faut pas davantage pour établir l'Ethiologie que j'ai avan-

cée. Il ne s'agit plus que de ſçavoir ſi ces Sels ſont acides, alkalis ou neutres, fixes ou volatils.

Il faut conſidérer qu'il entre de toutes ces ſortes de Sels dans notre Corps. Nos Alimens en ſont chargés, les uns plus, les autres moins. Le Sel acide domine dans le Vin, le Vinaigre, les Fruits & dans la plupart des Légumes. Le Sel marin, qui eſt un Sel neutre, ſe met indiſpenſablement dans preſque tous les Mets apprêtés. La Viande dont nous nous nourriſſons, contient un Sel Ammoniac nitreux, & par conſéquent un Sel acide fixe, & un Sel alkali volatil. L'Analyſe chymique le démontre, ainſi que les expériences de M. Lemeri. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, 1717 & années ſuivantes.* Je conviens que ces Sels répandus dans toute la maſſe des Humeurs, ne

donnent aucune preuve d'Acide ni d'alkali, parce qu'ils ſont étendus dans trop de Liquide, qu'ils ſont embarraſſés dans trop de parties terreuſes & ſulphureuſes, & qu'ils éprouvent divers changemens en circulant dans nos Vaiſſeaux. Ils commencent à ſe décompoſer dans l'Eſtomac & les Inteſtins par le moyen de la digeſtion. Cependant les Acides qui paſſent dans le Sang avec le Chyle, conſervent encore leur caractére. Le Lait qui n'eſt qu'un Chyle un peu plus digéré, s'aigrit facilement. L'Urine récente, la Salive, les Larmes, rougiſſent le Papier bleu. Il ſe trouve auſſi dans l'Urine un Sel neutre analogue au Sel marin. On le retire tel par l'évaporation. C'eſt ſans doute un ſemblable Sel qui fournit dans la diſtillation de Sang humain par un grand feu, une Liqueur très-acide que M. Homberg en a tirée. *Voyez les*

Mém. de l'Acad. des Scien. 1712. Outre le Sel acide & le Sel neutre renfermés dans le Sang & les autres Humeurs, ces Liquides, & même toutes les parties des Animaux, ſont chargés d'un Sel Ammoniacal nitreux. *Voyez les Mémoires déja cités en* 1717. *ſur le Salpêtre*, dont les matiéres animales fourniſſent une grande partie.

Le Sel volatil eſt ſi peu embarraſſé dans l'Urine, qu'à la moindre fermentation, ſon Sel neutre ſe change bientôt en Sel Ammoniac, & qu'en la diſtillant, on en retire un Eſprit & un Sel urineux très-pénétrans.

Tous ces Sels diſſous dans la ſéroſité, qui fait la plus grande portion de nos Humeurs, ſoumis aux ſyſtoles des Artéres, & obligés de paſſer par des Vaiſſeaux extrêmement fins, ſont continuellement broyés, déſunis, volatiliſés & pouſ-

fés vers tous les Emonctoires du Corps, pour en être chaſſés comme inutiles. C'eſt ce qui arrive dans un état de Santé : mais la Nature n'a pas toujours le bonheur de les évacuer. Ils ſont ſouvent arrêtés à leur paſſage ; ſoit qu'ils n'ayent pas été aſſez atténués ; ou que leur Véhicule ſe trouve trop épais, trop viſqueux, pour s'échaper par les Tuyaux excrétoires ; ſoit qu'ils rencontrent un obſtacle à leur iſſue par l'effet des Cauſes externes.

Alors ces Sels retenus dans quelque Glande, ou dans l'extrémité de quelques Vaiſſeaux, y perdent dabord leur mouvement progreſſif ; & comme la partie la plus aqueuſe qui les tenoit en diſſolution, ſe diſſipe par la tranſpiration, ou s'en ſépare par les Veines lymphatiques, leurs Molécules s'approchent de plus près ; ils ſont de nouvelles combinaiſons & devien-

nent plus fixes. Quand il ſurvient une ſuppuration qui détruit ou déſunit les parties terreuſes & ſulphureuſes dont ils étoient enveloppés, ils acquiérent une acrimonie qui les met en état de manifeſter leur caractére. Or ce caractére eſt différent ſelon leur qualité & les changemens qu'ils reçoivent dans une diſpoſition contre-nature. Si ce ſont des Sels acides ou neutres, fixes & maſſifs, tels qu'en fourniſſent les Alimens groſſiers, les Viandes ſalées, fumées, marinées, & que d'ailleurs le reſſort des Vaiſſeaux dans leſquels ils circulent, ſoit foible & languiſſant, ils ne ſçauroient être auſſi atténués & volatiliſés qu'ils le ſeroient, s'ils étoient moins compactes & moins peſans, ou que les ſyſtoles des Artéres fuſſent plus fortes. Ils doivent donc être extrêmement âcres lorſqu'ils ſont mis en liberté. Nous en ayons un

exemple dans le Cancer dont le Pus eſt ſi corroſif, qu'il ronge le cuir même des Emplâtres qu'on applique deſſus. Si ces Sels ont des Molécules plus petites, plus déliées, plus légéres, ou que l'élaſticité des Vaiſſeaux ſoit plus conſidérable, ils ſe volatiliſent, ſe ſimplifient plus facilement, & produiſent des Tumeurs, des Puſtules ou des Ulcéres d'une autre nature, dont le Pus n'eſt pas ordinairement ſi âcre, ſi rongeant: mais ce degré de volatilité peut rendre contagieuſes les Maladies qu'ils cauſent. Plus ils ſont volatils, plus ils ont de facilité à s'exhaler & à pénétrer les pores de ceux qui approchent des Malades ou qui ont commerce avec eux.

Je ne crois donc pas avoir tort d'accuſer pour cauſe principale de la plupart des Maladies de l'habitude du Corps, des Sels plus

ou moins âcres, fixes ou volatils, acides ou alkalis, conformément à leur premiére qualité, au froiſſement qu'ils eſſuyent, à leur dévelopement ou aux différens alliages qu'ils font avec des matiéres hétérogénes.

TABLE
DES SOMMAIRES
Contenus dans ce premier Tome.

Principes de Chirurgie. Page 1

Abrégé Physiologique des choses naturelles qui entrent dans la composition du Corps humain. 33

ARTICLE I. *Des Elémens ou Principes.* 34

ARTICLE II. *Des Tempéramens.* 73

ARTICLE III. *Des Parties.* 84

ARTICLE IV. *Des Humeurs.* 89

Du Chyle. 90

Du Sang. 91

Du Suc nourricier. 93

Des Humeurs Excrémentitielles. 96

De la Salive. 97

Du Suc Gastrique. 98

De l'Humeur Intestinale. 99

De la Bile. 100

Du Suc Pancréatique. 103
De la Lymphe. 104
De l'Humeur des Glandes Surrénales. 108
De l'Eau du Péricarde. 109
De l'Eau des Ventricules du Cerveau. 111
De l'Humeur aqueuſe des Yeux. la même.
Du Cryſtallin. 113
De l'Humeur vitrée. 115
De la Semence. 118
De la Liqueur de l'Amnios. 124
Des Humeurs Excrémentitielles inutiles. 129
De l'Urine. 130
De la Sueur. 136
De la Tranſpiration inſenſible. 140
De l'Humeur Sébacée. 145
De l'Humeur Trachéale. 146
Des Larmes. 147
De la Chaſſie. 149
De la Morve. la même.
De la Cire des Oreilles. 152
Du Sang Menſtruel, 153
Du Sang Hémorroïdal. 165
Des Lochies. 168
ARTICLE V. *Des Eſprits.* 171
ARTICLE VI. *Des Fonctions.* 187

PREMIERE SECTION.

Des Maladies externes qui peuvent affliger le Corps humain. page 209.

LIVRE PREMIER.

Des Tumeurs.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs en général.

ARTICLE I.

Définition & division des Tumeurs. 210

ARTICLE II. *Des causes des Tumeurs.* 214

ARTICLE III. *Des Signes Diagnostics & Pronostics des Tumeurs.* 219

ARTICLE IV. *Des Symptômes des Tumeurs.* 230

ARTICLE V. *Cure générale des Tumeurs.* 239

CHAPITRE DEUXIE'ME.

Du Phlegmon. page 249.

Appendice.

DEs Tumeurs qui participent principalement du Phlegmon. 282
ARTICLE I. *Du Phlegmon Eryſipélateux, du Phlegmon Oedémateux, & du Phlegmon Skirrheux.* 283
ARTICLE II. *Du Bubon.* 287
§. I. *Du Bubon ſimple ou benin Phlegmoneux.* 289
§. II. *Du Bubon Oedémateux ſimple.* 295
§. III. *Du Bubon Skirrheux ſimple.* 297
§. IV. *Du Bubon Peſtilentiel* 298
§. V. *Du Bubon Vénérien.* 311
ARTICLE III. *Du Charbon ou Anthrax.* 337
ARTICLE IV. *Du Phyma.* 350
ARTICLE V. *De Phygethlon ou Panus.* 354
ARTICLE VI. *Du Clou ou Furoncle* 357
ARTICLE VII. *Du Dragon ou Dragonneau.* 363

Table des Sommaires.

ARTICLE VIII. *Du Therminthe.* 375
ARTICLE IX. *Des Engelures.* 375
ARTICLE X. *Du Panaris.* 382
ARTICLE XI. *Des Contuſions & de l'Ecchymoſe.* 414
ARTICLE XII. *Des Varices.* 431
ARTICLE XIII. *De l'Aneuryſme.* 440

Fin de la Table.

Approbation de Meſſieurs les Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris.

NOUS ſouſſignés, Docteurs Régents en la Faculté de Médecine de Paris, nommés par Elle pour examiner un *Cours de Chirurgie*, commençant par un Traité des Tumeurs, compoſé par M. Col de Vilars, Docteur Régent en ladite Faculté, après en avoir fait lecture, n'y avons rien trouvé que de très-conforme à la plus ſaine Doctrine, tant pour la Théorie que pour la Pratique Chirurgicales. En foi de quoi, pour le bien du Public, & la juſtice due au mérite de l'Auteur & à ſon Ouvrage, nous avons donné avec plaiſir la préſente Approbation. A Paris ce neuf d'Août 1737.

FINOT. LE HOC. HUNAULD.

Consentement de M. Bourdelin, Doyen de la Faculté de Médecine.

VU le Rapport fait par Messieurs *Finot*, *le Hoc*, *& Hunauld*, Docteurs Régents en la Faculté de Médecine de Paris, & nommés par Elle pour examiner un Manuscrit intitulé : *Cours de Chirurgie*, *&c.* composé par Monsieur Col de Vilars, Docteur Régent en ladite Faculté, je consens qu'il soit imprimé. A Paris ce treiziéme Novembre 1737.

BOURDELIN, *Doyen.*

PRINCIPES

PRINCIPES DE CHIRURGIE.

LE mot de Chirurgie, ſuivant ſon étymologie, ſignifie *Opération de la main.* Il eſt dérivé du grec χειρουργικὴ, compoſé de χεὶρ *manus*, main, & de ἔργον *opus*, ouvrage, opération. On peut définir cet art *une partie de la Thérapeutique* ou *Médecine curative qui traite de la connoiſſance & de la guériſon des maladies externes, dont la cure exige l'application des Topiques*, ou *l'opération de la main.*

Le ſujet de la Chirurgie eſt le Corps humain. Comme il eſt abſolument néceſſaire de connoître exactement le

ſujet ſur lequel on travaille, on peut dire que l'Anatomie eſt le principal fondement de la Chirurgie. Le Chirurgien doit donc avoir une parfaite connoiſſance de la ſtructure du Corps humain, de la ſituation de ſes parties, de leur conformation, de leur direction, de leur connexion, de leur commerce & de leurs uſages.

L'objet de la Chirurgie ſont toutes les affections externes contre-nature, qui peuvent avoir beſoin du ſecours de la main, ou de l'application de quelque reméde.

La fin qu'elle ſe propoſe eſt la guériſon, ou le ſoulagement des maladies Chirurgicales & de leurs ſymptômes.

La Chirurgie ſe diviſe en *Théorique* ou *Spéculative*, & en *Pratique*, ou *manuelle*.

La Chirurgie Théorique eſt celle qui apprend à connoître toutes les maladies chirurgicales, leurs cauſes, leurs ſignes & leurs ſymptomes; & qui donne les préceptes néceſſaires pour parvenir à leur guériſon ou à leur ſoulagement.

La Chirurgie Pratique eſt celle qui

mer ces préceptes en uſage.

On peut diviſer la Chirurgie Théorique en deux Sections, dont la premiére traite de toutes les affections contre-nature de cet Art, qui peuvent offenſer le corps humain. La ſeconde enſeigne toutes les opérations qu'on eſt obligé de faire dans les maladies, qui ne reçoivent de guériſon ni par les remédes externes ni par les internes.

La Chirurgie Pratique, ſans le ſecours de la Théorique, eſt très-incertaine & même très-dangereuſe. On ne peut point exercer une profeſſion avec ſureté, ſans être fondé ſur les principes qui en établiſſent la Théorie. Ces principes ſuppoſent la connoiſſance des *Choſes naturelles, non naturelles & contre-nature*, & des moyens convenables à la guériſon des maladies chirurgicales.

On entend par *choſes naturelles*, celles qui entrent dans la compoſition du corps humain, & qui par leur aſſemblage, leur union & leur diſpoſition particuliere, en établiſſent la nature. On en compte ordinairement ſix, les *Elémens* ou *Principes*, les *Tem-*

pèramens, les *Parties ſolides*, les *Humeurs*, les *Eſprits* & les *Fonctions*. Pluſieurs Médecins rejettent les Eſprits, ou les mettent au rang des Humeurs. De la bonne ou mauvaiſe diſpoſition de ces choſes naturelles dépendent la ſanté ou la maladie. Pour ſatisfaire au deſir que nous ont témoigné les Etudians en Chirurgie, nous en donnerons un Abrégé phyſiologique à la fin de ces Principes.

Les choſes non-naturelles ſont celles qui affectent l'homme ſans entrer dans ſa compoſition, & ſans en conſtituer la nature; mais qui lui ſont cependant ſi néceſſaires, qu'il ne peut vivre ni ſubſiſter ſans elles. Elles ſont au nombre de ſix, l'*Air*, *les Alimens*, *le Mouvement & le Repos*, *le Sommeil & la Veille*, *les Humeurs qui doivent être évacuées ou retenues*, *& les Paſſions de l'Ame*. Les louables diſpoſitions de ces ſix choſes ſont des cauſes de ſanté. Leur vice & leur abus deviennent des cauſes de maladie.

Les choſes, ou affections contre-nature ſont celles qui ſont contraires à la nature de l'homme, & qui tendent à ſa deſtruction. Il y en a trois, *les ma-*

ladies, leurs causes & leurs symptomes.

On appelle *Maladie* en général *une affection ou disposition contre-nature dans le corps vivant, qui en blesse par elle-même les fonctions.* On ajoute ces mots, *par elle-même*, pour distinguer la maladie de sa cause, qui à la vérité blesse les fonctions : mais elle ne le fait point par elle-même ; ce n'est que par le moyen de la maladie qu'elle produit. Par exemple un coup de sabre qui fait une plaie, ne blesse pas les fonctions de la partie par lui-même, mais par la solution de continuité qu'il fait, dans laquelle consiste la maladie.

Comme le corps humain est composé des parties similaires & organiques, & de l'union de ces parties, on a coutume de diviser les maladies, par rapport à la différence des parties qu'elles occupent, & à la liaison qui est entr'elles, en *Similaires*, en *Organiques* & en *Communes* ou de *solution de continuité.* Les Anciens prenant pour parties similaires les os, les cartilages, les ligamens, les tendons, les nerfs, les membranes & les vaisseaux de tous genres ; ont établi le siége des maladies similaires dans ces parties ;

& les ont fait dépendre de leur *intempérie*. C'eſt pourquoi ils ont diſtingué les maladies ſimilaires en *Simples par intempérie chaude, froide, humide* ou *ſéche; & en compoſées par intempérie chaude & humide, chaude & ſéche, froide & humide, froide & ſéche.* Les Modernes ne reconnoiſſant pour *parties ſimilaires* que les fibres ſimples & compoſées, établiſſent les maladies ſimilaires dans ces fibres, & les font conſiſter dans leur dureté ou leur molleſſe, & par conſéquent dans leur trop grande tenſion, ou leur trop grand relâchement; ou bien dans leur reſſort trop fort ou trop foible, en ſorte qu'elles ne ſe trouvent plus en équilibre avec les fluides. Voyez ce que nous diſons ſur les tempéramens & ſur les parties dans l'Abrégé phyſiologique des choſes naturelles.

Les maladies organiques ſont celles qui dépendent du vice des organes. Comme ces parties peuvent être vitiées par rapport à leur conformation, à leur grandeur, à leur nombre & à leur ſituation, on a fait quatre eſpéces de maladies organiques : la premiere, *par vice de conformation*; la deu-

xiéme, *par vice de grandeur ;* la troiſieme, *par vice de nombre ;* la quatriéme, *par vice de ſituation.*

1. Les maladies par vice de conformation conſiſtent dans la mauvaiſe diſpoſition des parties ; comme dans les Boſſus ; dans ceux qui ont les jambes tortues, la tête trop ronde, trop longue, trop reſſerrée ; qui ont des vaiſſeaux dilatés, comme dans les Varices & dans l'Aneuriſme, ou qui les ont comprimés, rétrécis, obſtrués, ou qui ont quelque capacité d'une figure toute différente de ſon état naturel.

2. Les maladies par vice de grandeur dépendent de l'augmentation ou de la diminution des parties, contre l'ordre de la nature ; comme dans ceux qui ont des Tumeurs, des Exoſtoſes, des parties trop longues ou trop courtes, trop groſſes ou trop menues, trop graſſes ou trop maigres ; ou qui ont ſouffert quelque perte de ſubſtance, par des Plaies, des Ulcéres, &c.

3. Les maladies par vice de nombre péchent dans l'excès ou dans le défaut : dans l'excès, comme dans ceux qui ont deux têtes, quatre bras,

quatre jambes, ſix doigts : mais il faut que cet excès offenſe les fonctions pour avoir le caractére de maladie. Trois teſticules, par exemple, n'en ſont pas une : elles péchent dans le défaut, comme dans ceux à qui il manque un bras, une jambe, un doigt ou quelqu'autre partie, ſoit de naiſſance, ſoit par accident ou par amputation.

4. Les maladies par vice de ſituation ſe trouvent dans le déplacement des parties ; telles ſont les Luxations, les Fractures, les Hernies, les chutes de l'Anus, du Vagin, de la Matrice ; ou dans l'union des parties qui devroient être naturellement ſéparées ; comme lorſque les doigts, les paupiéres, les lévres, l'anus, la vulve ſont unis, adhérens ou fermés, ſoit en naiſſant, ſoit en conſéquence d'une plaie, d'un ulcére.

Les maladies communes qu'on a coutume d'appeller *maladies de ſolution de continuité*, ſont celles qui ont leur ſiége tant dans les parties ſimilaires que dans les organiques, & qui en détruiſent l'union naturelle, en ſorte qu'elles en bleſſent les actions par el-

les-mêmes. Telles ſont les Contuſions, les Plaies, les Ulcéres, les Fractures. Voyez *Fernel de Morbor. differentiis. l.* 1. 6. *& ſeq. Zypæi fundamenta Phyſico-Anatomica, part.* 4.

On diſtingue auſſi les maladies chirurgicales, par rapport à leurs différences accidentelles; 1. en *internes*, qui attaquent les parties contenues; & en *externes*, qui occupent les parties contenantes.

2. En *ſimples* & en *compoſées* ou *compliquées*. Les ſimples ſont celles qui n'ont qu'un ſeul genre de vice, & qu'une ſeule indication curative à ſuivre, comme une Plaie qui ne conſiſte que dans l'inciſion de la chair, & qui ne demande que la réunion. Les compliquées ſont celles qui ſe trouvent compoſées de pluſieurs maladies dans une même partie, & qui fourniſſent pluſieurs indications curatives; comme une Plaie accompagnée de contuſion, de fracture, de luxation, d'inciſion d'un tendon, &c. ce qui demande avant la réunion, la réſolution de la contuſion, la réduction de la fracture ou de la luxation, la conſolidation ou la ſuture du tendon.

3 Quelques-uns les distinguent en *vraies* ou *légitimes* & en *fausses*. Les vraies sont celles qui sont produites par une humeur seule, comme le Phlegmon par le Sang, l'Oedême par la pituite, l'Hydrocele par la sérosité; ou qui dépendent du vice de la partie même affligée, comme l'Aneurisme vrai par la dilatation d'une artére, la Squinancie par l'inflammation du larynx & du pharynx, la Pleurésie par l'inflammation de la pleure. Les maladies fausses sont celles qui reconnoissent pour causes plusieurs humeurs mêlées ensemble, comme le Phlegmon érésipélateux, œdémateux, ou qui renferment quelque substance extraordinaire à la maladie, comme la Hernie appellée Sarcocéle, ou qui sont occasionnées par le vice de quelque partie voisine; comme la fausse Squinancie causée sans inflammation par le gonflement des amygdales, la fausse Pleurésie par une douleur rhumatismale dans les muscles de la respiration, l'Aneurisme faux par l'épanchement d'un sang artériel.

4. Les maladies se distinguent en *acquises*, c'est-à-dire, qu'on gagne après

la naiſſance pendant le cours de la vie ; & en *héréditaires* que les parens malades communiquent à leurs enfans dans la conception ou pendant la groſſeſſe. Il y en a d'autres qu'on tient de naiſſance ſans être héréditaires : comme celles d'un enfant qui naît monſtrueux, boiteux, mutilé, hydropique, &c. maladies dont ſes parens n'étoient point attaqués.

5. On diſtingue encore les maladies en *Idiopathiques*, qui dépendent du vice de la partie même qu'elles occupent : en *Sympathiques*, qui ſont communiquées par le vice d'une autre partie, comme l'inflammation du bras en conſéquence d'un Panaris : en *Eſſentielles*, qui ne dépendent d'aucune autre maladie : en *Symptomatiques*, qui ne ſont que les ſymptomes d'une maladie eſſentielle : & en *critiques*, qui arrivent à la ſuite de quelque autre maladie par métaſtaſe, c'eſt-à-dire, par le tranſport & le dépôt de la matiére morbifique ſur quelque partie, comme un Bubon, un Charbon peſtilentiel, qui ſurviennent à la Peſte, un Phlegmon qui ſe forme à la fin d'une Fiévre aiguë.

6. En maladies *grandes en apparence & petites en conſéquence*, comme une grande plaie qui n'intéreſſe que les tégumens & qui ne dérange que très-peu les fonctions, & en *petites en apparence & grandes en conſéquence*, comme une petite plaie faite par un inſtrument piquant & délié, tel qu'un ſtilet, une aiguille, qui aura bleſſé un tendon, un nerf: qui aura pénétré dans quelque capacité & aura offenſé quelque viſcére, ou une piquure, une morſure légére faite par quelque bête vénimeuſe.

7. En *bénignes*, qui ne ſont accompagnées d'aucuns ſymptomes dangereux: en *malignes*, dont les accidens ſont extraordinaires, & plus conſidérables qu'ils ne devroient l'être pour le caractére de la maladie.

8. Par rapport au lieu & au pays, les maladies ſont diſtinguées en *épidémiques* & en *endémiques*. Les épidémiques ſont celles qui regnent pendant quelque tems dans un pays, dans une ville ſans être particulieres & ordinaires à l'endroit où elles ſe déclarent, & dont un grand nombre de perſonnes ſont diſtinctement attaquées. Les endémiques ſont des maladies propres

& familieres en certains pays, comme le Scorbut en Danemarck, les Ecrouelles en Eſpagne, le Bronchocéle dans les Alpes.

9. Les maladies par rapport à leur durée, ſe diſtinguent en *courtes* qui ſe terminent promptement, & en *chroniques* qui durent très-long-tems & qui n'augmentent ou ne diminuent qu'inſenſiblement. Les courtes ſont ſans danger ou avec danger. Celles-ci ſe nomment *aiguës*, comme la Squinancie, le Charbon malin, le Bubonocéle avec étranglement.

Nous paſſons ſous ſilence d'autres diſtinctions de maladies qui appartiennent plutôt à la Médecine proprement dite, qu'à la Chirurgie. Mais la diſtinction des maladies chirurgicales la plus utile, eſt celle qui ſe fait par rapport à leurs differences eſſentielles, en cinq genres, qui ſont les *Tumeurs*, les *Plaies*, les *Ulcéres*, les *Luxations*, & les *Fractures*.

La cauſe de la maladie eſt une *affection contre nature qui produit la maladie, ou qui concourt à la produire.*

Les Médecins diviſent les cauſes des maladies en *Procatarctiques* ou *Primi-*

tives, en *Antécédentes* & en *Conjointes.*

Les cauſes Procatarctiques, Primitives ou Evidentes ſont des cauſes manifeſtes & connues de tout le monde, qui agiſſent les premieres & qui mettent les autres cauſes en mouvement. Elles ſont *internes* ou *externes.* Les internes ſont renfermées en nous & agiſſent en nous; comme les paſſions violentes de l'ame, la colere, la triſteſſe, la joie, &c. Les externes exiſtent hors de nous, comme une pierre, un bâton, un couteau, une épée, & tout ce qui eſt capable de nous bleſſer; ou un mauvais air, des alimens mal conditionnés, du poiſon, des exercices violens, un trop grand repos; en un mot le vice ou l'abus des choſes non-naturelles externes qui peuvent altérer nos fonctions. Les cauſes Procatarctiques ſe diviſent encore en *néceſſaires* & en *accidentelles*: les néceſſaires ſont celles que nous ne pouvons éviter, comme l'air & les alimens lorſqu'ils ſont en général de mauvaiſe qualité. Les cauſes accidentelles ſont celles qui nous offenſent fortuitement & ſouvent ſans être prévues, comme certains alimens, ou médicamens nuiſibles, une mor-

ſure, une piquure de bête venimeuſe, un coup d'épée, d'arme à feu, une chute & autres choſes ſemblables que nous pourrions éviter, mais que nous n'évitons pas toujours.

Les cauſes Antécédentes ſont des cauſes internes & médiates qui précédent les cauſes Conjointes, & qui les mettent en mouvement, ou leur donnent occaſion de produire la maladie. Telle eſt la Plethore à l'égard d'une inflammation qui ſurvient à une partie; la Cacochymie à l'égard de quelque éruption à la peau, de quelque Dartre ou de certaines Tumeurs de mauvaiſe qualité, la Cachexie à l'égard de l'hydropiſie, de l'Hydrocéle, de l'Oedême; la foibleſſe des parties & autres ſemblables qui occaſionnent ou fomentent la cauſe Conjointe ſans ſe manifeſter à tout le monde comme font les cauſes Procatarctiques dont elles ſont cependant les effets, & qu'elles reconnoiſſent pour cauſes primitives.

Enfin, les cauſes Conjointes ou prochaines & immédiates, ſont celles qui cauſent les maladies immédiatement par elles-mêmes, & qui leur ſont tel-

lement attachées, que par leur préſence la maladie exiſte, par leur abſence elle ceſſe. Par exemple, le ſang arrêté dans l'Aneuriſme vrai ou faux, dans les Varices, dans les inflammations, dans le Phlegmon; la lymphe ou la ſéroſité dans l'Oedême, dans l'Hydrocéle; l'air dans l'Emphyſême ſont les cauſes Conjointes, immédiates, matérielles & prochaines de ces maladies qui ceſſent lorſque ces cauſes ne ſubſiſtent plus. Il faut obſerver qu'une cauſe Conjointe peut être auſſi Procatarctique en même tems, par exemple un corps étranger engagé dans l'œſophage, dans la trachée-artére, dans l'oreille, eſt cauſe Procatarctique & Conjointe de l'obſtruction qu'il forme.

L'ordre de ces trois eſpéces de cauſes dont nous venons de parler eſt tel que la Procatarctique eſt la premiere qui agiſſe, l'Antécédente la ſeconde, la Conjointe la troiſiéme, en ſorte que la Conjointe eſt excitée ou fomentée par l'Antécédente, & celle-ci l'eſt par la Procatarctique: mais ces trois cauſes ne ſe rencontrent pas toujours dans toutes ſortes de maladies. Quelquefois il n'y en a que deux, quelquefois

qu'une. Lorſque par un exercice immodéré une pierre détachée du Rein tombe dans la Veſſie, de-là dans l'Uréthre, ſans en pouvoir ſortir, & y cauſe de la douleur, de l'inflammation & d'autres accidens, il n'y a que deux cauſes qui concourent à la maladie, la Procatarctique, qui eſt l'exercice immodéré, & la Conjointe, qui eſt le calcul. Quand on eſt bleſſé d'un coup d'épée, la plaie ne reconnoît qu'une ſeule cauſe, qui eſt la Procatarctique ou évidente, c'eſt-à-dire, l'épée, il eſt à remarquer que la Cauſe Antécédente peut devenir Conjointe, & la Conjointe devenir antécédente, par exemple, une abondance de ſang dans les vaiſſeaux peut être cauſe Antécédente d'une Tumeur phlegmoneuſe, s'il circule encore; & devenir cauſe Conjointe, s'il s'y arrête. Au contraire le ſang arrêté qui eſt cauſe Conjointe d'un Phlegmon, peut devenir cauſe Antécédente, s'il rentre dans la voie de la circulation.

On diviſe encore les cauſes en *cauſe totale* qui produit ſeule toute la maladie, en *cauſe principale* qui en fait la plus grande partie: & en *cauſe auxiliaire*

ou *partiale* qui concourt avec la principale pour lui aider à produire son effet.

Le symptome est une affection contre-nature produite par la maladie, ou par ses causes, ou par un autre symptome, & qui cesse aussi-tôt que sa cause ne subsiste plus. Tels sont la douleur, la chaleur, la rougeur dans le Phlegmon, la démangeaison & la cuisson dans la Galle : la noirceur ou la lividité dans l'Ecchymose, dans la Gangréne, &c. & tous ces accidens disparoissent aussi-tôt que ce qui les a produits vient de cesser ; ce qui a fait dire à Galien que le symptome suit la maladie comme l'ombre fait le corps. Suivant la définition que nous venons de rapporter, on distingue le symptome en trois espéces, en *symptome de maladie*, en *symptome de la cause*, & en *symptome d'un autre symptome*: par exemple l'inflammation, la tumeur, la tension, la douleur dans le Phlegmon, la cuisson & la rougeur dans l'Erésipéle ; la molleſſe dans l'Oedême, la dureté dans le Squirre sont des symptomes de maladie. La douleur excitée par l'application d'un caustique sur la

peau, par la préſence d'un corps étranger engagé dans une partie, eſt un ſymptome de la cauſe. L'inſomnie, les convulſions, le délire cauſés par la douleur qu'on ſent dans la piquure d'un nerf, d'un tendon, ſont des ſymptomes d'un ſymptome.

Un ſymptome peut être ſymptome & maladie en même tems. Telle eſt la Fiévre ſymptomatique cauſée par un Phlegmon, un Eréſipéle, une Plaie, un Ulcére. Il peut être auſſi ſymptome de maladie & cauſe de maladie : par exemple la ſuppreſſion de la tranſpiration eſt un ſymptome de l'obſtruction des pores de la peau ; & cette ſuppreſſion peut cauſer quelque éruption ou quelque tumeur.

Les ſymptomes, ſuivant les Anciens, ſe rapportent à trois claſſes générales, 1. Aux actions ou fonctions léſées. 2. Au vice des humeurs ou des matiéres qui ſont retenues ou évacuées. 3. A la qualité du corps changée ou viciée.

Premiérement, les actions ou fonctions peuvent être léſées par diminution, ou par augmentation ; par abolition ou par dépravation : & comme on les diſtingue en *naturelles*, en *vitales*

& en *animales*, il peut y avoir autant de différens ſymptomes, qu'il y a d'eſpéces de fonctions dérangées & de ſortes de dérangemens dans toutes ces fonctions.

Secondement, les choſes qui ſont retenues ou évacuées peuvent pécher en cinq maniéres. 1. Par rapport à leur ſubſtance, lorſqu'elle eſt contre-nature & toute différente de ce qu'elle devroit être : comme le calcul des Reins & de la Veſſie : une Môle dans la matrice, les vers qui ſe trouvent dans les abſcès ou qui ſortent des inteſtins : les matiéres cartilagineuſes, oſſeuſes, pierreuſes, gypſeuſes qui ſe forment en certains endroits : les poils, les cheveux ou autres choſes étrangeres qui s'engendrent dans certaines tumeurs. 2. Par rapport à leur quantité trop grande ou trop petite : comme une hémorragie par l'ouverture de quelque vaiſſeau : une ſuppuration trop abondante dans les Plaies & les Ulcéres : une évacuation copieuſe d'humeur ſéminale, ou une ſuppreſſion de cette matiére qui doit couler dans la Gonorrhée : la rétention d'urine dans la Dyſurie & la Strangurie, ſymptomes

ordinaires du calcul : la sécheresse d'une plaie ou d'un Ulcére qui doivent suppurer. 3. Par rapport à leur qualité ; lorsqu'elles sont altérées dans leur couleur, leur odeur, leur saveur, leur consistence : Par exemple, quand le pus qui sort d'une Plaie, d'un Ulcére, est roux, noir, jaune, verd, sanguinolent, fétide ou d'une odeur cadavéreuse, virulent, âcre, corrosif, trop liquide ou trop épais 4. Par rapport à la voie par laquelle les humeurs ou les matiéres sortent : comme lorsque le pus d'une Plaie ou d'un Ulcére, rentrant dans la masse du sang, s'évacue par les selles, par les urines, par les crachats, ou lorsque le sang en conséquence d'une plaie de tête ou de poitrine, sort par le nez, par les oreilles, par la bouche ; ou quand le chyle, les urines, les matiéres fœcales, sortent par une Plaie du bas-ventre. 5. Enfin, par rapport au tems que les humeurs ou les matiéres doivent sortir, elles péchent lorsqu'elles sortent trop tôt ou trop tard : comme le sang menstruel qui n'observe pas ses périodes réglées dans son évacuation, à l'occasion d'un Squirrhe, d'un Ulcére dans la Matrice,

le Fœtus qui ſort avant ou long-tems après le terme, le pus d'une plaie, qui paroît dès le premier jour, ou qui ne ſe manifeſte qu'après le cinq ou le ſixiéme. De ces cinq maniéres dont les choſes retenues ou évacuées peuvent pécher, il réſulte donc autant de différens ſymptomes.

Troiſiémement, la qualité du corps changée ou viciée, eſt une altération contre-nature produite par la maladie dans les parties ſolides. Ce changement, ce vice, ſe manifeſte par les cinq Sens, c'eſt-à-dire, par la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût & le toucher; & conſiſte dans les couleurs, les ſons, les odeurs, les ſaveurs, & dans les qualités tactiles; ſçavoir, le chaud, le froid, le ſec, l'humide, la molleſſe, la dureté, la rugoſité, &c. 1. La couleur eſt changée ou viciée, lorſqu'elle eſt jaune, verte, noire, comme dans l'Ictére; pâle, blanchâtre, comme dans l'Oedême; rouge & enflammée, comme dans le Phlegmon, l'Eréſipéle; livide & noirâtre, comme dans l'Ecchymoſe, les Contuſions, les Ulcéres malins, la Gangréne; pourpre, violette, comme dans les taches & les ulcéres ſcor-

butiques. 2. Les ſons ſont contre-nature dans le Tintement des oreilles, dans les Grincemens des dents, dans les Rots, les Borborygmes, le Hoquet, dans la crépitation de l'Emphysême & dans celle des os rompus. 3. Les odeurs des parties péchent quand elles ſont fétides, cadavéreuſes, comme celles qu'exhalent les ulcéres putrides & malins, le Cancer ulcéré, les parties gangrénées & ſphacelées, l'Ozéne, les gencives ulcérées des ſcorbutiques, des vérolés. 4. Les ſaveurs vicices & deſagréables ſont par exemple l'amertume qu'on ſent dans la bouche par un reflux de bile, en conſéquence d'un Squirrhe ou d'un Abſcès au Foie; un goût ſalé, âcre, acide, nidoreux que la ſalive mal conditionnée & les crudités de l'Eſtomac cauſent ſur la langue à l'occaſion de quelque maladie chirurgicale. 5. Les qualités tactiles, c'eſt à-dire, qui s'apperçoivent par le toucher, ſe trouvent changées & contre-nature, lorſqu'elles ſont immodérées & exceſſives, comme une chaleur vive & brulante dans les inflammations, dans le Phlegmon, dans l'Eréſipéle, dans les Brulures; le froid

ou la chaleur éteinte dans les parties gangrénées ; la ſéchereſſe de la peau dans la ſuppreſſion de la tranſpiration, dans les Dartres ſéches & farineuſes ; l'humidité dans les Ulcéres des hydropiques ; la molleſſe dans l'Oedême, la dureté dans les Tumeurs ſquirrheuſes, la rugoſité dans les Rhagades. Il peut donc ſurvenir encore aux maladies autant de ſymptômes différens, qu'il y a de changemens, de vices & d'altérations dans les cinq qualités du corps, dont nous venons de parler.

La méthode qu'on doit obſerver pour le traitement & la guériſon des maladies chirurgicales ſe régle ſur les juſtes indications qu'on en tire.

Indication en général eſt une connoiſſance qui nous détermine à propoſer les moyens qu'on doit employer pour conſerver la vie & la ſanté de l'homme, pour guérir les maladies dont il eſt attaqué, ou du moins pour en adoucir les ſymptomes ; d'où réſultent trois indications différentes, l'une appellée *conſervative, vitale, prophylactique* ou *préſervative ;* l'autre *thérapeutique* ou *curative*, & la troiſiéme *palliative.*

Quelques Médecins diſtinguent l'indication

l'indication conſervative de la préſervative : mais c'eſt la même choſe. Conſerver la ſanté de l'homme, c'eſt le préſerver de maladies.

L'Indication s'acquiert par les ſignes indiquans, & ſuppoſe la connoiſſance des choſes indiquées.

La différence qu'il y a entre Indication, ſigne indiquant, & choſe indiquée, c'eſt que l'Indication nous fait choiſir les moyens néceſſaires pour parvenir à la fin qu'on deſire : le ſigne Indiquant fait remarquer dans l'homme ſain ou malade, ce qu'il y a de naturel ou de contre nature qui nous engage à avoir telle ou telle Indication : la choſe indiquée eſt le moyen, le ſecours ou le reméde qu'on doit employer pour remplir l'Indication. Par exemple dans un Abſcès, l'Indication eſt de donner iſſue au pus renfermé dans la Tumeur. Les ſignes indiquans ſont la molleſſe de la Tumeur, la fluctuation qu'on ſent par le Tact, la peau devenue blanche & mince, & d'autres ſignes qui dénotent la préſence du pus dans l'Abſcès & qui déterminent à en faire l'ouverture. La choſe indiquée eſt l'inciſion ou l'ouverture de la Tumeur, le tems, le lieu

& la maniere de la faire. Après l'évacuation du pus, les Indications qu'on doit avoir ſont de déterger, de mondifier & d'incarner l'Ulcére, & par conſéquent d'éloigner tout ce qui pourroit s'y oppoſer. Les ſignes indiquans ſont un mauvais pus attaché aux parois de l'Ulcére : des chairs baveuſes, fongueuſes ou de mauvaiſe qualité, qui ont beſoin d'être conſumées : la perte de ſubſtance qui demande une régénération de bonnes chairs. Les choſes indiquées ſont les Déterſifs, les Mondificatifs, les Cathérétiques, les Sarcotiques, les Epulotiques.

L'Indication eſt ſouvent appuyée de la *Coïndication*, & quelquefois combattue par la *Contre Indication*.

La Coïndication eſt la connoiſſance qu'on a de certains ſignes qui confirment l'Indication, & qui nous perſuadent de faire ce qu'elle propoſe.

La Contre-Indication eſt au contraire une connoiſſance de certains ſignes qui nous empêchent, ou qui nous détournent de mettre à exécution les moyens que l'Indication fournit : par exemple, dans une plaie de Poitrine pénétrante dans la capacité & ſuivie

d'épanchement de ſang ou d'empyéme, l'Indication eſt de procurer l'iſſue du ſang ou du pus épanché dans la Poitrine, pour remedier à la difficulté de reſpirer qui menace de ſuffocation, & pour éviter que la plévre & les parties contenues dans cette capacité, ne ſoient altérées par la corruption & l'acrimonie que le Liquide épanché ne manqueroit pas de contracter, s'il y ſéjournoit. La Coïndication eſt la connoiſſance que l'on a des forces du malade, de ſa jeuneſſe, de ſon bon tempérament, & d'autres circonſtances qui font adopter ce que l'Indication preſcrit. La contre-Indication eſt la réflexion qu'on fait ſur la foibleſſe extrême du bleſſé, qui empêche de tenter une opération qu'il ne ſçauroit ſoutenir, & qui pourroit lui cauſer une mort plus prompte.

Comme les ſignes qui conſentent ou qui permettent de ſuivre l'Indication, regardent la Coïndication, & que ceux qui y répugnent ou qui ſont contraires, ſe rapportent à la Contre-Indication : il n'eſt pas néceſſaire d'entrer dans les autres diviſions que les Auteurs en ont faites.

Il ſuit de ce que nous venons de dire

que les Indications ſe tirent des choſes naturelles, non-naturelles & contre nature, & des rapports qu'elles doivent avoir avec celles qui ſont indiquées pour conſerver ou rétablir la ſanté. Ainſi les ſignes de la vie, de la ſanté même, de l'âge, du ſexe, du tempérament & des forces : la conſtitution de l'air, la qualité des alimens, le mouvement & le repos, le ſommeil & les veilles, les choſes retenues ou évacuées, les paſſions de l'ame, les maladies, leurs cauſes, leurs ſymptomes, les vertus des médicamens, les différentes opérations qu'on peut faire ſur le Corps humain, ſont les ſources des Indications.

On appelle *ſigne* une choſe ſenſible qui nous conduit à la connoiſſance de qui n'étoit pas manifeſte.

On diſtingue les ſignes en *ſalutaires* & en *morbifiques* ou *non-ſalutaires*. Les ſignes ſalutaires ſont ceux qui dénotent la ſanté. Les morbifiques font connoître la maladie.

On diviſe auſſi les ſignes en *ſenſibles* & en *rationnels*. Les ſignes ſenſibles ſe manifeſtent aux ſens, c'eſt-à-dire, à la vue, au toucher, à l'ouïe, au goût,

& à l'odorat. Les ſignes rationnels ſont fondés ſur le jugement & ſur les conſéquences qu'on en tire.

On établit en général cinq ſortes de ſignes, les *Diagnoſtics*, les *Prognoſtics*, les *Commémoratifs*, les *Equivoques* & les *Univoques* ou *Pathognomoniques*.

Les ſignes Diagnoſtics ſont ceux qui repréſentent l'état actuel du Corps humain ſain ou malade, & qui font connoître la ſanté ou les maladies préſentes.

Les ſignes Prognoſtics déclarent ce qui arrivera de bon ou de mauvais.

Les ſignes Commémoratifs rappellent ce qui s'eſt paſſé.

Les ſignes Equivoques ſont ceux qui ſe remarquent en différens états de ſanté & de maladie, & qui ne convenant pas plus à l'un qu'à l'autre, n'en caractériſent aucun en particulier.

Les ſignes Univoques, Pathognomoniques ou eſſentiels ſont propres & inſéparables de l'état où le Corps humain ſe trouve, & conviennent en particulier à la ſanté, à la vie, ou à certaines maladies, & non à d'autres. Quelquefois il ne faut qu'un ſeul ſigne dans un état contre nature, pour en établir un Pa-

thognomonique, ſouvent il en faut pluſieurs, qui ſeroient équivoques s'ils étoient ſéparés : mais réunis & aſſemblés, ils deviennent Univoques & marquent le caractére eſſentiel & particulier de la maladie.

Tous les principes dont nous venons de parler, ſont abſolument néceſſaires pour connoître les maladies, leur caractére, leurs cauſes & leurs ſymptomes ; choiſir les remédes qui leur ſont propres & ſpécifiques ; diſtinguer les opérations qu'il convient de faire ; ſavoir, le tems, la maniere & la néceſſité d'opérer ; preſcrire un régime propre à la maladie, à l'âge, au ſexe, aux forces & au tempérament des malades, au lieu, au climat, à la ſaiſon & à pluſieurs autres circonſtances qu'il faut obſerver.

Après avoir pris de juſtes Indications pour la cure des maladies chirurgicales, il s'agit de les mettre à exécution ; ce qui ſe fait par trois moyens, 1. par l'application des Topiques. 2. par les opérations convenables, deux ſecours qui ſont du reſſort de la Chirurgie pratique. 3. par le régime & les remédes que le Médecin doit preſcrire.

Les Topiques ou remédes Locaux ſont des médicamens externes qu'on applique ſur les parties malades. On verra dans le détail des maladies ceux qui conviennent à chacune en particulier. Outre cela nous en donnerons à la fin du livre des Tumeurs, un Recueil par ordre alphabétique, auquel nous ajouterons, pour ſatisfaire au troiſiéme moyen, les noms des remédes internes qui en peuvent faciliter l'effet, & nous y joindrons tous les termes de Chirurgie avec leur étimologie.

Les opérations que le Chirurgien eſt obligé de faire pour parvenir à la guériſon des maladies Chirurgicales, s'emploient pour l'ordinaire lorſque les remédes internes & externes ſont incapables de produire l'effet qu'on deſire. On peut définir l'opération en général, une application méthodique de la main, ſeule ou aidée d'inſtrumens, de machines, de liens, de bandages convenables à chaque maladie; ou *une action que le Chirurgien fait ſur le Corps humain, avec la main ſeule, ou aidée d'inſtrumens, de machines, de liens, de bandages, pour rétablir les parties dans leur état naturel, ou faciliter leur uſage.*

Les Indications qui engagent à faire les opérations de Chirurgie, ſont de réunir les ſolutions de continuité ; de diviſer ce qui eſt uni contre l'ordre de la nature ; d'extraire les Corps étrangers, couper, amputer, extirper, conſumer ce qui eſt nuiſible ou défectueux ; de ſuppléer enfin aux organes qui manquent. Ces quatre Indications établiſſent autant d'eſpéces d'opérations Chirurgicales ; ſçavoir, *la Synthéſe*, *la Diéréſe*, *l'Exéréſe & la Proſthéſe*. Quelques-uns ont voulu en ajouter deux autres, *l'Infuſion* ou *Inoculation*, & la *Transfuſion*. Toutes ces opérations feront le ſujet de la ſeconde ſection de ce Traité.

ABREGE' PHYSIOLOGIQUE

des Choſes naturelles qui entrent dans la compoſition du Corps humain.

NOus avons dit dans les Principes de Chirurgie qu'on entend en Médecine par *Choſes naturelles*, toutes les parties tant ſolides que fluides qui compoſent le Corps de l'homme, & qui par leur union, leur diſpoſition, leur action mutuelle, & leur dépendance réciproque en établiſſent la nature; c'eſt-à-dire, le mettent en état d'exercer les fonctions qui lui ſont propres & particuliéres. Nous avons ajouté qu'on en compte ordinairement ſix; ſavoir, *les Elémens ou Principes*, *les Tempéramens*, *les Parties ſolides*, *les Humeurs*, *les Eſprits & les Fonctions*. Nous allons les parcourir toutes en peu de mots, pour en donner une ſimple notion, ſans entrer dans un ample détail qui nous méneroit trop loin, & qui ne ſeroit pas de notre ſujet.

ARTICLE PREMIER.

Des Elémens ou Principes.

LA plûpart des Philoſophes ont reconnu quatre Elémens, *le Feu, l'Air, l'Eau & la Terre.* Ils les ont conſidérés ou comme ſéparés, ou comme unis enſemble. Comme ſéparés, ils les définiſſent *des corps ſimples qui ne peuvent ſe réſoudre en d'autres corps d'une nature différente.* Ils les regardent comme les principales parties du Monde, à chacune deſquelles ils ont aſſigné une place particuliére. Ils prétendent que le Feu eſt un élément chaud & ſec qui occupe la ſuprême région; que l'Air eſt un élément chaud & humide dont la moyenne région eſt remplie; que l'Eau eſt un élément froid & humide qui arroſe la Terre & coule ſur ſa ſurface; que la Terre eſt un élément ſec & froid placé dans la partie la plus baſſe du Monde.

Lorſqu'ils conſidérent les Elémens par rapport à leur union; ils les définiſſent *des corps ſimples dont tous les Mixtes ſont compoſés, & dans leſquels ces Mix-*

tes se résolvent par leur derniere analyse.

Empedocle, Hipocrate & plusieurs anciens Philosophes & Médecins avoient adopté ces quatre Elémens pour Principes de tous les Corps naturels. Ils se croyoient fondés sur l'expérience & l'Analyse qui se fait en brulant le bois. En effet le Feu y est manifeste; l'Air s'en éléve avec la fumée; l'Eau en suinte & en coule : enfin la Terre reste sous la forme de cendre. Mais il s'en faut bien que ces élémens soient la derniere résolution du bois. Le feu contient beaucoup de soufre, la fumée emporte avec elle des parties aqueuses, sulphureuses & salines. L'Eau est chargée de parties terrestres & hétérogénes, la cendre est remplie de sel Alkali.

Quoiqu'on ait coutume de confondre les Elémens avec les Principes, Aristote & ses Sectateurs prétendent qu'il y a beaucoup de différence entre les uns & les autres. Ils entendent par *Principes, ce qui n'est ni de soi même, ni d'autre chose, mais dont tous les autres Corps sont composés.* Ils admettent deux Principes positifs, la *Matiere* & la *Forme*; cet Auteur parle aussi d'un troi-

ſiéme Principe qu'il appelle *Privation*, c'eſt-à-dire, la privation de la nouvelle forme qu'un Corps reçoit quand il s'engendre : mais c'eſt un Principe négatif qui n'entre point dans la compoſition des Corps.

La Matiére, ſuivant ce ſyſtême, eſt une ſubſtance générale dont tous les Corps ſont compoſés ; c'eſt le ſujet de toutes les Formes. Elle eſt incorruptible, permanente & indifférente pour quelque Forme que ce ſoit. A la conſidérer par elle-même, abſtraction faite de toutes ſes differentes Formes, on l'appelle *Matiere premiere ;* cette diſtinction n'exiſte que dans l'eſprit, puiſqu'il ne peut y avoir de matiere ſans être revêtue de quelque Forme ; ſi on la regarde avec ſa Forme, on la nomme *Matiere ſeconde.*

La Forme eſt un Principe qui joint à la Matiére, compoſe tous les Corps naturels, & les établit dans des eſpéces eſſentiellement différentes les unes des autres. L'or, par exemple, différe eſſentiellement de l'argent par ſa Forme. Les Péripatéticiens modernes croient, contre le ſentiment des Anciens, que la forme ne conſiſte que

dans certains modes de la matiére, qu'ils réduiſent à la grandeur, à la figure, à la ſituation, au repos ou au mouvement des parties inſenſibles. Si ces modes ſont tels, que du conſentement unanime des hommes, le Corps modifié ſoit entiérement différent de tout autre Corps qui ne ſera pas affecté des mêmes modes, ils reconnoiſſent en lui une Forme Phyſique qui le conſtitue dans une eſpéce particuliere & déterminée. Si les modes ſont peu conſidérables, & que la matiere puiſſe les quitter & les reprendre ſans changer de nature, ils ne les regardent que comme des Formes artificielles ou accidentelles. Telle eſt la figure ronde, ovale, quarrée; la couleur blanche, noire, jaune, rouge, &c.

Outre ces deux Principes, la *Matiere* & la *Forme*, Ariſtote & ſes Sectateurs admettoient les quatre Elémens, non pas comme Principes, mais comme des Corps ſimples compoſés de Matiere & de Forme. Ils attribuoient à chacun d'eux une Qualité ſouveraine; ſçavoir, la chaleur au Feu, le froid à l'Eau, l'humidité à l'Air, & la ſéchereſſe à la Terre. Il paroît que l'humidité con-

viendroit mieux à l'Eau qu'à l'Air, puiſqu'il n'eſt humide que par les Vapeurs qui s'élevent de la Terre. Ils donnoient à ces qualités le nom de *Qualités premieres ;* parce qu'elles ſont au ſouverain degré dans les Elémens, & que d'elles réſulte ce qu'ils appelloient *Qualités ſecondes*, comme la peſanteur, la légereté, la dureté, la molleſſe, la viſcoſité, &c.

Les Qualités premieres, ſuivant ces Philoſophes, dont Galien avoit auſſi embraſſé le ſiſtême, exiſtent dans les Mixtes en deux manieres. Dans les uns elles y ſont actuellement & ſenſiblement ; dans les autres elles n'y ſont qu'en *puiſſance* ou en *vertu ;* par exemple, le feu, l'eau bouillante, un fer rouge, ſont actuellement & ſenſiblement chauds : mais le poivre, le gerofle, la canelle, la moutarde ne ſont chauds qu'en puiſſance ; c'eſt-à-dire, qu'ils ont la vertu d'exciter de la chaleur en nous, quoiqu'ils ne ſoient pas ſenſiblement chauds.

Les Galeniſtes attribuent à toutes ces qualités, tant actuelles que virtuelles, quatre degrés de puiſſance, ſuivant qu'un ou pluſieurs Elémens dominent

plus ou moins ſur les autres dans les Mixtes. Ils diſent que les Médicamens ſont chauds ou froids, ſecs ou humides, au premier, au ſecond, au troiſiéme, ou au quatriéme dégré qui eſt le plus fort.

Entre les quatre qualités premieres les unes ſont incompatibles & ne peuvent ſe trouver enſemble dans un même Mixte, comme le chaud & le froid, la ſéchereſſe & l'humidité; les autres ſont ſociables & peuvent ſe rencontrer en même tems, comme la chaleur & la ſéchereſſe, le froid & l'humidité; l'humidité avec la chaleur, la ſéchereſſe avec le froid.

Pour expliquer tous les Phénoménes de la nature, les Péripatéticiens ne s'en tiennent pas aux Principes & aux Elémens dont on vient de parler; ils reconnoiſſent encore une matiere ſubtile, qu'Ariſtote appelle *Matiére éthérée.*

Thalès Miléſien & Vanhelmont ſe contentoient de l'eau pour ſeul Principe. La preuve qu'allégue ce dernier auteur, eſt qu'une branche de Saule peſant cinq livres, qu'il planta dans une caiſſe pleine de terre exactement deſſéchée & peſée ſe trouva cinq ans

après, du poids de cent ſoixante-neuf livres ; quoiqu'elle n'eût été arroſée que d'eau ſimple, & que la terre ne fût diminuée que de quelques onces. Mais ces Philoſophes ne faiſoient pas attention que l'eau commune dont ils arroſoient leur branche, n'eſt point pure ; elle eſt toujours chargée de quantité de parties hétérogenes.

M. Boyle Philoſophe Anglois, veut pour Principes deux Elémens, l'*Eau* & la *Terre*. Son ſentiment eſt fondé ſur l'expérience ſuivante. Il mit dans de la terre deſſéchée au four & peſée, une ſemence de Citrouille ; il ne l'arroſa qu'avec de l'eau ; elle ne laiſſa pas de produire une plante & des fruits. Il fit la même expérience ſur des branches de Menthe de Melliſſe, de Marjolaine, qu'il mit dans une fiole pleine d'eau, & qui crûrent de moitié. Il conclud de-là que l'eau chargée d'un peu de terre, s'étant inſinuée dans tous les petits tuïaux de ces plantes, avoit produit par la variété de ſes mouvemens & de ſes combinaiſons, les Principes chymiques qu'elles fourniſſent dans leur Analyſe.

Démocrite & Epicure prétendent

qu'il n'y a d'autre Principe de tous les Corps, que les * *Atomes*, qu'ils définissent *de petits Corps simples, pleins, solides, impénétrables, indivisibles, indissolubles, pesants & de différentes figures.* Ils leur attribuent cinq propriétes, la *grandeur*, la *figure*, la *situation*, l'*ordre* & le *mouvement*. Du concours & de l'assemblage différent de ces Atômes, il naît des Concrétions qu'ils appellent *Molécules*; & qu'ils regardent comme les semences & les élémens de tous les Mixtes.

Gassendi & plusieurs Modernes ont adopté ce système, avec cette différence qu'ils ne croient pas, comme faisoit Epicure, que ces Atômes soient de toute éternité. Ils reconnoissent que Dieu les a créés & leur a imprimé le mouvement qu'ils conservent toujours respectivement entr'eux, enforte qu'un Atôme n'en perd qu'autant qu'il en communique à un autre. Quoique ces Philosophes soutiennent que les Atômes sont indivisibles & indissolubles, parce qu'étant solides & sans pores, ils ne peuvent admettre le tranchant d'un instrument, quelque fin

* ἄτομος signifie *Indivisible, qui ne peut se couper.*

qu'on le suppose ; ils sont cependant obligés d'avouer qu'on peut les diviser *Mentalement* : mais il ne seroit pas impossible, au moins à Dieu, de les diviser réellement, puisqu'on doit leur supposer plusieurs faces, plusieurs côtés différens les uns des autres ; par exemple le côté qui seroit tourné vers l'Orient, ne seroit pas le même que celui qui regarderoit l'Occident. Il faudroit nécessairement qu'il y eût entr'eux un espace, quelque petit qu'il fût, qui les distinguât & qui donnât lieu à la division. D'ailleurs s'il étoit vrai que ces Atomes fussent de différentes figures, quelle impossibilité y auroit-il de retrancher les angles ou les pointes de ceux qui en auroient ?

Les Epicuriens assurent encore, pour établir la possibilité du mouvement, qu'il y a de petits vuides insensibles dispersés entre les Atomes & les Molécules, sans quoi tous les Corps ne sçauroient se mouvoir : mais en supposant avec eux que les Atomes & les Molécules sont détachés les uns des autres dans l'air & dans les fluides, tout Corps peut s'y mouvoir sans vuide. Il suffit que ceux qu'il poussera

devant lui, viennent ſucceſſivement occuper la place qu'il quitte.

Les Cartéſiens reconnoiſſent trois principes ou Elémens, *la Matiere ſubtile, la Matiere globuleuſe & la Matiere rameuſe.* Ils ſuppoſent que Dieu a créé au commencement du monde une Matiere univerſelle : qu'il l'a diviſée irréguliérement en pluſieurs parties cubiques : qu'il a imprimé à chacune de ces parties un mouvement autour de leur propre centre, & à toutes en général un mouvement autour de pluſieurs centres communs dont il s'eſt formé autant de tourbillons qu'il y a d'Aſtres & de Planétes, au nombre deſquelles ils mettent la Terre. Ils prétendent que du mouvement particulier de chaque partie, il en eſt réſulté les trois Elémens ci-deſſus : que le premier ou la Matiere ſubtile eſt comme une pouſſiere très-fine, détachée des angles qui ſe ſont néceſſairement briſés autour des parties en ſe frottant les unes contre les autres : que ces mêmes parties arrondies par le frottement, ſont la Matiere globuleuſe qui eſt le ſecond Elément, qu'enfin les parties des angles, reſtées après le frottement ſous

des figures groſſieres, irrégulieres, embarraſſantes & peu propres au mouvement, ſont le troiſiéme Elément ou la Matiere rameuſe.

Ils conſidérent la matiere ſubtile comme une ſubſtance très-fluide, qui eſt toujours dans un mouvement rapide, qui ne garde aucune figure, qui reçoit facilement celle des pores ou des eſpaces où elle ſe trouve engagée, mais qui la quitte avec la même facilité; qui a ſes parties d'une petiteſſe indéfinie, dont le Soleil, les Etoiles, le feu & tous les Corps lumineux ſont principalement compoſés.

La Matiere globuleuſe conſiſte dans des Globules ſolides très-petits, détachés les uns des autres qui ſe meuvent non ſeulement autour de leur propre centre, mais auſſi autour du centre de tout l'Univers & de chaque Tourbillon en particulier. Les vuides que ces Globules laiſſent entr'eux, ſont remplis par la Matiere ſubtile. Ce ſecond Elément eſt un corps fluide qui tranſmet la lumiere & qui fait la matiere des Cieux.

La Matiere rameuſe eſt un Elément compoſé de parties groſſieres, peſan-

tes, de differentes figures, propres à s'accrocher, à ſe lier & à s'unir enſemble pour former des corps qui réfléchiſſent la lumiere. La Terre & tous les Corps naturels ſont faits de cette matiere ; à laquelle cependant, il ſe joint une certaine partie de Matiere ſubtile & globuleuſe ; en ſorte qu'il n'y a point de Mixte qui ne ſoit compoſé des trois Elémens : mais ils ne ſont pas dans tous en égale quantité ; les uns y dominent plus que les autres. L'Air par exemple, qui entoure la Terre, eſt un amas de parties du troiſiéme Elément, très déliées, ſéparées les unes des autres, & qui nagent dans beaucoup de Matiere globuleuſe dont les intervalles ſont remplis de Matiere ſubtile. L'Eau reçoit dans ſa compoſition des parties rameuſes, plus groſſieres, & moins de Matiere ſubtile & de Matiere globuleuſe. Ses parties rameuſes, ſelon Deſcartes, *Princip. part.* 4. *N°.* 48. ſont longues, unies, molles, pliantes. Selon d'autres, elles ſont ovales, elles roulent les unes ſur les autres, à la faveur de la Matiere globuleuſe dans laquelle elles nagent. Il y a beaucoup de Matiere ſubtile dans

le Feu ; il contient auſſi des parties rameuſes : mais elles ſont très - rapidement agitées en Tourbillons par les parties du premier Elément qui écartent celles du ſecond. Plus tous les autres corps ſont ſolides & compactes, plus il entre de Matiere rameuſe dans leur compoſition.

Deſcartes définit la *Matiere, une ſubſtance étendue en longueur, largeur & profondeur.* Il établit ſon eſſence dans ſon étendue. Il aſſure que tout ce qui eſt Matiere eſt étendu, & que tout ce qui eſt étendu eſt Matiere ; car il nie le vuide & ſoutient qu'il eſt impoſſible. Il fait conſiſter les propriétés eſſentielles de la Matiere dans ſon impénétrabilité & dans ſa diviſibilité à l'indéfini ; au lieu que les Epicuriens & Gaſſendi les établiſſent dans ſa ſolidité & dans ſon indiviſibilité. Ils prétendent que les Atomes ſont la fin de ſa diviſion.

Enfin les Cartéſiens attribuent à la Matiere & à ſes parties inſenſibles cinq affections ou manieres d'être, *la grandeur, la figure, la ſituation, le mouvement & le repos.* De la différente combinaiſon de ces modes, dépendent la

différence générique & spécifique de tous les Corps naturels & leurs propriétés.

Il résulte du système ingénieux de Descartes que tout l'Univers sensible, est composé de vastes Tourbillons dont notre soleil & les Etoiles, qu'il regarde comme autant de Soleils, sont les centres. Cet auteur rempliſſoit ces Tourbillons de son second Elément, c'est-à-dire, de Globules qui se touchent tous & transmettent par ce moyen, la lumiere ou l'action de chaque Soleil : mais il plaçoit principalement au centre de chaque grand Tourbillon, & dans les espaces angulaires que les Globules doivent nécessairement former entr'eux, sa Matiere subtile qui achevoit de remplir tout, sans laisser aucun vuide. *Voyez ses Principes, partie 4. N°. 81.* Il déduisoit de cette Matiere subtile les Phénoménes du Feu, qui se produit par son amas en écartant la Matiere globuleuse & la rameuse,

Le P. Malebranche a cru que pour expliquer l'Elasticité en général, & les Phénoménes de la lumiere & du Feu, il étoit absolument nécessaire de

transformer les Globules de Deſcartes en autant de petits Tourbillons ; que ces Tourbillons formant enſemble un milieu Elaſtique dont tout l'Univers ſe trouveroit rempli , ſeroient bien plus propres que des Globules ſolides à produire le reſſort & à tranſmettre l'action d'un Corps lumineux ; que ſi la Matiere ſubtile de Deſcartes étoit renfermée entre des Globules qui devoient tous s'entre-toucher ſans aucune interruption , il ne s'en rencontreroit jamais en aſſez grande quantité pour allumer un feu dans tous les endroits où l'on pourroit exciter en un inſtant un grand incendie. Au contraire la Matiere qui compoſeroit ces petits Tourbillons ſatisferoit bien mieux aux Phénoménes du Feu , en ce qu'elle ſeroit incomparablement plus ſubtile, plus agitée & plus abondante que la Matiere ſubtile de Deſcartes compriſe dans les eſpaces angulaires ; puiſqu'elle rempliroit non ſeulement ces mêmes eſpaces , mais auſſi toute la capacité des Globules ou petits Tourbillons qu'elle formeroit.

M. Newton , fondé ſur un grand nombre

nombre de belles découvertes, croit que le ſyſtême & les Principes de Deſcartes, quelque plauſibles qu'ils paroiſſent, renferment des contradictions manifeſtes. Au ſyſtême du Plein & des Tourbillons qu'il prétend renverſer, ce Philoſophe ſubſtitue le vuide, & veut introduire l'Attraction, par laquelle il nous plonge dans la Philoſophie des qualités occultes dont Deſcartes avoit triomphé.

M. de Molieres de l'Académie des Sciences, adopte le ſentiment du P. Malebranche : mais il penſe qu'il eſt néceſſaire de pouſſer plus loin ſon idée, & d'admettre dans la diviſion actuelle de la matiere une progreſſion à peu près ſemblable à celle que les nouveaux Géométres ont reconnue dans ſa diviſibilité, pour ſe procurer les mêmes avantages que l'hypothéſe des infiniment Petits de tous les genres accorde aux Géométres de notre tems. Fondé ſur la diviſibilité réelle de la matiére à l'infini, & ſur ſa diviſion actuelle proportionnée par l'Auteur de la nature à la production de tous les Phénoménes, il ne fait point de difficulté de tranſ-

former après le P. Malebranche les Globules ſolides de Deſcartes en petits Tourbillons. Il veut de plus qu'ils ſoient compoſées d'autres petits Tourbillons qui rempliſſent la capacité des premiers, & tous les eſpaces angulaires qu'ils laiſſent entr'eux. Enfin, il diviſe & ſubdiviſe ces ſeconds Tourbillons en d'autres encore plus petits, & continue ſa diviſion autant qu'il eſt néceſſaire pour rendre raiſon de toutes ſortes de Phénoménes.

Du Tourbillon composé de petits Tourbillons, cet Auteur déduit la péſanteur, ou force centripéte de M. Newton, qui eſt l'effet de la force centrifuge des points de la ſuperficie des Tourbillons. *Voyez ſes Leçons Phyſiques, & les Mémoires de l'Académie des Sciences, année* 1729.

Les Chymiſtes obſervent que la derniére réſolution des Mixtes ſe réduit par l'Analyſe chymique à cinq ſubſtances ſimples & homogénes. Ils les appellent *l'Eſprit ou Mercure, le Soufre ou Huile, le Sel, l'Eau ou Phlegme, & la Terre.* Ils les admettent pour *Principes* de tous les corps naturels : mais comme l'Eſprit n'eſt qu'un

Phlegme impregné d'un ſoufre ſubtil, ou d'une Huile rarefiée, tirée des Végétaux fermentés, ou d'un Sel volatil urineux, tel qu'en fourniſſent les Animaux, ou d'un Sel acide volatil, tiré des Minéraux ; la plupart ont abandonné ce Principe, & s'en ſont tenus aux quatre autres, qu'ils ne regardent pas même comme purs ; puiſqu'on peut les réduire par une Analyſe plus exacte en des ſubſtances plus ſimples.

Le Soufre ou Huile eſt une ſubſtance fluide, légere, onctueuſe, viſqueuſe, luiſante, inſipide, inflammable, compoſée de petites étamines crépues, cotoneuſes, flexibles, élaſtiques, pénétrées de matiere ſubtile, ce qui en fait l'inflammabilité & l'élaſticité. Les pores de ces étamines ſont ſi petits, qu'ils ne peuvent être remplis que par un fluide très-ſubtil. Le ſoufre abonde dans les ſemences des plantes, dans la graiſſe & la moëlle des Animaux, & dans les bitumes de la Terre : mais il ne ſe trouve point pur & ſimple. Il eſt toujours allié avec quelques autres Principes qui le rendent différent,

ſuivant qu'ils y ſont plus ou moins abondans, ou plus ou moins intimement unis. Lorſque l'Eau y domine, il ſe manifeſte ſous une forme liquide, & prend communément le nom d'*Huile*. Si la Terre & le Sel y ſont en plus grande quantité, il perd ſa fluidité, & ſe nomme ordinairement *Soufre*. Joint à des ſels volatils, il devient le Principe des odeurs.

Le Sel eſt un corps dur, friable; diſſoluble dans l'eau, fuſible au feu, compoſé de petites parties roides & pointues, qui pénétrent & irritent facilement l'organe du goût. Auſſi le Sel eſt-il le principe des ſaveurs.

On diſtingue en général deux eſpéces de Sel, l'*Acide* & l'*Alkali*.

Le ſel acide conſiſte en petits aiguillons très-déliés, durs, polis, pointus par les deux bouts; ce qui lui donne une ſaveur très-aiguë, & le rend propre à fermenter avec le Sel Alkali, & à communiquer une couleur rouge au papier bleu, à la teinture de tourneſol, au ſyrop violat, &c.

Le Sel Alkali eſt repréſenté ſous la figure de petites Molécules poreu-

ſes, hériſſées de pointes, & capables d'imprimer ſur les Mammelons de la langue un ſentiment d'acrimonie ; d'abſorber les Acides, de fermenter & faire efferveſcence avec eux ; & de ſe fondre aiſément dans l'eau & à l'air humide, de diſſoudre les matiéres graſſes, huileuſes & ſulphureuſes, en déchirant les parties rameuſes dont elles ſont compoſées ; de donner une couleur verte au ſyrop violat & aux teintures bleues tirées des Végétaux.

La facilité que le Sel Alkali & le Sel Acide ont à s'allier avec les autres Principes, tant dans les entrailles de la Terre que dans les Végétaux & les Animaux, fait qu'il y en a de pluſieurs ſortes. Les foſſiles, plus groſſiers & plus exactement mêlés avec des parties terreuſes ou métalliques, ſont fixes. Ils deviennent volatils par la ſéparation de leurs Molécules en circulant dans les petits tuyaux de certaines plantes, & dans les vaiſſeaux de tous les Animaux, ou en les ſublimant.

La Fermentation qui s'excite quand on mêle un Sel Acide avec un Al-

kali diſſouts, eſt, ainſi que dans tous les Mixtes, un mouvement inteſtin de leurs parties eſſentielles, ſuivi d'un changement formel qui les rend abſolument différens de ce qu'ils étoient auparavant. Ce mouvement differe de l'Efferveſcence qui n'eſt qu'un bouillonnement, ou une raréfaction des parties intégrantes d'un Mixte ſans aucun changement eſſentiel; car les parties reprennent, après l'Efferveſcence, le même lieu, la même ſituation & la même liaiſon qu'elles avoient entr'elles. Mais comme l'Efferveſcence accompagne ordinairement la Fermentation, principalement dans les ſubſtances ſulphureuſes, on confond ſouvent l'une avec l'autre.

La cauſe de la Fermentation ne peut s'attribuer qu'à la matiére ſubtile, dont les parties font effort pour obtenir leur liberté. C'eſt de cette matiere que dépend la fluidité des Liquides. En paſſant à travers leurs Molécules, elle les entretient dans une agitation continuelle. Pendant qu'elle les traverſe paiſiblement & ſans réſiſtance, cette agitation eſt in-

ſenſible. Auſſitôt que par le mélange d'un Acide avec un Alkali, les pointes de ce premier Sel s'introduiſent dans les pores de celui-ci, & les occupent tellement, que la matiere ſubtile n'ait plus la même facilité de les parcourir; alors ce fluide ſubtil, toujours dans un mouvement de Tourbillon d'autant plus rapide, qu'il trouve ſes paſſages retrécis, fait effort contre les parois de ces pores, les écarte, & même les fait éclater, s'ils n'apportent pas aſſez de réſiſtance.

Quoiqu'il ſoit eſſentiel aux Acides & aux Alkalis de fermenter enſemble, il ne laiſſe pas de s'exciter des Fermentations ſans la préſence des uns ou des autres. On en voit arriver toutes les fois qu'il ſe trouve dans un Mixte beaucoup de matiere ſubtile agitée en Tourbillons, ou de parties d'air comprimées, de particules ignées concentrées, qui faſſent effort pour ſe dégager, & qui ſoient capables de briſer les petites priſons où elles ſont renfermées. On n'en ſera pas ſurpris, ſi l'on fait attention que tous ces Fluides ſont très-

élaſtiques, & ſe dilatent extraordinairement. Une portion d'air dans ſon état naturel, déchargé, autant qu'il eſt poſſible, de l'air environnant qui le comprime, peut occuper, ſuivant les expériences de Boile faites dans la machine du Vuide, un eſpace treize ou quatorze mille fois plus grand que celui qu'il occupe lorſqu'il en eſt environné, & cinq cens vingt mille fois plus grand que n'eſt celui auquel on peut le réduire par la compreſſion. Il n'eſt donc pas étonnant que ces Fluides agités, excitent par leur vertu centrifuge, un mouvement de Fermentation, c'eſt-à-dire, un mouvement inteſtin, un mouvement du centre à la circonférence, propre à ſéparer, à dégager les principes du Mixte.

De la Fermentation qui arrive par le mélange d'un Sel Acide & d'un Sel Alkali, il en réſulte un troiſiéme Sel qu'on appelle *Sel neutre* ou *Sel ſalé;* tels ſont le Sel Végétal, celui de Seignette, de Glaubert, &c.

L'Eau eſt un corps liquide, ſimple, peſant, luiſant, tranſparent, inſipide & ſans odeur. Les Phyſiciens

ne ſont point d'accord ſur la ſtructure des Molécules de ce Principe. Deſcartes les ſuppoſoit longues, fines, pliantes, ondoyantes & continuellement agitées en tous ſens par une matiére ſubtile dans laquelle elles nageoient. Quelques Cartéſiens ajoutent qu'elles ſont plus groſſes par un bout que par l'autre; ils prétendent expliquer par cette figure la facilité qu'elles ont à s'inſinuer comme autant de petits coins, dans les pores des Mixtes, à les diſſoudre & faire éclater quelquefois les corps les plus ſolides. Pluſieurs Philoſophes modernes croient que ſi les parties inſenſibles de l'Eau étoient anguillaires & fléxibles, l'air par ſa peſanteur & ſon élaſticité, ne manqueroit pas d'en exprimer la matiére ſubtile, de les affaiſſer & d'en faire un corps ſolide. Ils aiment mieux les ſuppoſer Sphériques très-ſolides, & en même tems très-petites; parce que leur figure ronde les rend propres à rouler facilement les unes ſur les autres, & à retenir dans leurs eſpaces angulaires la matiére ſubtile qui doit toujours les agiter. Leur du-

reté en fait la pesanteur, l'*incompressibilité* & l'immutabilité. Elles tiennent de leur petitesse & de leur désunion, la faculté de pénétrer les pores invisibles de la plupart des corps. *Voyez Boerrhaav. chemia de Aqua.* M. de Molieres n'est pas fort éloigné de ce sentiment : mais il veut que chaque Molécule sphérique fasse le centre d'un Tourbillon de matiére subtile, & que l'Eau ne soit qu'un amas de Tourbillons composés d'autres Tourbillons encore plus petits, qui ont chacun un Globule pesant dans leur centre, & qui circulent autour d'un Globule principal, situé dans le centre de chaque petit Tourbillon d'Eau.

On peut mettre l'Eau au rang des Principes actifs, & la regarder comme le Véhicule des Sels ; puisqu'ils ne peuvent agir sans être dissouts dans quelque Menstrue aqueux.

L'Eau est fluide par le moyen de la matiére subtile qui la pénétre & l'agite continuellement. Lorsque cette matiére cesse de mouvoir ses parties en Tourbillons, elle perd sa fluidité & se change en glace. Elle est transparente, à cause que ses Molé-

cules arondies laissent passer en droite ligne les rayons de la lumiére. Elle est insipide & sans odeur, parce que ces mêmes Molécules rondes & polies, roulent sur les Mammelons de la langue & sur la Membrane pituitaire, sans y faire d'impression.

La Terre, dernier Principe des Chymistes, est un corps simple, dur, fixe, pesant, sec, friable, poreux, incombustible, indissoluble, insipide & sans odeur. Plusieurs Philosophes, adhérens au sentiment de Descartes, croient que la Terre est composée de parties rameuses, irrégulieres, obtuses & peu propres au mouvement; structure qui les empêche de se toucher par toutes leurs surfaces, & les oblige de laisser entr'elles des intervalles qui servent de Matrice aux autres Principes pour en composer tous les Mixtes. La Terre considérée comme pure & simple, est appellée par les Chymistes, *Tête morte*, *Caput mortuum*, ou *Terre damnée*, *Terra damnata*; parce qu'après les distillations & les autres opérations qu'on fait pour la dépouiller de l'Eau, du

Sel & du Soufre, elle reſte au fond du vaiſſeau comme une ſubſtance fixe, inutile & ſans action.

Les Anatomiſtes qui ſe bornent à la connoiſſance du corps de l'homme & des autres Animaux, ſans aller juſqu'à la derniére réſolution des Mixtes, n'admettent pour Principes que les Solides & les Liquides.

Les Solides, à commencer par les plus petites parties qui en ſont la baſe, ne conſiſtent qu'en Etamines ou Fibres ſimples, élaſtiques, ſi petites & déliées, qu'elles ne tombent pas ſous les ſens. Ces Fibres aſſemblées les unes à côté des autres, & liées par d'autres petites Fibres latérales, forment des Membranes pleines, ſimples, extrêmement fines. Ces Membranes roulées en tuyaux, compoſent les premiers vaiſſeaux du corps, qui ſont ſi fins, qu'on a bien de la peine à les appercevoir, même avec le ſecours du Microſcope. Ces petits vaiſſeaux tiſſus en différens ſens, produiſent des Membranes vaſculeuſes, & des vaiſſeaux coniques un peu plus gros. De ce ſecond genre de vaiſſeaux unis paral-

lélement, obliquement & en ſpirale, naiſſent encore des Membranes plus compoſées & d'autres vaiſſeaux plus conſidérables, dont les Os, les Cartilages, les Ligamens, les Tendons, les Muſcles, les Viſcéres & toutes les autres parties du Corps humain ſont compoſées; en ſorte que notre machine n'eſt qu'un aſſemblage de vaiſſeaux ſucceſſivement plus gros les uns que les autres, dans leſquels coulent & circulent continuellement les Liquides.

On entend par *Liquide* un amas de petites Molécules peſantes, polies, détachées les unes des autres, qui gliſſent & roulent facilement ſur elles-mêmes, & qui cédent ſans peine au toucher. Chaque Molécule n'étant point adhérente aux autres, eſt un petit corps ſéparé, inſenſible de lui-même, à cauſe de ſa fineſſe, mais qui devient ſenſible lorſqu'il ſe trouve aſſemblé avec pluſieurs parties de même nature. Toutes ces Molécules ont leur peſanteur particuliere, plus ou moins conſidérable ſuivant leur ſolidité. Elles ne ſont pas d'un égal volume ni de même

figure dans tous les Liquides. Celles qui ſont très-petites & rondes, qui ne peuvent par conſéquent ſe toucher que par des points, compoſent des Liquides plus fluides & plus ſubtils. Celles qui ſont plus groſſiéres & rameuſes, qui ſe touchent par des ſurfaces multipliées ou plus larges, comme dans les Mucilages, rendent les Liquides viſqueux ou plus épais.

On a donné le nom d'*Humeurs* à tous les Liquides de notre corps. Ces Humeurs ſont le *Sang*, la *Lymphe*, la *Séroſité*, la *Bile* & pluſieurs autres Liqueurs qui ſe filtrent dans differens couloirs. Les vaiſſeaux ou certains réſervoirs les renferment. Il n'y en a point, ſi petit qu'il puiſſe être, qui n'en contienne quelqu'une dans l'état naturel. Comme tous les vaiſſeaux communiquent enſemble, tous les Liquides ont auſſi une communication entr'eux. Ainſi l'agitation qui s'excite dans un endroit, peut s'étendre juſqu'à tous les autres. C'eſt le Cœur qui envoye les Liquides à toutes les parties par le moyen des Artéres tant ſanguines que lym-

phatiques, dont les ramifications ſont ſi multipliées, qu'on ne ſauroit aſſigner dans notre corps un point ſenſible auquel un rameau d'Artére ne ſe diſtribue. Ces mêmes Liquides, excepté les humeurs excrémentitielles & les nourricieres qui s'en ſéparent, retournent au cœur par les Veines, pour être repris par les Artéres & recommencer le même cours. Tandis que cette circulation ſe fait réguliérement, l'homme jouit d'une parfaite ſanté. Si elle eſt irréguliére, ou qu'elle s'arrête dans quelque partie, il eſt malade. Lorſqu'elle ceſſe entiérement & par-tout, il meurt.

En examinant avec attention les différens ſentimens que nous venons de rapporter, il paroît que tous les Philoſophes reconnoiſſent pour premier Element ou Principe général, une matiére premiere, qui eſt le ſujet univerſel & paſſif de toutes les formes & de toutes les mutations des Corps, tant Simples que Mixtes. Il eſt vraiſemblable que cette matiére a été d'abord créée très-fluide & très-ſubtile, que Dieu en la créant,

y a introduit un mouvement en différens Tourbillons grands & petits, renfermés les uns dans les autres, & que de ce mouvement il en eſt réſulté deux autres Elémens compoſés du premier, ſçavoir, une matiére Globuleuſe inſenſible, & une matiére groſſiere & ſenſible. Cependant l'on ne peut pas nier que l'Auteur de la nature n'ait pu dès le commencement créer ces trois Elémens tels qu'ils exiſtent, ſans les avoir fait paſſer par les loix mécaniques du mouvement.

Le premier Elément ou la matiére Subtile eſt donc un Liquide très-fluide, très-mobile, très-élaſtique, diſperſé partout en Tourbillons, d'autant plus petits, que l'imagination peut pouſſer leur diviſion & ſubdiviſion auſſi loin que l'explication des Phénoménes les plus cachés l'éxige. Ces Tourbillons inviſibles pénétrent tout l'Univers, agitent tout, animent tout. On ne peut ſe diſpenſer d'admettre une telle matiere Subtile pour expliquer certains effets de la Nature, dont la cauſe ſe dérobe à nos ſens; par exemple, la fluidité des Liquides;

l'élaſticité, la dilatabilité & la compreſſibilité étonnante de l'Air; le reſſort des Corps ſolides; les vertus de l'Aimant; l'activité du Feu; les Fermentations & les mutations des Mixtes; les actions & les différens mouvemens des Animaux, &c.

Le ſecond Elément, ou la Matiére globuleuſe conſiſte en petits Globules, non pas tels que ceux de Deſcartes, qu'il prétendoit être de petits Globules ſolides qui devoient remplir tout l'Univers, & s'entre-toucher tous. Ils n'auroient pu ſubſiſter, comme l'ont prouvé le P. Mallebranche & Mr de Molieres; & la matiére ſubtile qu'il plaçoit dans leurs eſpaces Angulaires, n'auroit jamais pu s'en dégager, ni en ſortir: mais ces Globules ſont des corps Sphériques très-déliés, envelopés de petits Tourbillons, dans le centre deſquels ils ſe ſont formés, comme il s'en eſt formé dans le centre des grands Tourbillons. Ce ſecond Elément paroît néceſſaire pour expliquer comment la lumiére ſe répand dans un inſtant à des diſtances immenſes, & pour rendre raiſon de

plusieurs autres Phénoménes qui en dépendent.

Le troisiéme Elément ou la matiére grossiére & sensible se manifeste dans les Mixtes. Il y a bien de l'apparence que cette matiére, toute grossiére qu'elle est, vient originairement des particules du premier Elément, comprimées & formées en Globules, dans le centre des petits Tourbillons. Ces Globules s'en étant échapés par leur pesanteur, ont été précipités dans des centres communs, tels que ceux du Tourbillon de la Terre & des autres Planétes. Plusieurs de ces Globules pressés les uns contre les autres par l'élasticité & la vertu centrifuge des Tourbillons environnans, ont formé des Molécules qui ont donné naissance à cette matiére grossiére, dont la Terre & tous les corps naturels sont composés. Comme la force centrifuge de tous les Tourbillons n'est pas égale, les Molécules produites par la liaison des Globules ont dû se trouver inégales, & inégalement dures. Ce sont ces Molécules qui doivent être regardées comme les Principes sensibles

ou les parties essentielles de tous les Mixtes. La matiere Subtile & la matiere Globuleuse n'entrent point dans leur composition, pendant qu'elles conservent leur caractere. Elles sont trop subtiles pour faire corps avec eux ; elles les environnent & les pénétrent avec l'Air sans s'y attacher.

La différence des Molécules de la matiére grossiére fait celle des Mixtes : mais quoiqu'elles soient inégales, & que tous les corps sensibles qui en sont généralement composés, ayent des qualités particuliéres qui les distinguent essentiellement les uns des autres, il ne s'ensuit pas que l'inégalité de ces Molécules soit aussi générale & aussi multipliée que l'est la différence des Mixtes qui résultent de leur union. Si cela étoit, il faudroit admettre autant de Principes, qu'il y a de genres de Corps ; ce qui seroit absurde. En effet, si chacun devoit avoir ses parties essentielles, propres & immuables, il ne se feroit aucun changement, aucune mutation d'un Mixte à un autre, aucune corruption. Nous voyons cependant que les Alimens se changent

en ſang, en chair, en os ; que le ſuc nourricier de la Terre ſe convertit en différentes Plantes, en Bois, en Feuilles, en Fleurs, en Fruits, & que tous ces Corps décompoſés par l'Analyſe chymique ſe réſolvent en certaines ſubſtances ſemblables entr'elles, quoique les Corps dont elles ſont tirées ſoient différens entr'eux. Ils donnent tous un même Phlegme, un même Sel, un même Soufre, pourvu qu'on ait ſoin de dépouiller ces Principes de leurs parties hétérogénes, c'eſt-à-dire, de les ſéparer exactement les uns des autres.

La raiſon & l'expérience nous obligent donc de croire que les Mixtes, quelque différens qu'ils ſoient entr'eux, ſont compoſés d'un certain nombre de Principes ou Subſtances homogénes ; & que leur différence eſſentielle, formelle, générique & ſpécifique, ne dépend que de la variété qui ſe trouve dans la ſituation, le mêlange, la proportion, le mouvement ou le repos de ces Subſtances. L'inégalité des Principes des Mixtes doit donc avoir ſes bornes. On peut les reſtraindre à deux premiers

genres, qui ſont l'*Eau*, & la *Terre*; puiſqu'elles reſtent ſeules & ſimples dans la derniere Analyſe de tous les Corps naturels. Le Sel & le Soufre que les Chymiſtes adoptent auſſi pour Principes, ne jouiſſent pas de cette ſimplicité. La compoſition du Sel de Glaubert, dans laquelle l'Eau entre au moins pour moitié; la diſtillation de tous les Sels foſſiles; l'Analyſe du Borax; les diſtillations & les cryſtalliſations réitérées de toutes ſortes de Sels, nous prouvent que le Sel en général contient beaucoup d'Eau fixée avec de la Terre, le Soufre, après avoir éprouvé pluſieurs diſtillations avec de l'eau ſimple, ou des cendres bien leſſivées, ou de la chaux lavée, ſe réſout entierement en Eau, en Sel acide & en Terre. Il eſt vrai qu'excepté la Terre & l'Eau, il n'y a point de ſubſtances plus ſimples que le Sel & le Soufre; que l'Analyſe tant Naturelle que Chymique nous fait connoître qu'ils exiſtent dans tous les Mixtes, & qu'en les ſéparant exactement de leurs parties hétérogénes, ils y paroiſſent ſemblables, quelque différence qu'il

y ait entre les Corps dont ils ſont extraits. On peut donc mettre le Sel & le Soufre au rang des Principes ; le Sel pour le troiſiéme, le Soufre pour le quatriéme. On doit même en Médecine, particuliérement en Chymie, s'en tenir à ces quatre. Nos ſens n'en découvrent point d'autres ; ils nous font connoître que c'eſt-là que ſe termine la réſolution ſenſible des Mixtes. Nous ne nions pas que dans les opérations Analytiques il ne ſe diſſipe quelquefois beaucoup de leurs parties Volatiles. Cela peut arriver aux Corps les plus ſolides. Comme leur dureté ne dépend que de la Compreſſion & de l'Elaſticité des Tourbillons qui les touchent ; à meſure que cette Compreſſion ceſſe, leurs Molécules perdent à proportion leur vertu Centripete. Par conſéquent elles peuvent ſe deſunir & s'atténuer juſqu'à ſe convertir en matiére Globuleuſe & en matiére Subtile : mais alors leurs Principes ne ſe manifeſtent plus à nos ſens.

Il faut obſerver que les quatre Principes que nous venons d'établir, ne ſe trouvent point purs & ſimples,

à cauſe de la diſpoſition qu'ils ont à s'allier les uns avec les autres. La Terre, par exemple, étant ſéche & poreuſe, abſorbe ſi facilement l'Eau, le Sel & le Soufre, auſquels elle ſert de Matrice pour en compoſer les Mixtes, & elle les retient avec tant d'opiniâtreté, que quelqu'attention qu'on faſſe pour l'en débarraſſer par la Calcination & l'Elixiviation, il en reſte toujours quelque portion ſous une forme métallique ſouvent ferrugineuſe, qui peut ſe vitrifier au Miroir ardent, ou s'enlever avec le Couteau aimanté. L'Eau, ce diſſolvant univerſel, ſe charge auſſi très aiſément de Molécules Terreuſes, Salines & même Sulphureuſes rectifiées, auſquelles elle ſert de Véhicule. Quelqu'épurée qu'elle ſoit, renfermée dans une bouteille, elle dépoſe toujours un Sédiment par ſon ſéjour. Le Sel & le Soufre, telle purification & rectification qu'ils éprouvent, ſont des Corps compoſés.

De ces quatre Principes dont nous venons de parler, il y en a deux Actifs, l'Eau & le Soufre, & deux Paſſifs, le Sel & la Terre. Les deux

premiers étant compoſés ou pénétrés de Tourbillons de Matiére ſubtile, ne ceſſent point de ſe mouvoir, tandis qu'ils conſervent leur eſſence & leur caractere. Les deux derniers ſont formés de Molécules qui reſtent en repos & ſans action, à moins qu'ils ne ſoient diſſouts & entraînés par quelque Menſtrue. Alors ils acquierent beaucoup de force, particuliérement le Sel, dont les Molécules pointues, fondues dans un Liquide, pénétrent & diſſolvent les Corps les plus ſolides.

Le mélange proportionnel de ces quatre Principes dans tous les Corps naturels, a fait donner à ces Corps le nom de *Mixtes.*

Les Médecins diviſent les Mixtes en trois Regnes, *le Regne Animal, le Regne Végétal, & le Regne Minéral.*

Dans le Regne Animal ſont compris tous les Animaux, leurs parties, leurs excrémens & tout ce qu'ils fourniſſent.

Dans le Regne Végétal ſont renfermés les Arbres & toutes les Plantes, leurs Fleurs, leurs Fruits, leurs Semences, leurs Sucs, leurs Tartres, leurs

leurs Fécules, leurs Huiles, leurs Gommes, leurs Réſines, leurs Baumes & tout ce qu'on en tire.

Dans le Regne Minéral on conſidére le Globe de la Terre & tout ce qu'elle renferme dans ſon ſein, comme les ſept Métaux, les Sels, les Soufres, les Bitumes, les Pierres précieuſes & communes, l'Antimoine, l'Arſenic & quantité d'autres Foſſiles.

ARTICLE SECOND,

Des Tempéramens.

LE Tempérament conſiſte dans une telle union & un tel accord des Principes, qu'ils ſe modérent & ſe réprimentles uns les autres; ce qui lui a fait donner ce nom du Verbe latin *Temperare*, Tempérer.

Il y a autant de définitions du Tempérament que de ſyſtêmes ſur les Principes. Ceux qui ſuivent le ſentiment de Péripatéticiens diſent, que le Tempérament eſt un mélange des quatre premieres qualités, qui réſulte de l'union des quatre Elémens, & qui rend

le Corps propre à exercer ſes fonctions. Les variétés qui ſe trouvent dans ce mélange les ont obligés d'établir neuf ſortes de Tempéramens, ſçavoir, un *Tempérament tempéré* ou *égal*, & huit *Tempéramens intempérés* ou *inégaux*.

Le Tempérament tempéré ou égal eſt de deux ſortes, le tempéré ou égal ſelon le poids, *ad pondus*, & le tempéré ou égal ſelon la juſtice, *ad juſtitiam*. Le premier eſt celui dans lequel les quatre Elémens & les quatre premieres Qualités ſont au même degré & comme au même poids; en ſorte que l'un ne domine point ſur l'autre, & que ce Tempérament n'eſt pas plus chaud que froid, ni plus humide que ſec. Cette égalité eſt très-rare : mais elle doit ſervir de régle pour connoître les Tempéramens qui s'en éloignent plus ou moins.

Le Tempérament tempéré ou égal ſelon la juſtice, eſt celui dans lequel les premieres Qualités conſervent entr'elles une certaine proportion qui met le Sujet en état d'exercer les fonctions convenables à ſa nature,

Ce Tempérament eſt différent ſuivant les différentes eſpéces d'Animaux. Chacune a le ſien propre & particulier, qui lui a été donné *ſelon la juſtice*, c'eſt-à-dire, ſelon les fonctions qui lui conviennent.

Les Tempéramens intempérés ou inégaux ſont ceux dans leſquels une ou pluſieurs des premieres Qualités dominent ſur leurs contraires, ſans bleſſer les fonctions. Elles ſe tiennent renfermées dans les bornes qu'éxige la ſanté du Sujet. Les proportions qui ſe rencontrent dans le mélange des premieres Qualités ſont ſi variées, qu'elles rendent les Tempéramens inégaux bien differens les uns des autres. Chaque Individu jouit en particulier de celui qui lui eſt propre.

Mais quoiqu'il y ait autant de Tempéramens inégaux qu'il y a de perſonnes ; & qu'ils varient ſuivant le ſexe, l'âge, le climat, le lieu, la ſaiſon & le genre de vie ; on les a cependant limités au nombre de huit, quatre ſimples & quatre compoſés. Les quatre ſimples ſont le *Tempérament chaud*, le *Tempérament froid*,

le *Tempérament humide*, le *Tempérament sec*. Les quatre composés sont le *Tempérament chaud & humide*, le *Tempérament chaud & sec*; le *Tempérament froid & humide*, le *Tempérament froid & sec*.

Parmi les autres Philosophes dont les sentimens sont différens sur les Principes des Corps naturels, les uns font consister les Tempéramens & leurs variétés, dans la grandeur, la figure, la situation, l'ordre & le mouvement des Atomes différemment mêlés ensemble. Les autres les tirent de la différente complexion ou disposition des *Modes* des trois Elémens de Descartes. Il y en a qui les établissent sur une Fermentation plus ou moins vive excitée par le *Feu* dans les autres Principes: l'Eau, la Terre, le Sel & le Soufre. D'autres les déduisent de la variété des Mouvemens & des Combinaisons qui se trouvent entre les Molécules de l'Eau & de la Terre; quelques-uns enfin, les font dépendre des mêmes affections de l'Eau seule. En supposant que les Principes des Mixtes sont l'Eau, la Terre, le Sel & le Soufre, on peut dire que le Tempé-

rament eſt en général une certaine propriété qui réſulte du différent mélange & de la différente proportion de ces Principes. Si nul d'entr'eux ne domine, le Tempérament eſt égal. Quand l'un l'emporte ſur l'autre, il eſt inégal.

Les Anatomiſtes, fondés ſur ce que l'Homme & tous les Animaux ſont compoſés de Solides & de Liquides, font dépendre les Tempéramens, de leurs propriétés & de leurs proportions.

Les Anciens n'ayant égard qu'aux Liquides, qu'ils ont diviſés en quatre ſortes d'Humeurs ; *le Sang* proprement dit, *la Pituite ou Phlegme, la Bile & la Mélancolie ou Atrabile*, ont établi quatre eſpéces de Tempéramens ſimples, ſçavoir, *le Tempérament ſanguin, le Pituiteux ou Phlegmatique, le Bilieux & le Mélancolique ou Atrabilaire.* Mais ces Tempéramens ſe trouvant rarement purs & ſimples, ils en ont diſtingué douze compoſées, qui ſont *le Tempérament ſanguin pituiteux, Sanguins bilieux & Sanguin mélancolique, le Pituiteux ſanguin, Pituiteux bilieux, Pituiteux mélancolique ; le Bi-*

lieux ſanguin , Bilieux pituiteux , Bilieux mélancolique ; enfin le Tempérament Mélancolique ſanguin , Mélancolique pituiteux , Mélancolique bilieux , ſuivant que les unes ou les autres de ces Humeurs dominent.

Quelques Modernes qui croient avec Hippocrate que les parties eſſentielles du Sang ſont acides , auſtéres, acerbes , ſalées , acres , améres , graſſes , douces , inſipides , font conſiſter le Tempérament tempéré dans un mélange exact , égal & proportionnel de toutes ces parties ; en ſorte que les acides , les acerbes , les auſtéres , les ſalées , les acres & les améres ſont tellement adoucies & modérées par les graſſes , les douces & les inſipides , qu'aucun d'entr'elles ne paroît dominer. Lorſque leur mélange s'éloigne plus ou moins de cette égale proportion , il en réſulte des Tempéramens plus ou moins inégaux & intempérés.

Ceux qui accordent tout aux Solides , ne conſidérant les Liquides que comme des Humeurs paſſives qui doivent obéir aux mouvemens Syſtaltiques des Vaiſſeaux , font dé-

pendre les Tempéramens du reſſort des Fibres dont tout le Corps eſt compoſé. Suivant que ces Fibres ſont plus ou moins fortes, fermes, ou lâches, & que leur Elaſticité, leur Syſtole, leurs Oſcillations ſont plus ou moins vives, fréquentes, régulieres, il en réſulte des Tempéramens plus ou moins robuſtes, chauds, froids, humides, ſecs, ou inégaux.

Mais nous croyons que les Liquides de notre Corps, quoique mûs & réglés par les Solides, ne ſont pas ſans actions; que leurs parties Fibreuſes & Globuleuſes ne ſont point ſans reſſort; qu'ils contiennent pluſieurs particules d'Air très-élaſtiques; qu'il s'y trouve des Sels, des Soufres, de l'Eau, de la Terre, des parties Acides, acres, amères, douces; qu'ils ſont plus ou moins groſſiers, ou fluides; que par conſéquent ils ont autant de part que les Solides à l'Oeconomie animale & à la différence des Tempéramens.

On peut donc dire que le Tempérament de l'Homme eſt *une diſpoſition particuliere du Corps humain, qui réſulte des propriétés & des actions mu-*

tuelles des Solides & des Liquides, & qui le rend capable d'exercer les fonctions propres & conformes à sa nature.

Ce Tempérament est différent, suivant la force & la régularité des Solides, les qualités & les résistances des Fluides. Mais ces différences répondent toujours aux Tempéramens que les Anciens ont établis. L'usage nous oblige même d'en conserver les noms.

Le Tempérament égal ou tempéré, est donc celui dans lequel les quatre qualités, le Chaud, le Froid, l'Humide & le Sec ; ou les quatre Humeurs, le Sang, la Pituite, la Bile, la Mélancolie, sont mêlés avec une juste proportion ; dans lequel il se trouve entre les Solides & les Liquides un équilibre alternatif, égal & réglé, ensorte que les Fibres ne sont ni trop durs, ni trop molles, ni trop tendues, ni trop lâches ; & que par conséquent elles procurent aux Liquides, par leurs Systoles continuelles, un mouvement Progressif & Circulaire, qui tend toujours à les atténuer ; tandis que les Liquides sont de leur côté, d'une consistence &

d'une douceur qui les mettent en état d'obéir aux mouvemens des Vaisseaux qui les pressent, & d'agir sur leurs Parois, par leur élasticité & leur réaction, sans les irriter.

Le Tempérament chaud ou sanguin, est celui dont jouissent les personnes qui ont les Fibres fortes, robustes, réglées dans leurs Systoles & leurs Oscillations; qui ont le Sang vermeil, doux, balsamique, rempli de Globules purpurins & animé d'Esprits; qui ne sont ni trop grasses ni trop maigres; qui ont un teint rouge & fleuri, le Pouls fort & bien réglé, la respiration facile, le sommeil tranquille ou mêlé d'agréables songes, l'esprit exempt d'inquiétude; qui sont gaies, honnêtes, polies, modestes, enclines à l'amour sans lubricité.

Le Tempérament Humide, Pituiteux ou Phlegmatique, reconnoît des Fibres trop molles, trop humectées, trop lâches, dont les Systoles & les Oscillations sont foibles & languissantes, des Humeurs trop aqueuses, insipides, crues, indigestes, abondantes. Les Solides qui en sont trop

abreuvés, ne les meuvent & ne les digérent qu'imparfaitement. Le Pouls eſt mou, lent, pareſſeux, enfoncé. La Peau, la Chair & la Graiſſe ſont pâles & molles. Les Cheveux ſont plats, clairs & d'un blond cendré. On eſt peſant, lâche, indifférent, timide & craintif. Point de vivacité dans les ſens, ni dans les actions; point de penchant à l'amour.

Le Tempérament ſec ou bilieux conſiſte dans des Fibres déliées, roides, ſéches, dures, tendues & trop élaſtiques, qui meuvent & agitent vivement les Liquides. La Bile domine dans les Humeurs; elles ſont fluides, acres, ſalées, ſulphureuſes; elles irritent les Solides aux Syſtoles deſquels elles obéiſſent facilement; elles circulent avec viteſſe. La chaleur de tout le Corps eſt conſidérable; les parties Aqueuſes en ſont diſſipées; les Sulphureuſes ſont attenuées; la tranſpiration inſenſible eſt abondante; les Eſprits ſont ſubtils & actifs. On eſt maigre & ſec, la Peau eſt jaunâtre, les Cheveux ſont roux & crépus, le Pouls eſt fréquent & dur, les Sens ſont vifs, le Sommeil eſt court &

agité, l'esprit est prompt, léger, inconstant, colére. On est porté à l'amour & à la lubricité.

Le Tempérament froid, mélancolique ou atrabilaire est produit par des Fibres grosses, fermes, séches, roides; & par des Humeurs fixes, grossieres, acides, austeres, salées; ce qui fait que les mouvemens systaltiques des Solides sont plus forts & plus constants, mais plus lents, à cause de la résistance que les Liquides leur opposent. Les Esprits qui se séparent du Sang sont grossiers, élastiques. Ceux qui jouissent de ce Tempérament sont forts, robustes, durs au travail, un peu maigres; ils ont le teint brun & noirâtre, les cheveux noirs, le Pouls lent & fort, le regard rude; ils sont réveurs, taciturnes, graves, laborieux, solitaires, inflexibles, peu misericordieux, amoureux sans politesse, mais constants dans l'amour ou dans la haine, outrés dans leurs sentimens. Leur sommeil est troublé par des songes lugubres; ils parlent peu & abondent dans leur sens.

Mais aucun de ces Tempéramens

ne se trouve guéres pur & simple. Ils sont tous mêlés & tiennent les uns des autres avec tant de variété, que l'on peut compter autant de Tempéramens différens, qu'il y a de différens visages.

ARTICLE TROISIE'ME,

Des Parties.

ON entend par le mot de *Partie*, *un Corps adhérent au Tout, jouissant avec lui d'une vie commune, & servant à ses fonctions. Voy. Fern. l. 2. c. 2.* Il n'y a donc que les Solides qui soient mis au rang des Parties. Les Humeurs ne peuvent mériter ce nom, puisqu'elles coulent & circulent continuellement dans les vaisseaux sans s'arrêter & sans être adhérentes.

On distingue les Parties en *Similaires* & en *Dissimilaires*. Les Parties Similaires sont celles qui sont Homogénes ou de même nature dans toutes leur substance; les Dissimilaires au contraire, sont celles dont les Particules qui les composent sont Hétérogénes ou de différente nature entr'elles.

Les Anciens prenoient pour *Parties Similaires* les Os, les Cartilages, les Ligamens, les Tendons, les Nerfs, les Artéres, les Veines, les Vaiſſeaux lymphatiques, & les Membranes, parce qu'à la vue elles paroiſſent chacune en particulier de même nature. Mais elles ſont auſſi Organiques, puiſqu'elles ſont elles-mêmes un tiſſu de Fibres, de Membranes, de Nerfs, d'Artéres, de Veines & de Vaiſſeaux lymphatiques, & qu'elles exercent toutes des fonctions propres & particulieres.

Il n'y a donc de Parties Similaires que les Fibres dont toutes les autres parties ſont compoſées, comme nous avons dit en parlant des Principes des Anatomiſtes.

La Fibre eſt une partie longue, déliée, blanche, pleine, élaſtique & ſi petite, qu'elle ne tombe pas ſous les ſens; c'eſt pourquoi ſa blancheur ne ſe manifeſte que quand elle eſt aſſemblée avec pluſieurs autres. Quoique pleine, elle ne laiſſe pas d'avoir des pores remplis d'une Lymphe très-ſubtile & très-élaſtique; cette Lymphe tient ſa vertu élaſtique de

l'Air qui la pénétre, & l'Air tient la ſienne de la Matiére ſubtile, qui eſt le Principe de cette vertu dans tous les Corps.

Il y a deux ſortes de Fibres, les *ſimples* & les *compoſées*. Les Fibres ſimples ſont celles dont nous venons de parler. Il faut obſerver que cette ſimplicité ne conſiſte que dans leur unité, & non pas dans leurs parties eſſentielles; eſſentiellement elles ſont compoſées de quatre Principes que nous avons rapportés, c'eſt-à-dire, de Terre, d'Eau, de Sel & de Soufre; elles les fourniſſent par leur Analyſe. Les Fibres compoſées ſont celles qui réſultent de l'aſſemblage & de l'union de pluſieurs Fibres ſimples. Les premieres Fibres compoſées qui naiſſent de cette union, ſont des Membranes très-déliées, qui forment des tuyaux extrêmement fins, dont les Parties ſont pleines, étant tiſſues de Fibres ſimples. Les ſecondes ſont des Fibres vaſculeuſes plus ſenſibles que les premieres puiſqu'elles en ſont compoſées; par conſequent leurs Parois ſont vaſculeuſes, c'eſt-à-dire, tiſſues de petits tuyaux

fibreux dont on vient de parler. Voyez ce qui en a été dit dans les Principes des Anatomiſtes. Ces Fibres reçoivent différens noms ſuivant la nature des parties qu'elles compoſent. Il y en a d'Oſſeuſes, de Cartilagineuſes, de Nerveuſes, de Ligamenteuſes, de Tendineuſes, de Muſculeuſes, de Charnues ou motrices ; & par rapport à leur direction, les unes ſont Longitudinales, les autres Tranſverſales, obliques, Spirales, &c.

Les Parties diſſimilaires ſont formées de pluſieurs genres de Vaiſſeaux, ou de différentes Parties qui par leur aſſemblage & leur union, conſtituent des Organes propres à certaines fonctions ; elles ſont donc toutes Organiques : mais les unes ſont plus compoſées que les autres. On peut donner le nom d'*Organiques ſimples* à celles qui ſont moins compoſées ; & celui d'*Organiques compoſées* à celles qui le ſont plus. Les parties Organiques ſimples, ſont celles que les Anciens regardoient comme Similaires, dont nous avons parlé ci deſſus. Les Parties Organiques compoſées ſont formées de celles-ci, ou de pluſieurs

d'entr'elles ; comme les Organes des cinq Sens, le Cerveau, les Poumons, le Cœur, l'Eſtomac, le Foie & les autres Viſcéres, la Main, le Pied & pluſieurs autres compoſées de Parties Organiques ſimples qui concourent toutes à une fonction commune à leur égard, mais propre & particuliére à l'Organe.

Parmi les Parties Organiques, les unes ſont appellées *Nobles*, les autres ſont nommées *Miniſtres* ou *Auxiliaires*. Les Parties Nobles ſont celles qui ſervent à des Fonctions abſolument néceſſaires à la vie. Telles ſont le Cœur, les Poumons, l'Eſtomac, le Foie, &c. Les Parties Miniſtres ou Auxiliaires ſont celles dont les Fonctions concourent à l'utilité du ſujet, ſans être abſolument néceſſaires à la vie ; on peut les retrancher ſans la perdre, comme un Doigt, une Main, un Bras, une Jambe, &c.

On diſtingue encore les Parties en *Contenantes* & en *Contenues*. Les Contenantes ſont *Communes ou Propres*. Les Contenantes communes ſont celles qui renferment pluſieurs Parties differentes : tels ſont les Tégumens, c'eſt-à dire,

la Peau & la Membrane adipeuſe qui contiennent & recouvrent généralement toutes les Parties du Corps. Les Parties Contenantes propres, ſont celles qui n'appartiennent qu'à une même capacité, comme les Muſcles de l'Abdomen & le Péritoine à l'égard du Basventre, les vrais Côtes & la Plévre à l'égard de la Poitrine, le Crane & les Meninges à l'égard du Cerveau. Voyez les Auteurs d'Anatomie.

ARTICLE QUATRIE'ME,

Des Humeurs.

ON définit en Médecine, l'*Humeur*, une ſubſtance liquide produite immédiatement ou médiatement dans le Corps humain par la coction ou digeſtion des Alimens, tant Solides que Liquides.

On diſtingue ordinairement les Humeurs en *Alimentaires* & en *Excrémentitielles*.

Les Humeurs Alimentaires ſont celles qui fourniſſent la nourriture du Corps. On en compte trois, le *Chyle*,

le *Sang*, & le *Suc nourricier*. Le premier eſt la matiére du ſecond ; le ſecond eſt celle du troiſiéme. Selon les Anciens, le Chyle eſt fait par la premiere coction qui s'exécute dans l'Eſtomac, les Inteſtins & les Vaiſſeaux lactés ; le Sang, par la ſeconde qui ſe paſſe dans les Artéres ſanguines ; & le Suc nourricier, par la troiſiéme qui ſe travaille dans les Artéres lymphatiques & dans leurs Rameaux diſtribués aux parties Solides.

Du Chyle.

Le Chyle eſt une Humeur alimentaire, claire, blanche, laiteuſe, douce, ſemblable à une crême fine d'Orge, provenue immédiatement des Alimens digérés dans l'Eſtomac & dans les Inteſtins grêles, ſéparée des matiéres Fécales par le moyen des Veines lactées, & fournie à la maſſe du ſang dans la Veine ſoûclaviere gauche, par le canal Thorachique. Le Chyle obſervé au Microſcope paroît compoſé d'un nombre infini de Globules qui nagent dans un Liquide aqueux. Il eſt outre cela rempli d'une ſi grande quantité de

particules d'Air, qu'étant renfermé dans la Machine Pneumatique, il y bouillonne quand on en pompe l'Air, & il s'en éléve quantité de Bulles.

Du Sang.

Le ſang eſt une Humeur alimentaire, rouge, graſſe, viſqueuſe, douce, & cependant d'un goût & d'une odeur un peu urineuſe; d'une conſiſtence médiocre plus épaiſſe que celle du Chyle; renfermée dans le Cœur, dans ſes Oreillettes, dans les Artéres & dans les Veines; produite médiatement par les Alimens, & immédiatement par le Chyle. Cette Humeur eſt la ſource de toutes les autres, & le principal Mobile de l'Oeconomie animale. Le Sang conſidéré au Microſcope paroît un amas de Globules Cryſtallins, chacun deſquels eſt compoſé de ſix autres Globules plus petits, qui nagent dans une Lymphe tranſparente, font pirouetter les rayons de la lumiére, & expriment la couleur rouge, qu'on remarque à toute la maſſe. Ces Globules ſont mols, fléxibles, élaſtiques, & formés par les particules ſulphu-

reuſes du Chyle, qui étant muës en Tourbillons, & preſſées de toutes parts, affectent une figure Sphérique. L'Analyſe naturelle de ce Liquide nous fait connoître qu'il eſt compoſé de deux Subſtances, l'une blanche, l'autre rouge, qui ſe ſéparent facilement quand il ſe coagule hors des Vaiſſeaux. La partie blanche, excéde de beaucoup la rouge, puiſque le Sang fournit par la diſtillation le quadruple de Phlegme limpide : mais cette partie blanche, quoiqu'homogéne en apparence, eſt compoſée de Lymphe & de Séroſité. De même la partie rouge lavée pluſieurs fois avec de l'eau tiéde, dépoſe des Molécules rouges qui ſe précipitent au fond, & laiſſent une eſpéce de gelée fibreuſe & tranſparente, qui étant deſſéchée par un feu doux, s'endurcit comme de la corne.

Le Sang ne contient pas moins de particules d'Air que le Chyle. On peut le voir dans la machine du Vuide. Il jouit de trois ſortes de Mouvemens. 1. Du Mouvement de fluidité qui lui eſt commun avec tous les Liquides. 2. D'un Mouvement progreſſif ou

circulaire par lequel il eſt pouſſé continuellement du Cœur à toutes les parties du Corps, & de ces mêmes parties au Cœur. 3. D'un Mouvement inteſtin, expanſif ou fermentatif, par lequel ſes parties eſſentielles tendent toujours à s'éloigner du centre de leurs Tourbillons à la circonférence. C'eſt l'effet de l'hétérogénéité de ſes Principes, de l'élaſticité de l'Air, qui s'y trouve parſemé, de l'effort que fait la Matiére ſubtile pour les pénétrer & les déſunir, du différent Diamétre de leurs pores qui varie les mouvemens de ce Liquide éthéré, enfin de l'action des Solides & de la réaction des Molécules ſanguines.

Du Suc nourricier.

Le Suc nourricier eſt une Humeur lymphatique un peu viſqueuſe, preſque ſans odeur, ſans couleur & ſans ſaveur ; qui s'épaiſſit facilement par la chaleur, & qui eſt fournie par l'extrémité des Vaiſſeaux collatéraux des Artéres lymphatiques à toutes les parties du Corps pour les nourrir & réparer la perte qu'elles ont

faite tant par les frottemens que par la tranſpiration & les autres ſécrétions. Les Anciens qui croyoient que les Artéres ſanguines fourniſſoient immédiatement le ſuc nourricier à tout le Corps, ont donné à ce Suc encore renfermé dans les Artéres capillaires, le nom d'*Humor innominatus*, Humeur innominée, parce qu'étant confondue avec le Sang, elle n'avoit aucun nom : mais quand ils la ſuppoſoient répandue par ces Vaiſſeaux en maniere de roſée ſur toutes les parties, ils l'appelloient *Ros*, Roſée. Ils nommoient *Gluten*, Colle, celle qu'ils croyoient épaiſſie & adhérente aux parties qu'elle devoit nourrir. Enfin lorſqu'elle étoit aſſimilée aux parties & comme changée en leur ſubſtance, ils la déſignoient ſous le mot de *Cambium*, Change. Mais le Suc nourricier n'eſt point immédiatement fourni aux parties par les Artéres ſanguines ; il eſt vrai qu'il en vient comme d'une ſource générale de toutes les Humeurs, & qu'il fait partie de la portion blanche de la maſſe du Sang : il s'en ſépare avec la Lymphe par les Artéres lympha-

tiques, & continue ſon chemin juſqu'aux derniers petits Vaiſſeaux, en quittant la partie ſéreuſe de la Lymphe & tous les autres Sucs qui ſe filtrent dans différens couloirs, par des Vaiſſeaux ſécrétoires & excrétoires. Enfin pouſſé par la force ſyſtaltique du Cœur & des Artéres & par les oſcillations des Fibres, dans ces tuyaux imperceptibles qui ſont comme autant de petits Filamens de houpes très-courts & ſans nombre, il ſuinte par leurs extrémités pour remplir les petits Vuides qu'il trouve.

Quoique le Suc nourricier ſoit unique & homogéne partout, il eſt cependant propre à nourrir toutes les parties Solides de notre Corps, quelque différentes qu'elles paroiſſent entr'elles; cette différence ne conſiſte que dans leur couleur & dans leur tiſſure plus ou moins lâche, plus ou moins ſerrée. Elles ſont toutes rouges ou blanches. Or la couleur rouge ne leur eſt pas eſſentielle, puiſqu'en les faiſant macérer dans l'eau; elles la dépoſent comme une couleur étrangere qu'elles

empruntent du Sang, & dont elles se dépouillent facilement pour prendre la couleur blanche qui est naturelle aux Fibres dont elles sont toutes composées. La composition de toutes les parties solides de notre Corps est donc la même dans leur matiére. Ce sont des faisceaux de Fibres de même nature qui ne different qu'en ce que les unes sont plus molles ou plus fermes, plus lâches ou plus serrées que les autres, ce qui fait qu'il y en a de Membraneuses, de Charnues, de Nerveuses, de Tendineuses, de Ligamenteuses, de Cartilagineuses & d'Osseuses, suivant qu'elles reçoivent dans leurs Interstices plus ou moins de Liquide. Ceci est confirmé par la formation & l'accroissement du Fœtus, dont les Fibres sont originairement très-tendres & très-délicates, & dont une partie s'endurcit & s'ossifie avec le tems. Elles peuvent donc être toutes nourries par un même Suc.

Des Humeurs Excrémentitielles.

Les Humeurs excrémentitielles sont celles qui sont séparées de la masse du

du Sang comme incapables de nourrir le Corps. On les distingue en *Utiles* & en *Inutiles*.

On reconnoît pour *Humeurs Excrementitielles utiles* celles qui ayant quitté la masse du Sang dans différens couloirs, y entrent entiérement ou en partie, ou sont retenues en quelques endroits pour certaines fonctions. Quelques Modernes leur donnent le nom de *Récrémens*. Ces Humeurs sont la *Salive*, le *Suc gastrique*, l'*Humeur intestinale*, la *Bile*, le *Suc pancréatique*, la *Lymphe*, l'*Humeur des Glandes Sur-rénales*, l'*Eau du Péricarde*, celle *des Ventricules du Cerveau*, les *Humeurs des yeux*, sçavoir, l'*Aqueuse*, la *Cristalline* & la *Vitrée*; la *Semence* & la *Liqueur contenue dans les Membranes du Fœtus*. Quelques-uns ajoutent à ces Humeurs le lait des Mamelles & de la Matrice. Mais le lait est une Humeur alimentaire qui ne differe point du Chyle, puisqu'il en a toutes les qualités.

De la Salive.

La Salive est une Humeur aqueuse, tenue, limpide, claire, un peu vis-

queuſe, preſque ſans odeur & ſans goût, qui ne s'épaiſſit point au feu, qui étant battue & agitée ſe met en écume, qui dans ceux qui ont faim ou qui ſont à jeûn, eſt abondante, fluide, acre, pénétrante, déterſive & fermentative. Cette Humeur ſe ſépare du ſang artériel & coule dans la Bouche par pluſieurs ſources, ſçavoir, par les Glandes parotides & leurs conduits ſalivaires, par les Maxillaires conglomérées, les Glandes ſublinguales, celles de la Langue, du Palais, des Gencives, des Levres, du Larynx, du Pharynx, de la Luette, par les Amygdales, par les trous inciſifs. La Salive eſt une eſpéce de Menſtrue univerſel qui s'aſſocie à toutes ſortes d'alimens, qui les pénétre & les diſſout d'autant plus facilement que pendant la Maſtication elle ſort en grande abondance; & comme nous en avalons très-fréquemment, ſoit en dormant, ſoit en veillant, elle ſert non ſeulement à faciliter la digeſtion, mais auſſi à faire partie du Chyle.

Du Suc Gaſtrique.

L'Humeur Stomacale ou Suc gaſtri-

que eſt une Humeur analogue à la Salive, mais plus viſqueuſe, qui ſe filtre par les Glandes de l'Oeſophage & du Ventricule pour lubrifier ces parties, & même pour aider à la digeſtion en ſe mêlant avec la Salive, mais en bien moindre quantité.

De l'Humeur Inteſtinale.

L'Humeur Inteſtinale eſt une Humeur analogue au Suc gaſtrique, excepté que ſa conſiſtence eſt différente ſuivant la différence des Glandes par leſquelles elle ſe filtre. Celle qui ſort des Glandes des Inteſtins gréles eſt plus liquide que celle qui coule des Glandes des gros inteſtins, parce que les conduits excrétoires de ces dernieres Glandes ſont plus larges, & donnent un paſſage à une Humeur plus épaiſſe & plus viſqueuſe, qui forme la muſcoſité dont la Membrane interne de ces Inteſtins eſt enduite, pour faciliter l'écoulement des matiéres Fécales; au lieu que l'humeur des Inteſtins gréles, étant plus liquide, a le même uſage que le Suc gaſtrique.

De la Bile.

La Bile eſt une Humeur ſavonneuſe, graſſe, huileuſe, âcre, amére, lixivielle & déterſive, d'un jaune verd foncé, ſéparée de la maſſe du Sang dans les grains glanduleux du Foie, & conduite en partie par le canal Hépatique dans le canal Choledoque, en partie par le canal Hepati cyſtique dans la Véſicule du fiel. La Bile ſe ſépare d'un Sang véneux, à la différence des autres Humeurs qui ſortent toutes d'un Sang artériel. Ce Sang véneux eſt conduit au Foie, & diſperſé dans toute ſa Subſtance par la Veine-Porte qui réſulte de l'union de deux Veines conſidérables, la *Méſentérique* & la *Splénique ;* il s'eſt dépouillé de la plus grande quantité de ſa Lymphe qu'il a dépoſée dans les Inteſtins, dans le Méſentere, dans le Pancreas, dans le Ventricule, dans l'Epiploon & même dans la Rate ; tous Viſcéres auſquels ces deux Veines prennent leur origine ; il eſt de plus chargé d'une portion conſidérable de Matiere huileuſe ou ſulphureuſe qu'il a reçue de l'Epi-

ploon ; ce Liquide eſt donc très-propre à fournir toute la Bile, qui ſe filtre d'autant plus facilement dans le Foie, qu'il y circule lentement ; & s'il lui reſte encore quelque peu de Lymphe ſuperflue, elle s'en ſépare par des Vaiſſeaux Lymphatiques qui vont gagner la ſuperficie de ce Viſcére où on les découvre aiſément. La Bile n'exiſte que *Matériellement* dans le Sang, & non pas formellement ; c'eſt-à-dire, que ſes Particules ſont ſi déliées, & ſi diſperſées dans toute la maſſe, qu'elles n'acquiérent la forme ou le caractere de Bile qu'après leur ſécrétion dans les grains glanduleux & les pores biliaires du Foie, où elles s'uniſſent pluſieurs enſemble. Les effets & l'Analyſe de la Bile prouvent qu'elle contient beaucoup d'huile ou de ſoufre ; évaporée & deſſéchée à une douce chaleur qui en fait exhaler les parties aqueuſes, elle prend feu, elle forme même quelquefois dans la Véſicule du fiel des pierres, qui étant deſſéchées & miſes en poudre, s'enflamment facilement ; & elle fournit par la diſtillation beaucoup d'huile noire & fétide ; elle diſſout toutes les

huiles & les réſines ; elle communique une couleur verte à la teinture de fleurs de Mauves, elle précipite la ſolution de Sublimé corroſif ; & elle fournit par l'Analyſe Chymique un eſprit urineux : ce ſont autant de preuves qu'elle eſt remplie de Sel alkali exactement mêlé avec l'huile, comme le ſont tous les Savons tant naturels qu'artificiels. La Bile du Foie coule lentement, mais continuellement vers le canal Choledoque où celle de la Véſicule ſe rend auſſi : celle-ci ne s'y décharge qu'à différentes repriſes, quoique plus promptement ; c'eſt-à-dire, quand la Véſicule trop pleine ſe reſſerre par la contraction de ſa Membrane muſculaire ; ou lorſqu'elle eſt comprimée par l'Eſtomac rempli d'Alimens, ou par le Diaphragme, les Muſcles & les Viſcéres de l'Abdomen dans les efforts du vomiſſement. Cette Humeur deſcendue dans le *Duodenum* par le canal Choledoque, ſe mêle avec les Alimens ſortis de l'Eſtomac. Elle en émouſſe les pointes Acides par ſa vertu Alkaline. Elle les édulcore par ſa partie huileuſe. Elle unit exacte-

ment les parties ſulphureuſes avec les aqueuſes par ſa qualité ſavonneuſe. Enfin elle pénétre & diſſout les Molécules qui ont éludé l'action du Ventricule & du Suc gaſtrique, d'où réſulte une plus parfaite digeſtion, & une ſéparation plus abondante du Chyle, auquel ſa portion la plus tenue s'aſſocie pour paſſer dans les Veines lactées, pendant que ſa portion la plus groſſiere, qui n'a pu s'introduire dans ces petits Vaiſſeaux, ſe précipite avec les Excrémens dans les gros Inteſtins.

Du Suc Pancréatique.

Le Suc Pancréatique eſt une Humeur aqueuſe, limpide, un peu viſqueuſe, preſque ſans odeur, ſans couleur & ſans ſaveur, qui ſe ſépare du Sang artériel dans le Pancreas & qui étant conduite par le canal Pancréatique ou de Virſungius à l'Inteſtin Duodenum, s'y décharge avec la Bile par le canal Choledoque, ou par une embouchure qui en eſt proche. Ce Suc eſt preſque inſipide dans l'état naturel, il eſt aſſez analogue

à la Salive ; & ſi Graaf, Schuyl, Brunner & d'autres Médecins qui ont fait des expériences ſur cette Humeur, l'ont trouvée dans les Chiens & même dans l'Homme tantôt d'une agréable acidité, tantôt preſque ſans ſaveur, ſouvent ſalée, très-ſouvent acide ſalée, ou d'un acide auſtere capable de coaguler le lait, ou ſimplement un peu ſalée, c'eſt qu'ils l'ont priſe, ou dans un état contre-nature, ou dans d'autres differens états qui peuvent changer ſon goût & ſes qualités, ou qu'eux-mêmes ſe ſont trouvés avoir des goûts différens. L'uſage du Suc Pancréatique eſt de pénétrer la maſſe des Alimens deſcendus dans le Duodenum, d'adoucir la Bile, de la rendre plus fluide & de ſe joindre avec elle, pour diſſoudre plus exactement les Alimens, & pour en former un Chyle capable de s'inſinuer plus facilement dans les Veines lactées.

De la Lymphe.

La Lymphe eſt une Humeur aqueuſe, tenue, limpide, preſque ſans couleur, ſans odeur & ſans ſaveur,

un peu visqueuse quand elle est froide, qui s'épaissit par la chaleur du feu en une espéce de Mucilage blanchâtre, & qui se sépare du Sang artériel dans tout le Corps par des Vaisseaux appellés *Lymphatiques ;* elle est composée de beaucoup de Phlegme & de Sérosité ; & quoiqu'elle n'ait presque point de couleur, d'odeur, ni de saveur, elle ne laisse pas de contenir des parties Sulphureuses & Salines, très-atténuées ; elle s'épaissit au feu, mêlée avec l'esprit de Nitre & le Sel Saturne ; elle devient trouble & laiteuse, & recouvre sa premiere fluidité par le mêlange de l'huile de Tartre par défaillance ; effets qui ne peuvent procéder que de ses parties sulphureuses. Enfin elle communique une couleur verte à la teinture de fleurs de Mauves ; preuve qu'elle contient quelques parties Salines ammoniacales très-déliées. En effet, cette Humeur sortant de la masse du Sang dont elle faisoit la partie blanche, doit être chargée de toutes les autres Humeurs qui s'en séparent, & leur servir de Véhicule pour se distribuer dans les différens Organes où elles se

filtrent. Or, il eſt certain que la Bile, l'Urine, la Sueur, la Cire des Oreilles, & les autres Liquides qui ſortent tous de la Lymphe, contiennent des parties Salines & Sulphureuſes, qui à la vérité ſe trouvent plus ramaſſées après leur ſéparation. La Lymphe eſt de toutes nos Humeurs la plus abondante. Elle circule comme le Sang. Elle a comme lui ſes Vaiſſeaux particuliers qui ſont Artéres & Veines. Les Artéres lymphatiques, qui ſont des Bifurcations des extrémités des Artéres Sanguines, la reçoivent de la maſſe du Sang. Ces Artéres lymphatiques, quoique ſix fois plus étroites que les embouchures des racines des Veines ſanguines, l'admettent ſeule d'autant plus facilement, que ſes Globules ſont ſix fois plus petits que ceux du Sang. Ceux-ci étant donc trop gros pour y entrer, ſont contraints d'enfiler la route des Veines ſanguines avec une partie de la Lymphe dans laquelle ils nagent, tandis que l'autre partie s'inſinue ſeule dans les Artéres lymphatiques, & ces Artéres la conduiſent aux Viſcéres & à toutes les parties Solides du

Corps, pour y porter la matiére des Sécrétions & le Suc nourricier qui doit ſervir à réparer ce qui s'eſt détaché & diſſipé, ou à augmenter ces mêmes parties dans l'accroiſſement. Après que la Lymphe a dépoſé le Suc nourricier, & toutes les autres Humeurs qui doivent s'en ſéparer par des Vaiſſeaux ſécrétoires, elle eſt repriſe par les Veines lymphatiques qui ſont continues aux Artéres de même nom ; ces Veines la conduiſent aux Glandes conglobées, & de-là au réſervoir du Chyle ou aux Veines ſanguines, pour ſe remêler avec la maſſe du Sang. Quoique la Lymphe ſe trouve confondue dans les Artéres lymphatiques avec beaucoup de ſéroſité, dont la plus grande partie ſe filtre dans les Reins pour fournir l'Urine ; il y a cependant de la différence entre ces deux Liquides. La Lymphe s'épaiſſit en ſe refroidiſſant, & ſe convertit par l'évaporation à la chaleur de feu, en une eſpéce de gelée ; au lieu que la Séroſité s'évapore entiérement ſans laiſſer aucun Sédiment.

De l'Humeur des Glandes Sur-rénales.

L'Humeur des Glandes Sur-rénales ou Capſules atrabilaires, ou Reins ſuccenturiaux, eſt une liqueur onctueuſe plus ou moins gluante, d'une couleur jaune-rouge, jaune-pourprée, jaune-obſcure, ou jaune-noire, ſuivant les différens dégrés de l'âge. Quelquefois elle eſt tout-à-fait noirâtre & même noire, cependant étendue ſur du papier elle paroît ſimplement jaune. On la trouve quelquefois très-rougeâtre, & même ſanguinolente dans le Fœtus; dans les enfans elle eſt quelquefois d'une couleur bleuâtre tirant ſur le rouge. Cette Humeur ſe filtre dans la cavité triangulaire des Véſicules atrabilaires, & ſe ſépare du ſang Artériel par le moyen de petits grains glanduleux ou folliculeux, dont les parois de cette cavité ſont parſemées. Enſuite elle paſſe vraiſemblablement dans la Veine capſulaire, puiſque cette veine a communication avec l'intérieur des Capſules, & qu'on n'a point découvert d'autre Vaiſſeau excrétoire; on

remarque même qu'elle eſt très-ample, à la différence des Artères qui ſont très-menues dans ces Glandes. Il y a bien de l'apparence que cette liqueur devant être conduite de cette Veine à la Veine Emulgente de chaque côté & à la Veine Cave, & portant toujours au fond le caractére de Bile, elle ſert à procurer de la fluidité à la maſſe du Sang. Mais comme les Capſules atrabilaires ſont beaucoup plus groſſes à proportion dans le Fœtus que dans les Adultes, on peut croire auſſi que cette liqueur s'y filtre plus abondamment, & lui eſt plus utile & plus néceſſaire.

De l'Eau du Péricarde.

L'eau du Péricarde eſt une Lymphe ſéreuſe, claire & ſubtile, quelquefois un peu jaunâtre, d'un goût tant-ſoit-peu ſalé, qui ſuinte continuellement comme une eſpéce de roſée, d'un nombre infinie de petits trous imperceptibles, dont la lame interne de cette Capſule eſt percée. M. Heiſter ſoupçonne qu'elle eſt exprimée du Cœur & des Oreillettes dans le tems qu'ils ſe contractent, & qu'elle eſt

plutôt abſorbée que filtrée par les pores du Péricarde. Au contraire, M. Malpighi & pluſieurs autres Anatomiſtes regardent le Péricarde comme un ſac glanduleux ; ils prétendent que ſa ſurface interne eſt parſemée de quantité de petites Glandes ou Follicules qui ſéparent cette liqueur du Sang Artériel, & qui la verſent par ces petits trous dont on a parlé, qui en ſont les tuyaux excréteurs. M. Littre, *Mémoires de l'Acad. de Par.* 1701. aſſure même avoir obſervé dans deux Péricardes devenus fort épais par maladie, des Glandes très-diſtinctes, dont quelques-unes étoient pétrifiées. On peut dire que ces Glandes ne ſe trouvent que dans un état contre-nature. Il n'eſt pas même néceſſaire de ſuppoſer des Glandes par-tout où il ſe fait quelque ſécrétion. Il ſuffit qu'il y ait des tuyaux ſécrétoires & excrétoires qui partent des Artéres lymphatiques pour ſéparer quelque Humeur de la maſſe du Sang, & pour la verſer dans les endroits où ils aboutiſſent. L'eau du Péricarde eſt deſtinée à humecter & lubrifier le Cœur, & à rendre ſes mouvemens plus faciles. Sa quantité

n'eſt pas toujours égale; à peine s'en trouve-t-il une dragme dans certains ſujets; quelquefois il y en a juſqu'à ſix & davantage; au contraire on a remarqué que quelques perſonnes n'en pouvoient point avoir; puiſqu'après leur mort on a trouvé le Péricarde adhérent au Cœur, quoiqu'elles euſſent joui d'une aſſez bonne ſanté pendant leur vie. *Voyez l'Hiſtoire des Mém. de l'Acad. des Sciences, an.* 1706.

De l'Eau des Ventricules du Cerveau.

L'Eau des Ventricules du Cerveau eſt une Lymphe ſubtile, ſéparée du Sang par les Glandes du Plexus Choroïde, qui ſe décharge par l'Entonnoir dans la Glande pituitaire, & qui eſt verſée par ſes Veines dans les différens Sinus de la Dure-Mére, pour donner de la fluidité au Sang qui revient du Cerveau, dépouillé d'une partie de ſa Lymphe. *Voyez les Mémoires de l'Acad. des Scienc. an.* 1707.

De l'Humeur aqueuſe des Yeux.

L'Humeur aqueuſe des Yeux, ainſi appellée de la couleur & de la con-

ſiſtence de l'Eau, eſt une Humeur claire, limpide, tranſparente, un peu viſqueuſe, ſans goût & ſans odeur, qui occupe la partie antérieure de l'Oeil. Elle eſt renfermée dans ſes deux Chambres, ſçavoir, l'antérieure qui eſt la plus grande, & qui eſt placée entre la Cornée tranſparente & l'Uvée, & dans la poſtérieure, entre l'Uvée & le Chryſtallin; leſquelles deux Chambres communiquent enſemble par le moyen de la Prunelle. Cette Humeur tire ſa ſource des Vaiſſeaux capillaires du Cercle artériel que Hovius a décrit, & qui eſt une production des Artéres carotides, qui après avoir traverſé la partie poſtérieure de la Sclérotique ou Cornée opaque, vont ſe joindre pour former ce cercle autour de la Prunelle. De la partie antérieure de ce Cercle partent de petits Vaiſſeaux cours & très-déliés, qui vont s'ouvrir dans la Chambre antérieure, & qui ſont ſi fins, qu'ils dégénerent en Vaiſſeaux lymphatiques, c'eſt-à-dire, en Vaiſſeaux qui ne reçoivent que la lymphe du Sang, ou cette Humeur aqueuſe qu'ils verſent inſenſiblement dans cette ca-

vité. Dans la partie interne de l'Uvée, il ſe trouve auſſi un Cercle véneux ſemblable au Cercle artériel, mais plus éloigné de la circonférence de la Prunelle, auquel ſe rendent de petites Veines lymphatiques, qui reprennent de la Chambre poſtérieure le ſuperflu de l'Humeur aqueuſe. Ce Cercle véneux ayant reçu cette Humeur aqueuſe, la conduit avec le Sang dans les Veines jugulaires. Il n'eſt donc pas ſurprenant que l'Humeur aqueuſe ſe renouvelle dans l'eſpace de dix ou douze heures quand elle eſt épanchée. L'uſage de cette Humeur eſt de cauſer aux Rayons viſuels une réfraction qui les faſſe approcher de la Perpendiculaire.

Du Cryſtallin.

L'Humeur Cryſtalline, ou ſimplement le Cryſtallin, eſt l'Humeur la plus épaiſſe de l'Oeil, c'eſt un Corps lenticulaire, clair & tranſparent comme du cryſtal, plus convexe par ſa partie poſtérieure que par ſa partie antérieure, placé au-delà de l'Iris, derriere l'Humeur aqueuſe, dans un enfoncement de l'Humeur vitrée, vis-

à-vis la Prunelle, il eſt ordinairement de quatre lignes de largeur ſur deux lignes d'épaiſſeur. Une Capſule membraneuſe & tranſparente, formée par la duplicature de la Tunique vitrée, lui ſert d'envelope, dont la portion antérieure eſt plus épaiſſe que la poſtérieure. La ſtructure interne du Cryſtallin n'eſt pas encore bien connue. Sa tranſparence empêche de la découvrir. On croit qu'il eſt compoſé de Pellicules vaſculeuſes & diaphanes, appliquées les unes ſur les autres comme les pelures d'un Oignon. Quelques-uns prétendent avoir remarqué dans le Cryſtallin de grands Animaux, un certain arrangement de tuyaux cryſtallins entortillés en maniere de pelotons. On croit qu'il en pourroit être de même de celui de l'Homme. Il eſt toujours certain qu'il contient une Lymphe très-claire & très-diaphane, renfermée dans de petits tuyaux ou dans de petites véſicules tranſparentes, puiſqu'en le pétriſſant entre les doigts on le peut preſque diſſoudre. Cependant ſa conſiſtence, ainſi que ſa couleur, varient naturellement ſuivant l'âge. Il eſt très-

mou dans l'enfance; il continue d'être mollaſſe juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ne paroît avoir aucune couleur, même juſqu'à trente. Alors il commence à ſe teindre d'un jaune très-leger, qui augmente peu à peu juſqu'à devenir de la couleur de l'Ambre. Il s'endurcit inſenſiblement en commençant par le centre, & dans la vieilleſſe il acquiert ſa plus grande dureté, & une dureté par-tout égale. *Voyez les Mém. de l'Acad. des Sciences*, 1726. Le Cryſtallin reçoit ſa nourriture & ſon entretien par de petits Rameaux capillaires de l'Artére Carotide, qui perce la Sclérotique & la Rétine. Ces Rameaux ſont ſi fins, qu'ils ne laiſſent paſſer que la partie lymphatique du Sang la plus ſubtile. L'uſage du Cryſtallin eſt de raſſembler encore les rayons de la lumiere pour les rendre plus Convergens.

De l'Humeur Vitrée.

L'Humeur Vitrée eſt une liqueur glaireuſe très claire, de la conſiſtence d'un blanc d'œuf, renfermée dans une tunique très-fine & très-tranſparente, appellée auſſi *Tunique Vitrée.*

Cette Humeur occupe poſtérieurement la plus grande partie de la capacité du globe de l'Oeil, c'eſt-à dire, preſque tout l'eſpace qui repond à l'étendue de la Rétine, & par conſéquent plus des deux tiers du globe. Dans le milieu de ſa partie antérieure eſt un enfoncement appellé le *Chaton* du Cryſtallin, où il eſt logé comme une pierre dans une bague. La Tunique vitrée qui envelope l'Humeur dont il s'agit, eſt compoſée de deux lames étroitement collées enſemble, mais qui ſe ſéparent antérieurement pour former la Tunique ou Capſule du Cryſtallin; de ſorte que la lame interne forme le derriére de cette Capſule, & la lame externe, le devant. La lame interne de la Tunique Vitrée pénetre l'Humeur Vitrée dans toute ſon épaiſſeur, & y fait un tiſſu cellulaire ou véſiculaire extrêmement fin & délicat, qui renferme & retient cette Humeur, lui procure cette conſiſtence glaireuſe qu'on lui remarque, & fait qu'étant tirée toute entiere hors de l'Oeil, elle ſe ſoutient en maſſe pendant quelque tems, mais étant d'elle-même plus liquide, elle

briſe par ſon poids ſes petites cellules, & s'écoule entiérement peu à peu. L'Humeur Vitrée, ainſi que la Cryſtalline, ſont entretenues par des Filets artériels qui partent des Rameaux des Artères carotides, après avoir percé la Sclérotique. Ces Filets ſont ſi déliés, qu'ils ne laiſſent paſſer que la portion ſéreuſe & lymphatique du Sang, ce qui fait qu'ils ne ſont point viſibles dans l'état naturel; mais les injections très-fines les font quelquefois paroître dans le Fœtus & dans les nouveaux nés, en pénétrant juſques dans la maſſe de l'Humeur Vitrée & du Cryſtallin. *Voyez l'Expoſition Anatomique de M. Winſlou.* Il y a de ſemblables Filets véneux lymphatiques qui portent le ſuperflu de ces Humeurs dans les Rameaux qui vont ſe rendre à la Veine jugulaire interne par les Sinus orbitaires, les Sinus caverneux, & les Sinus pétreux. L'Humeur Vitrée ayant moins de conſiſtence qne le Cryſtallin, cauſe aux rayons de la lumiere une réfraction qui les éloigne un peu de la perpendiculaire, & qui les empêche de ſe réunir trop tôt; s'ils ſe raſſembloient

avant que d'arriver à la Rétine, ou à la Choroïde, ils ne pourroient pas y former distinctement les images des objets.

De la Semence.

La Semence est une Humeur blanchâtre, visqueuse, collante, grasse, écumeuse, chargée de parties Volatiles & Spiritueuses, appellées *Aura Seminalis*, Esprit séminal, préparée dans les Testicules & dans les Epididymes, conduite par les Vaisseaux déférens dans les Vésicules séminaires, où elle est retenue, accumulée & perfectionnée, & ensuite éjaculée par l'Urethre dans la Matrice au tems de la Copulation, pour la génération de l'Animal. Leuwenhoëk, Hartsoëker, Redi, Gaden & quelques autres Médecins ayant examiné la Semence avec le Microscope, y ont remarqué un mouvement, si varié & si admirable, qu'ils n'ont fait aucune difficulté d'assurer que son agitation provenoit d'autant de petits Vers ou de petits Animaux de différent sexe, mâles & fémelles, dont le nombre est si grand, que Leuwenhoëk dit en avoir vu

plus de cinquante mille dans une portion de la Semence d'un Coq, groſſe à peu près comme un grain de ſable. Ces Auteurs prétendent que c'eſt en cela que conſiſte la vertu Prolifique de la Semence du mâle, & qu'un de ces Vers étant conduit aux Ovaires par les Trompes de la Matrice, s'inſinue dans un Oeuf pour y être fécondé. On peut dire avec plus de vérité que ces prétendus Vers ne ſont autre choſe que des Atomes, ou des parties ſubtiles de la Semence agitées par l'*Aura Seminalis*, ou par les Tourbillons de la matiere ſubtile. Ces Corpuſcules paroiſſent au Microſcope ſe mouvoir très-rapidement, parce que la vélocité du mouvement ſemble augmenter par le verre comme l'eſpace; c'eſt-à-dire, que ſi l'eſpace paroît mille fois plus grand qu'il n'eſt, le mouvement paroîtra auſſi mille fois plus rapide. Cette variété de mouvement en tous ſens n'a rien de ſurprenant; on obſerve la même choſe dans une infinité d'Atomes qu'on voit voltiger dans une chambre obſcure lorſque les rayons du Soleil y ſont introduits par la fente

d'une fenêtre, ces Atomes agités par les rayons de la lumiere, ſe remuent en tant de différentes manieres, qu'on les prendroit pour de petits Animaux, ſi l'on ne ſçavoit d'ailleurs que ce n'eſt qu'une pouſſiére, qu'il ſeroit abſurde de ſoupçonner organiſée, ainſi que les Atomes de la Semence. Les Auteurs de ce Syſtême ſont fort embarraſſés ſur l'origine des Vers; les uns ſont obligés de recourir à une vertu Plaſtique ou Formatrice aſſez inintelligible. Les autres ont avancé qu'ils provenoient d'Oeufs renfermés dans les Teſticules. Enfin, un troiſiéme ſentiment eſt qu'ils ſont portés tout vivans dans les Organes de la génération par la voie de la Circulation. Mais ces Vers, pour parvenir aux Teſticules, ne pourroient s'inſinuer dans le Corps & dans le Sang, que par la Bouche avec les Alimens, ou par la reſpiration avec l'Air. En ce cas on tomberoit dans la Panſpermie Chimérique d'Anaxagore, qui vouloit que toutes les Semences, tant des Plantes que des Animaux, fuſſent auſſi anciennes que le Monde, qu'elles avoient été

été répandues par-tout, dans l'Air, la Terre & les Eaux, que ces Semences s'introduiſoient dans le corps des Animaux ; que lorſqu'elles étoient de même eſpece, & qu'elles trouvoient un lieu propre à les faire éclore, tel que ſont les Ovaires des femelles, elles s'y arrêtoient & y étoient fomentées.

Peut-on comprendre que ces Semences ou ces tendres Animaux, expoſés aux injures de l'Air, aux changemens des Saiſons, aux altérations des Elémens & de tous les Corps en général, ayent pu ſubſiſter pendant tant de ſiécles, & doivent ſe conſerver ſans aucune atteinte juſqu'a la fin du Monde? ſur quelles preuves établir ce ſyſtême? Il nous paroît bien plus probable que l'Eſprit génital de la Semence du mâle, introduit dans la Matrice au tems de la Copulation, eſt porté par les Trompes aux Ovaires, qu'il pénétre l'Oeuf le plus mur & le plus propre à le recevoir, & qu'il dévelope peu-à peu les Linéamens du Fœtus qui y ſont tracés. Nous voyons par le Microſcope que ceux du Chéne le ſont dans le Gland, ceux de la

plante de la Fêve dans la Fêve même.

On distingue deux parties dans la Semence virile : l'une Prolifique, préparée dans les Testicules, les Epididymes & les Véficules séminaires ; l'autre, inféconde, qui vient des Prostates des Glandes de Cowper & de celles de M. Litre. Celle-ci se mêle, au tems de l'éjaculation, avec la premiere pour lui servir de Véhicule, & pour lubrifier l'Uréthre. La matiere de la Semence prolifique vient de la Lymphe nourriciere portée aux Testicules avec le Sang par les Artéres spermatiques. Elle en est séparée par de longs tuyaux entortillés, dont la substance interne des Testicules & des Epididymes est formée. Le reste du Sang & la partie la plus aqueuse de cette Semence sont repris par les Veines sanguines, & par des Veines lymphatiques de même nom.

Il n'y a point de Semence dans les Enfans avant l'âge de Puberté ; ils n'ont pas plus de Suc nourricier qu'il en faut pour leur accroissement. Les Vaisseaux de leurs parties génitales sont trop délicats & trop mous pour préparer cette liqueur, qui d'ail-

leurs eſt chez eux trop aqueuſe. Parvenus à l'âge que la Semence commence à ſe produire, leur Corps, leur Eſprit, leur Voix, ſe fortifient d'une maniere ſi admirable, qu'il n'eſt pas poſſible que cette Humeur ne rentre dans le Sang par les Veines ſanguines & lymphatiques, & qu'elle ne ſe diſtribue à tout le genre Nerveux pour en augmenter le reſſort. Auſſi voit-on que les Eunuques faits avant l'âge de puberté, n'ont point de barbe. Ils reſtent efféminés, & ont une voix puérile.

La Femme a deux ſortes de Semence : l'une féconde, qui n'eſt autre choſe que les Véſicules, ou les Oeufs renfermés dans leurs Ovaires, qui contiennent l'abrégé du Fœtus ; l'autre ſtérile : elle ſort par les Lacunes, ou les tuyaux Excréteurs de différentes Glandes diſperſées dans le Vagin. Cette Humeur eſt différente ſuivant l'âge & le tempérament. Elle eſt ordinairement blanchâtre, viſqueuſe, limpide, écumeuſe, elle devient quelquefois ſi âcre, ſi active dans les Filles nubiles, & irrite ſi fort leurs parties, & tout le genre nerveux,

qu'elle leur fait perdre la pudeur.

De la Liqueur de l'Amnios.

La Liqueur contenue dans les Membranes du Fœtus, eſt une Humeur ſéreuſe, lymphatique, blanchâtre, un peu viſqueuſe, douce, ſemblable par ſon odeur, ſon goût & ſa conſiſtence à un bouillon de viande fort clair. Le Fœtus nage dans cette liqueur pendant toute la groſſeſſe; lorſqu'elle ſort dans l'accouchement par la rupture des Membranes, on lui donne le nom d'*Eaux*, *Aquæ parturitionis*. Les Anciens croyoient que cette Humeur n'étoit qu'un excrément du Fœtus: ſçavoir, ſon Urine & ſa Sueur; mais elle ſe trouve dans l'Amnios avant que le Fœtus ſoit aſſez formé pour pouvoir ſuer & uriner. On a vu des enfans nouveaux nés qui avoit l'Uréthre fermé; ainſi on ne peut pas attribuer l'origine de cette liqueur à la Sueur ou à l'Urine du Fœtus. Il eſt bien plus probable qu'elle vient de ſes Artéres iliaques, qui après avoir parcouru le cordon Ombilical, répandent des Rameaux dans la Mem-

brane Choriou, & ces Rameaux en ſe diſtribuant ſur la Membrane Amnios, deviennent ſi fins, qu'ils ſe changent en Artéres lymphatiques, comme font les Artéres ſanguines en général dans toutes les autres parties. Ces Artéres lymphatiques ont des embouchures à la ſurface interne de l'Amnios qui verſent dans ſa capacité cette Humeur en maniere de Roſée. Il eſt vrai qu'elle eſt d'abord fournie à l'Oeuf par les petits Vaiſſeaux qui l'attachent au calice des Ovaires, & que quand il en eſt détaché & tombé dans la Matrice, n'ayant encore aucune adhérence avec elle, il ne peut tirer cette liqueur que par une eſpece de Sucion des humidités qui ſuintent intérieurement de ce Viſcére, & qui s'inſinuent dans ſes pores par compreſſion, comme l'eau d'un Bain dans la peau. A meſure que le Fœtus croît, les Eaux dans leſquelles il eſt plongé, augmentent; pour cet effet elles ont beſoin d'une ſource plus abondante, telle qu'eſt celle des Artéres iliaques du Fœtus. Pluſieurs Anatomiſtes prétendent que la liqueur de l'Amnios eſt une Humeur dont

le Fœtus ſe nourrit par la Bouche, & que par conſéquent la Veine Ombilicale n'eſt pas la ſeule voie par laquelle il reçoit ſa nourriture. Ils ſe fondent, 1°. ſur ce qu'on trouve une ſemblable liqueur dans ſa Bouche, & dans ſon Eſtomac; 2°. qu'elle eſt un peu changée par la digeſtion dans les Inteſtins gréles & par la ſéparation du Chyle dans les Vaiſſeaux lactés; 3°. que les féces de cette liqueur ſe changent dans les gros inteſtins en une eſpéce d'excrément noir & épais, appellé *Meconium*; 4°. que cette Humeur paroît avoir toutes les qualités requiſes à un Suc nourricier; 5°. qu'elle eſt continuellement pouſſée dans la Bouche & dans l'Oeſophage du Fœtus par le poids de l'Atmoſphere, par la contraction des Muſcles de l'Abdomen & du Diaphragme de la Mére, & par la compreſſion de la Matrice; enfin, ils eſtiment qu'il eſt néceſſaire qu'il paſſe dans l'Oeſophage, & dans le Ventricule, dans les Inteſtins, dans les Veines lactées & dans le canal Thorachique, un liquide alimenteux, pour accoutumer ces parties à leurs fonctions, dilater

les parois de ces canaux, empêcher qu'ils ne s'affaiſſent & ne dégénerent en Ligamens.

On répond à ces difficultés que la nature n'a point coutume d'employer deux moyens pour une même choſe, quand une ſeule ſuffit; que la Veine Ombilicale eſt ſuffiſante pour conduire au Fœtus toute la nourriture dont il a beſoin, que la liqueur viſqueuſe qui ſe trouve dans ſon Eſtomac & dans ſes Inteſtins gréles ne ſuppoſe point qu'elle vienne de l'Amnios; que les Glandes de l'Oeſophage, du Ventricule, des Inteſtins gréles, le Pancréas & le Foie, ſont ſuffiſans pour la fournir & pour accoutumer les Organes par leſquels elle paſſe, à faire leurs fonctions; que ſi le Fœtus avaloit les eaux de l'Amnios, comme elles ſont toujours préſentes & toujours comprimées, il ſeroit contraint de les avaler ſans ceſſe, les cauſes de la Déglutition étant toujours les mêmes; par conſequent l'Eſtomac & les Inteſtins en ſeroient continuellement remplis, ce qui eſt contraire à l'expérience; que leur préſence n'oblige point le Fœtus de les ſuccer, ou de les avaler,

de plus que cela ne ſe pourroit faire ſans reſpiration, & que les plongeurs au milieu des eaux n'en avalent pas une goutte, quoiqu'ils puiſſent s'y tenir la Bouche ouverte; qu'enfin ce qui léve tout doute ſur cette difficulté, c'eſt ce qu'on a vu des Enfans nés à terme ſans tête, quoique bien nourris, & d'autres dont la Bouche & les Narines étoient fermées ſans autre ouverture qui pût donner entrée à la liqueur de l'Amnios. *Voyez les Mém. de l'Acad. des Sciences, en* 1701, & 1703. d'où l'on peut conclure que cette liqueur ne ſert point à la nourriture du Fœtus; il reçoit aſſez de Suc nourricier par la Veine Ombilicale ſeule. On peut donc attribuer à cette Humeur des uſages plus certains, qui ſont, 1°. d'étendre & de dilater les Membranes & la Matrice, pour procurer au Fœtus un logement plus commode & plus libre; 2°. d'amortir les mouvemens qu'il fait & la violence des coups que la Mére pourroit recevoir, afin qu'elle n'en ſoit point incommodée, & qu'il ne ſurvienne point d'avortement; 3°. d'humecter, ramollir, relâcher, lubrifier l'Orifice

de la Matrice & le Vagin quand elle accouche, & faire que l'accouchement ſoit plus prompt, plus facile & plus heureux.

Des Humeurs Excrementicielles inutiles.

Les Humeurs excrémenticielles inutiles ſont celles qui ſe ſéparent de la maſſe du Sang, pour n'y plus rentrer, & qui ſont chaſſées dehors comme incapables de nourrir les parties ſolides; elles ſeroient même nuiſibles ſi elles étoient retenues. Ces Humeurs ſont *l'Urine*, *la Sueur*, *la Matiere de la Tranſpiration*, *l'Humeur Sébacée de la Peau*, *celle de la Trachée-artére*, *les Larmes*, *la Chaſſie*, *la Morve ou Mucoſité des Narines*, *la Cire des Oreilles*, *le Sang Menſtruel*, *le Sang Hémorroïdal*, *celui des Lochies*. Entre toutes ces Humeurs, les unes ſont de leur nature abſolument inutiles, comme l'Urine, la Sueur, la matiere de la tranſpiration inſenſible, le Sang Menſtruel, le Sang Hémorroïdal, les Lochies; les autres, quoique nullement propres à nourrir le Corps, ne laiſſent pas de lui être de quelque uſage.

De l'Urine.

L'Urine eſt une Humeur ſéreuſe & ſaline, de couleur de citron, d'un goût un peu âcre, ſe mettant en écume quand on la bat, ſéparée du Sang que les Artéres émulgentes portent dans les Reins, conduite dans la Veſſie par les Uretéres, & de tems en tems pouſſée au-dehors en ſuivant le canal de l'Uréthre; la matiere de l'Urine eſt donc la ſéroſité du Sang, qui à la vérité n'eſt pas pure; elle ſe trouve auſſi chargée de parties ſalines, ſulphureuſes & terreſtres, auſquelles elle ſert de Menſtrue & de Véhicule. 1°. L'Urine eſt une Humeur ſéreuſe; évaporée par la chaleur du feu elle ne ſe convertit point en gelée ou en mucilage, comme fait la Lymphe; elle s'exhale entiérement, ne laiſſant qu'une maſſe ſaline & terreſtre. 2°. Elle eſt ſaline, d'un goût âcre & ſemblable à celui de la Saumure; ce qui prouve que ſon Sel eſt ammoniacal. Par conſéquent elle contient des Sels acides & alkalis tant fixes que volatils, qui viennent du Sel marin & des Sels de

tous les Alimens qu'on prend ; mais les Sels alkalis volatils ſont envelopés dans l'Urine récente ; lorſqu'elle eſt nouvelle & encore chaude, elle donne une couleur rouge à la teinture des fleurs de Mauves & au papier bleu, preuve de ſon acidité. Ainſi diſtillée, elle laiſſe au fond du vaiſſeau un Sel ſemblable au Sel marin, dont on tire une liqueur acide, & point de Sel alkali volatil. Lorſqu'elle eſt vieille & fermentée, elle rend la teinture de fleurs de Mauves verte, elle précipite la diſſolution de Saturne & de Sublimé, & fournit par la diſtillation beaucoup de Sel volatil. 3°. L'Urine eſt de couleur de Citron ; elle écume quand on l'agite, & l'on en prépare un Phoſphore ; d'où il eſt manifeſte qu'elle contient des parties ſulphureuſes. Enfin, le Tartre qu'elle laiſſe au fond des Pots de Chambre eſt une preuve de ſes parties terreſtres.

On remarque ſouvent dans l'Urine trois ſortes de ſubſtances différemment placées, le *Nuage*, l'*Enéorême*, & l'*Hypoſtaſe*. Le Nuage eſt une eſpéce de Crême qui ſe tient à la ſuperficie de l'Urine. Il eſt compoſé des

parties salines & fibreuses du Sang que la sérosité a entraînées avec elle. Exposé au feu, il se convertit en une substance Crustacée. L'Enéorême est une substance blanche, légere, spongieuse, qui nage dans le milieu de l'Urine. Cette substance est composée de parties fibreuses, farineuses, glaireuses, spermatiques, purulentes, ou autres semblables. L'Hypostase ou Sédiment est une matiere saline, sulphureuse & terrestre, qui se précipite au fond de l'Urine.

L'Urine est différente, suivant l'espéce des Animaux, l'âge, le sexe, le tempérament, la maniere de vivre, le tems de son excrétion, & la quantité des autres Humeurs qui s'évacuent: 1°. par rapport à l'espéce. L'Urine des Bêtes à quatre pieds est trouble & bourbeuse. Celle de l'Homme est plus claire & plus limpide; 2°. par rapport à l'âge, l'Urine des Enfans est plus pâle & plus épaisse que celle des Hommes d'un âge moyen. Celle des Vieillards est plus claire, plus tenue, & a moins de couleur; 3°. par rapport au sexe l'Urine des Hommes est plus tenue, plus pure,

& plus citronnée. Celle des Femmes eſt plus épaiſſe & moins teinte; 4°. par rapport au tempérament ceux qui ſont chauds & bilieux rendent des Urines plus chaudes & plus ſafranées. Ceux qui ſont d'un tempérament froid & pituiteux, les rendent plus pâles; 5°. par rapport à la maniere de vivre, ceux qui ſont adonnés au Vin, font des Urines plus colorées & plus épaiſſes. Ceux qui font beaucoup d'exercice urinent peu, & leurs Urines ſont rouges. Ceux qui vivent dans l'oſiveté ont des Urines pâles & chargées de beaucoup de Sédiment; 6°. par rapport au tems qu'on rend les Urines, immédiatement après le repas & une ample boiſſon, elles ſont abondantes, aqueuſes, inſipides, légéres, crues & ſans odeur; après un long jeûne elles ſont plus colorées, plus âcres, & en moindre quantité; 7°. par rapport à la quantité des autres évacuations, ceux qui ſuent beaucoup, urinent peu, & leurs Urines ſont ſafranées, troubles. Enfin, les Maladies apportent auſſi un notable changement dans les Urines.

On demande ſi les Reins, qui ne ſont que deux petits Organes, ſont ſuffiſans pour ſéparer de la maſſe du Sang toute l'Urine qu'on rend, & s'il n'y a point de chemin plus court qui la conduiſe de l'Eſtomac, des Inteſtins, des Veines lactées, ou du réſervoir du Chyle à la Veſſie; d'autant plus que lorſqu'on boit des eaux minérales, du Vin blanc, de la Biére, ou quelque autre liqueur Diurétique, peu de tems après on urine beaucoup, & les Urines ſont claires, limpides, quelquefois impregnées de la couleur & de l'odeur de ce qu'on a pris. Quelques-uns même croient que les pores de l'Eſtomac ſont diſpoſés de telle maniére, qu'ils laiſſent couler la ſéroſité de dedans en dehors; & que ceux de la Veſſie, diſpoſés tout au contraire, laiſſent paſſer cette même ſéroſité de dehors en dedans. *Voyez l'Hiſt. des Mém. de l'Acad. des Scienc.* 1701.

On ſatisfait à ces queſtions, en diſant qu'on n'a point découvert juſqu'à préſent de Vaiſſeaux qui communiquent de l'Eſtomac, des Inteſtins, ou du réſervoir du Chyle à la Veſ-

ſie ni aux Reins. 2°. Si l'on ouvre le ventre d'un gros Chien vivant près de la Ligne blanche, qu'on lie attentivement les Artéres émulgentes, qu'on exprime l'Urine qui pourroit ſe trouver dans les Reins, dans les Uretéres & dans la Veſſie, qu'on couſe la plaie, & qu'on mette un lien à la Verge; environ douze heures après, qui eſt le tems que le Chien peut vivre, on ne trouvera pas une ſeule goutte d'Urine dans les Reins, ni dans les Uretéres, ni dans la Veſſie; & cependant l'Eſtomac & le réſervoir du Chyle ſe trouveront remplis d'eau que le Chien preſſé par l'ardeur de la fiévre & de la ſoif, aura été obligé de boire; ce qui eſt une preuve qu'il n'y a point de pores ni de conduits particuliers qui conduiſent la ſéroſité de l'Eſtomac, des Inteſtins, ou du réſervoir du Chyle aux Reins ni à la Veſſie. 3°. Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours à ces voies ſuppoſées, puiſque le Sang circule pluſieurs fois dans l'eſpace d'une heure, & que par conſéquent toute la maſſe peut dans cet intervalle dépoſer pluſieurs fois ſa ſéroſité dans

les Reins, d'autant plus facilement & plus abondamment, qu'elle en fait plus des deux tiers, & qu'elle y eſt peu embarraſſée avec les autres Principes. Il ne faut donc pas être ſurpris ſi après avoir bu des eaux minérales, du Vin, de la Biére ou d'autres liqueurs aqueuſes, on urine promptement & copieuſement. La boiſſon a bientôt parcouru le trajet qu'il y a des Inteſtins gréles aux Reins par les Veines lactées, le canal Thorachique, la Veine Souclaviere, le Cœur & l'Aorte.

De la Sueur.

La Sueur eſt une Humeur ſéreuſe chargée de parties ſalines, ſulphureuſes & terreſtres très-atténuées; ſéparée de la maſſe du Sang par un nombre infini de petits tuyaux qui partent des Artéres capillaires ſanguines diſperſées en maniere de Réſeau dans le tiſſu de la peau, chaſſée hors du Corps par de petits conduits Excréteurs ſous la forme de Vapeurs, ou de Gouttes aqueuſes. Les Artéres capillaires ſanguines de la peau ſe diviſent d'abord en deux eſpeces de pe-

tits Vaiſſeaux qui ſont des Artéres lymphatiques & des Veines ſanguines ; les Veines reçoivent la partie rouge du Sang qui n'a pu paſſer dans les Artéres lymphatiques, à cauſe que leur embouchure eſt trop étroite. Elles conduiſent enſuite ce Sang à d'autres Veines ſanguines plus groſſes, & de là à la Veine cave & au Cœur. Les Artéres lymphatiques ſervent de Vaiſſeaux ſecrétoires, admettent la partie ſéreuſe & lymphatique du Sang qui fait la matiere de la Sueur. Enſuite elles ſe partagent en deux autres eſpéces de conduits très-déliés qui ſont des Veines lymphatiques & des tuyaux Exrétoires. Ces derniers conduits percent l'Epiderme & ſervent à pouſſer la Sueur. Les Veines lymphatiques reprennent le reſte de la lymphe, & la conduiſent aux Glandes Conglobées voiſines, pour être reportée à la maſſe du Sang. Malpighi croit que la Sueur ſe filtre dans des Glandes miliaires ou cutanées, & qu'à chaque Glande il y a un tuyau Excréteur muni à ſon extrémité, ſous l'Epiderme, d'une petite Valvulve qui s'ouvre de dedans en dehors pour

laiſſer paſſer la matiere de la Sueur, ou qui, ſe tenant fermée, la retient. Mais le reſſerrement ou le relâchement des Fibres extérieures de la peau fait le même effet, ſans avoir recours à ces Valvulves qu'on ne découvre point. A l'égard des Glandes miliaires, Ruyſch en nie l'exiſtence; il prétend que ce n'eſt qu'un tiſſu de Vaiſſeaux de différens genres. Comme on reconnoît à préſent cette ſtructure Vaſculaire dans les Glandes, ces deux ſentimens ne répugnent point.

La Sueur a beaucoup d'affinité avec l'Urine; c'eſt pourquoi ceux qui ſuent beaucoup, urinent peu. Elle contient à peu près les mêmes Principes, ſi ce n'eſt qu'ils ſont plus volatiliſés. Ayant circulé par des Vaiſſeaux beaucoup plus longs & plus fins, ils ont été plus atténues. Cette Humeur s'échape continuellement de l'habitude du Corps; mais elle n'en ſort pas également. Quand ſon évacuation eſt médiocre, elle s'exhale en Vapeurs; lorſqu'elle eſt abondante, elle ſe manifeſte en gouttes ſur la peau. Elle eſt abondante lorſque le Sang abonde en ſéroſité, & qu'il eſt échauffé

& pouſſé vivement vers l'habitude du Corps; comme il arrive par les exercices violens, par la chaleur de l'Eté, ou d'un lieu chaud, par une ample boiſſon d'eau chaude, par l'uſage des Sudorifiques, par l'ardeur de la Fiévre, ou autres cauſes ſemblables; pourvu que les conduits Excrétoires de la peau ſoient libres & exemts d'Obſtructions.

Il eſt rare que le Sang ſorte avec la Sueur; cependant s'il eſt extrêmement diſſout & pouſſé avec force à l'habitude du Corps, (comme il peut ſe faire par maladie, ou par de violentes paſſions), & qu'en même tems les Vaiſſeaux ſécrétoires & excrétoires de la peau ſoient élargis, quelques Globules du Sang les plus atténués, peuvent forcer ces Vaiſſeaux, & ſortir avec la Sueur qui leur ſert de Véhicule.

Le principal uſage de la Sueur eſt de délivrer le Corps de quantité de Sels âcres & d'Humeurs morbifiques; ce qui eſt très-ſalutaire dans pluſieurs maladies: lorſqu'elle eſt trop abondante, & qu'elle dure trop long tems, elle épuiſe beaucoup; les parties

aqueuſes & volatiles du Sang ſe diſſipent en même tems.

De la Tranſpiration inſenſible.

L'Humeur de la Tranſpiration inſenſible eſt une liqueur aqueuſe ou ſéreuſe, ſaline, ſulphureuſe & très-volatile, qui s'échape continuellement, & d'une maniere inſenſible, par tous les petits pores de la peau. La Volatilité & la Subtilité de cette Humeur eſt prouvée par la petiteſſe & le nombre infini de pores qui s'ouvrent dans les écailles de l'Epiderme, & qui ſont en ſi grande quantité, que ſuivant les obſervations de Leuwenhoëck, il s'en trouve dans l'eſpace qu'occuperoit un grain ordinaire de ſable, 125000. Leur embouchure eſt ſi étroite, que ſuivant quelques Médecins, elle eſt vingt-cinq fois plus petite que celle des extrémités des Artéres ſanguines. *Voyez Verdries, de Æquilibrio Mentis & Corporis, &c.* pag. 25. *Nov. Medicinæ conſpect. Hecquet*, pag. 245.

La Tranſpiration inſenſible ſe fait non-ſeulement par toute l'habitude du Corps, mais auſſi par la Membrane

interne de la Bouche, des Narines, de la Gorge, de la Trachée, des Poumons, de l'Oeſophage, de l'Eſtomac, des Inteſtins, de la Veſſie, de la Matrice & de toutes les Cavités intérieures. Auſſi eſt-elle ſi conſidérable, qu'elle ſurpaſſe de beaucoup toutes les autres Evacuations priſes enſemble; enſorte que dans un jour naturel on tranſpire plus qu'on ne rend de matieres fécales en quinze. Si dans l'eſpace de vingt-quatre heures on a pris huit livres d'Alimens, tant ſolides que liquides, la tranſpiration ſera de cinq livres. Si l'on en a pris douze, elle ſera de huit. On peut tenter cette expérience de la maniere ſuivante, à l'imitation de Sanctorius, habile Médecin d'Italie. Il n'y a qu'à peſer exactement le matin un jeune homme de bonne ſanté. Enſuite on péſera tous ſes alimens, tant ſolides que liquides, les crachats, les matieres fécales & les urines qu'il aura rendus pendant vingt-quatre heures. Le lendemain on le péſera encore à jeun à la même heure qu'il avoit été peſé la veille. Alors, s'il ſe trouvoit du même poids, on connoîtroit, en déduiſant celui des

évacuations manifeſtes, combien il auroit tranſpiré, ou ce qui ſe ſeroit diſſipé des alimens qu'il auroit pris. S'il peſoit davantage, on retrancheroit le ſurplus de la Tranſpiration; s'il peſoit moins, on l'ajouteroit.

On prouve encore la Tranſpiration, 1°. par les expériences de Boile, qui a remarqué que des matieres même les plus ſolides, il en exhaloit continuellement des Corpuſcules. Ce qui doit arriver à plus forte raiſon aux Corps vivans, compoſés de Solides & de Liquides, toujours en mouvement, & toujours animés d'une chaleur naturelle: 2°. par les Vapeurs qui ſortent des Poumons avec l'Air; elles ſont ſenſibles à la vue en hiver, & ſouvent ſe manifeſtent en gouttes ſur un miroir, ou ſur du verre, contre lequel on reſpire: 3°. par les taches humides qu'on imprime ſur une glace, ſur de l'argent, ou ſur tout autre corps poli & luiſant, quand on le touche avec le doigt ſans être en ſueur; 4°. par ces gouttes ſenſibles qui s'attachent aux parois d'un vaiſſeau de verre dans lequel on tient quelque tems le Bras nud & chaud.

Les causes de la Transpiration sont, 1°. le cours continuel de la matiere Subtile ou Ethérée au travers des Humeurs & des Organes, dont elle détache toujours quelques parties; 2°. le mouvement circulaire ou progressif par lequel les Liquides sont continuellement poussés du centre à la circonference; 3°. le mouvement intestin des Humeurs, la chaleur naturelle & l'élasticité de l'Air renfermé dans les Liquides & les Solides, qui tendent toujours à les diviser, les atténuer & les volatiliser; 4°. la force Systaltique du Cœur, des Vaisseaux & de toutes les Fibres, qui broient sans cesse les Humeurs & les mettent en état de s'échaper par les pores les plus petits.

La Transpiration n'est pas égale pendant le cours de la journée. Les cinq premieres heures après le repas, elle ne va guéres qu'à une livre; depuis cinq jusqu'à douze on transpire jusqu'à trois livres, ensuite elle diminue les quatre heures suivantes & ne fait qu'à peine demi-livre. *Voyez Sanctorius. Aphorisme 5. Sect. 1.* Le tems où l'on transpire moins est lorsque

l'Eſtomac eſt plein d'alimens. *Idem Aphor.* 5. *Sect.* 3. On tranſpire deux fois plus en dormant qu'en veillant *Aphor.* 19. *Sect.* 4. Les Purgatifs & les Emétiques empêchent & détournent la Tranſpiration; la Sueur fait le même effet; ſes tuyaux Excrétoires étant pleins, preſſent & diminuent le Diamétre des pores par leſquels l'Humeur doit tranſpirer. *Aphoriſm.* 3. *Sect.* 5. La Tranſpiration eſt encore différente ſuivant la force des cauſes qui la produiſent, ou ſuivant que le Diamétre de ſes tuyaux Excrétoires eſt plus ou moins large, plus ou moins ouvert. Elle varie auſſi ſelon la différence du Tempérament, de l'Air, du Climat, de la Saiſon, de l'âge, du Sexe, de la maniere de vivre, du mouvement, du repos, des autres évacuations, & des paſſions de l'Ame. En général la Tranſpiration eſt plus abondante dans les jeunes gens, que dans les vieillards; dans les hommes, que dans les femmes; dans un air ſec & chaud, que dans un air froid & humide; en été plus qu'en hiver; dans les exercices & dans la joie, plus que dans le

le repos & dans la triſteſſe. Il n'eſt pas difficile de juger à combien de maladies l'Homme eſt expoſé, lorſque l'Humeur de la Tranſpiration eſt ſupprimée, ou conſidérablement diminuée. Les parties qui devroient ſe diſſiper en abondance par cette voie, retenues dans la maſſe du Sang, doivent néceſſairement l'altérer & ſe jetter ſur quelqu'autre Organe.

De l'Humeur Sébacée.

L'Humeur Sébacée de la peau eſt une matiére onctueuſe, épaiſſe, viſqueuſe, jaunâtre, qui ſe ſépare du Sang artériel dans des grains glanduleux que Valſalva & Morgagni nomment, à cauſe de leur uſage, *Glandes Sébacées.* Ces Glandes ſe découvrent dans la ſurface interne de la peau, & même dans ſon tiſſu, principalement au Cuir chevelu, au derriere des Oreilles, aux ailes du Nez, au milieu des Joues, au Col, aux Aiſſelles, entre les Epaules, au Scrotum, au Prépuce & aux autres parties naturelles des deux Sexes. Quand cette Humeur s'eſt épaiſſie par la diſſipa-

tion de ſa partie aqueuſe, elle forme la craſſe de la Tête & de la Peau, les petits points noirs qu'on remarque aux ailes du Nez, ne ſont autre choſe que cette matiére Sébacée épaiſſie, qui ſort en forme de petits Vers, de ſes tuyaux excréteurs, lorſqu'on les preſſe. Sous les Aiſſelles elle tache les chemiſes d'une couleur jaune-rouſſe. Cette Humeur ſert à lubrifier & ramollir la Peau, à effacer ſes rides & à la rendre plus douce.

De l'Humeur Tracheale.

L'Humeur Tracheale eſt une liqueur lymphatique, un peu viſqueuſe, douce & blanchâtre, qui ſe ſépare du Sang par le moyen de petits grains glanduleux dont toute la Trachée-Artére, les Bronches, les Veſicules pulmonaires, le Larinx même & l'Epiglotte ſont parſemés. Cette Humeur ſert à lubrifier toutes ces parties pour les entretenir dans leur flexibilité naturelle. Quand elle eſt trop abondante, comme il arrive par la ſuppreſſion de la Tranſpiration inſenſible dont la matiére ſe détourne vers ces parties,

elle augmente beaucoup les crachats qui ſortent de la Poitrine en touſſant. Lorſqu'elle devient acre, elle irrite la Trachée-Artére & cauſe des Toux très-opiniâtres & très-incommodes. Elle varie dans ſa couleur & dans ſa conſiſtence ſuivant le ſéjour qu'elle fait dans les Véſicules pulmonaires & dans les Bronhes, ou ſuivant le degré de chaleur qui en diſſipe la partie la plus aqueuſe, ce qui fait qu'elle eſt quelquefois épaiſſe, viſqueuſe, verdâtre, jaunâtre.

Des Larmes.

Les Larmes ne ſont autre choſe qu'une Lymphe ou une Humeur aqueuſe, ſubtile, limpide, douce ou legerement ſalée, ſéparée du Sang artériel dans la Glande lacrymale & dans les petits grains glanduleux dont l'intérieur des Paupiéres eſt parſemé. Cette Humeur ſert à humecter & déterger les Yeux & les Paupiéres. Enſuite ſe portant par ſa fluidité naturelle, & par le mouvement fréquent des Yeux & des Paupiéres, vers l'angle interne, elle eſt repriſe par les

Points lacrymaux & conduite au Sac lacrymal qui la verſe dans le Nez par le canal Nazal. Dans l'état naturel, la Lymphe lacrymale s'écoule entierement par cette voie : mais ſi les Yeux, la Glande lacrymale & les grains glanduleux des Paupiéres ſont irrités par quelques Corps étrangers qui y ſeront entrés, comme de la pouſſiére, de la moutarde, du poivre, la vapeur de l'oignon, la fumée ou ou autre choſe ſemblable, ou par les Larmes mêmes devenues acres ; ou par de violentes paſſions de l'Ame, comme la douleur, le chagrin, la triſteſſe, la pitié, la joie ; alors ces Organes ſécretoires, comprimés à différentes repriſes, verſeront une plus grande quantité de larmes que les Points Lacrymaux n'en pourront abſorber. Une bonne partie, à la vérité y paſſera, mais le reſte s'échapera par deſſus la Paupiére inférieure & coulera en gouttes ſur les Joues, comme ſi l'on pleuroit. La même choſe arrivera ſi les Points Lacrymaux ou le Sac nazal ſont obſtrués ou comprimés. Les Enfans, les Vieillards & les Femmes pleurent plus facilement que

les Hommes d'un âge viril, parce qu'ils réſiſtent moins que ceux-ci aux paſſions, & que leur tempérament plus humide, rend la ſource des larmes plus abondante.

De la Chaſſie.

La Chaſſie eſt une Humeur viſqueuſe, gluante, ſulphureuſe, qui ſe ſépare du Sang artériel dans des grains glanduleux ſitués le long des Tarſes, & qui ſert à oindre, à lubrifier les bords des Paupiéres & à les empêcher de ſe froiſſer dans leurs fréquens frottemens. Comme cette Humeur eſt en médiocre quantité dans l'état de ſanté, elle ſe diſſipe entiérement, ou ſe diſſout par l'Humeur lacrymale : mais quand elle eſt trop abondante, qu'elle s'échauffe & qu'elle devient acre, elle s'épaiſſit conſidérablement, elle colle les Paupiéres & les enflamme.

De la Morve.

La Morve ou Mucoſité du Nez eſt une Humeur pituiteuſe, viſqueuſe, glaireuſe, épaiſſe, blanchâtre ou ver-

dâtre, ordinairement douce, ſéparée du Sang artériel par les Glandes, parſemées dans la Membrane appellée *Pituitaire* ou *Muqueuſe* qui revêt non-ſeulement les Narines, les cellules de l'os Ethmoïde & les os ſpongieux ou lames inférieures du Nez, mais auſſi les Sinus frontaux, Sphenoïdaux & maxillaires. Le Nez n'eſt donc pas la ſeule ſource de cette Mucoſité, elle coule auſſi des ſix Sinus dont on vient de parler, qui communiquent avec les Narines. Cette Humeur ſert à humecter les Nerfs olfactoires qui s'épanouiſſent ſur la Membrane pituitaire du Nez, principalement ſur cette portion qui recouvre les cellules de l'os Ethmoïde, & à les empêcher d'être deſſéchés par l'air qui y paſſe continuellement; ce qui offenſeroit l'Odorat. Si elle étoit trop abondante ou trop épaiſſe, & qu'elle relâchât, ou qu'elle couvrît trop les Mammelons nerveux, l'Odorat en ſeroit pareillement émouſſé; les particules volatiles qui émanent des Corps odoriférens ne ſçauroient les ébranler. Son uſage eſt encore de retenir les Corpuſcules des Corps odoriférens, afin qu'ils puiſ-

ſent faire leurs impreſſions ſur l'organe de l'Odorat. Elle arrête auſſi dans l'inſpiration, les vapeurs & les exhalaiſons acres qui ſeroient nuiſibles aux Poumons : mais en même tems elle met à couvert par ſa viſcoſité, les Nerfs olfactifs, contre leur acrimonie. Dans le Rhume, la mucoſité du Nez coule en plus grande abondance; cette incommodité arrive ordinairement par le froid qui reſſerre les Vaiſſeaux externes de la Tête, & qui arrête la tranſpiration ; le Sang & la Lymphe ne pouvant plus paſſer librement par ces Vaiſſeaux, ſe détournent en plus grande quantité vers ceux qui ſe diſtribuent à la Membrane pituitaire, la gonflent & fourniſſent une plus grande abondance de mucoſité : lorſqu'on attire par le Nez des poudres Sternutatoires, ou quelque choſe d'acre, cette Humeur coule auſſi plus abondamment par l'irritation que ſouffre la Membrane pituitaire. Quand on s'expoſe à un air froid, ou à un vent de Nord en hiver, les Glandes de cette Membrane ſe trouvant comprimées, verſent aſſez copieuſement la mucoſité qu'elles filtrent : mais

comme leurs tuyaux excrétoires ſont reſſerrés par le froid, cette Humeur ne peut être qu'aqueuſe, ſubtile, limpide. C'eſt ce qu'on appelle la *Roupie* qui coule goutte à goutte de l'extrémité du Nez.

De la Cire des Oreilles.

La Cire des Oreilles eſt une Humeur épaiſſe, onctueuſe, viſqueuſe, jaune, amére, ſéparée du Sang des extrémités des Artéres carotides, par le moyen de petits grains glanduleux, dont la Membrane qui revêt intérieurement le meat auditif, eſt parſemée. Cette Humeur s'amaſſant inſenſiblement dans cette cavité, & y ſéjournant quelque tems, s'épaiſſit de plus en plus par la perte de ſa portion aqueuſe. Les grains jaunâtres qui la filtrent ſont appellées *Glandes cérumineuſes*, c'eſt M. du Verney qui les a découverts. La Cire des Oreilles ſert à lubrifier le meat auditif pour faciliter l'Ouïe : mais quand on l'y laiſſe amaſſer en trop grande quantité, elle remplit tellement ce conduit, que la perception du ſon en eſt diminuée ;

ſon amertume empêche auſſi les inſectes d'entrer dans l'Oreille.

Du Sang Menſtruel.

Le Sang Menſtruel dont l'écoulement périodique ſe nomme les *Mois*, les *Menſtruës*, les *Régles*, les *Ordinaires*, les *Fleurs*, eſt un Sang artériel que les Femmes rendent tous les mois par la Matrice & par le Vagin. Ces différens noms viennent du tems réglé & périodique de ſon évacuation. Celui des *Fleurs* lui eſt donné comme une marque que les Femmes ſont propres à concevoir, de même que les Fleurs dans les Plantes ſont un ſigne des fruits qu'elles doivent produire. Cet écoulement, ſelon Hippocrate, *l.* 1. *de Morb. Mulier*, peut aller juſqu'à deux Hemines attiques, c'eſt-à-dire, juſqu'à vingt onces. il commence communément à l'âge de quatorze, quinze ou ſeize ans, & finit à quarante-cinq, quarante-ſix ou quarante-ſept. On a vu cependant de jeunes Filles avoir leurs Menſtruës à neuf ans, ſix ans, quatre ans, & même plutôt; & des Fem-

mes être encore réglées à soixante-dix ans. *Voyez les Mém. de l'Académie des Sciences*, 1708. Ce sont des exemples rares. Les Ordinaires viennent plutôt & cessent plus tard dans les pays chauds que dans les pays froids; le Sang y est plus raréfié, & les Vaisseaux de la Matrice sont plus gonflés. Le tems que dure cette évacuation est ordinairement de quatre jours; souvent elle s'étend jusqu'au huitiéme, quelquefois elle finit au bout de vingt-quatre heures. Cela varie suivant le tempérament, l'âge, la maniére de vivre, le repos, l'exercice, les passions: ou autres accidens semblables.

Quelques-uns ont cru que le Sang menstruel ne couloit que du Vagin & non pas de la Matrice même; parce qu'il y a les femmes qui ont leurs ordinaires les deux, trois & quatre premiers mois de leur grossesse. Les observations qu'on a faites sur des Cadavres prouvent qu'il peut sortir de l'un & de l'autre. Dans les femmes grosses, il ne sort que du Vagin; hors la grossesse il coule des deux endroits.

Les Médecins ont toujours été fort partagés sur la cause de ce Flux périodique. Les Péripatéticiens l'attribuoient au mouvement de la Lune. Ils croyoient que la nouvelle Lune regloit les jeunes Filles, & le décours les Personnes âgées. Mais il y en a à tout âge & dans toutes sortes de Pays qui ont leurs régles à quelque quartier que ce soit de la Lune. D'autres ont eu recours à un Ferment qui s'accumuloit insensiblement pendant un mois dans les Glandes de la Matrice, ou plutôt dans son tissu spongieux ; ce Ferment amassé jusqu'à un certain point, gonfloit ces Glandes, ou ce tissu, & comprimoit les Vaisseaux sanguins. Comme les Veines résistent moins à la compression que les Artéres, ils croyoient que leur Diamétre étoit tellement gêné, que le Sang n'y pouvant passer pour continuer son cours ; étoit obligé de s'écouler dans la cavité de la Matrice, & du Vagin, par les extrémités des Artéres qu'il forçoit. Ce prétendu Ferment seroit bientôt dissout & entraîné par le Flux menstruel, qui est quelquefois immodéré. D'ailleurs

comment pourroit-il reſter aſſoupi & ſans action dans la Matrice d'une Nourrice ou d'une perſonne âgée qui auroit perdu ſes régles? pourquoi ne ſe trouveroit-il pas dans les autres parties du Corps? Or pourroit-on ſuppoſer un Ferment dans les Narines, dans les Doigts, dans les Poumons, dans le Ventricule, dans les Reins de certaines femmes qui n'étant pas réglées par les voies ordinaires, ont une Hémorragie menſtruelle par ces parties.

Galien & les anciens Médecins attribuoient avec plus de raiſon la cauſe du Flux menſtruel à la Pletho-re ou plénitude de Sang. Parmi les Modernes M. Freind a ſoutenu le même ſentiment dans ſon Emménalogie. Il ſe fonde ſur les raiſons ſuivantes: 1°. la maſſe des Humeurs augmente à proportion que la tranſpiration & les autres évacuations diminuent, pourvu qu'on ne ſe retranche point les Alimens. Or il eſt certain, comme Sanctorius l'a obſervé, que les Femmes étant plus humides que les hommes, & ayant des Fibres plus molles & plus lâches qui

ne pouſſent pas le Sang & les autres Humeurs vers l'habitude du Corps avec la même force, elles tranſpirent moins, d'autant plus qu'elles font moins d'exercice, & que le repos eſt un obſtacle à la tranſpiration. Par la même raiſon la vertu ſyſtaltique du Cœur & des Artéres étant moins vigoureuſe dans les Femmes que dans les Hommes, le Sang doit être pouſſé plus foiblement & plus lentement dans les Couloirs ; ainſi les Sécrétions doivent être moindres & plus lentes. Par conſéquent il doit s'accumuler plus de Sang & d'Humeurs dans les Femmes que dans les Hommes. 2°. Le tronc de l'Aorte inférieure eſt à proportion beaucoup plus gros & plus ample en elles que dans les Hommes, & il eſt perpendiculaire à la Matrice ; or la quantité du Sang qui coule étant proportionnée au Diamétre des Vaiſſeaux & à ſa peſanteur, ce Viſcére en doit recevoir beaucoup ; & l'on prétend que ſi les femelles de la plupart des Animaux ſont exemtes de Flux menſtruel, c'eſt que marchant à quatre pieds, la diſpoſition de leur Aorte

eſt horizontale; d'où l'on infere que les femelles des Singes ſont ſujettes à cette évacuation; parce qu'elles ſe tiennent le plus ſouvent droites ou aſſiſes ſur leur derriére.

Les premieres raiſons tendent à prouver qu'il ſurvient une plénitude générale dans les Femmes, parce qu'elles perdent moins d'Humeurs par la tranſpiration & par les ſécrétions que les Hommes: mais la plénitude générale ne peut être regardée comme une cauſe prochaine & immédiate du Flux menſtruel; cette évacuation arriveroit aux Femmes plutôt après avoir bien mangé que dans un autre tems. D'ailleurs une ſeule ſaignée pourroit la prévenir, ou la faire ceſſer, puiſqu'il ſortiroit plus de Sang par-là, qu'il ne s'en évacue ordinairement pendant tout le cours des régles, Il s'enſuivroit encore que les Femmes extrêmement maigres, ou qui jeuneroient avec auſtérité, ne ſeroient pas ſujettes à cet écoulement périodique, ce qui eſt contre l'expérience.

Les ſecondes raiſons tirées de la groſſeur & de la diſpoſition perpen-

diculaire de l'Aorte, ne ſont pas des preuves non plus que le Flux menſtruel en dépende. Les Femmes qui reſtent long-tems couchées, & qui par conſéquent ont l'Aorte diſpoſée horizontalement, ſont ſujettes aux régles comme les autres; & ſi les femelles des Singes ſont réglées, cela vient plutôt de la ſtructure particuliére de leur Matrice que de la diſpoſition perpendiculaire de l'Aorte.

Nous ne diſconvenons pas que la diſpoſition de cette Artére & ſa groſſeur, ainſi que la plénitude univerſelle, ne contribuent à l'écoulement des Ordinaires, & n'en ſoient des cauſes antécedentes & auxiliaires: mais la plénitude particuliére de la Matrice y a beaucoup plus de part, & l'on doit la regarder comme la cauſe prochaine & immédiate de cette évacuation. On n'aura pas de peine à s'en convaincre, ſi l'on fait attention que la Matrice eſt placée preſque perpendiculairement dans un baſſin large, avec aſſez de liberté & ſans être gênée par les parties voiſines; que ſa ſubſtance eſt en partie muſculeuſe, compoſée d'un tiſſu de

Fibres dont la plupart ſont charnues & faciles à s'étendre, & de beaucoup de Vaiſſeaux qui s'y entrelacent; que ces Vaiſſeaux ſanguins qui s'y diſtribuent, ſçavoir, les Spermatiques & les Iliaques internes ou Hypogaſtriques, qui ſont les plus conſiderables, s'anaſtomoſent dans leur lacis en pluſieurs endroits, c'eſt-à-dire, les Artéres avec les Artéres, les Veines avec les Veines; que les Veines n'ont point de Valvules, comme dans les autres parties du Corps, que les Artéres ſanguines ſe terminent en Artéres lymphatiques très-courtes, qui s'ouvrent dans la cavité de la Matrice, & dont on peut faire ſortir facilement le Sang en les preſſant. Si l'on fait, dis-je, attention à cette diſpoſition & à cette ſtructure de la Matrice, on concevra ſans peine qu'elle reçoit beaucoup de Sang; que ce Liquide y circule fort lentement; qu'il s'y accumule peu à peu; que les Vaiſſeaux ſanguins en ſont inſenſiblement gonflés; qu'enfin les Artéres lymphatiques ſe dilatent juſqu'au point de laiſſer paſſer avec la partie blanche

du Sang, la partie rouge qu'elles verſent par leurs embouchures dans la cavité de la Matrice. Il en eſt de même des Vaiſſeaux du Vagin; & cet écoulement ſe fait d'autant plus facilement, qu'il ne ſe trouve aucune réſiſtance dans ces cavités.

Comme la plénitude de la Matrice ne ſe fait que peu à peu, le Sang doit employer un certain tems pour gonfler ſes Vaiſſeaux, dilater les Artéres lymphatiques ou tuyaux Excrétoires, & les forcer de lui livrer paſſage; ce qui ſe fait ordinairement dans l'eſpace d'un mois. Mais le Tempérament & le different uſage des ſix choſes non-naturelles y cauſent des variétés; puiſqu'il y a des Femmes qui ſont réglées tous les quinze jours, d'autres toutes les trois ſemaines, d'autres qui ne le ſont que tous les mois & demi, ou plus tard.

A meſure que le Sang menſtruel coule, les Vaiſſeaux ſanguins ſe dégorgent & ſe deſempliſſent; les Artéres lymphatiques ceſſant d'être dilatées par le Sang artériel qui les forçoit, ſe reſſerrent, lui refuſent en-

fin le paſſage, n'admettent plus que la Lymphe, & mettent fin à l'écoulement ; ce qui arrive au bout de quatre, ſix, ou huit jours ; après leſquels le Sang reprend ſon cours par les Veines ſanguines, & la Lymphe par les Veines lymphatiques : mais dans l'eſpace d'un mois la plénitude générale & particuliére ſe renouvelle, & l'évacuation périodique recommence.

Après ce qu'on vient de dire ſur ſa cauſe générale & particuliére du Flux menſtruel, il eſt facile de rendre raiſon pourquoi les Femmes qui ſont fortes, robuſtes, charnues, qui ſont d'un tempérament ſec, ou qui font tous les jours beaucoup d'exercice, ne ſont que peu ou point réglées, ou que leurs régles retardent conſidérablement dans leurs périodes. Le reſſort de leurs Fibres qui augmente le mouvement progreſſif des Liquides, fait évacuer beaucoup d'Humeurs par la tranſpiration inſenſible & par les autres ſécrétions, & prévient par conſéquent la plénitude tant générale que particuliére. Le défaut de plénitude eſt auſſi une rai-

ſon pourquoi les jeunes Filles ne ſont pas ordinairement réglées avant l'âge de quatorze ans. Outre qu'elles tranſpirent plus que les Femmes & les Filles nubiles, c'eſt que la Lymphe nourriciére qui reſte après toutes les Sécrétions, eſt employée à la nutrition & à l'accroiſſement des parties ſolides. D'ailleurs les Artéres lymphatiques de la Matrice, n'ont pas encore acquis le Diamétre qui eſt néceſſaire pour livrer paſſage au Sang. Le Flux menſtruel a coutume de ceſſer à l'âge de quarante-ſept ou quarante-neuf ans; alors les Fibres & les Vaiſſeaux de la Matrice devenus trop roides & trop fermes, s'oppoſent à la plénitude; ce qui fait que les autres évacuations augmentent, ou qu'il en ſurvient d'extraordinaires, ou que les Femmes ſont ſujettes à des dépots ou à d'autres maladies fâcheuſes. Il eſt rare que les Nourrices & les Femmes groſſes ſoient réglées. Le ſuperflu de leur Sang ſe convertit en lait; dans celles-là pour ſervir d'aliment à l'Enfant; dans celles-ci pour être employé à la nourriture & à l'accroiſſement du Fœtus,

de l'arriére-faix & de la Matrice même.

Si l'on a mis le Sang menſtruel au rang des Humeurs excrémenticielles inutiles, ce n'eſt pas tant par rapport à ſa qualité qu'à ſa quantité, qui ſeroit nuiſible ſi elle n'étoit évacuée; mais le Sang qui ſort par cette évacuation, eſt de même qualité & de même ſubſtance que celui qui reſte; puiſqu'il étoit également renfermé dans les Artéres, & qu'il avoit été formé de la même maniére. A la vérité dans les perſonnes Cacochymes, ou qui ſont d'un mauvais tempérament, ou dont le Sang eſt fort acre, il peut s'amaſſer inſenſiblement dans les tuyaux ſécrétoires & excrétoires de la Matrice, ou dans ſa cavité, ou dans les Glandes du Vagin, une Lymphe excrémenticielle d'une mauvaiſe qualité. L'odeur forte & deſagréable qui exhale des parties naturelles de certaines femmes, le prouve aſſez. La puanteur qu'on remarque ſouvent dans les Lochies en eſt encore une preuve. Or cette Lymphe peut communiquer ſa mauvaiſe qualité & ſon odeur fétide au Sang, ſoit pendant

qu'il séjourne dans ce Viscére, soit en se mêlant avec lui quand il sort; & c'est apparemment de-là que résulte la qualité virulente que Pline, Albert le Grand & plusieurs anciens Médecins, ont attribuée au Sang menstruel. Cette qualité n'est qu'accidentelle dans les personnes saines & d'un bon tempérament; il est exemt de tout vice, puisque dans les Femmes grosses ce même Sang, qui auroit dû s'évacuer par les régles, reste pour fournir le Suc nourricier au Fœtus.

Du Sang Hémorroïdal.

Le Sang Hémorroïdal est un Sang qui a séjourné dans les Vaisseaux hémorroïdaux, & qui sort par les tuyaux excrétoires du *Rectum*, de la même maniére que le Sang menstruel s'évacue dans les Femmes. Le Rectum est de tous les gros Intestins le plus gras, le plus épais, le plus lâche & le plus mou. Il reçoit deux sortes de Vaisseaux, Artéres & Veines, appellées *Hémorroïdales*, distinguées en *Supérieures* ou *Internes*, & en *Inférieures* ou *Externes*. Les Artéres hémorroïda-

les ſupérieures ou internes viennent des Artéres méſentériques inférieures; & les inférieures ou externes, des Hypogaſtriques. Celles-là ſe diſtribuent à la partie ſupérieure & moyenne du Rectum. Celles-ci à la partie inférieure & à l'Anus. Les Veines hémorroïdales ſupérieures ou internes vont ſe rendre aux Veines méſentériques inférieures, & de-là à la Porte; les externes, aux Hypogaſtriques ou Iliaques internes. Tous ces Vaiſſeaux s'entrelacent les uns avec les autres. Les Artéres ſe terminent en Artéres & Veines lymphatiques; & les Artéres lymphatiques, en tuyaux excrétoires qui s'ouvrent dans la cavité de l'Inteſtin, & y verſent une Lymphe viſqueuſe pour l'enduire & le lubrifier. La tiſſure lâche & molle du Rectum, fait que tous ces Vaiſſeaux n'étant point gênés, le Sang y circule lentement & les gonfle peu à peu; les embouchures des Artéres lymphatiques ſe dilatent & reçoivent enfin le Sang des Artéres ſanguines qui ne peut couler librement dans les Veines. Ce Sang hors de la voie de la circulation, toujours pouſſé par celui

qui vient des Artéres, eſt obligé de s'echaper dans la cavité de l'Inteſtin, par les tuyaux excrétoires qui partent des Artéres lymphatiques. Cet écoulement eſt encore plus abondant quand il y a des matiéres fécales endurcies, qui en paſſant compriment les Vaiſſeaux & les font dégorger. Lorſque les tuyaux excrétoires ne ſe dilatent pas aſſez, pour donner paſſage au Sang, ou qu'ils ſont engorgés d'une Lymphe trop glaireuſe, le Sang ſejourne dans les Vaiſſeaux hémorroïdaux, & les gonfle juſqu'à les faire ſortir quelquefois hors de l'Anus, gros comme le poing. C'eſt ce qu'on appelle *Hémorroïdes aveugles*, qui ſont très-douloureuſes.

La cauſe prochaine du Flux hémorroïdal eſt donc la plenitude particuliére des Vaiſſeaux hémorroïdaux, occaſionnée cependant par l'épaiſſiſſement du Sang. Lorſque ces Vaiſſeaux ſe ſont dégorgés, ils reprennent leur Diamétre ordinaire & le Flux ceſſe, juſqu'à ce que la plénitude ſe ſoit renouvellée. C'eſt ce qui fait le retour périodique de cette évacuation qui arrive ordinairement tous

les mois, ou toutes les ſix ſemaines, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, ſuivant que les Vaiſſeaux ſe rempliſſent plus ou moins promptement. Les Mélancoliques ſont aſſez ſujets au Flux hémorroïdal. Lorſqu'il vient à ſe ſupprimer, ils tombent ſouvent dans des maladies chroniques très-fâcheuſes.

Des Lochies.

Les Lochies ou Vuidanges conſiſtent dans une évacuation de Sang mêlé d'une Humeur ſéreuſe, qui ſort de la Matrice après l'accouchement. Cette évacuation eſt cauſée par le détachement du Placenta: mais il faut obſerver que pendant la groſſeſſe la Matrice s'étend beaucoup, pour loger le Placenta & le Fœtus avec ſes Membranes & ſes Eaux; que cependant ſes Parois ne diminuent point d'épaiſſeur. Il faut donc que tous les Vaiſſeaux qui compoſent ſa ſubſtance, ſe dilatent & s'étendent conſidérablement, & qu'elle reçoive beaucoup de Sang & de Lymphe, non-ſeulement pour ſon accroiſſement, mais auſſi pour la nourriture du Fœtus. Sa ſtructure, ſa diſpoſition

disposition, la suppression des Régles & la grossesse rendent la chose nécessaire. Après l'accouchement ce Viscére n'étant plus dilaté ni soutenu par la présence du Placenta, du Fœtus, de ses Membranes & de ses Eaux dont il est délivré, est obligé de se resserrer, & au bout d'un certain tems, il revient à son premier volume. Or la Matrice ne peut se resserrer & revenir à son premier volume, que tous ses Vaisseaux sanguins, pleins & dilatés pendant la grossesse, ne soient comprimés & contraints de se dégorger. Il n'y a point d'autre voie pour ce dégorgement que ses Artéres lymphatiques qui s'étoient anastomosées avec les racines des Veines du Placenta, auquel elles fourniſſoient une lymphe laiteuse, & qui étant dilatées par l'impulsion du Sang, ont acquis assez de Diamétre pour laisser passer la partie rouge avec la lymphe. C'est donc par elles que s'écoulent les Lochies, quand leurs embouchures se trouvent déchirées & ouvertes par le détachement du Placenta. Cet écoulement dure pendant huit, dix, quinze, & même dix-huit jours, avec plus ou moins

d'abondance, ſuivant le tempérament plus ou moins pléthorique de la nouvelle accouchée. Les premiers jours les Vuidanges ſont fort teintes : outre la dilatation des embouchures des Artéres lymphatiques, le Sang extrêmement preſſé par le reſſerrement de la Matrice, les force & s'y inſinue d'autant plus facilement, qu'il ne peut enfiler les racines des Veines hypogaſtriques, avec la même proportion qu'il eſt pouſſé. Mais à meſure que la Matrice ſe reſſerre & que les Vaiſſeaux ſe dégorgent, l'impulſion & la quantité du Sang diminuant peu à peu, le Diamétre des Artéres lymphatiques diminue auſſi ; la partie rouge n'y paſſe plus en ſi grande quantité, & les Lochies deviennent pâles. Enfin ces Artéres lymphatiques ſe rétabliſſant inſenſiblement dans leur premier état & dans leurs premieres fonctions, elles ne donnent plus de paſſage qu'à la Lymphe, dont l'écoulement de jour en jour devient moindre juſqu'à ce qu'il ceſſe. Cette évacuation eſt néceſſaire après l'accouchement : ſi elle venoit à ſe ſupprimer, toutes les Humeurs retenues

dans les Vaisseaux de la Matrice, ne manqueroient pas de causer une obstruction, une inflammation, une fiévre aigue, la grangréne & la mort même.

ARTICLE CINQUIÉME.

Des Esprits.

ON entend en Médecine par le mot d'*Esprits*, une substance imperceptible très-fluide, très-subtile, pure, légére, élastique, & très-active, séparée du sang artériel dans la substance cendré du Cerveau, du Cervelet & de la Moëlle de l'Epine; poussée dans les Fibres de la substance Médullaire, & distribuée par le moyen des Nerfs qui en sortent, à toutes les parties du Corps pour l'exercice de ses fonctions.

Si l'on fait attention à la grande quantité de Sang qui se porte à la Tête par les Artéres carotides & vertébrales, à la force avec laquelle il y est poussé par le Cœur, & à l'étendue considérable de la substance corticale du Cerveau & du Cervelet;

on concevra facilement qu'à chaque inſtant de la vie, il doit ſe ſéparer une grande abondance d'Eſprits. Conſidérant que les Rameaux des Artéres carotides & vertébrales ſe diviſent dans cette ſubſtance en un million d'étamines Artérielles, ſi petites & ſi déliées, qu'elles ſe dérobent à la vue, & que cependant les Fibres qui compoſent la ſubſtance médullaire du Cerveau & du Cervelet, quoique tubuleuſes, ſont encore beaucoup plus fines, on ſe perſuadera aiſément que les Eſprits qui ſont pouſſés dans ces Fibres, & enſuite dans tous les Nerfs, doivent être très-ſubtiles, très-fluides, très-mobiles & imperceptibles. *Voyez les Inſtituts de Boerhave.*

Les Médecins ont été toujours partagés ſur la nature de ces Eſprits. Les uns croient qu'ils ſont formés de la portion la plus ſubtile & la plus volatile du Sang. Les autres s'imaginant que le Sang n'eſt pas capable de fournir autant d'Eſprits qu'il en faut pour tous les mouvemens des Muſcles & pour tous les exercices du Corps, & faiſant attention qu'ils ſont très-élaſtiques, prétendent que c'eſt l'Air qui

les fournit, & que ce n'est autre chose que les parties nitreuses les plus subtiles de cet Elément, qui se communiquent à la masse du Sang, soit par les Poumons dans la respiration, soit par les Veines lactées avec le Chyle, & qui étant portées au Cerveau, s'y filtrent, comme il a été dit. Entre ceux qui les regardent comme une production seule du Sang, les uns les comparent aux Esprits acides volatils des Chymistes; les autres veulent qu'ils soient Alkalis volatils comme l'Esprit de corne de Cerf, de Vipéres, d'Urine, &c. d'autres les croient sulphureux & inflammables, comme l'esprit de Vin. Quelques-uns enfin se persuadent qu'ils consistent dans un véritable feu très-subtil, ou dans une flamme insensible.

Si les Esprits n'étoient qu'un Air pur, ou les parties nitreuses les plus subtiles de cet Elément, ils gonfleroient & dessécheroient tellement les Fibres du Cerveau, du Cervelet, de la moëlle de l'Epine, & les Nerfs mêmes, qu'ils ne pourroient obéir aux volontés de l'Ame. Au contraire, on remarque dans toutes ces parties

une ſoupleſſe, une molleſſe & une humidité oppoſée à l'effet de la qualité deſſicative de l'Air. Reſte donc que les Eſprits ſoient une portion de la maſſe du Sang. Il eſt vrai qu'ils ne peuvent être ſemblables à ceux des Chymiſtes, ni à un feu pur, ou à une flamme inſenſible. La ſubſtance médullaire du Cerveau & des Nerfs qui eſt délicate, molle & humide, comme nous venons de dire, ne ſeroit pas à l'épreuve de l'acrimonie de ſemblables Eſprits, ni de l'action du feu. Il eſt donc plus vraiſemblable que les Eſprits qui animent le Corps humain, conſiſtent dans une portion lymphatique du Sang très-atténué, très-fluide & très-mobile. Ce ſentiment eſt conforme à la loi générale que la nature obſerve. Lorſque les Artéres ſanguines deviennent trop petites, pour laiſſer paſſer la partie rouge du Sang, elles dégénerent en Artéres & en Fibres lymphatiques. Comme les Fibres médullaires du Cerveau, du Cervelet & des Nerfs ſont extrêmement fines, la Lymphe qu'elles reçoivent, doit être très-ſubtile. Il eſt néceſſaire qu'elle ſoit auſſi très-active & très-

élastique, pour communiquer en un instant, d'une extrémité des Nerfs à l'autre, les impressions qui se font sur les Organes des Sens, & dans le Cerveau. Cette activité & cette élasticité ne peuvent venir que des particules Aëriennes qui s'y trouvent concentrées. On sçait par les expériences faites dans la machine du Vuide, que toutes les Liqueurs contiennent de l'Air; que le Chyle en renferme beaucoup, & que les Liquides sont d'autant plus actifs & plus élastiques, qu'ils sont subtils, parce que les Tourbillons Aëriens qui entrent dans leur composition, sont très-petits, & que plus ils sont petits, plus ils contiennent de matiére Æthérée pure, qui est extrêmement élastique. Ce sont donc ces petits Tourbillons d'air subtil, qui conjointement avec une Lymphe très-fluide, composent la matiére des Esprits. Or ces Tourbillons sont fournis à la masse du Sang par le moyen des Alimens & du Chyle qui en résulte, & sont portés par la voie de la circulation à la substance cendrée du Cerveau, du Cervelet & de la moëlle de l'Epine. Unis avec la Lym-

phe, ils s'y filtrent continuellement, forment avec elle ce Liquide spiritueux, qui est pouſſé dans les Nerfs, les remplit dans toute leur longueur & anime tous les Organes, d'où il s'exhale en partie par la tranſpiration, tant interne qu'externe; c'eſt-là le dernier terme de ſa diviſion; où il rentre en partie dans la voie de la circulation par les Veines lymphatiques, & eſt conduit avec le Sang au Cerveau, au Cervelet & à la moëlle épiniére, pour fournir ſans interruption à une nouvelle filtration d'Eſprits; ce qui fait que les Nerfs en ſont toujours remplis, & qu'il s'en filtre toujours aſſez pour les fonctions du Corps humain, à moins qu'elles ne ſoient immodérées.

Pluſieurs Modernes nient cependant l'exiſtence des Eſprits, & diſent que puiſqu'ils ſont inſenſibles & imperceptibles, on les ſuppoſe gratuitement, d'autant plus que tous les mouvemens qui ſe paſſent dans notre Corps, peuvent s'exécuter ſans leur ſecours par le moyen des vibrations qui ſe font ſur les Nerfs, ainſi que ſur des cordes d'inſtrumens: mais on ré-

pond qu'il faut nécessairement qu'il y ait un Liquide qui soit la source de nos mouvemens, & qui coule dans les Nerfs, depuis leur principe jusqu'aux parties dans lesquelles ils se distribuent par une infinité de ramifications & de Fibres nerveuses; si on lie, par exemple, les Nerfs Diaphragmatiques dans un Chien vivant, le mouvement du Diaphragme cesse: mais en pressant ces Nerfs avec les doigts successivement depuis la ligature, on voit renaître l'action de cet Organe. Si l'on continue de les presser quelque tems, on ne peut plus enfin lui redonner de mouvement. Quand on ôte la ligature, & qu'on la renouvelle peu de tems après, si l'on réitere la compression des Nerfs, le jeu du Diaphragme recommence. Il faut donc que l'action des Organes, dépende d'un liquide que les Nerfs y distribuent, puisqu'il ne peut résulter d'autre effet des compressions réïtérées des Nerfs Diaphragmatiques, que celui de faire couler ce liquide dans le Diaphragme; & lorsqu'il est épuisé & qu'on lâche la ligature, il faut bien qu'il en coule de nouveau,

pour réuſſir à la même expérience. Qu'on donne à ce Liquide le nom de *Suc Nerveux*, comme veulent quelques Médecins, ou celui d'*Eſprits*, cela ne fait rien contre leur exiſtence; il faut toujours que ce ſoit une Lymphe très-ſubtile, puiſqu'elle coule dans des tuyaux imperceptibles. C'eſt ce qui fait qu'elle ne ſe manifeſte point à la vue; mais il ne s'en ſuit pas de-là qu'elle ſoit gratuitement ſuppoſée. Les petits Tourbillons Aëriens qui font toute ſon énergie ne ſont pas plus viſibles, & n'en exiſtent pas moins; l'eau atténué & diviſée en petites Molécules répandues dans l'Air, ne tombe pas non plus ſous les ſens; ce n'eſt que lorſque pluſieurs de ces Molécules ſe trouvent unies enſemble, qu'elle ſe fait appercevoir, comme on le remarque dans la Roſée. Il en eſt de même des Eſprits ou de cette Lymphe ſpiritueuſe, renfermée dans la ſubſtance médullaire des Nerfs.

On peut donc conclure qu'il coule dans les Nerfs une Lymphe ſpiritueuſe, ou ſi l'on veut, un Suc nerveux très-ſubtil, auquel on peut don-

ner le nom d'Esprits, dont le mouvement progressif dépend de la Systole du Cœur & des Artéres; si le Cœur & les Artéres cessoient de battre, ce Liquide ne seroit point pousſé dans les Nerfs.

On pourroit encore prouver l'existence des Esprits par l'Esprit séminal, qui dans le tems de l'éjaculation, cause des chatouillemens si vifs, que tout le Corps entre dans une espéce de convulsion. La Semence seule qui est douce, onctueuse, glaireuse, ne seroit point capable de produire un pareil effet, si elle n'étoit pas animée par des parties Spiritueuses ou volatiles, propres à irriter le genre nerveux.

Il ne paroît pas possible que sans le secours d'un Liquide spiritueux & élastique, tel que celui dont nous venons de parler, les mouvemens qui se passent dans notre Corps, puissent s'exécuter par de seules vibrations qui se feroient sur les Nerfs comme sur des cordes d'instrumens; 1°. Les cordes d'instrumens ne reçoivent de trémoussemens qu'autant qu'elles sont séches & rendues; si elles étoient molles & lâches, elles n'en rece-

vroient point, ou du moins leurs vibrations ne sçauroient s'étendre dans toute leur longueur. Or les Nerfs, quoiqu'élastiques, sont des cordons mous & lâches, témoin le Nerf diaphragmatique gauche qui passe sur le Péricarde, dont le tissu est assez lâche ainsi que toutes les Fibres nerveuses dans leur état naturel, & particulierement dans un état de Flexion. Par conséquent les Nerfs ne sont point susceptibles des mêmes mouvemens, que les cordes d'instrumens, ou du moins les vibrations qu'ils recevroient, ne pourroient se transmettre d'une extrêmité à l'autre. Si lon fait même attention à la Moëlle épiniére, on verra que sa substance molle & lâche n'est pas capable de transmettre ses impressions jusqu'au Cerveau, ni d'en recevoir de la part de l'Ame, pour les communiquer aux Organes auxquels elle fournit des Nerfs. 2°. Si les cordes d'instrumens n'étoient point nues, & qu'elles eussent des envelopes qui les pressassent dans toute leur longueur, elles ne seroient plus capables d'exercer de vibrations, & leurs ébranlemens ne pourroient s'étendre d'un

bout à l'autre. Or les Nerfs ſont enveloppés non ſeulement de Membranes, mais auſſi de toutes les parties molles par leſquelles ils paſſent, & auſquelles ils ſont adhérens; par conſequent ils ne peuvent être agités comme des cordes d'inſtrumens. 3°. Si les cordes d'inſtrumens étoient appuyées ſur pluſieurs chevalets, ou qu'elles fiſſent pluſieurs tours & détours, & qu'elles fuſſent attachées en différens endroits, les ébranlemens qu'elles recevroient, ne paſſeroient jamais au-delà des différens chevalets, ou attaches. Or les Nerfs ſont appuyés ſur quantité de parties ſolides; ils font pluſieurs circonvolutions, pluſieurs tours & détours; ils remontent quelquefois contre leur propre origine; ils forment pluſieurs ganglions, pluſieurs plexus ou lacis; ils décrivent des lignes obliques, courbes, ſpirales; non ſeulement leurs Fibres & leurs Rameaux ſont adhérens aux parties ſolides dans leſquelles ils ſe diſtribuent, mais auſſi leurs cordons ou leurs troncs ſont attachés dans tout leur trajet en mille endroits différens. Il ne paroît pas poſſible que

leurs vibrations, puissent surmonter tous ces obstacles. Il faut donc que ce soit par le moyen d'un Liquide spiritueux tel que nous l'avons supposé, que les mouvemens & les impressions faites sur les Nerfs, se transmettent du Cerveau aux Membres, & des Membres au Cerveau.

On objecte encore contre le système des Esprits, que s'ils étoient aussi subtils qu'on les suppose, ils pénétreroient en peu de tems tout le Corps & se dissiperoient bientôt; ou s'ils avoient une certaine consistence, & que les Nerfs fussent d'une tissure assez compacte pour les retenir; quand on lieroit un Nerf & qu'on interromproit leur cours, le Nerf se gonfleroit au-dessus de la ligature; ce qui est contraire à l'expérience. On ajoute que les Nerfs mêmes ne sont point creux, pour les contenir & les conduire; ou que s'ils l'étoient & que cette Lymphe spiritueuse y circulât comme font les autres Liquides dans leurs Vaisseaux, elle ne pourroit pas remonter contre son propre cours, pour porter au Cerveau les impressions que les objets externes feroient sur nos sens.

On peut répondre premiérement, que les Esprits quoique subtils, ont assez de consistence pour être retenus, & les Nerfs assez de solidité pour s'opposer à leur dissipation. Cependant un Nerf lié ne se gonfle point sensiblement au-dessus de la ligature; car outre que les Esprits peuvent être déterminés à couler dans d'autres Rameaux, quand il y en a un de lié ou de comprimé, la substance fibreuse des Nerfs ne cede pas à la distention comme un Vaisseau creux qui n'a qu'une cavité. Les Fibres dont ils sont composés, sont trop nombreuses, trop fines, & trop compactes, & les filets du Liquide spiritueux qu'elles renferment, sont trop petites pour qu'il puisse arriver un pareil gonflement. D'ailleurs la résistance des parois des Nerfs l'emporte d'autant plus facilement sur l'impulsion des Esprits, qu'ils trouvent dans la substance molle & humide du Cerveau, dans la structure fibreuse des Nerfs mêmes, dans leur longueur, dans leur éloignement du cœur, dans leurs tours & détours, dans leurs plis & replis, mille obstacles à surmonter qui rendent leur mouvement progres-

sif très-lent. Ils ne laissent pas, ces Esprits, d'être toujours prêts à exécuter les volontés de l'Ame, & à lui transmettre les impressions des objets extérieurs; ils rempliſſent les Nerfs depuis leur origine jusqu'à leur insertion, & les impulsions qu'ils reçoivent à un bout, se communiquent aussi-tôt à l'autre par continuité. Pour peu qu'on pousse un Liquide à l'extrêmité d'un tuyau qui le renferme, quelque fin que soit ce tuyau, le Liquide sort aussitôt par l'autre extrêmité, ou fait effort contre ce qui s'oppose à sa sortie.

Secondement quoique les Nerfs ne paroissent point creux à la vue, & que ce ne soit que des faisceaux de Fibres ou d'Etamines très-déliées, continuës à la substance médullaire du Cerveau, du Cervelet & de la moëlle de l'Epine, & envelopées des Meninges; chaque Fibre ou Filet nerveux a cependant une cavité dans toute sa longueur, depuis son origine jusqu'à son extrémité, comme on le découvre par le moyen d'un bon Microscope. *Voyez Leuwenhoeke dans ses deux Lettres écrites à Abraham Van Blaiswyk le 2. Mars & 26. Mai 1717.* Il en est de

même que des Fibres des Arbres & des autres Plantes; quoique la vue n'y remarque aucune cavité, il faut pourtant qu'elles soient creuses pour recevoir le Suc nourricier de la Terre, & le distribuer dans toutes les parties de la Plante, depuis sa racine jusqu'à ses sommités.

Si les Filets nerveux sont creux, comme il n'y a pas lieu d'en douter, il ne s'ensuit pas de-là que la Lymphe spiritueuse qu'ils renferment, soit obligée de remonter contre son propre cours depuis leur extrêmité jusqu'au Cerveau, pour y porter les impressions des objets externes; cette Lymphe faisant une file continuë, l'impulsion qu'elle reçoit à un bout, répond aussitôt à l'autre & s'y fait sentir.

Enfin ce qui paroît militer le plus contre le systême des Esprits, c'est qu'on a vu plusieurs Fœtus venus au monde sans Cerveau, sans Cervelet, sans moëlle Epiniére, & même sans Tête & sans Cou, & par conséquent sans Organe propre à cette sécrétion: *Voyez les Mém. de l'Acad. des Sciences, an.* 1701. & 1711. Mais il ne faut pas douter que ces Fœtus n'eussent à la

baſe du Crane, ou dans le canal de l'Epine, ou au principe des Nerfs, une Membrane garnie de Glandes ou de Vaiſſeaux propres à ſéparer du Sang artériel cette Lymphe ſpiritueuſe.

La plupart des Médecins, particuliérement les Anciens, ont diſtingué les Eſprits en *Eſprits animaux*, en *Eſprits vitaux*, & en *Eſprits naturels*. Ils ont deſtiné les premiers à l'exercice des ſens, tant internes qu'externes, ainſi qu'au mouvement; les ſeconds aux fonctions vitales, c'eſt à dire, à la reſpiration & à la circulation du Sang; & les troiſiémes aux fonctions naturelles, ſçavoir, à la digeſtion, à la nutrition, à la génération & aux autres fonctions du bas Ventre. Comme l'origine & la matiére des Eſprits ſont les mêmes, ils ſont tous de la même nature. On croit cependant que ceux qui ſe filtrent dans le Cerveau ſont deſtinés aux mouvemens volontaires, & à toutes les fonctions animales qui dépendent de l'Ame & du Corps; & que ceux qui ſe ſéparent dans le Cervelet & dans la moëlle Epiniére, ſont employés aux mouvemens naturels & involontaires, & à toutes les

fonctions qui s'exécutent ſans le concours immédiat de l'Ame.

Les Anciens diviſoient encore les Eſprits en *Influans* & en *Implantés* ou *Fixes*. Les Eſprits influans ou acquis étoient ſelon eux, ceux qui étant engendrés après la génération, ſe filtroient dans le Cerveau, le Cervelet & la moëlle Epiniére, & influoient par le moyen des Nerfs dans toutes les parties du Corps. C'eſt la même choſe que ceux dont on vient de parler. Ils entendoient par Eſprits implantés ou fixes, ceux qui dans la génération & la nutrition ſe fixoient & s'uniſſoient aux parties ſolides : cette fixation eſt oppoſée à la nature des Eſprits.

ARTICLE SIXIÉME.

Des Fonctions.

LEs Médecins entendent par le mot de *Fonction*, une Opération ou Action qui ſe fait dans l'Homme par le moyen de ſes Organes, en conſéquence de leur ſtructure & de leur diſpoſition particuliére.

Cette disposition mécanique des Organes qui les met en état d'agir, s'appelle *Faculté.* Ainsi les fonctions dépendent des Facultés comme les effets de leurs causes. La plupart des Anciens, multipliant les Etres sans nécessité, attribuoient à chaque fonction une Faculté propre & particuliére, sans expliquer en quoi elle consistoit. Ils disoient que la digestion se faisoit par une *Faculté concoctrice ;* la nutrition, par une *Faculté nutritive ;* la génération, par une *Faculté génératrice, procréatrice* ou *formatrice*, & ainsi des autres. Ils assignoient encore à chaque Viscere, & même à chaque Organe une *Faculté attractrice*, par le moyen de laquelle chacun attiroit ce qui lui étoit convenable ; une *Faculté rétentrice*, par laquelle il le retenoit ; une *Faculté altératrice*, par laquelle il le digéroit ; une *Faculté assimilatrice*, par laquelle il le changeoit en sa propre substance pour se nourrir ; une *Faculté auctrice*, par laquelle il l'employoit à son accroissement ; enfin une *Faculté expultrice*, par laquelle il chassoit tout ce qui lui étoit inutile ou nuisible.

On divise communément les Fonctions en trois espéees, en *Naturelles*, en *Vitales* & en *Animales*. Si l'on considéroit que toutes les Fonctions s'exercent, ou par la disposition naturelle & mécanique des Organes, sans la participation de l'Ame ou par le concours direct de l'Ame, même, on pourroit les réduire à deux espéces, aux *Naturelles* & aux *Animales*, rapportant les Vitales aux Naturelles.

Les Fonctions naturelles sont celles qui s'occupent à la nutrition, à l'accroissement & à la propagation de l'espéce. Il y en a sept; 1°. la *Digestion* ou la *Chylification*, qui convertit les Alimens en Chyle; 2°. l'*Hématose* ou *Sanguification*, qui change le Chyle en Sang; 3°. la *Sécrétion*, qui sépare de la masse du Sang les Humeurs utiles & inutiles; 4°. la *Nutrition* par laquelle le Suc nourricier est employé à la nourriture des parties solides; 5°. l'*Accroissement* dans lequel ce même Suc sert à les augmenter; 6°. la *Génération* qui produit son semblable; 7°. l'*Accouchement* qui lui procure sa naissance.

Les Fonctions Vitales sont celles

qui entretiennent la vie, ſans leſquelles elle ne ſçauroit ſubſiſter. On en compte deux, la Reſpiration & la Circulation du Sang.

Les Fonctions Animales ſont celles qui s'exercent par le concours direct de l'Ame, Elles ſont ou ſimplement Spirituelles, ou Mixtes. Les Fonctions ſpirituelles dépendent de l'Ame ſeule. Il y en a deux, l'*Entendement* & la *Volonté*.

Les Fonctions Animales Mixtes ſont celles qui s'exécutent tant par le concours direct de l'Ame, que par la diſpoſition mécanique des Organes. Ainſi elles ſont communes à l'Ame & au Corps. On les diſtingue en trois genres, le *Sens*, l'*Appétit ſenſitif* & le *Mouvement volontaire*.

Le Sens en général eſt une Fonction par laquelle l'Ame connoit & perçoit les impreſſions des objets externes faites ſur les Organes. Pluſieurs Philoſophes & Médecins diſtinguent le Sens de la Senſation, diſant que le Sens eſt une Fonction potentielle ou virtuelle, ou plutôt une faculté, & que la Senſation eſt une Fonction actuelle, en ſorte que le Sens conſiſte

dans la disposition des Organes, qui les met en état d'agir. Tel est le Cerveau bien sain, ou l'Oeil & les autres Sens externes, auxquels il ne manque rien pour agir; au lieu que la Sensation consiste dans l'action même des Organes bien disposés.

Le Sens est interne ou externe. Le premier a ses Organes renfermés dans le Cerveau; le second les a au dehors.

Le Sens interne est de trois sortes, le *Sens commun*, la *Fantaisie* ou *Imagination*, & la *Mémoire*.

Le Sens commun est une Fonction par laquelle l'Ame reçoit & connoit toutes les impressions, que les objets présens font sur les Sens externes.

La Fantaisie ou Imagination est une Fonction par laquelle l'Ame se représente toutes les choses sensibles, quoiqu'absentes, mais dont les idées qu'on a reçues par les Sens externes sont restées dans le Sens commun.

La Mémoire est une Imagination réïtérée des choses absentes & passées, avec un rapport du tems, du lieu & des qualités qu'on y a remarquées.

On compte ordinairement cinq Sens

externes, la Vue, l'Ouïe, le Goût, l'Odorat & le Toucher. Quelques-uns en ajoutent trois autres dont les Organes ſont particuliers & différens, ſçavoir celui de Vénus, celui de la Faim, & celui de la Soif.

L'Appetit Senſitif eſt une Fonction par laquelle l'Ame ſouhaite & recherche un bien ſenſible, ou fuit un mal que l'Imagination lui a repréſenté tel. L'Appétit Senſitif differe de la volonté ou Appétit rationnel, en ce que le premier eſt une Fonction de l'Ame & du Corps, & que le ſecond eſt une Fonction de l'Ame ſeule.

Le Mouvement volontaire ou ſpontané eſt une Fonction par laquelle le Corps humain, ſuivant le commandement de la volonté, ſe meut lui-même, ou meut quelqu'une de ſes parties d'un lieu à un autre par le moyen des Muſcles.

On reconnoît dans le Corps humain deux ſortes de mouvement, l'un *Involontaire* ou *Naturel* qui ſe fait ſans la participation de l'Ame, comme le mouvement du Cœur, des Artéres, du Cerveau; le mouvement périſtaltique des Inteſtins, l'Oſcillation

des

des Fibres, &c. l'autre *Volontaire & Spontanée*; qui dépend de la volonté, comme nous venons de dire. L'Organe immédiat de celui-ci eſt le Muſcle. Le mouvement naturel ſe fait auſſi par des Muſcles ou par des parties Muſculeuſes, mais dont la plupart ſont renfermées dans les cavités; au lieu que les Muſcles qui ſervent au mouvement volontaire, ſont preſque tous placés en dehors.

Le Muſcle eſt une partie organique, compoſée principalement de Fibres motrices, réunies & appliquées les unes auprès des autres, diſpoſées par faiſceaux ou paquets renfermées, chacun dans une cloiſon ou gaine membraneuſe & cellulaire, & revêtus tous enſemble d'une membrane fine qui paroît une continuation des gaines membraneuſes.

On diſtingue le Muſcle en corps ou portion charnue & en extrémités. La portion charnue eſt appellée communément le *Ventre* du Muſcle; elle ne manque jamais, c'eſt la partie la plus néceſſaire, & la ſeule qui ſoit capable de contraction. Elle en occupe ordinairement le milieu. Elle

eſt molle, lâche, rouge, plus épaiſſe & plus groſſe que les extrémités; à cauſe que les Fibres qui la compoſent ſont plus écartées les unes des autres, & qu'elles ſont arroſées de beaucoup plus de Sang, c'eſt pourquoi on les appelle *Fibres charnues.*

Les extrémités du Muſcle ſont fermes, élaſtiques, difficiles à rompre, & toujours blanches; parce qu'elles ſont compoſées de Fibres qui ne laiſſent que très-peu d'intervalle entre elles, & que les Vaiſſeaux ſanguins qui s'y diſtribuent, ſont imperceptibles. On leur donne le nom de *Tendons*, quand les Fibres qui les forment ſont raſſemblées en maniére de cordon; & celui d'*Aponévroſes*, lorſque ces Fibres ſont étendues en Membrane. Les Fibres des Tendons ſe nomment *Tendineuſes*, & celles des Aponévroſes, *Aponévrotiques.* Toutes les Fibres du Muſcle ſont cependant de même nature. La couleur rouge des Fibres charnues n'eſt qu'accidentelle. Si l'on en fait ſortir tout le ſang par pluſieurs lotions avec de l'eau tiéde, elles prennent une couleur blanche qui leur eſt naturelle, & ſemblable

à celles des Tendons & des Aponévroſes. Les unes & les autres ne different donc entr'elles qu'en ce que celles du Ventre du Muſcle ſont plus lâches, & celles des Tendons & des Aponévroſes ſont plus ſerrées; ce qui fait que les extrémités du Muſcle ſont plus menues, plus grêles ou plus minces que le Ventre, quoiqu'il n'y ait pas moins de Fibres. Ces extrémités ſont ſi courtes en certains Muſcles, qu'il ſemble qu'elles manquent. Dans d'autres elles ſont fort longues, & le Corps charnu fort court. Ce Corps en quelques-uns eſt ſéparé en deux ou pluſieurs portions charnues, par des Tendons Aponévrotiques.

Les Muſcles en général ſe diſtinguent en *Simples* & en *Compoſés;* les Simples ſont ceux dont les Fibres charnues n'ont qu'une ſeule & même direction. Les compoſés ſont ceux qui ont pluſieurs plans de Fibres diſpoſés obliquement en différens ſens, qui repréſentent autant de Muſcles ſimples. Quelques Anatomiſtes diſtinguent encore les Muſcles en *Pleins* & en *Creux*. Les Muſcles Pleins ſont ceux dont la ſubſtance eſt pleine; tels ſont

ceux qui ſont deſtinés à mouvoir les membres. Les Muſcles creux ſont ceux dont les Fibres forment une cavité par leur arrangement. Tels ſont l'Eſtomac, les Inteſtins, le Cœur. Les Muſcles prennent auſſi différens noms par rapport à leur volume, à leur figure, à leur diſtinction, à leur ſtructure, à leur ſituation, à leur connexion, à leurs uſages. Nous renvoyons ce détail à la Myologie. Il ne s'agit ici que d'expliquer la cauſe immédiate de leur action.

Pour la mieux connoître il faut examiner la ſtructure particuliere des Fibres qui compoſent les Muſcles, & les Vaiſſeaux qui s'y diſtribuent. On remarque que chacune de ces Fibres eſt charnue & tendineuſe; qu'elles tiennent les unes aux autres, & aux cloiſons qui renferment leurs paquets, par quantité de Fibres très-déliées; qu'elles ſont bridées tranſverſalement par de petites Fibres qui paroiſſent nerveuſes, & qui ſe croiſent avec elles par de petits intervalles; qu'enfin il s'inſinue dans la ſubſtance du Muſcle des Artéres, des Veines & des Nerfs, qui s'épanouiſſent en Vaiſſeaux

capillaires, dont toutes les Fibres & leurs cloisons sont parsemées. C'est ce que prouve l'injection des Liqueurs subtiles & colorées, qui fait appercevoir par le moyen du Microscope, ou même d'une simple Lentille, un Lacis ou Réseau vasculaire très-fin & très-serré, qui couvre & entortille la portion charnue de chaque Fibre, & se répand sur les gaines Membraneuses. *Voyez l'Exposition Anatomique de M. Winslow.*

Quoiqu'on ne puisse pas découvrir à la vue la structure intime des Fibres motrices, & que la plus fine ne nous paroisse au Microscope que comme un petit Muscle formé de plusieurs étamines fibreuses. On doit cependant croire que les étamines qui composent la portion charnue de chaque Fibre, se croisent & forment de petits Lozanges dont les angles qui régardent les extrémités des Fibres, sont très aigus dans l'inaction du Muscle, pendant que les angles latéraux sont très-obtus. Telle est la tissure de toutes les choses qui s'élargissent & s'allongent aisément. Telle est celle de la Tunique nerveuse de l'Oesophage

qui lui donne tant de facilité à s'élargir pour laiſſer paſſer les alimens ſolides. Pluſieurs rangs de ces étamines fibreuſes, ainſi croiſées entr'elles & appliquées les unes ſur les autres, doivent faire dans toute la longueur des Fibres charnues, & par conſéquent de tout le Corps du Muſcle, de petites cellules Rhomboïdes dont les angles obtus ſont très-peu éloignés l'un de l'autre. Cette diſpoſition d'étamines croiſées, fait que la Fibre motrice examinée avec un excellent Microſcope, paroît comme torſe, ſurtout ſa portion charnue, la tendineuſe le paroît moins; auſſi n'agit-elle que par ſa réſiſtance.

Cela ſuppoſé, il eſt facile de concevoir que ſi les cellules des Fibres charnues ſont tirées par leurs angles obtus ou latéraux, qui ſont libres, à meſure qu'ils s'éloigneront l'un de l'autre, les angles aigus s'approcheront avec la même proportion, ou du moins le plus mobile ſera attiré vers le plus fixe; ainſi les Fibres charnues de tous les Muſcles deviendront plus courtes; & c'eſt dans ce racourciſſement que conſiſte l'action du Muſcle

ou ſa contraction, par le moyen de laquelle la partie mobile eſt approchée de la partie fixe, & pendant laquelle les Fibres charnues ſont pliſſées & froncées dans toute leur étendue, en maniére de petits zigzags trés-fins.

Mais on eſt fort embarraſſé de ſçavoir quelle eſt la cauſe efficiente & conjointe de l'éloignement des angles obtus des cellules dont les Fibres charnues du Muſcle ſont compoſées, & d'où réſulte leur contraction & leur racourciſſement. On ſçait cependant par expérience que quand on lie un Nerf dans un Animal vivant, la partie à laquelle ce Nerf ſe diſtribue, perd ſur le champ le mouvement, ainſi que le ſentiment. Lorſqu'on lâche la ligature, ces deux fonctions ſe rétabliſſent. L'inciſion, la compreſſion, ou l'obſtruction totale d'un Nerf produit le même effet; preuve que le mouvement dépend de l'action des Nerfs ſur les Muſcles. Il eſt vrai qu'il en arrive la même perte de mouvement & de ſentiment par la ligature, la compreſſion ou l'inciſion d'une Artére, quoique moins promptement; & ſi l'on injecte de l'eau chaude dans

quelque Artére d'un corps nouvellement mort, on fait mouvoir la partie à laquelle le Vaiſſeau ſe diſtribue; d'où l'on peut conclure que le Sang contribue auſſi au mouvement muſculaire. Mais comme le Muſcle, en ſe contractant, blanchit, ſe reſſerre, devient plus ferme & diminue de volume, quoique ſon ventre acquierre de la largeur à proportion qu'il perd de ſa longueur, on ne peut pas regarder le Sang qu'il reçoit, comme la cauſe efficiente du mouvement; puiſque pendant la contraction, le froncement des Fibres charnues forme un obſtacle à ſon entrée & à ſon cours; & bien loin qu'il puiſſe s'y accumuler, il en eſt au contraire, en partie chaſſé par les Veines qui ſe trouvent plus ou moins comprimées ſuivant que le reſſerrement eſt plus ou moins conſidérable. D'ailleurs le Sang circule ſans ceſſe dans tous les Vaiſſeaux ſans la participation de notre Ame, & nous ne ſommes par les maîtres de le pouſſer à notre gré & avec plus de force dans les parties que nous voulons remuer, pour exercer des mouvemens qui ſont quelquefois

d'une viteſſe & d'une promptitude ſurprenante. Il faut pour cet effet une autre cauſe qui ſoit capable d'obéir ſur le champ à notre volonté. Par conſéquent nous n'admettrons pas le ſentiment de ceux qui ont avancé que les Vaiſſeaux ſanguins artériels qui forment des Lacis entre les Fibres charnues, étoient étranglés en une infinité d'endroits, par autant de filets nerveux qui les embraſſoient & qui en ſe gonflant par un cours d'Eſprits plus abondant & plus rapide, leur faiſoient former une infinité de Véſicules en maniére de grains de Chapelet; d'où s'enſuivoit un racourciſſement de ces Vaiſſeaux, & en même tems, des Fibres auxquelles ils ſont attachés, & de toute la partie charnue du Muſcle. *Voyez les Mém. de l'Acad. des Sciences*, 1724. *pag.* 18. Si cela ſe faiſoit ainſi, les Veines ſeroient étranglées comme les Artéres, le Sang y ſeroit retenu pendant la contraction, le Muſcle ſe gonfleroit, augmenteroit de volume & ſeroit plus rouge, ce qui eſt contraire à l'expérience.

Il ſuit de tout ce que nous avons

dit qu'on ne doit conſidérer le Sang dans le mouvement muſculaire, que comme une cauſe auxiliaire & occaſionnelle qui ſert, pour ainſi dire, de point d'appui à l'action des Fibres motrices, par le reſſort & la tenſion qu'il leur communique, ſoit par lui-même, ſoit par la Lymphe & le Suc nourricier qu'il leur fournit. Sans cette tenſion & cette élaſticité, le Muſcle ne ſçauroit entrer en action & ne feroit pas plus d'effet pour mouvoir un Membre ou lever un poids, qu'une corde trop lâche, quoiqu'imbue d'eau, n'en feroit pour ſoulever un poids qu'on y auroit attaché, parce qu'elle ne ſeroit pas ſuffiſamment tendue.

Concluons donc que c'eſt par le moyen des Nerfs que ſe fait le mouvement muſculaire; & comme nous avons fait voir, en parlant des Eſprits, que l'action des Nerfs ne procede que du cours de ce Liquide ſpiritueux, on doit lui attribuer la cauſe immédiate & prochaine du mouvement. Quand les Eſprits ſont donc pouſſés avec plus de force qu'à l'ordinaire dans les Nerfs, par le commandement de la volonté, ou par quelqu'autre cauſe

qui les excite; tous les Rameaux nerveux déchargent cette Lymphe ſpiritueuſe dans les cellules des Fibres charnues, avec leſquelles ils communiquent; ou plutôt qui en ſont les continuations. Cette Lymphe en rempliſſant & gonflant ces cellules, écarte leurs parois ou leurs angles obtus, élargit leurs angles aigus, racourcit par conſéquent les Fibres & fait ainſi contracter le Muſcle. Dans les plus fortes contractions les cellules s'arondiſſent, & par conſéquent s'acourciſſent davantage. Dans les contractions foibles & médiocres ces cellules deviennent ovales & s'acourciſſent moins, parce que leurs angles aigus ſont moins éloignés.

Il n'eſt pas néceſſaire que les Eſprits ſoient pouſſés dans les Nerfs en grande abondance & avec force pour faire contracter promptement les Muſcles. 1°. Si l'on fait attention à la petiteſſe des cellules ou véſicules des Fibres muſculaires, qui eſt telle qu'elles ne ſe manifeſtent pas à notre vue; 2°. à la multiplicité de ces Véſicules & des Fibres nerveuſes qui s'y confondent, en ſorte qu'on ne ſçau-

roit assigner un point qui ne reçoive une de ces Fibres ; 3°. à la finesse des filets nerveux qui sont si deliés, que suivant la découverte de Lewenhoeck, une petite portion de Nerf gros comme trois poils de barbe, est composée pour le moins de mille petits tuyaux disposés en spirale ; on concevra sans peine qu'une quantité infiniment petite d'Esprits ou de Suc nerveux, est capable de produire dans un moment la plus forte contraction des Muscles. En effet plus les Vésicules se trouvent diminuées, moins il faut de Liquide à proportion pour les remplir & leur communiquer la même force qu'auroit une Vessie dont elles égaleroient tout ensemble le Diamétre. Supposons, par exemple, qu'une grosse Vessie éléve en la gonflant, un poids à la hauteur d'un pied, cent petites Vessies, dont chacune ne sera que la centiéme partie de la grosse, éleveront le même poids à la même hauteur ; cependant il ne faudra que dix mille fois moins de fluide & de force pour les gonfler toutes. Les Vessies ainsi que les Sphéres & que tous les Corps semblables,

ſont comme les Cubes de leurs Diamètres. Si la grandeur des Veſſies eſt donc diminuée, & leur nombre augmenté, une moindre quantité de fluide & une moindre force ſeront capables de les gonfler. Or les cellules ou véſicules des Fibres charnues des Muſcles, ſont infiniment petites & infiniment multipliées, par conſéquent la quantité & la force de fluide qui doit les gonfler, ſe trouvent infiniment diminués ſans que l'effet le ſoit; auſſi le gonflement des Muſcles eſt-il quelquefois inſenſible. Une petite quantité d'eau inſinuée entre les fils d'une corde, lui donne tant de force, que quoiqu'elle ne paroiſſe pas ſe gonfler, elle éleve cependant un poids conſidérable attaché à ſon extrémité. Il en eſt de même des Fibres charnues qu'on doit conſidérer comme autant de cordons compoſés de Véſicules; & comme ces Véſicules ſont gonflées toutes à la fois, & qu'il ne faut qu'une quantité infiniment petite de fluide pour les gonfler, il ne faut auſſi qu'un tems infiniment petit pour le faire, d'autant plus que recevant chacune

pour le moins une Fibre nerveuſe, le Suc nerveux s'inſinue dans toutes en même tems, & produit d'autant plus efficacement ſon effet, qu'il y eſt envoyé par des tuyaux très-longs & très-petits, toujours remplis d'un bout juſqu'à l'autre.

S'il eſt vrai, comme nous l'établiſſons, que le mouvement volontaire s'exécute par le cours des Eſprits, il ſemble qu'au lieu de ne remuer qu'une partie quand nous la voulons faire agir en particulier, nous devrions auſſi, ſans pouvoir nous en empêcher, remuer en même tems toutes les parties qui reçoivent des Rameaux d'un même cordon de Nerf, puiſque les Eſprits qui coulent par ce cordon devroient ſe répandre dans toutes ces branches. La même difficulté ſe trouveroit dans le ſyſtême de ceux qui prétendent que l'action des Nerfs ne conſiſte que dans des vibrations ſemblables à celles des cordes d'inſtrumens. Un Nerf ne ſçauroit être ébranlé, que toutes ſes branches ne le fuſſent auſſi. Il n'en eſt pas des Nerfs comme des Artéres. Ces derniers Vaiſſeaux n'ont qu'une ſeule cavité

dans les Rameaux, de laquelle le Sang poussé par le Cœur est obligé de se distribuer également; au lieu que les Nerfs étant composés d'un nombre considérable de filets, tous continus depuis leur origine jusqu'à leur insertion, l'Ame peut déterminer le cours des Esprits dans les seuls filets qui se rendent à la partie que nous voulons mouvoir, sans les pousser dans les autres; & cette raison prouve que ce n'est point par de seules vibrations & contractions de Nerfs, sans le secours d'aucun fluide, que s'exécutent les mouvemens de notre Corps. Si cela étoit, l'Ame n'auroit point le pouvoir d'agiter & de faire contracter un seul filet de Nerf, sans ébranler en même tems tous ceux dont il est composé, puisqu'ils sont étroitement unis & joints ensemble par les cloisons membraneuses de la Pie-mére.

A la contraction des Muscles succéde leur relâchement, quand les Esprits cessent d'y être poussés avec plus de force qu'à l'ordinaire; ou que l'Ame les détermine à couler dans des Muscles antagonistes; ou qu'ils

rentrent dans la voie de la circulation par les racines des Veines tant sanguines que lymphatiques ; ou qu'ils s'exhalent par la transpiration. Ce qui contribue encore à ce relâchement, c'est que le Sang arrêté & accumulé dans les Artéres à l'entrée des Muscles pendant leur contraction, surmonte enfin, par ses impulsions réïtérées, la résistance que lui apporte le gonflement des cellules nerveuses; ce qui fait que nous ne pouvons pas tenir longtems les Muscles en contraction.

PREMIERE SECTION

Des Maladies Externes qui peuvent affliger le Corps Humain.

TOutes les Maladies Externes dont l'Homme peut être attaqué, & qu'on appelle proprement *Maladies Chirurgicales*, se réduisent à cinq Genres, qui sont les *Tumeurs*, les *Plaies*, les *Ulcéres*, les *Luxations* & les *Fractures*; ce qui nous donnera lieu de diviser cette Section en autant de Livres, qu'il y a de Genres de Maladies Externes.

LIVRE PREMIER.

Des Tumeurs.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs en général.

ARTICLE PREMIER.

Définition & Diviſion des Tumeurs.

LA Tumeur en général eſt une *Elévation contre nature, qui ſurvient à quelque partie de notre Corps.* On ajoute, (*contre nature*) pour diſtinguer la Tumeur des Elévations naturelles, telle que ſont le Nez, les Oreilles, le Menton, les Mammelles, &c. ſelon les Grecs, c'eſt une diſtenſion en longueur, largeur & profondeur. *Voyez Gal l. de Tumorib.*

Les Tumeurs, par rapport à leurs cauſes conjointes, peuvent être de quatre ſortes: 1°. les Tumeurs de parties molles, comme les vraies Hernies; 2°. les Tumeurs de parties dures, comme les Exoſtoſes & celles qui ſont faites par la luxation ou dépla-

cement des Os; 3°. Les Tumeurs produites par des Corps étrangers, par exemple, par une balle de plomb ou tout autre Corps externe, qui étant engagé dans quelque partie, y fait une éminence; 4°. Les Tumeurs engendrées par des Humeurs dans quelques parties molles du Corps; c'eſt pourquoi on les appelle proprement *Tumeurs humorales.* Nous ne parlerons dans ce livre que de celles-ci. Nous renvoyons les autres aux Opérations.

Les Tumeurs humorales ſont *des Elévations contre Nature qui ſurviennent aux parties molles de notre Corps, par le ſéjour & l'accumulation de quelque humeur, & qui en bleſſent les fonctions.*

Guy de Chanliac après Rhaſes, Avicenne & tous les Autres Arabes, donnoient, contre l'uſage des Grecs, le nom d'*Apoſtéme* à toutes ſortes de Tumeurs: mais ce mot Grec ἀπόστημα ſignifie plus particuliérement un Abſcès.

Les Anciens prétendoient que dans toutes les Tumeurs humorales il y avoit une ſolution de continuité; & que les Humeurs qui s'y accumulent,

s'insinuoient entre les parties unies ou contigues, les écartoient, les séparoient & les desunissoient. Suivant cette idée, ils ont aussi défini la Tumeur, *une Solution de continuité, provenant de quelque humeur arrêtée & accumulée dans une partie :* mais les Humeurs ne sont pas toujours extravasées dans toutes les Tumeurs; elles sont souvent renfermées dans leurs propres Vaisseaux, & ne font que les gonfler, sur-tout dans le commencement. Par conséquent il n'y a pas toujours de solution de continuité.

On distingue quatre genres de Tumeurs, le *Phlegmon*, l'*Erysipéle*, *l'Oedême*, & le *Skirrhe*. Les deux premiéres sont inflammatoires; les deux dernieres sont froides, c'est-à-dire, exemptes d'inflammation, à moins qu'elles ne participent des deux premieres.

On divise aussi les Tumeurs, 1°. en *Internes* & en *Externes*. Ces dernieres sont plus particuliérement du ressort de la Chirurgie

2°. En *Essentielles* & en *Critiques*. Les Essentielles sont celles qui ne dépendent d'aucune autre maladie. Les

Critiques ſont celles qui ſe font par maniere de Criſe, & qui ſont les effets d'une maladie primitive comme le Bubon vénérien & le peſtilentiel, l'Anthrax malin, les Puſtules de la petite Vérole & toutes les Tumeurs qui ſe forment par *Métaſtaſe*, c'eſt-à-dire, par tranſlation de l'Humeur morbifique du dedans au dehors, ou d'une partie à une autre.

3°. On les diviſe en *Bénignes*, qui ne ſont accompagnées d'aucun danger, & en *Malignes* qui par leur mauvais caractere, font craindre pour la vie, ou qui ſont les ſymptomes, les ſuites & les menaces de quelque grande maladie. Telles ſont les Tumeurs peſtilentielles, ſcorbutiques, vénériennes, ſcrophuleuſes, carcinomateuſes.

4°. En *Chaudes* ou *Inflammatoires*, qui ſont accompagnées d'inflammation, de rougeur, de douleur, comme le Phlegmon, l'Eryſipéle; & en *Froides* qui n'ont aucun de ces ſymptômes, comme l'Oedême, le Skirrhe.

5°. En *Grandes*, en *Médiocres*, & en *Petites*. Les Grandes retiennent le nom de *Tumeurs*. Les Médiocres s'appel-

lent *Tubercules.* Les Petites ſe nomment *Puſtules.*

6°. En *Dures* & en *Molles.*

7°. En *Rouges*, en *Blanches*, en *Livides*, en *Noires.*

8°. En *Douloureuſes* & en *Indolentes.*

9°. En *Sanguines*, en *Bilieuſes*, en *Pituiteuſes* ou *Séreuſes*, en *Mélancholiques* & en *Venteuſes* ou *Emphyſémateuſes*, ſuivant l'Humeur qui les cauſe ou qui domine.

10°. En *Cutanées*, en *Charnuës*, en *Glanduleuſes*, en *Tendineuſes*, ſelon les parties qu'elles occupent.

Les Tumeurs prennent auſſi différens noms ſuivant l'Humeur qui les cauſe, les accidens qui les accompagnent, le nom des parties qui en ſont le ſiége, la reſſemblance qu'elles ont avec certaines choſes, le tems auquel elles paroiſſent, &c. comme on verra dans la ſuite.

ARTICLE SECOND.

Des Cauſes des Tumeurs.

LEs Tumeurs ſuppoſent deux choſes néceſſaires, le cours ou l'écoulement de quelque Humeur dans une

partie, & l'obſtacle au retour de cette Humeur. Quelques coups qu'on donnât à un Cadavre, quelque impreſſion qu'on y fît, il ne ſe feroit point de Tumeurs; parce que les Humeurs n'y couleroient pas; & ſi dans un Corps vivant les Humeurs trouvoient les Vaiſſeaux libres pour paſſer outre, elles ne s'accumuleroient point, & par conſéquent ne cauſeroient point de Tumeur.

L'accumulation des Humeurs ſe fait en deux maniéres, par *Fluxion* ou par *Congeſtion*.

La Fluxion eſt un écoulement d'Humeurs qui ſe fait promptement ſur une partie où les Liquides ne trouvent pas leur paſſage libre. Ainſi dans ce cas, la Tumeur ſe forme par la force de la partie qui chaſſe & envoie les Humeurs, & par la foibleſſe de celle qui les reçoit ſans pouvoir s'en débarraſſer.

La Congeſtion eſt une collection d'Humeurs qui ſe fait lentement dans une partie. Pour lors c'eſt par la foibleſſe ſeule de la partie qui ne peut pas faire avancer les Liqueurs qu'elle reçoit. *Voyez Fernel de Tumorib.* Les

Tumeurs, froides, c'eſt-à-dire, les Oedémateuſes & les Skirrheuſes, ſe font par Congeſtion; les chaudes ou inflammatoires, par Fluxion.

Suivant la diviſion que les Anciens ont faite des Humeurs en quatre eſpéces; ſçavoir, le Sang, la Bile, la Pituite & la Mélancolie; on attribue pour cauſe prochaine & conjointe le Sang au Phlegmon; la Bile à l'Eryſipéle; la Pituite à l'Oedéme & la Mélancolie au Skirrhe. Mais il faut entendre que le Phlegmon eſt principalement produit par le Sang, & l'Eryſipéle, par le Sang impregné d'une Bile acre & exaltée; que l'Oedéme eſt cauſé par la Lymphe ou la Séroſité; & le Skirrhe, par une Lymphe épaiſſe, viſqueuſe, chargée de principes ſalins, fixes & groſſiers, tels que ceux qu'on ſe repréſente dans la Mélancolie ou Bile Noire. Quand ces quatres Humeurs ſe trouvent différemment mêlées, & qu'elles ſont plus ou moins altérées, il en réſulte différentes Tumeurs qui participent plus ou moins les unes des autres.

Les cauſes antécédentes des Tumeurs, ainſi que de toutes les autres Maladies,

Maladies, ſont externes ou internes. Les externes ſont un air trop chaud, ou trop froid, ou chargé de quelque exhalaiſon maligne; les Cris, les Efforts, les Exercices violens, les Coups, les Chutes, les Plaies, les Contuſions, les Morſures, les Topiques cathérétiques, Cauſtiques, Pyrotiques, Epiſpaſtiques, &c. Toutes ces cauſes agiſſent différemment, comme nous le dirons dans le détail des Tumeurs; les unes produiſent une raréfaction ou une condenſation des Humeurs; les autres ſuſcitent un gonflement, une dilatation des Artéres ſanguines & lymphatiques; d'autres reſſerrent, compriment, froncent, déchirent, froiſſent, rongent, en un mot dérangent tellement les Vaiſſeaux & les Fibres d'une partie, que les Humeurs y trouvent un obſtacle à leur cours. Ces Liquides toujours fournis & pouſſés par des Artéres, s'y accumulent, & augmentent le volume de la partie où ils ſont contraints de s'arrêter.

Les cauſes internes des Tumeurs ſont la Plethore ou trop grande abondance de Sang & d'Humeurs, qui

diſtend tellement les Vaiſſeaux, qu'ils perdent leur reſſort & ſont hors d'état de pouſſer les Liqueurs plus loin & d'entretenir leur circulation. L'abondance de la Lymphe & de la Séroſité les relâche ſi fort, qu'ils les reçoivent facilement ſans pouvoir les chaſſer. La Cacochymie eſt auſſi une cauſe interne des Tumeurs. Un Sang trop épais & trop groſſier, une Lymphe trop viſqueuſe & trop bourbeuſe, ſont propres à cauſer des obſtructions, & à contracter des engorgemens capables d'arrêter ou d'interrompre la circulation des Humeurs dans une partie, pour peu qu'il s'y trouve de diſpoſition contre-nature, ou que quelque cauſe externe y concoure. Or quand la circulation eſt arrêtée ou interrompue dans quelqu'endroit, & que cependant les Humeurs y affluent toujours, il faut néceſſairement qu'il y ſurvienne une Tumeur. Lorſque le Sang, la Lymphe ou la Séroſité ſont impurs & chargés de Principes ſalins & acres, ils irritent par leur acrimonie les Fibres qu'ils arroſent. Ces Fibres irritées ſe froncent, ſe contractent, & forment des obſta-

cles au cours des Liqueurs. Ces mêmes Principes causent quelquefois tant d'effervescence & de raréfaction dans le Sang ralenti, qu'il gonfle extraordinairement les Artéres sanguines, & dilate les Artéres lymphatiques, au point que la partie rouge s'introduit facilement dans ces derniers Vaisseaux; & comme elle ne peut pas y couler aussi librement que la Lymphe, elle y séjourne, elle s'y amasse & produit par conséquent des Tumeurs inflammatoires.

ARTICLE TROISIÉME.

Des Signes Diagnostics & Prognostics des Tumeurs.

LEs Signes Diagnostics des Tumeurs externes se déduisent de la comparaison qu'on en fait avec l'état naturel, ou avec la partie saine; ou du changement que la vue, le toucher & l'ouïe y découvrent, ou de ce que le malade y sent. Cependant lorsqu'on voit une éminence ou une élévation qui ne paroissoit point auparavant, il faut examiner si ce n'est pas une

Tumeur produite par le déplacement ou l'iſſue de quelque partie molle, comme il arrive dans les Hernies; ou par la préſence de quelque Os luxé, fracturé; ou par l'introduction de quelque Corps étranger. Quand la Tumeur ne reconnoit aucune de ces cauſes, on peut conclure qu'elle eſt humorale. On connoit l'eſpéce d'Humeur, qui fait la Tumeur, par la couleur, la douleur, la dureté, ou la molleſſe. Celle qui eſt rouge, élevée, dure & douloureuſe, eſt une Tumeur inflammatoire ou un Phlegmon cauſé par le Sang. Celle qui eſt molle, rouge, étendue, peu élevée, accompagnée d'une douleur brulante, & à laquelle l'impreſſion du doigt, laiſſe pour un inſtant une marque blanche, eſt un Eryſipéle produit par un Sang bilieux & acre. Celle qui eſt blanche, molle, ſans douleur, & ſur laquelle l'impreſſion du doigt reſte quelque tems, eſt un Oedême cauſé par la Lymphe ou la Séroſité. Si l'impreſſion du doigt n'y laiſſe aucune foſſe, qu'au contraire elle revienne ſur le champ, comme un Ballon ou une Veſſie pleine d'Air, & qu'on y remarque même

un certain bruit ſemblable à celui que fait le Parchemin ſec, c'eſt un Emphyſême. Celle, enfin qui eſt dure, ſans douleur & ſans changement de couleur, ou qui eſt inégale, livide, luiſante, eſt un Skirrhe produit par une Lymphe viſqueuſe, groſſiére & mélancolique. Nous caractériſerons encore plus particuliérement les Signes de chaque Tumeur, quand nous en parlerons.

Les tems que parcourent les Tumeurs appartiennent auſſi-bien au Diagnoſtic qu'au Prognoſtic ; auſſitôt qu'on les voit, il faut connoître leur état préſent pour diriger ſes Indications. Toutes les Tumeurs parcourent ou devroient parcourir quatre Tems; le Commencement, l'Accroiſſement, l'Etat ou Vigueur & le Déclin ou Diminution. Le Commencement eſt lorſque la Tumeur commence à s'élever & que les ſymptômes ſont encore légers. L'Accroiſſement eſt quand la Tumeur augmente de plus en plus, & que les ſymptômes deviennent plus conſidérables. L'Etat ou la Vigueur eſt lorſque la Tumeur & ſes ſymptômes ſont par-

venus à leur plus haut dégré d'accroiſſement & de force, ſans augmenter. Enfin le Déclin eſt lorſque la Tumeur & les ſymptômes diminuent: mais on doit obſerver qu'il n'y a que les Tumeurs guériſſables qui puiſſent parcourir tous ces Tems; les mortelles & les incurables n'ont que les deux ou trois premiers. Par exemple, les Parotides qui ſurviennent aux Fiévres malignes; les Bubons & les Charbons qui ſe manifeſtent en tems de Peſte, emportent ſouvent les Malades, dans leur accroiſſement ou dans leur état. Il faut encore remarquer que les Tumeurs inflammatoires parcourent beaucoup plus promptement leurs Tems que les Tumeurs froides, puiſque celles-ci durent ſouvent pluſieurs années, quelquefois toute la vie.

Pour établir ſon Prognoſtic & prévoir les événemens des Tumeurs, il faut ſçavoir qu'elles ſe terminent toutes par une des cinq maniéres ſuivantes: 1°. Par *Réſolution;* 2°. par *Suppuration;* 3°. par *Endurciſſement;* 4°. par *Putréfaction, Gangréne* ou *Sphacéle;* 5°. par *Déliteſcence.*

La Réſolution, événement le plus avantageux qui puiſſe arriver aux Tumeurs, eſt un relâchement du tiſſu de la partie tuméfiée, & une diſſipation de l'Humeur morbifique qui eſt aſſez atténuée & ſubtiliſée, pour s'exhaler par la tranſpiration en forme de vapeurs, ou pour reprendre inſenſiblement la voie de la circulation que les racines des Veines ſanguines & lymphatiques lui préſentent. Les Signes de la Réſolution ſont: 1°. La diminution de la Tumeur, de la chaleur, de la douleur, de la tenſion, de la dureté, de la pulſation & des autres ſymptomes, à l'égard des Tumeurs inflammatoires. 2°. La démangeaiſon de la peau, qui eſt légérement irritée par l'acrimonie de l'Humeur qui tranſpire. 3°. La liberté & la légéreté de la partie affligée. 4°. La moëteur ou eſpéce de roſée qui ſe trouve ſur la peau & ſur les emplâtres. Ces deux derniers Signes, ainſi que la diminution de la Tumeur, ſont les marques de la réſolution des Tumeurs froides.

La Suppuration eſt une converſion ou un changement de l'humeur mor-

bifique en Pus, ou en une matiere purulente qui lui eſt analogue; c'eſt une décompoſition du Sang arrêté dans la Tumeur avec ſa partie blanche ou lymphatique. Cette décompoſition eſt l'effet de l'action du Cœur, de la Syſtole ou Réaction des Artéres, & du mouvement Inteſtin du Liquide. Le Cœur à chaque battement pouſſe toujours de nouveau Sang à la partie engorgée. Ce Sang ne pouvant continuer ſon chemin, à cauſe de l'obſtacle qu'il y trouve, gonfle & diſtend extraordinairement les extrémités des Artéres; ces Vaiſſeaux fort élaſtiques, ſe contractent avec la même force qu'ils ont été dilatés, & par leur Réaction ou leur Syſtole, preſſent & compriment le Liquide qu'ils contiennent. Ce Liquide éprouve donc alternativement de la part du Cœur & des Artéres de nouveaux coups, qui le froiſſent & qui l'agitent; & ces coups agiſſent non-ſeulement ſur lui, mais auſſi ſur-tout celui qui ſéjourne dans la Tumeur. Les Fibres mêmes de toute la partie engorgée, étant extrêmement diſtendues, contribuent encore par leurs contractions

redoublées, à l'agiter & à le briſer. Tous ces mouvemens excitent une grande chaleur qui fait conſidérablement raréfier les particules d'Air reſſerrées & renfermées dans le Sang. Ces particules Aëriennes obtenant par leur raréfaction, beaucoup plus d'eſpace & de volume qu'à l'ordinaire, en font éclater les Globules. Le Sang ſe trouve donc expoſé dans l'ouvrage de la Suppuration, à trois ſortes de mouvemens. Les deux premiers ſe font par les contractions alternatives du Cœur & des Artéres, ainſi que de toutes les Fibres de la Tumeur. Ce ſont des eſpéces de triturations, ou broyemens qui agiſſent de la circonférence au centre. Le troiſiéme s'exécute par la raréfaction de l'Air renfermé dans les Globules du Sang; c'eſt un mouvement inteſtin, une eſpéce de fermentation qui agit du centre à la circonférence. Ce ſont des Tourbillons qui tâchent de s'agrandir & d'écarter tout ce qui s'oppoſe à leur expanſion; & c'eſt ainſi que ces trois mouvemens oppoſés & alternatifs, déſuniſſent les Principes du Sang, le décompoſent & le convertiſſent en Pus.

Mais les Fibres de tous les Vaiſſeaux de la Tumeur, expoſées à l'action des mêmes mouvemens, ſubiſſent auſſi les mêmes effets; & quoiqu'elles ayent plus de conſiſtence que le Liquide qui les arroſe, elles ne laiſſent pas enfin, par tous les violens efforts qu'elles eſſuient, de ſe deſunir, de ſe briſer, de devenir elles mêmes liquides, de ſe confondre avec le Sang décompoſé, & de former avec lui la matiére du Pus. On peut croire encore que dans la deſunion des Principes du Sang, ſes parties ſalines, devenues plus libres & plus acres, agitées d'ailleurs par la chaleur de la partie, agiſſent auſſi ſur les Fibres & les déchirent.

Les ſignes de la Suppuration qui commence, ſont l'augmentation de la Chaleur, de la Douleur, de la Tenſion, de la Pulſation, de la Fiévre. Quand la Suppuration eſt faite, tous ces ſymptomes diminuent; la peau devient luiſante, blanche, mince; la Tumeur ſe ramollit & s'éléve en pointe, excepté dans les endroits où la peau eſt fort dure, & où le pus eſt profond; enfin l'on y ſent de la fluctuation.

L'endurciſſement eſt un épaiſſiſſement de l'Humeur par la diſſipation de ſa partie la plus aqueuſe & la plus ſubtile ; ce qui fait que les Molécules les plus groſſiéres s'approchent, s'uniſſent & ſe tiennent en repos les unes auprès des autres. C'eſt ſouvent l'effet des Topiques aſtringens, répercuſſifs ou trop réſolutifs ; accident qui arrive ordinairement aux Tumeurs cauſées par une humeur mélancolique. Pour lors la Tumeur diminue un peu ; elle devient plus dure, luiſante & ſans douleur.

La Putréfaction, qui eſt le plus fâcheux événement des Tumeurs, eſt une corruption de l'Humeur morbifique & de la ſubſtance même de la partie, qui ſe change en Gangréne & en Sphacéle. Elle ſe connoît par l'extinction de la chaleur naturelle dans la partie offenſée, par ſa lividité, ou ſa noirceur, par ſon inſenſibilité, & par ſa puanteur cadavéreuſe. Les ſignes qui la précédent ſont les douleurs conſidérables, les inquiétudes, la Fiévre, les inſomnies, le délire vague, les phlictaines ou veſſies qui s'élévent ſur la peau,

& d'autres ſymptomes qui dénotent une grande impureté dans les Humeurs, ou un grand obſtacle à leur circulation.

La déliteſcence, autre événement très-périlleux, eſt un reflux ſubit de l'Humeur morbifique de dehors en dedans, par des Vaiſſeaux qui la conduiſent dans la maſſe du Sang, ou quelquefois dans un autre endroit où elle forme une autre Tumeur. Cet accident arrive, ſoit à cauſe d'un air trop froid, qui reſſerre les pores de la peau, augmente le reſſort des Vaiſſeaux de l'habitude du Corps, & empêche le cours des Humeurs vers la partie, pendant qu'il repercute celles qui y étoient déja accumulées, ſoit par des aſtringens trop puiſſans, qui font le même effet; ſoit par une chaleur intérieure très-conſidérable, qui donne un mouvement ſubit à la matiére, qui la rend plus fluide, & qui après avoir dilaté les Vaiſſeaux, l'entraine par la voie de la circulation avant qu'elle ſoit digérée; ce qui fait craindre qu'elle ne s'arrête dans quelque viſcére, & n'y cauſe une obſtruction & une maladie mortelle.

On connoit la Déliteſcence des Tumeurs lorſqu'elles diſparoiſſent ou diminuent tout d'un coup, que cependant la Fiévre ſurvient ou augmente, & qu'il naît de nouveaux ſymptomes plus dangereux.

Il eſt auſſi du Prognoſtic des Tumeurs, de ſçavoir que celles qui ſont inflammatoires, & celles qui ſont molles, guériſſent plus facilement & plus promptement que les froides & les dures. Celles qui ſont élevées & en pointe au-deſſus de la ſuperficie de la peau, & qui meuriſſent également par-tout, ſont bien moins fâcheuſes que celles qui ſont enfoncées, ou étendues, ou inégales, & qui n'ont aucune diſpoſition à la ſuppuration, ou dans leſquelles il ſe forme pluſieurs petits Abſcès & des Sinus. Les Tumeurs qui diſparoiſſent & reparoiſſent après, ſont à craindre particuliérement quand elles ne reviennent pas dans le même endroit. Ce ſont des effets de la Deliteſcence dont les ſuites ſont ſouvent dangereuſes. Les Tumeurs abſcédées qui s'évanouiſſent tout d'un coup, menacent de délire & même de mort ſubite, ſi le tranſport de la ma-

tiére ſe fait au Cerveau ; ou de maladie chronique, s'il ſe fait dans quelque Viſcére de la Poitrine ou du bas Ventre. Cependant ſi la Fiévre & l'inflammation s'y joignent, il en réſulte une maladie aiguë & preſſante, ſurtout ſi l'Humeur eſt maligne. Les ſymptomes fâcheux qui ſurviennent, en font connoître le danger. Les Tumeurs qui ſont produites ou fomentées par un Virus vénérien, ſcorbutique, ſcrophuleux, cancéreux, peſtilentiel, ſont ſouvent très dangereuſes & très difficiles à guérir.

ARTICLE QUATRIÉME.

Des Symptomes des Tumeurs.

LEs Symptomes des Tumeurs inflammatoires, ſont l'Enflure, la Tenſion, l'Inflammation, la Rougeur la Pulſation, la Douleur, la Demangeaiſon, la Fiévre, le Délire, les Convulſions, la Suppuration, l'Endurciſſement, la Gangréne, le Sphacéle, la Déliteſcence, les Metaſtaſes.

1°. L'Enflure vient de la préſence

du Sang ou des autres Humeurs qui s'arrêtent & s'engagent dans la Tumeur, & même ſouvent dans le voiſinage; parce que ces Liquides y ſont toujours pouſſés par le Cœur & les Artéres, & qu'ils y trouvent un obſtacle à leur circulation; de ſorte qu'ils ſont obligés de gonfler conſidérablement tous les Vaiſſeaux, de refluer, pour ainſi dire, ſur eux-mêmes, & d'augmenter le volume de la Tumeur.

2°. La Tenſion ne peut manquer d'arriver à une partie dont tous les Vaiſſeaux ſont extrêmement gonflés de Sang ou d'Humeurs; puiſque toutes les Fibres ſont diſtenduës, écartées, alongées par ce gonflement, & que l'engorgement s'étend des plus petits tuyaux de la Tumeur, juſqu'à de plus gros.

3°. L'Inflammation eſt l'effet du mouvement du Sang ſur ſes propres parties, & ſur les Solides, & de la réaction des Solides ſur le Sang même. Ce Liquide arrêté dans les extrémités des Artéres ſanguines, & dans les lymphatiques où il s'eſt introduit, après en avoir dilaté les parois, privé du mouvement progreſſif qui entretenoit

ſa fluidité, s'épaiſſit d'abord. Par cet épaiſſiſſement les Molécules Aëriennes qui entrent dans ſa compoſition, ſe trouvent comprimées : mais comme elles ne peuvent l'être ſans faire effort pour ſe dilater & s'étendre en vertu de leur élaſticité naturelle, il ſe raréfie enſuite. Le Sang ainſi raréfié, gonfle tous les Vaiſſeaux de la Tumeur avec d'autant plus de force, qu'il eſt continuellement pouſſé par l'impulſion de celui que le Cœur & les groſſes Artéres y envoient, & qu'il s'engage dans des tuyaux Coniques, dont le retréciſſement lui offre à chaque inſtant une nouvelle réſiſtance. Les Vaiſſeaux gonflés, naturellement élaſtiques, reviennent à eux, agiſſent réciproquement ſur le Sang qui les avoit dilatés; le compriment, le battent, le froiſſent à coups redoublés, qui répondent aux Syſtoles du Cœur & des Artéres. Le froiſſement que ce Liquide éprouve, & l'agitation inteſtine que lui cauſe l'action des Tourbillons Aëriens, qu'il renferme, font deſunir ſes Principes, les mettent en état d'agir les unes ſur les autres, & d'irriter même les Fibres des Vaiſ-

ſeaux. C'eſt ce mouvement tumultueux, ce mouvement inteſtin, cette action des Liquides ſur eux-mêmes & ſur les Solides; cette réaction des Solides ſur les Liquides; enfin ces battemens, ces Syſtoles alternatives des Artéres, ces tremouſſemens, ces vibrations de toutes les Fibres, qui produiſent l'inflammation de ces ſortes de Tumeurs.

4°. La Rougeur d'une Tumeur inflammatoire, doit ſa cauſe au Sang qui gonfle le Reſeau artériel de la peau. En effet outre qu'il rend par ce gonflement les Artéres capillaires ſanguines plus viſibles, ſes Globules s'étant introduits dans les Artéres lymphatiques naturellement tranſparentes, manifeſtent ces Vaiſſeaux en les dilatant & leur communiquant leur couleur rouge.

5°. La Pulſation ne conſiſte que dans les battemens ou les Syſtoles alternatives & redoublées des Artéres ſanguines de la Tumeur, cauſées par les impulſions réïtérées du Sang que le Cœur chaſſe.

6°. La Douleur eſt excitée par les divulſions, les irritations que les Fibres

nerveuſes éprouvent pendant l'inflammation. Plus les Fibres ſont étendues, tiraillées, plus leur extenſion & leur divulſion approchent de la rupture, plus auſſi la douleur eſt vive.

7°. La Démangeaiſon qui accompagne ſouvent les Tumeurs inflammatoires, particuliérement les Eryſipélateuſes, dépend d'une légére irritation, que les parties ſalines de la Lymphe font ſur les Houpes nerveuſes de la peau. Comme ces parties ſont un peu émouſſées par les Molécules rameuſes & ſulphureuſes qui les envelopent; les irritations qu'elles cauſent ne ſont capables que d'exciter ſur l'Ame une ſenſation qui tient le milieu, entre le plaiſir & la douleur; parce qu'elles ne conſiſtent que dans de légers trémouſſemens de ces Mammelons nerveux. Si la démangeaiſon eſt continuelle, outre l'inquiétude & l'inſomnie qu'elle procure, elle oblige le Malade de ſe grater & d'augmenter l'inflammation de la Tumeur.

8°. La Fiévre, ſymptome aſſez ordinaire aux Tumeurs inflammatoires, reconnoît ici deux cauſes, la dou-

leur & l'engorgement des Vaiſſeaux. Quand la douleur eſt conſidérable, tout le genre nerveux en eſt irrité; les Eſprits & le Sang en ſont troublés & agités, le Pouls devient plus fréquent & plus dur, en quoi conſiſte principalement la Fiévre. Lorſque les Vaiſſeaux engorgés empêchent la circulation du Sang dans la partie affectée; le cœur & les Artéres battent avec plus de violence, plus de célérité & plus de fréquence, pour ſurmonter la réſiſtance que les Vaiſſeaux obſtrués leur oppoſent, & par conſéquent la Fiévre ſurvient & ſubſiſte dans la même proportion.

9°. Le Délire eſt une ſuite de l'irritation du genre nerveux & de l'agitation des Eſprits, en conſéquence des violentes douleurs que le Malade a ſouffertes, ſur-tout lorſque les Tumeurs offenſent des parties très-ſenſibles, comme les Nerfs, les Membranes, les Tendons, les Aponevroſes. Les impreſſions qu'elles communiquent au Cerveau, troublent tellement les idées, que l'imagination en eſt bleſſée. Le Délire eſt auſſi toujours le funeſte effet de la Gangrene & du

Sphacéle. Alors les parties putrides & malignes communiquées jusqu'au Cerveau par la voie de la circulation, irritent le Principe des Nerfs, déréglent le mouvement paisible des Esprits, & font naître des idées si absurdes, que la Raison en est altérée, & que les Malades s'imaginent voir des Spectres & des Objets extraordinaires qui les inquiétent beaucoup.

10°. Les Convulsions peuvent survenir aux Tumeurs, lorsqu'elles attaquent des parties extrêmement sensibles. Alors les Nerfs agacés, irrités, tiraillés, font contracter les Muscles auxquels ils se distribuent, & donnent naissance aux mouvemens Spasmodiques: mais ce symptome est rare & très-dangereux.

11°. La Suppuration des Tumeurs succéde à leur inflammation. C'est un changement du Sang arrêté ou extravasé & converti en Pus; c'est-à-dire, en une matiére putride, visqueuse, un peu grasse, mais savonneuse & dissoluble dans l'eau. Elle est plus ou moins liquide, suivant que la Lymphe ou la Sérosité y dominent. Ce changement ou cette décomposition du

Sang, ſe fait de la maniére qu'il a été dit dans l'Article précédent.

12°. L'Endurciſſement n'arrive guéres aux Tumeurs inflammatoires. Elles ſe terminent le plus ſouvent par la réſolution ou par la ſuppuration : mais les Tumeurs froides y ſont ſujettes, quand elles ſont cauſées par une Humeur groſſiére, fixe & terreſtre, telle qu'eſt la Mélancolie ou Atrabile fixe, qui n'étant point propre à s'échauffer, réſiſte à l'action des Solides & au mouvement inteſtin de ſes Principes ; ſur-tout lorſque ſes parties les plus aqueuſes & les plus ſubtiles ſe diſſipent ; & laiſſent les parties groſſiéres en état de s'approcher, de s'unir enſemble, & d'acquerir un certain repos. Voyez auſſi l'Article précédent.

13°. La Gangréne & le Sphacéle, qui ne différent qu'en ce que le premier accident eſt un commencement de mortification ; & le ſecond, une mortification entiére, ſurviennent quelquefois aux Tumeurs inflammatoires, principalement pendant les grandes chaleurs. Ce ſont de funeſtes effets d'une inflammation exceſſive. Alors les Vaiſſeaux de la partie tumé-

fiée, ſont ſi gonflés & ſi engorgés par l'abondance & la raréfaction du Sang, que la circulation y ceſſe, & que les Eſprits ne s'y diſtribuent plus par la trop grande compreſſion des Nerfs; de ſorte qu'elle ne participe plus à la vie commune à tout le corps. Le grand froid peut produire le même ſymptôme, en condenſant & en coagulant tous les Liquides, & en interceptant leur mouvement progreſſif. Une forte Contuſion qui froiſſe & détruit tous les Vaiſſeaux, eſt auſſi capable d'arrêter le cours des Liqueurs & d'occaſionner ce triſte accident. Il y a bien d'autres cauſes de Gangréne & de Sphacéle, mais elles n'ont guéres lieu ici.

14°. La Déliteſcence qui ſe fait quand les Tumeurs diſparoiſſent tout d'un coup, comme nous l'avons expliqué dans l'Article précédent, menace ſouvent de Métaſtaſes dangereuſes; c'eſt-à-dire, de reflux & de tranſport de l'Humeur morbifique ſur quelque Viſcére, où elle peut cauſer des Tumeurs, des Skirrhes, des Inflammations, des Abſcès, des Ulcéres. Ces Métaſtaſes ſe font auſſi quelquefois

ſur les parties externes, où il ſe trouve des Glandes conglobées, ou conglomerées. Cet accident eſt aſſez ordinaire aux Tumeurs malignes vénériennes ou peſtilentielles.

Les Tumeurs froides ne ſont pas accompagnées ni ſuivies d'un ſi grand nombre de ſymptômes que les inflammatoires, à moins que l'inflammation ne s'y joigne ; alors elles peuvent devenir douloureuſes, ſuppurer, dégénérer en Ulcéres malins, carcinomateux, ſcrophuleux, ſcorbutiques. La Gangréne y peut même ſurvenir, particuliérement à l'Oedême, quand la Sérolité devenue acre par ſon ſéjour, relâche non ſeulement les Fibres, mais auſſi les ronge & les corrode, ou les flétrit & empêche le cours du Sang & des Eſprits. Nous parlerons encore des ſymptômes de ces Tumeurs en traitant de chacune en particulier.

ARTICLE CINQUIÉME.

Cure générale des Tumeurs.

LEs Indications qu'on doit avoir dans la cure générale des Tumeurs

ſont, 1°. de détourner dès le commencement, mais avec précaution, les Humeurs qui s'y portent; 2°. de réſoudre, s'il eſt poſſible, celles qui s'y ſont arrêtées; 3°. de procurer la ſuppuration ſi la Tumeur y eſt diſpoſée, & ſi la réſolution n'a pas lieu; 4°. de donner iſſue au pus qui s'y eſt formé; 5°. de mondifier, incarner & cicatriſer l'Ulcére qui en réſulte.

On ſatisfait à la premiére Indication par la Saignée, la Diéte, les Emolliens, les évacuans, les Réſolutifs & les Répercuſſifs. La Saignée, particuliérement la Révulſive, apporte un prompt ſoulagement; lorſque les Tumeurs ſont cauſées par fluxion, & qu'elles ſont inflammatoires. Elle détourne le Sang de la partie affligée; elle diminue la Plethore, deſemplit par conſéquent les Vaiſſeaux, relâche les Fibres, rétablit la circulation, & diſſipe l'enflure, la tenſion, la douleur & les autres ſymptomes. Plus l'inflammation eſt conſidérable, plus on doit faire de fréquentes & copieuſes Saignées dès le commencement, ayant égard aux forces

forces & à l'âge du Malade. On lui fera observer une Diéte exacte. Plus on diminue la quantité des alimens, plus on dérobe de matiére à la fluxion. On le privera donc d'alimens solides, & on joindra à la Saignée & à la Diéte l'usage des délayans, humectans & rafraichissans, lui défendant le Vin, les liqueurs spiritueuses & tout ce qui est capable d'augmenter le mouvement des Solides ou des Liquides. S'il est cacochyme, qu'il ait un dégoût, une amertume de bouche & d'autres simptomes qui dénotent que les premiéres voies sont chargées d'Humeurs excrémenticielles & bilieuses, on emploiera les Evacuans tels que sont les Purgatifs, appellés Minoratifs, aiguisés même de quelques grains de Tartre stibié, les lavemens émolliens & ensuite les Diurétiques.

Les Répercussifs & les Révulsifs empêchent aussi le cours des Humeurs sur la partie: mais il ne faut s'en servir que dans les commencemens & avec précaution; c'est-à-dire, 1°. pourvu qu'il n'y ait point de Gangréne à craindre; 2°. que les Tumeurs ne soient point critiques; 3°. qu'elles ne

ſe forment point aux Emonctoires, comme aux Parotides, aux glandes des Aines, des Aiſſelles & du Col; 4°. que l'Humeur ne ſoit point maligne, comme celle du Bubon peſtilentiel ou vénérien, du Charbon, de la morſure d'un Animal enragé, du Serpent, du Scorpion; 5°. que la douleur ne ſoit point trop violente. Il faudroit alors calmer & adoucir plutôt que de répercuter; 6°. que le Malade ne ſoit point cacochyme; 7°. que ce ne ſoit point une éruption à la peau, comme la Galle, les Dartres, la Rougeole, la petite Vérole. Dans tous ces cas, la matiére rentrée en dedans pourroit ſe jetter ſur quelque Viſcére, cauſer une Maladie très-fâcheuſe & même mortelle.

Les Tumeurs produites par une Humeur épaiſſe, viſqueuſe & fixe, qui s'accumule par congeſtion, ne reçoivent guére de ſoulagement des Répercuſſifs. Il eſt même à craindre qu'elles ne s'endurciſſent encore davantage, qu'elles ne deviennent Skirrheuſes & ne dégénérent en Cancer.

La ſeconde Indication, qui conſiſte à réſoudre les Humeurs arrêtées

& accumulées dans la Tumeur, doit être suivie préférablement à toute autre comme la plus avantageuse, pourvu qu'elles ne soient ni trop épaisses ni trop abondantes; car les résolutifs étant composés de parties émollientes, subtiles & volatiles, qui relâchent, pénétrent & ouvrent les pores de la peau, atténuent les Liquides, les rendent plus fluides, & les font dissiper par la transpiration, ou rentrer dans les Vaisseaux de retour, il pourroit arriver que la partie des Humeurs la plus aqueuse & la plus tenue se dissiperoit, & que le reste s'épaissiroit & formeroit un Skirrhe. Il ne faut pas non plus tenter la résolution des Tumeurs malignes. L'Humeur qui se communiqueroit à la masse du Sang, seroit capable de produire des Métastases dangereuses.

La troisiéme Indication, c'est-à-dire, celle qui nous engage à faire suppurer les Tumeurs, doit s'exécuter au plutôt, lorsquelles y sont disposées, & que la Résolution n'a pas lieu. Cette disposition à la suppuration se trouve souvent dans les Tumeurs inflammatoires. Observez cependant

que, quoique la réſolution des Tumeurs Skirrheuſes ſoit difficile, il n'eſt pas prudent de travailler à les faire venir à ſuppuration, crainte qu'elles ne dégénérent en Cancers. Pour parvenir à faire ſuppurer les Tumeurs, on applique deſſus des Topiques humides & émolliens, capables de relâcher & de ramollir la peau, de fondre l'Humeur viſqueuſe & indigeſte, & d'augmenter le battement des Artéres, en quoi conſiſte principalement la vertu des Suppuratifs & Chalaſtiques. On provoque auſſi la Suppuration par le moyen des Emplâtres, des Onguens & d'autres Topiques onctueux, qui en bouchant les pores de la peau & s'oppoſant à la tranſpiration, augmentent la chaleur de la partie & le battement des Artéres, retiennent dans la Tumeur les parties les plus ſubtiles & les plus volatiles qui atténuent les plus groſſiéres. On verra dans les Chapitres ſuivans des exemples de toutes ces ſortes de Remédes.

Quand on connoît que le Pus eſt formé, on a la quatriéme Indication à remplir, c'eſt-à-dire, qu'il

faut donner iſſue à la matiére purulente, en ouvrant la Tumeur dégénérée en Abſcès, à moins qu'elle ne s'ouvre ſuffiſamment d'elle-même. Pour faire cette Opération on ſe ſert du Biſtouri, ou de la Lancette à Abſcès, ou du Cautére potentiel. Avant que de l'entreprendre, il faut examiner lequel des deux, ou du Fer ou du Cauſtique, eſt le plus convenable; & en quel tems, & de quelle maniére on doit la faire. Le Cautére potentiel eſt plus ſeur & plus efficace dans les Tumeurs malignes qui ont de la peine à ſuppurer entiérement; il attire & digére en même tems la matiére. On pourra l'employer auſſi pour les Malades qui craignent extrêmement la vue & les approches du Fer. Dans les autres occaſions, l'ouverture par le Fer eſt à préférer. Elle eſt plutôt faite; on la dirige mieux, & le ſoulagement en eſt plus prompt.

A l'égard du tems de l'Opération, ſoit par le Fer, ſoit par le Cauſtique, il faut la faire auſſi-tôt que la ſuppuration eſt accomplie, crainte que le Pus ne ronge trop en dedans &

ne faſſe des Sinus ; & même ſi la Tumeur eſt maligne ou virulente, comme le Bubon peſtilentiel ou le vénérien, il ne faut pas attendre une parfaite maturité, qui n'eſt toujours que trop lente ; il eſt à propos d'en faire l'ouverture dès que la fluctuation eſt manifeſte, & que la ſuppuration eſt preſque finie ; de peur que la malignité ne rentre & ne ſe communique dans la maſſe du Sang. Cependant nous n'approuvons pas ceux qui tombent dans une autre extrémité. Ils ouvrent ces ſortes de Tumeurs auſſi tôt qu'elles commencent à ſuppurer, pendant que la moitié ou les deux tiers de leur volume, ſont encore très-durs. En ſuivant cette méthode, il arrive que les Fibres diviſées par l'ouverture ſe retirent ; que l'entrée de l'air & l'iſſue du peu de matiére purulente qui s'y trouve, les font deſſécher, froncer & reſſerrer ; que les Vaiſſeaux reſtent toujours engorgés ; que les Artéres perdent leur mouvement de Diaſtole & de Syſtole dans l'endroit où ſe faiſoit la Suppuration ; qu'elles ceſſent de battre, de broyer & d'atténuer

les Liquides ; que par conſéquent les Humeurs épaiſſes, cruës & indigeſtes ne peuvent preſque plus acquérir la coction qui leur étoit néceſſaire pour ſe convertir en Pus. Auſſi ces Tumeurs reſtent-elles longtems endurcies, particuliérement quand elles occupent des Glandes, & l'on a beaucoup de peine à les faire ſuppurer. Au lieu que l'Abſcès n'étant point ouvert, toutes les cauſes de la ſuppuration ſubſiſtent ; le mouvement inteſtin des Humeurs y eſt entretenu, les particules d'air s'y raréfient davantage, leurs Tourbillons acquiérent de plus en plus de la force & la communiquent aux Liquides épaiſſis, la chaleur y eſt conſervée, & l'ouvrage de la Suppuration en eſt incomparablement plus prompt.

La maniére de faire l'Opération par le Fer, conſiſte 1°. à faire l'ouverture dans l'endroit le plus mou & le plus éminent de l'Abſcès, c'eſt-à-dire, où la collection du Pus eſt la plus conſidérable & la peau plus émincée. La douleur y eſt moins grande. 2°. L'inciſion doit s'étendre principalement juſqu'à la partie la plus dé-

clive de l'Abſcès, afin que le Pus ait plus de liberté & plus de pente à couler. 3°. Il faut ſuivre, autant qu'il eſt poſſible, la direction des Fibres dans les Muſcles; la réunion s'en fait plus promptement & plus facilement, & la cicatrice n'en eſt pas ſi difforme. 4°. On tachera d'éviter les troncs ou les branches conſidérables de Veines & d'Artéres, dont l'ouverture ne manqueroit pas de cauſer une Hémorragie; & l'on prendra garde de ne point couper les Nerfs ni les Tendons, pour ne pas faire périr le ſentiment ou le mouvement de la partie.

Quand les Abſcès ſe trouvoient conſidérables & contenoient beaucoup de matiére épanchée, on recommandoit autrefois de ne pas l'évacuer en entier, mais à différentes repriſes; de peur que les forces ne ſe trouvaſſent tout d'un coup épuiſées par une évacuation trop abondante & trop prompte. *Voyez l'Hiſt. de la Médecine par M. Freind, p.* 192. Aujourd'hui l'expérience ayant fait connoître le contraire; on ne fait point de difficulté de faire d'abord ſortir tout le Pus. S'il ſurvient quelque Li-

pothymie, elle n'eſt occaſionnée que par la crainte qu'a le Malade, ou par la douleur qu'il ſouffre dans l'Opération ; puiſqu'il ſupporte ſouvent d'autres évacuations plus copieuſes, ſans ſe trouver mal.

Pour remplir la cinquiéme Indication, quand le Pus eſt évacué, on déterge, on mondifie, on incarne & on cicatriſe l'Ulcére par les Remédes convenables à chaque genre & à chaque eſpéce de Tumeur, comme nous le dirons dans la ſuite. On évitera de tamponer ou de comprimer trop la partie.

Nous avons diviſé les Tumeurs en quatre genres ; nous allons traiter de chacun en particulier, dans autant de Chapitres ſéparés, & nous rapporterons toutes leurs eſpéces à la fin des Chapitres.

CHAPITRE SECOND.

Du Phlegmon.

PHlegmon, en Grec φλεγμονή *Phlegmone*, (mot que les Latins ont conſervé,) eſt la même choſe

qu'*Inflammation.* Il ſignifie en général, une chaleur immodérée, même ſans Tumeur, auquel cas on l'appelle plus communément *Phlogoſe*, φλόγοσις : mais quand l'inflammation eſt accompagnée de Tumeur, on la nomme plus particuliérement *Phlegmon.*

Le Phlegmon eſt une Tumeur inflammatoire, rouge, ordinairement luiſante, ferme, tendue, arrondie, accompagnée de douleur & de pulſation. Elle occupe non ſeulement les Tégumens; mais auſſi les Muſcles. Fernel, *De externis Corporis affectibus, cap.* 2. dit que le Phlegmon eſt gros comme un œuf de Poule. Il l'eſt plus ou moins ſuivant la partie qu'il occupe, ou l'abondance de l'Humeur qui le produit.

La Cauſe prochaine & conjointe du Phlegmon, eſt une abondance de Sang accumulé par fluxion dans une partie. Ce Sang peut être chargé plus ou moins de parties hétérogenes; ce qui a donné lieu aux Anciens de diviſer le Phlegmon en *Vrai* ou *Légitime*, & en *Faux* ou *Bâtard.* Le Vrai eſt celui dans lequel la partie globuleuſe

du Sang domine sur les autres Principes. Le Faux ou Bâtard est celui qui reconnoît pour cause un Sang imprégné de Bile, de Pituite ou de Mélancolie; ce qui le rend participant de l'Erysipéle, de l'Oedême, ou du Skirrhe.

L'accumulation du Sang qui produit le Phlegmon, peut être occasionnée par des causes internes ou externes. Les internes sont la Plethore, la raréfaction du Sang, ou son épaississement. Mais il faut outre cela, une disposition particuliére dans une partie, pour que le Sang s'y arrête & s'y accumule plutôt que dans une autre. Cette disposition peut dépendre de l'engorgement de quelques petits Vaisseaux cutanés, procuré par leur irritation, leur compression, leur tension, leur divulsion, ou par un défaut de transpiration.

Voici de quelle maniére les Causes antécédentes internes agissent, pour produire le Phlegmon. Quand le Sang est trop abondant, trop raréfié ou trop épais, qu'il trouve dans un endroit quelqu'obstacle à son cours; il gonfle outre mesure les extrémités

des Artéres ſanguines, & s'y engorge. Ce gonflement fait néceſſairement dilater l'embouchure des Artéres lymphatiques qui n'en ſont qu'une continuation. La partie rouge ou globuleuſe du Sang s'introduit facilement avec la Lymphe dans ces derniers Vaiſſeaux; parce qu'alors ſon impulſion eſt ſupérieure à la réſiſtance qu'ils peuvent lui faire. Comme les tuniques des Vaiſſeaux lymphatiques ſont incomparablement plus fines, plus minces & plus délicates que celles des Artéres ſanguines, qu'elles ne jouiſſent pas du même reſſort & du même mouvement ſyſtaltique, le Sang s'y engorge ſans peine, les dilate extraordinairement & y ſéjourne; ce qui cauſe la rougeur, la dureté, la tenſion, l'inflammation & la douleur. En effet, le nombre des Vaiſſeaux lymphatiques étant beaucoup plus grand que celui des Vaiſſeaux ſanguins, il eſt aiſé de concevoir que ſi ces premiers Vaiſſeaux ſe trouvent remplis de Sang, au lieu d'une Lymphe claire & tranſparente qui les rendoit imperceptibles; la partie doit venir plus rouge. Elle eſt auſſi plus

ferme & plus tendue, à cauſe de la plénitude extraordinaire de tous les Vaiſſeaux. L'inflammation accompagne la Tumeur, puiſque le Sang y afflue en plus grande quantité; qu'il pénétre même dans des Vaiſſeaux où il n'avoit pas coutume d'entrer; qu'il y ſouffre une agitation conſidérable, tant par ſon mouvement inteſtin, que par le battement des Artéres ſanguines & l'oſcillation des Fibres. Enfin ſi l'on fait attention que les Vaiſſeaux lymphatiques rempent toujours entre des Membranes unies par des Fibres, dont la diſpoſition forme le tiſſu cellulaire qu'on remarque entr'elles, on peut aiſément comprendre que les Vaiſſeaux lymphatiques engorgés de Sang & extrêmement dilatés, rendent non-ſeulement la partie plus tendue, mais écartent auſſi les filets du tiſſu cellulaire juſqu'à les faire rompre quelquefois, ou du moins à leur cauſer un tiraillement conſidérable; divulſion qui excite d'autant plus de douleur, que ces Fibres ſont plus fortement tendues, & qu'elles approchent plus de leur rupture. Cette douleur eſt pulſative; parce que les

battemens du Cœur & des Artéres qui pouſſent avec force le Sang toujours en avant, ſont autant de coups redoublés qui renouvellent & augmentent à chaque inſtant la divulſion des Fibres.

Les Cauſes externes du Phlegmon ſont les coups, les chutes, les diſtenſions, les divulſions, les irritations, les compreſſions, les plaies, les brulures, les cautériſations & autres choſes ſemblables qui compriment, tordent, étendent, étranglent, froiſſent, déchirent, dérangent, détruiſent les Fibres ou les Vaiſſeaux d'une partie; en ſorte que le Sang ne trouvant plus ſon cours libre des Artéres aux Veines, eſt contraint de s'y arrêter, de s'y accumuler, de forcer les Vaiſſeaux lymphatiques, de s'épancher quelquefois & de s'extravaſer, accident ordinaire aux fortes contuſions. On peut ajouter au nombre des cauſes externes, une chaleur vive & ſubite comme celle des coups de Soleil qui raréfient extraordinairement le Sang & la Lymphe, & font dilater conſidérablement leurs Vaiſſeaux. Le grand froid, par une rai-

ſon contraire, peut cauſer le Phlegmon, en reſſerrant les Vaiſſeaux externes, y coagulant les liquides, interceptant leur circulation,& formant un obſtacle au cours de ceux qui y abordent toujours. Les grandes douleurs, comme celles des Dents ou des Jointures, ſont auſſi capables de produire cette maladie. Alors les Nerfs irrités par quelque humeur acre, ou par la tenſion & les divulſions qu'ils ſouffrent, reſſerrent & étranglent tous les Vaiſſeaux, particuliérement les Capillaires, & donnent occaſion au Sang de s'engager dans la partie douloureuſe de la maniére que nous l'avons dit.

La Fiévre ſe joint ſouvent au Phlegmon par les raiſons que nous avons alléguées dans le Chapitre précédent, Article quatriéme, où l'on peut voir les autres ſimptomes qui accompagnent cette Tumeur ou qui peuvent y ſurvenir.

Le Diagnoſtic du Phlegmon eſt facile à établir ſur la définition que nous en avons donnée. Voyez auſſi l'Article troiſiéme du Chapitre précédent. On le diſtingue des autres

Tumeurs phlegmoneuſes par les ſignes qui ſont particuliers à celles-ci.

Le Prognoſtic ſe fonde ſur les obſervations ſuivantes. Lorſque l'Humeur qui fait le Phlegmon eſt peu abondante, qu'elle ne pénétre pas trop avant, & que le Malade n'eſt point cacochyme, ni infecté de Virus vénérien, ſcrophuleux ou ſcorbutique, il y a lieu d'eſpérer que la Tumeur prendra la voie de la réſolution, qui eſt la meilleure; ou du moins celle d'une louable ſuppuration. Quand la rougeur, la chaleur, la douleur & la pulſation ceſſent tout d'un coup avec diminution de la Tumeur, ſans que le malade en ſoit mieux; cette déliteſcence doit faire craindre quelque dangereuſe métaſtaſe. Si ces ſimptomes diminuent peu à peu, & que la Tumeur s'endurciſſe, elle devient Skirrheuſe. Si ces mêmes accidens viennent à ceſſer, que cependant le volume de la Tumeur reſte à peu près égal, & que ſa couleur rouge ſe change en livide, avec des Phlictaines à la peau, inſenſibilité & mauvaiſe odeur; on doit appréhender la Gangréne & le Spha-

céle. Lorſque le Phlegmon eſt cauſé par un Sang épais, groſſier & viſqueux, & qu'on y applique imprudemment des Répercuſſifs ou des Réſolutifs trop forts, il s'endurcit ſouvent & dégenere en Skirrhe. Moins l'Humeur qui cauſe le Phlegmon à de conſiſtence, plutôt la Tumeur vient à ſuppuration. Le Phlegmon qui attaque les Ligamens ou les Glandes, ne ſuppure pas ſi facilement que celui qui vient aux chairs ; ces premiéres parties étant d'une tiſſure plus ferme & moins ſanguine, ne ſont pas ſi ſujettes à la Phlogoſe qui accélére la Suppuration. Voyez auſſi l'Article troiſiéme du Chapitre précédent.

Pour guérir le Phlegmon, il faut faire attention à deux choſes ; premiérement au Sang qui ſe porte trop abondamment à la partie offenſée ; ſecondement à celui qui s'y eſt déja accumulé. Il faut détourner le premier & délivrer la partie du ſecond. On ſatisfait à la premiere Indication, en diminuant promptement l'abondance du Sang par la Saignée qu'on réïtére autant que la violence de la Fluxion, & la véhémence de la dou-

leur l'exigent, & que les forces du Malade le permettent. S'il se mêle avec le Sang, quelques humeurs nuisibles qui l'altérent, comme il arrive à ceux qui sont cacochymes, & que la Fiévre soit modérée, on les évacuera par des Purgatifs convenables appellés *Minoratifs*. On prescrira en même tems une diéte exacte, humectante & rafraichissante, tant pour diminuer la quantité du Sang, que pour calmer son agitation & lui concilier une louable fluidité. On défendra l'usage du Vin & des autres Liqueurs spiritueuses propres à augmenter les Fluxions. On entretiendra le Ventre libre.

La seconde Indication qui consiste à délivrer la partie affectée de l'humeur qui s'y est accumulée, exige des Topiques convenables, qui doivent être différens selon le tems de la Tumeur & la différente disposition où elle se trouve. Au commencement on y applique des Répercussifs modérés, pour détourner la Fluxion, rafraîchir la partie trop échauffée, calmer les douleurs, resserrer les Fibres & les Vaisseaux, pour les em-

pêcher de recevoir le Liquide qui y afflue. Tels ſont l'Oxicrat, le Vinaigre de ſureau, le Vinaigre roſat, les Sucs de Plantain, de Pourpier, de Laitue, d'Oſeille, de Morelle de grande Joubarbe, l'Eau de Sperme de Grenouilles, le Phlegme de Saturne : mais tous ces Remédes agiſſent avec plus de ſureté, quand on y mêle quelques Reſolutifs comme une ſixiéme partie d'Eſprit de vin, ou une quatriéme partie d'Eau de vie ſimple ou camphrée. Appliqués ſeuls, ils pourroient coaguler le Sang, éteindre la chaleur naturelle, & donner occaſion à la congeſtion des Humeurs, qui feroit dégénérer le Phlegmon en Tumeur Skirrheuſe ; c'eſt pourquoi il faut éviter les Aſtringens trop forts, comme le Bol d'Arménie, la Terre ſigillée, le Sang de Dragon, l'Acacia, les Noix de Galles & autres ſemblables qui reſſerrent trop les Vaiſſeaux capillaires & les pores de la Peau. On doit éviter auſſi les Huileux & les Onctueux ſeuls, qui en bouchant les pores & s'oppoſant à la tranſpiration, augmentent la chaleur, la douleur & l'inflammation. Cependant

l'Onguent rolat & le Cérat rafraîchiſſant de Galien, lavé dans l'eau de Morelle avec un peu de Vinaigre & de Camphre, ne laiſſent pas de produire un bon effet au commencement; ils ſont Onctueux, ils ſe trouvent auſſi chargés de parties Aſtringentes, & en même tems, Réſolutives.

Quoique les Répercuſſifs puiſſent avoir lieu au commencement du Phlegmon, il faut cependant prendre garde qu'il n'y ait point de contre-Indications qui en défendent l'uſage; par exemple, ſi la Tumeur étoit critique, ou maligne, ou voiſine de quelque partie Noble; ou que le Malade fût très-cacochyme; il n'y auroit pas de ſureté à les employer. L'Humeur rentrée en dedans pourroit faire un dépôt très-dangereux ſur quelque Viſcére ou ſur quelqu'autre partie.

Lorſque le Phlegmon croît ſans aucune diſpoſition à la ſuppuration, il faut tacher de réſoudre l'Humeur accumulée dans la partie: pour cet effet on emploiera les Réſolutifs ordinaires, tels que ſont les feuilles d'Althæa, de Mauves, d'Aneth, d'Auronne, d'Abſynthe, de Fénouil, de

Scordium, d'Origan, les fleurs de Camomille, de Melilot, de Sureau, de Bouillon blanc, les Semences de Carvi, de Cumin, de Fœnugrec. Remarquez qu'il eſt néceſſaire d'ajouter des Emolliens & relachants aux Réſolutifs chauds & aromatiques, qui ſeuls augmenteroient la tenſion & le froncement des Fibres & des Vaiſſeaux déja trop irrités; & bien loin de leur faire lacher priſe, ils rendroient leur engorgement plus conſidérable, & ne manqueroient pas d'exciter une plus grande inflammation. Pour compoſer des Réſolutifs convenables, on pourra donc ſuivre cet exemple.

℞ *Feuilles de Mauves, de Guimauves, de Seneçon, d'Abſinthe & de Scordium; Fleurs de Camomille, de Melilot, de Sureau, de Bouillon blanc, de chacune une poignée. Semence de Fœnugrec pulvériſée, deux onces; Semence de Cumin en poudre, demi-once. Faites bouillir le tout ſelon l'art dans trois livres d'Oxymel réduites à deux; paſſez la Décoction, & y ajoutez deux onces d'Eſprit de Vin camphré, pour*

faire une Fomentation, dont on arrosera chaudement la partie avec une Eponge plusieurs fois la journée, appliquant même sur la Tumeur des Compresses trempées dans cette Liqueur. Ou

Pilez bien le Marc dans un Mortier de marbre; passez-en la Pulpe au travers d'un Tamis, ajoutez-y de la farine de Féves, d'Orobes, de chacune une once; faites cuire le tout avec une partie de la Décoction pour en faire un Cataplâme que vous appliquerez chaud sur la Tumeur, le renouvellant deux fois le jour.

Si par l'usage de ces Topiques la Tumeur ne se résout pas, & que cependant elle ne tende point encore à la Suppuration, on choisira des Résolutifs plus forts. Par exemple,

℞ *Racines d'Iris, de Bryone, de chacune une once; Sommités d'Aneth, d'Absinthe & d'Auronne; Fleurs de Camomille & de Sureau, de chacune une poignée; Semences d'Aneth, de Fœnugrec & de Cumin en poudre, de chacune demie once; Sel Ammoniac, deux dragmes. Faites bien cuire le tout*

dans du Vin blanc & de l'Eau, de chacun trois livres. Pilez le Marc, paſſez en la Pulpe par un Tamis de Crin, & y mêlez de l'huile d'Aneth & de la graiſſe de Canard ou de Blaireau, ou de l'Axonge humaine, de chacune une once, Safran une dragme. Faites-en un Cataplâme, que vous appliquerez chaud ſur la partie.

Suivant les mêmes Indications on peut ſe ſervir de Leſſive de Sarment dans laquelle on aura fait bouillir du Soufre. L'Emplâtre Diaſulphuris de Rulland, le Diachylon gommé, l'Oxycroceum, l'Emplâtre Diaphorétique, celui de Bétoine, l'Onguent Agrippa & le Martiatum; les Gommes Ammoniac, Sagapenum & la Myrrhe fondues dans le Vinaigre, paſſées & épaiſſies en conſiſtence de Miel; la gomme Tacamahaca appliquée en Emplâtre, & autres ſemblables, peuvent produire le même effet: mais il faut prendre garde que ces Topiques, en échauffant trop la partie, n'excitent une nouvelle fluxion; ou qu'en faiſant diſſiper la portion la plus ſubtile de l'Humeur, & en criſpant trop les

Fibres, la Tumeur ne devienne Skirrheuſe. Si cela arrivoit, on auroit recours au Cataplâme ſuivant.

℞ *Racines de concombre ſauvage, de Bryone, d'Althæa & Oignons de Lis blanc, de chacune deux onces; Figues graſſes, demi-once. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'Eau. Pilez le Marc; tirez-en la Pulpe & y ajoutez demi-once de farine de Lin & une once de graiſſe de Porc.*

Quand le Phlegmon eſt accompagné d'une douleur très-vive, d'une grande rougeur, d'une violente inflammation, & d'une Fiévre conſidérable; on eſt obligé de travailler à calmer ces ſymptomes, non ſeulement par les Saignées réïtérées & par une Ptiſane & une diéte humectante & rafraîchiſſante, mais auſſi par l'application de quelques Topiques Anodins, comme le Cataplâme de lait, de mie de pain & des jaunes d'œufs fait de la maniére ſuivante.

℞ *Mie de pain blanc, deux onces, délayez-la dans une livre de Lait de Vache;*

che ; ajoutez-y un ou deux jaunes d'œufs battus dans une portion du Lait. Faites cuire le tout en consistence de Cataplâme ou de Bouillie ; mêlez-y sur la fin une once d'Onguent Populeum & demi-dragme de Safran en poudre. Renouvellez l'application de ce Cataplâme deux fois par jour.

Lorsque le Phlegmon tend à la suppuration, il faut la faciliter par les Remédes Emolliens & par les Peptiques ou Suppuratifs. Tels sont les Mauves & Guimauves, racines, feuilles, & fleurs ; la Brancursine, le Seneçon, les fleurs de Camomille, de Melilot, de Bouillon blanc ; les Oignons de Lis, les Figues, les Oignons cuits sous la cendre ; les Farines de Lin & de Fœnugrec, l'Oseille cuite avec le Beurre, ou la graisse de Porc, ou de Poule ; l'Onguent de la Mére ; le Basilic, l'Emplâtre Diachylon dissout dans l'huile de Lis ; celui de Mucilages, &c. On peut composer de tous ces Remédes des Cataplâmes efficaces pour avancer la Suppuration. Par exemple.

℞ *Mauves, Guimauves, feuilles, fleurs, & racines ; Oignons de Lis blancs*

cuits sous les cendres, de chacun trois onces, Farines de semences de Lin, de Fænugrec, de chacune une once. Faites cuire le tout dans suffisante quantité d'Hydromel. Pilez le Marc, & en tirez la Pulpe, à laquelle vous ajouterez une once d'Onguent Basilic & une once d'huile de Lis. Ou

℞ *Oignons de Lis blancs cuits sous les cendres, & racines de Patience sauvage, de chacun trois onces; Figues grasses coupées N°. X. feuilles de Mauves, de Guimauves, de Brancursine, de Seneçon & d'Oseille, de chacune une poignée; fleurs de Camomille, de Melilot & de Bouillon blanc, de chacune demi-poignée; Farine de Lin & de Fænugrec, de chacune une once. Faites bien cuire le tout dans suffisante quantité d'Eau. Pilez le Marc & en tirez la Pulpe, à laquelle vous ajouterez Onguent Basilic & graisse d'Ours ou de Canard, ou de Poule, ou de Porc, de chacune une once & demie.* Ou

℞ *Oignons communs & Oignons de Lis blancs, cuits sous les cendres, de chacun trois Onces; feuilles d'Oseille, quatre poignées. Faites les cuire dans*

ſuffiſante quantité d'Hydromel. Pilez le Marc & y mêlez de l'Onguent Baſilic & du vieux Levain, de chacun deux onces.

On mettra d'abord ſur la pointe de la Tumeur un Plumaceau chargé de Baſilic, & le Cataplâme chaud par-deſſus, qu'il ſuffira de changer une fois ou deux par jour, à moins qu'il ne ſe deſſéche. Si l'on n'a pas la commodité de faire les Cataplâmes ci deſſus, on ſe contentera d'appliquer ſur le mal un Emplâtre d'Onguent de la Mére qui eſt un bon Peptique.

Lorſque la chaleur, la pulſation, la douleur, la Fiévre & les autres ſymptomes qui peuvent accompagner le Phlegmon, ſe trouvent relachés, que la Tumeur s'éléve un peu en pointe, que la peau eſt devenue blanche, molle & inſenſible, de rouge, tendue & douloureuſe qu'elle étoit, & qu'on ſent une fluctuation dans la partie, c'eſt une preuve que la ſuppuration eſt faite. Pour mieux découvrir la fluctuation on appuie deux doigts un peu ſéparés ſur la Tumeur; on la comprime avec l'un, le pus

cédant & se dérobant à la compression de ce doigt, s'éleve sous l'autre & se fait sentir.

Quand l'Abscès est formé, s'il ne s'ouvre pas de lui-même, ou que l'ouverture ne soit pas assez grande; il faut l'ouvrir sans différer, crainte que le pus, devenant plus acre par son séjour, ne ronge les chairs en dedans, ne carie les Os, ou ne fasse un ulcére Sinueux. On fera l'ouverture avec le Bistouri ou la Lancette préférablement au Cautére, & dans l'endroit le plus mou & le plus bas de la Tumeur, comme nous avons dit en parlant de la Cure générale; observant les précautions que nous y avons rapportées; & ne laissant aucun sac ni aucune bride dans l'Abscès. Cependant si le Malade craint trop le fer, ou si l'Abscès est profond, & qu'il ne soit point accompagné de rougeur, de chaleur, & de douleurs considérables qui doivent faire craindre une inflammation par l'application des Caustiques, on peut faire l'ouverture avec le Cautére potentiel, mettant sur l'endroit que nous avons dit, une trainée de pierres à Cautére dans l'échancrure

d'un Emplâtre, qu'on aura appliqué sur la partie ; de peur que le Cautére en se fondant, ne s'étende & ne ronge les parties voisines. L'échancrure doit être proportionnée à l'ouverture qu'on veut faire. On couvre le Cautére avec un autre Emplâtre, pour le maintenir ; & on le laisse une heure ou deux, plus ou moins, suivant la dureté, la grandeur ou la profondeur de l'Abscès, & suivant la force des Pierres à Cautére. Pour en faciliter la fonte, on mouille un peu la partie avec de la Salive avant que de les appliquer.

Si le Malade ne veut absolument pas souffrir l'Opération ni d'une maniére ni de l'autre, il faut tacher d'attirer le pus en dehors le plutôt qu'il sera possible, & de ramollir la peau, afin qu'elle en puisse être plus promptement rongée & déchirée. Pour cet effet on peut appliquer sur la Tumeur un Cataplâme chaud fait avec des Figues grasses pilées, & un tiers d'Onguent Basilic, ou de l'Oseille cuite avec du Sain doux, ou l'Emplâtre suivant, que Sylvius estime beaucoup dans sa pratique de Médecine, l. 1. chap. 40. §. 58.

℞ *Miel, Farine de Seigle, de chacun deux onces. Ajoutez-y deux jaunes d'œufs; faites cuire le tout à petit feu, en l'agitant continuellement jusqu'en consistence d'Emplâtre qu'on étendra sur du linge & qu'on appliquera chaud, le changeant une fois par jour.*

En vuidant le Pus de l'Abscès on évitera de presser & de comprimer trop la partie, on ne manqueroit pas de faire des Contusions qui attireroient une nouvelle inflammation.

Le Pus étant sorti, on remplira mollement l'Ulcére de Plumaceaux ou de petits morceaux de linge usé. Ces Plumaceaux seront secs au premier appareil, ou tout au plus chargés d'un Digestif simple, fait avec les jaunes d'Oeufs, la Térébenthine & l'huile rosat, auquel on ajouteroit dans la suite de la teinture de Mirrhe, d'Aloës & d'Encens si les chairs tournoient à la pourriture. On pourroit aussi charger les Plumaceaux de Mondificatif d'Ache, ou d'Onguent *Apostolorum*, s'il étoit néceſſaire de déterger plus efficacement. On applique

l'Emplâtre Diachylon par-deſſus, ou celui de Mucilages, ou l'Onguent de la Mére étendu ſur du linge, pour achever la Suppuration. Enſuite on ſe ſert de l'Emplâtre de Nuremberg, ou du Diapalme, ou de quelqu'autre ſemblable, qui deſſéche & cicatriſe. On panſe le malade une fois par jour en Hiver, & deux fois en Eté ſuivant le beſoin. On diminue la quantité ou la groſſeur des Plumaceaux, à meſure que les chairs ſe renouvellent; & s'il s'en engendre de baveuſes & de ſuperflues qui paſſent les bords de l'Ulcére, on les touche légérement avec la Pierre infernale, ou on les conſume avec de l'Alun brulé, ou avec quelqu'autre Septique. *Voyez le livre des Ulcéres.*

Enfin pour traiter le Phlegmon avec ſuccès, il faut écarter les obſtacles & les ſymptomes qui empêchent ou qui en retardent la guériſon. Tels ſont la Fiévre ou différentes autres Maladies, la douleur & la trop grande inflammation, la Gangréne, la dureté, la Déliteſcence, les Sinus qui ſe forment après la Suppuration, la Suppuration trop ou trop peu abondante,

le mauvais tempérament du Malade, la mauvaiſe méthode de le panſer l'abus ou le vice des ſix choſes non-naturelles.

1°. La Fiévre, ſi elle eſt eſſentielle, ſe guérit par les fébrifuges adminiſtrés après les Remédes généraux ſuivant l'ordonnance du Médecin. Si elle eſt ſymptomatique & qu'elle dépende de la douleur & de l'inflammation, elle ceſſe en calmant ces deux ſymptomes. Si le Malade eſt attaqué de quelque maladie particuliére, ou infecté de Virus vénérien, ſcorbutique, peſtilentiel, on aura recours aux Remédes tant généraux que ſpécifiques pour ces Maladies.

2°. La douleur & la grande inflâmmation ſe calment par de copieuſes, & fréquentes ſaignées qui déſempliſſent les Vaiſſeaux trop engorgés, & relachent les Fibres trop tendues; par les délayans, humectans & rafraichiſſans; par le Cataplâme de lait, de mie de pain & de jaunes d'œufs, comme nous avons déja dit; ou par le blanc & le jaune d'un œuf frais battus avec de l'huile roſat, ou de lis, ou de nénuphar; ou en fomentant la

partie avec de l'eau de ſperme de Grenouilles, dans laquelle on aura diſſout du Camphre ou du Sel de ſaturne, y mêlant auſſi de l'huile de Semences froides, ou d'amandes douces, ou d'œufs; ou en appliquant du mucilage de ſemence de Lin & de Fœnugrec extrait avec l'eau de Morelle, ou du Cérat de Galien lavé avec de l'eau de Morelle, ou de ſperme de Grenouilles, du Vinaigre & du Camphre. Si ces Anodins ne ſont pas ſuffiſans, on aura recours aux Narcotiques, tels que ſont les feuilles de Juſquiame, de Pavot, de Solanum bouillies dans du lait & appliquées en Cataplâme: mais on évitera les plus forts, crainte de fixer trop les Humeurs, ou d'éteindre la chaleur naturelle & de cauſer la Gangréne. Il faut même obſerver que quand la ſuppuration ſe fait, les ſaignées & tous ces Topiques n'ont plus lieu; ils l'empêcheroient en diminuant le reſſort des Solides & le battement des Artéres.

3°. La Gangréne ſe combat par les Scarifications; par les fomentations d'Eſprit de Vin camphré, d'eau Phagédénique ou autre ſemblable,

par l'application de l'Onguent de Styrax, & par tous les Remédes qui conviennent à cette facheuſe maladie.

4°. La Dureté demande les Remédes que nous preſcrirons pour le Skirrhe.

5°. La Déliteſcence exige l'attention d'un Médecin qui prévienne les dépôts dont les Viſcéres ſont menacés, & qui preſcrive les Saignées, les Purgatifs, les Diaphorétiques ou autres Remédes convenables à la cauſe de cet accident.

6°. Les Sinus qui ſe forment aux environs de l'Abſcès ou de l'Ulcére qui en réſulte, doivent être ouverts juſque dans leur fond, avec le Biſtouri ou des Ciſeaux, pour donner une libre iſſue au Pus, & pour les rendre plus faciles à panſer & à déterger. Mais s'ils ſont ſuperficiels, on peut y appliquer un Bandage expulſif; ou s'ils ſe trouvent près de quelque gros Vaiſſeau ſanguin, d'un Nerf ou d'un Tendon qui ne permettent pas d'y faire d'inciſion, on les mondifiera avec des injections déterſives, comme nous dirons en parlant des Fiſtules & des Ulcéres Sinueux.

7°. La Suppuration eſt quelquefois ſi abondante dans les Cacochymes & les Pituiteux, qu'elle les précipite dans le Maraſme & retarde beaucoup la régénération des chairs & la cicatrice. Alors on eſt obligé de purger ſouvent les Malades, pour détourner les humeurs de l'Ulcére; & de les mettre à l'uſage des Remédes Diurétiques, Hydragogues & Diaphorétiques, comme il ſera dit dans le paragraphe ſuivant. A l'égard des Topiques on bannira les forts Peptiques, & l'on emploiera les Deſſicatifs & les Abſorbans, tels que ſont le Deſſicatif rouge, l'Onguent Pompholyx, le Diapalme diſſout, la Tuthie en poudre & autres ſemblables. Si au contraire l'Ulcére étoit trop ſec avant la régénération des chairs, & que cette ſéchereſſe dépendît d'une trop grande inflammation, on calmeroit cet accident par les Remédes qui lui ſont convenables, comme nous avons dit; on éloigneroit tout ce qui peut le cauſer, & l'on appliqueroit ſur l'Ulcére des émolliens & de doux Suppuratifs. Si l'inflammation étoit cauſée par l'application de quelque

Deſſicatif ou Aſtringent, on ſe ſerviroit des Topiques capables d'humecter & de ramollir les chairs, tels que ſont l'huile d'Œufs & d'Hypericum mêlées enſemble, l'Onguent d'Althæa, celui de la Mére, l'Emplâtre de Mucilages, &c. Si la ſéchereſſe étoit produite par la viſcoſité du Pus, on détergeroit l'Ulcére avec le mondificatif d'Ache, l'Onguent *Apoſtolorum*, celui de Styrax, mêlé avec le Baſilic, &c. & l'on ordonneroit au Malade de boire beaucoup de Ptiſane de Chiendent, de racine de Guimauve & de Réglisſe, ou autre ſemblable.

8°. Le mauvais Tempérament eſt encore un obſtacle à la guériſon de l'Ulcére qui réſulte du Phlegmon. Si le Malade eſt bilieux, atrabilaire, ou pituiteux, le Pus ſera ou trop acre, ou trop viſqueux, ou trop ſéreux. Il eſt donc eſſentiel de corriger ces ſortes de vices, ſi l'on veut parvenir plus facilement au but qu'on ſe propoſe. On y réuſſit à l'égard des bilieux par des Saignées pluſieurs fois réïtérées, par des Ptiſanes rafraichiſſantes, adouciſſantes, faites avec les racines de Gui-

mauve, de grande Conſoude, de Nymphæa ; par des Emulſions édulcorées avec le Syrop de Diacode ou de Nénuphar ; par des Ptiſanes ou des Crêmes de Gruau, & par tous les Remédes qui ſont propres à relâcher les Fibres trop tendues & trop irritées, & à corriger un Sang chaud & acre. Le Tempérament atrabilaire ſe rectifie par les délayans, rafraichiſſans & apéritifs. Tels ſont les Ptiſanes de Chiendent, de Piſſenlit, de Fraiſier, de Chicorée ; les bouillons au Veau ou au Poulet, faits au Bain-marie, altérés de feuilles de Laitue, de Pourpier, de Cerfeuil, d'*Alleluia* ; la teinture de Caſſe émulſionnée à la doſe de deux ou trois livres par jour, lorſqu'il n'y a point de fiévre & que le ventre eſt ſerré. Si l'atrabile eſt fixe & qu'elle rende le Pus groſſier & viſqueux, on emploie des délayans plus atténuans, comme ſont les bouillons au Veau avec les racines de *Lapathum acutum*, d'*Eryngium*, les feuilles de Bourache, de Bugloſe, de Cerfeuil, de Pimprenelle, de Scolopendre, d'Hepatique, de Capillaires, ou autres ſemblables, aux-

quels on ajoute le Tartre martial ſoluble à la doſe d'un ſcrupule ou demi-dragme, ou le Sel de Mars de Riviére à la doſe de trois ou quatre grains. On ſe ſert auſſi fort utilement de petit lait altéré de Fumeterre; de Ptiſanes apéritives faites avec les racines d'Aunée, de Chiendent, de Fraiſier, de Taraxacon. Si le Malade eſt pituiteux, on a recours aux Diurétiques & Sudorifiques. Les Diurétiques ſont les cinq racines apéritives, celles de Garance, d'Aunée, de Verge dorée, d'Anonis, de Fougére & pluſieurs autres, dont on fait des Ptiſanes aiguiſées de ſels Diurétiques, tels que ſont le Sel de Glauber, le ſel de Duobus, &c. Les Hydragogues ſont le Jalap, le Turbith, le Méchoacam, la Scammonée, la gomme Gutte, l'Ellebor noir, la poudre Cornachine, dont on compoſe des Bols & des Opiates, dans leſquels on fait entrer des ſels Apéritifs. Les Diaphorétiques & Sudorifiques ſont les Ptiſanes des bois, c'eſt-à-dire, de Gayac, de Saſſafras, de Santal citrin, de racines d'Eſquine, de Salſepareille, auxquels on joint l'Anis,

l'Antimoine crud. On charge ces Ptiſanes plus ou moins ſuivant l'indication & on les rend purgatives avec le Senné, tous les deux ou trois jours. Mais l'adminiſtration de tous ces Remédes internes regarde le Médecin.

9°. La mauvaiſe méthode de panſer le Malade eſt auſſi très-nuiſible. Lorſque le Phlegmon eſt dégénéré en Ulcére par la ſuppuration, ſi l'on ne le panſoit pas mollement, ſi l'on y fourroit avec force des Tentes ou des Bourdonnets trop durs, on comprimeroit & on froiſſeroit les Chairs, on y attireroit une nouvelle inflammation & de nouvelles douleurs, on empêcheroit les Mammelons charnus de ſe former, on rendroit les bords de l'Ulcére durs & calleux. Si l'on eſſuyoit le Pus trop exactement & trop rudement, on enléveroit tout le Suc nourricier qui ſert ſeul à incarner l'Ulcére. On détruiroit même les Mammelons qui ſeroient déja formés, & qui ne ſont d'abord que comme de petites gouttes de Gelée arrêtées à l'extrémité des tuyaux qui les fourniſſent. Si on laiſſoit l'Ulcére trop longtems expoſé à l'Air quand

on le panſe, ſes parois ſe deſſécheroient, ſes Fibres ſe fronceroient, le Suc nourricier n'en ſortiroit point pour renouveller les chairs; l'Air même toujours plus froid que les Liquides qui s'y portent par la voie de la circulation, coaguleroit le Sang des Artéres & des Veines ſuperficielles, s'oppoſeroit à ſon mouvement progreſſif & y attireroit une inflammation avec tous ces ſymptomes. Les autres précautions qu'on doit prendre dans les panſemens, conſiſtent à ne ſe ſervir que de linge uſé & bien blanc; à faire un peu chauffer tout ce qu'on met ſur le Phlegmon; à tenir tout prêt l'appareil qu'on doit ſubſtituer à celui qu'on léve, à ne point trop ſerrer le bandage. On en prévoit aſſez toutes les conſéquences, ſans les expliquer.

10°. L'abus & le vice des ſix choſes Non-naturelles, ne s'oppoſent pas moins à la guériſon du Phlegmon, que les autres obſtacles dont nous avons parlé. En effet ſi le Malade ſe tient dans un Air trop chaud ou trop froid, ou infecté de mauvaiſes exhalaiſons; s'il n'obſerve point un régime conve-

nable ; s'il prend trop d'Alimens, ou qu'ils ſoient acres, chauds, ſalés fumés, ou de difficile digeſtion ; s'il boit du Vin ou d'autres liqueurs chaudes & ſpiritueuſes, il pourra facilement ſurvenir une plus grande inflammation, la Fiévre avec toutes ſes ſuites, la Gangréne ou d'autres accidens facheux. S'il lui arrive des évacuations trop copieuſes, il eſt à craindre qu'il ne tombe dans une foibleſſe & un épuiſement capables de retarder les tems que la Tumeur doit parcourir, & de cauſer une déliteſcence. Si au contraire les ſécrétions ne ſe faiſoient point, & que les humeurs qui doivent s'évacuer, fuſſent retenues ; toute l'économie animale en ſeroit dérangée, il ſurviendroit des engorgemens & des *Staſes* plus conſidérables ; l'inflammation, la douleur, la fiévre, pourroient augmenter. Enfin les paſſions de l'Ame qui agitent le Sang, les Eſprits, & irritent tout le genre nerveux, peuvent cauſer beaucoup de trouble dans les digeſtions & dans les ſécrétions, & des mouvemens violens & irréguliers dans les Liquides, ſources de pluſieurs ſymptomes auſſi

dangereux que ſubits. Il eſt donc néceſſaire de corriger & rectifier tous ces abus & ces vices par leurs contraires, ſuivant l'avis du Médecin.

APPENDICE.

Des Tumeurs qui participent principalement du Phlegmon.

IL y a pluſieurs eſpéces de Tumeurs qu'on peut rapporter au Phlegmon, parce qu'elles en participent plus que des autres genres. Elles prennent différens noms ſuivant la cauſe qui les produit, les ſymptomes qui les accompagnent, ou le lieu qu'elles occupent; telles ſont le Phlegmon éryſipélateux, le Phlegmon œdémateux, le Phlegmon Skirrheux, le Bubon, le Charbon ou Anthrax, le Phyma, le Phygethlon, le Clou ou Furoncle, le Dragon, le Terminthus, les Engelures, le Panaris, la Contuſion & l'Ecchymoſe. On peut ajouter à cette Claſſe les Varices & l'Aneuryſme. Nous allons traiter de toutes ces Tumeurs dans autant d'Articles.

ARTICLE PREMIER.

Du Phlegmon Eryſipélateux, du Phlegmon Œdémateux & du Phlegmon Skirrheux.

LE Phlegmon Eryſipélateux eſt une Tumeur phlegmoneuſe accompagnée d'une chaleur vive & brulante, & de pluſieurs Veſſies qui s'élévent ſur la peau ; ces deux ſymptomes étant particuliers à l'Eryſipéle, on lui a donné le nom de *Phlegmon Eryſipélateux ;* pluſieurs Auteurs le confondent avec le Phygethlon. *Voyez Gorræus, définitions de Médecine :* mais le Phygethlon vient aux Glandes, comme l'a remarqué Fernel, *De externis Corporis affectib. cap.* vij. au lieu que le Phlegmon éryſipélateux occupe les Tégumens & les Muſcles.

La cauſe prochaine de cette Tumeur eſt un Sang chargé de parties bilieuſes & acres, qui irritent davantage les Fibres, & excitent une chaleur plus conſidérable que dans le Phlegmon ſimple.

On connoit facilement cette Tu-

meur par les ſignes qui ſont communs au Phlegmon & à l'Eryſipéle en même tems. Elle eſt plus élevée & pénétre plus avant que celui-ci ; elle eſt plus étendue que celui-là ; lorſqu'elle participe plus de l'Eryſipéle que du Phlegmon, on l'appelle *Eryſipéle Phlegmoneux.*

Dans la cure du Phlegmon éryſipélateux, on emploiera les mêmes Remédes que pour le vrai Phlegmon, excepté que les internes doivent être plus délayans, plus rafraichiſſans & plus adouciſſans, & les externes plus anodins. Les endroits écorchés par la rupture des Veſſies, ſeront panſés comme l'Eryſipéle. Ainſi la cure de cette Tumeur doit varier, ſuivant qu'elle participe plus ou moins du Phlegmon ou de l'Eryſipéle.

Le Phlegmon Œdémateux eſt une Tumeur inflammatoire moins dure & moins rouge que le ſimple Phlegmon, & dans laquelle il ſe rencontre un peu de lymphe ou de ſérosité épanchée dans les cellules du Corps graiſſeux.

La cauſe prochaine de cette eſpéee de Tumeur eſt un Sang mêlé d'une

lymphe, ou d'une ſéroſité plus abondante & plus douce que dans le vrai Phlegmon. Auſſi la chaleur & la douleur ſont-elles moins conſidérables.

Le Diagnoſtic du Phlegmon Œdémateux eſt fondé ſur la définition. S'il participe plus de l'Œdême que du Phlegmon, enſorte qu'il ſoit plus étendu, moins élevé, & que l'impreſſion du doigt y reſte par-tout, on le nomme *Œdéme Phlegmoneux.* Quelques-uns prennent le Phlegmon Œdémateux pour le Phyma : mais le Phyma vient aux Glandes; le Phlegmon Œdémateux attaque les Tégumens & la chair même, quoique moins profondément que le vrai Phlegmon.

La cure du Phlegmon Œdémateux eſt à peu près ſemblable à celle du vrai Phlegmon & de l'Œdême. On tâche dès le commencement de réſoudre la Tumeur par les Saignées, la Diéte & les Réſolutifs. On évacue la Pituite qui domine, par le moyen des Diurétiques & des Hydragogues. Après les Remédes généraux, on peut employer les Diaphorétiques & les Sudorifiques. On continue les Topiques réſolutifs, tels que ſont les Em-

plâtres *Diabotanum*, *de Devigo*, *Diachylum gummatum*, ou autres ſemblables rapportés dans le Chapitre du Phlegmon. Si la Tumeur tend à la Suppuration, on la favoriſe par le moyen des Cataplâmes ou des Onguens ſuppuratifs. Quand l'Abſcès eſt formé, on l'ouvre, on le mondifie, on l'incarne & on le cicatriſe de la maniére qu'il a été dit dans le même Chapitre. Voyez auſſi l'Appendice des Tumeurs Œdémateuſes, Art. 1.

Le Phlegmon Skirrheux eſt une Tumeur inflammatoire qui participe du Skirrhe. Toutes les Tumeurs Phlegmoneuſes, qui s'endurciſſent & qui ont de la peine à ſe diſſiper & ſe réſoudre ou à ſuppurer, peuvent prendre le nom de *Phlegmon Skirrheux ;* ainſi que les Skirrhes qui s'enflamment.

Le Diagnoſtic, le Pronoſtic & la cure de ces Tumeurs doivent ſe fonder ſur les Signes & ſur les Remédes qui ſont propres aux Maladies dont elles participent.

ARTICLE DEUXIÉME.

Du Bubon.

LE Bubon eſt une Tumeur Phlegmoneuſe, ronde ou ovale, dure, plus ou moins rouge, ordinairement accompagnée de chaleur, de pulſation & d'une douleur conſidérable, & qui a ſon ſiége dans les Glandes conglobées des Aines, quelquefois dans celles des Aiſſelles & du Col. On appelle cette Tumeur *Bubon*, en latin *Bubo*, du mot grec βουβὼν Aine; parce que cette partie eſt ordinairement le lieu où elle vient; & même c'eſt par cette raiſon que Fernel, (*De externis Corporis affectib.*) qui en fait une eſpéce de Phygethlon, lui donne en particulier ce nom.

Quelques-uns rapportent le Bubon au Skirrhe, à cauſe de ſa dureté & de l'épaiſſiſſement de la lymphe qui le produit: mais comme il participe plus du Phlegmon que du Skirrhe, nous croyons qu'il eſt plus à propos de le placer dans cet Appendice; &

s'il ne paroît pas toujours ſemblable, la différence qui s'y trouve quelquefois peut le faire diſtinguer en trois eſpéces ; en *Bubon Phlegmoneux*, qui tient beaucoup plus du Phlegmon que des autres genres de Tumeurs, & qui eſt le plus ordinaire ; en *Bubon Œdémateux*, qui tient de l'Œdême, & qui eſt plus rare ; & en *Bubon Skirrheux*, qui eſt plus dur que les autres, & qui vient très-difficilement à ſuppuration.

On diviſe en général le Bubon en *Simple* ou *Benin*, & en *Malin*. Le premier eſt celui qui eſt cauſé par l'épaiſiſſement des humeurs ſans aucun mauvais caractère. Les jeunes gens y ſont plus ſujets que les autres. Le ſecond eſt celui qui eſt produit par une humeur maligne & virulente, & dont les accidens ſont plus dangereux que ceux du benin.

Le Bubon ſe diſtingue encore en *Eſſentiel*, & en *Symptomatique* ou *Critique*. L'eſſentiel eſt celui qui n'eſt précédé d'aucune autre maladie. Le ſymptomatique ſurvient comme ſymptome à une maladie qui ſe termine ſouvent par-là, comme par une Criſe ſalutaire.

Le Bubon malin eſt *Peſtilentiel* ou *Vénérien ;* il peut être auſſi *Scrophuleux*, quoique rarement. Le Peſtilentiel eſt un ſymptome de la Peſte. Le Vénérien eſt celui qui eſt produit par un Virus vérolique ; le Scrophuleux eſt un ſymptome des Ecrouelles. Nous allons parler ſucceſſivement de toutes ces eſpéces de Bubons.

§. I. *Du Bubon ſimple ou Benin Phlegmoneux.*

Ce Bubon eſt une Tumeur inflammatoire qui ſurvient aux Glandes conglobées des Aines, des Aiſſelles, ou du Cou, elle eſt ronde ou ovale, dure, rouge, accompagnée d'une douleur conſidérable, avec pulſation, & d'une grande chaleur. Elle vient ordinairement groſſe comme un œuf de Pigeon, quelquefois comme un œuf de Poule, quand elle eſt dans ſon état.

Les cauſes de cette Tumeur ſont externes ou internes. Les externes ſont les coups, les chutes, les contuſions, les irritations, les compreſſions & tout ce qui agiſſant extérieurement, peut faire ſéjourner les humeurs dans ces Glandes. Les internes dépendent du vice des mêmes humeurs qui trou-

vant dans cet endroit, plutôt qu'ailleurs, quelque obſtacle à leur cours, s'y arrêtent, y ſéjournent & en ſont la cauſe matérielle & conjointe. Comme le Bubon ne ſe forme que dans les Glandes conglobées, (organes continuellement abreuvés de lymphe, parce qu'ils ſont deſtinés à la recevoir, à la perfectionner & à la tranſmettre à la maſſe du Sang;) la premiére cauſe interne & conjointe de cette Tumeur eſt une lymphe viciée, qui ne pouvant traverſer librement ſes Vaiſſeaux dans ces Glandes, les engorge, les gonfle & les dilate. Ces tuyaux lymphatiques gonflés, compriment les Vaiſſeaux ſanguins qui s'y diſtribuent, interceptent le cours du Sang & l'obligent de s'y accumuler, parce qu'à chaque battement du Cœur & des Artéres il en arrive de nouveau. Les Arteres ſanguines en étant remplies juſqu'à leur extrémité, les embouchures des Artéres lymphatiques en ſont tellement dilatées, que ce liquide s'inſinue confuſément avec la lymphe dans leur propre capacité, ce qui produit la Tumeur, ſa rougeur & ſon inflammation de la maniére que nous

avons dit en parlant du Phlegmon. Or le vice de la Lymphe consiste principalement dans son épaississement ; à quoi elle a d'autant plus de disposition, que contenant beaucoup de parties mucilagineuses, & sulphureuses & un peu de sel essentiel, elle est très-propre à se coaguler, comme on le voit dans la Goutte gypseuse & dans l'évaporation qu'on fait de ce liquide sur le feu. Cette lymphe ainsi altérée est donc capable de s'arrêter dans les Glandes conglobées des Aines, des Aisselles ou du Cou, pour peu de difficulté qu'elle trouve à les traverser. Cette difficulté peut dépendre d'une conformation naturelle qui rende leur Parenchyme plus ferme, plus anfractueux & plus difficile à pénétrer que celui des autres Glandes ; ou de quelque irritation qui resserre & fronce leurs Vaisseaux ; ou de quelque petit Tubercule & de toute autre cause qui les comprime. Lorsque cette lymphe engagée dans ces Glandes est simplement épaisse, crue & indigeste sans aucun mauvais caractére, & que son dépôt n'est point occasionné par quelque maladie précédente, elle donne

naiſſance au Bubon eſſentiel ſimple. Si ſon épaiſſiſſement dépend du mêlange de quelques parties ſalines, ſulphureuſes, bilieuſes & groſſiéres, en conſéquence d'une Fiévre ou de toute autre indiſpoſition ; pour lors cette lymphe reléguée & précipitée, pour ainſi dire, dans ces endroits glanduleux qui ſe trouvent ſeuls diſpoſés à interrompre ſon cours, en augmente le volume & produit le Bubon ſymptomatique ou critique.

Les Signes Diagnoſtics du Bubon ſimple phlegmoneux, ſe déduiſent de ſon adhérence, qui l'empêche de rouler comme les Glandes ſimplement gonflées ; de ſa dureté qui réſiſte au toucher avant la ſuppuration ; de ſa chaleur, ſa rougeur, ſa douleur & ſa pulſation ; de la Fiévre qui le précede ſouvent ou qui l'accompagne juſqu'à ce que la ſuppuration ſoit faite ; & enfin de l'abſence des Signes qui caractériſent les autres eſpéces de Bubons. Quand il commence, il eſt ſans couleur, ou d'un rouge pâle ; parce que les Vaiſſeaux capillaires de la peau, ne ſont pas encore engorgés de Sang : il devient enſuite rouge,

vermeil ; il croît & parcourt tous ſes tems beaucoup plus promptement que tous les autres.

Comme le gonflement des Glandes eſt conſidérable dans le Bubon phlegmoneux ; que le Sang s'y eſt accumulé en quantité, & que l'inflammation y eſt fortement allumée ; il n'eſt pas ſurprenant qu'il excite une grande douleur avec la Fiévre & les autres ſymptomes qui ont coutume de l'accompagner. Le Bubon des Aines, par exemple, étant voiſin des Aponévroſes des Muſcles du bas-ventre, des Tendons des Muſcles fléchiſſeurs de la Cuiſſe ; occupant des Glandes traverſées de quantité de Nerfs, placées ſur le Nerf crural & ſur le cordon des Vaiſſeaux ſpermatiques ; & celui des Aiſſelles étant près des Nerfs brachiaux & des Artére & Veine axillaires, il n'eſt pas poſſible que ces Tumeurs ne compriment ces Nerfs & ces Vaiſſeaux, ne communiquent à toutes ces parties leur inflammation, & ne cauſent de vives douleurs qui répondent juſqu'aux extrémités de la partie affectée.

A l'égard du Pronoſtic, le Bubon

phlegmoneux ſimple qui eſt avec peu ou point de Fiévre, qui eſt rouge, avec peu de dureté, & dont la rondeur eſt égale, ou s'éléve en pointe, n'eſt pas dangereux. Il eſt plus facile à réſoudre ou à faire ſuppurer que les autres eſpéces. Celui qui eſt très-enflammé eſt plus à craindre dans les grandes chaleurs & dans les perſonnes délicates, que dans une ſaiſon tempérée & dans des perſonnes robuſtes. La guériſon du Bubon eſſentiel eſt plus ſûre que celle du ſymptomatique.

Le Bubon phlegmoneux ſimple ſe guérit par réſolution, ou par ſuppuration. Sa cure n'eſt point différente de celle du Phlegmon. Pour tenter la réſolution, on ſaigne dès le commencement le Malade. On réitére la ſaignée auſſi ſouvent & auſſi promptement que ſon tempérament ſanguin & pléthorique l'exige, & l'on tire autant de Sang que ſes forces le permettent. Dans le Bubon des Aines la Saignée du bras, comme révulſive, eſt à préférer à celle du pied. Dans celui des Aiſſelles c'eſt tout le contraire. On applique en même tems des Cataplâmes émolliens ſur la Tu-

meur, pour la ramollir. Lorſque la douleur eſt conſidérable, on emploie celui de lait, de mie de pain, de jaunes d'œuf & de Safran. Deux ou trois jours après on tâche de réſoudre le Bubon par le moyen d'un Cataplâme fait avec la racine de Bryone, les feuilles de Guimauves, de Pariétaire, d'Acanthe, & les fleurs de Camomille, de Mélilot & de Sureau; ou par les autres Remédes qu'on a preſcrits pour la réſolution du Phlegmon; obſervant cependant que ſi le Bubon eſt ſymptomatique ou critique, il eſt plus ſûr de le faire venir à ſuppuration. Pour cet effet on ſe ſervira des Suppuratifs décrits dans le traitement du Phlegmon. Quand le Bubon eſt mur ou dégénéré en Abſcès, il faut l'ouvrir avec la Lancette, le faire ſuppurer juſqu'à ce que toute la dureté ſoit conſumée; enſuite déterger, incarner & cicatriſer l'Ulcére, comme nous avons dit; uſant dans toute la Cure des mêmes précautions que nous avons rapportées pour le Phlegmon.

§. II. *Du bubon Œdémateux ſimple.*

Ce Bubon eſt une Tumeur peu

inflammatoire, ſans couleur, preſque ſans douleur, ſans chaleur & ſans pulſation; dure dans ſon fond, mais molle à ſa ſuperficie; recevant & conſervant l'impreſſion du doigt. Cette Tumeur attaque ceux qui ſont d'un tempérament pituiteux, ou qui ont le Sang aqueux, le Pouls foible, lent & tardif.

La cauſe conjointe de ce Bubon eſt bien la même que celle du précédent; c'eſt-à-dire, en premier lieu, l'épaiſſiſſement & le ſéjour de la lymphe dans les Glandes conglobées des Aines ou des Aiſſelles; en ſecond lieu, le dépôt de la partie ſéreuſe du Sang, lequel y trouve ſes Vaiſſeaux génés. Mais comme ces liquides y ſont envoyés foiblement & lentement, ils font peu d'effort ſur les parois des Vaiſſeaux qui les renferment, & ne s'y accumulent que peu à peu; ce qui fait que la douleur, la chaleur & la pulſation ne ſont pas conſidérables. Cependant les Globules du Sang trouvant occaſion de s'approcher les uns des autres, par leur ſéjour & le peu de mouvement qu'ils y ſouffrent, la lymphe, plus abondante qu'à l'ordi-

naire, s'en dégage, se détourne par les Artéres lymphatiques collatérales dans les Tégumens, & les rend Œdémateux.

La définition que nous avons donnée du Bubon Œdémateux, le fait assez connoître. Il est plus difficile & plus long à guérir que le Phlegmoneux. On peut bien parvenir à le résoudre extérieurement: mais l'intérieur étant fort dur, peu échauffé & peu agité par le battement des Artéres, a bien de la peine à se résoudre ou à suppurer.

Pour guérir ce Bubon, il faut d'abord tenter la résolution par quelques saignées, suivant le degré de l'engorgement du Sang; par des apéritifs, des purgatifs & des fondants, comme nous avons dit dans la Cure du Phlegmon Œdémateux, & par les Topiques résolutifs, tels que ceux que nous avons prescrits dans la Cure du Phlegmon qui tend à l'endurcissement.

§. III. *Du Bubon Skirrheux simple.*

Ce Bubon est dur dans toute son étendue, sans couleur, sans douleur & sans chaleur.

La cauſe de cette Tumeur eſt un épaiſſiſſement conſidérable de la lymphe & du Sang dans les Glandes conglobées qu'elle occupe. Cet épaiſſiſſement peut être l'effet des répercuſſifs trop forts appliqués imprudemment dès le commencement, particuliérement dans un Tempérament mélancolique, où la Lymphe & le Sang ſont naturellement épais & groſſiers.

Le Bubon Skirrheux ſe connoit facilement au toucher. Il eſt quelquefois inégal & comme diſtingué en pluſieurs Glandes endurcies. Lorſqu'il devient douloureux, il eſt à craindre qu'il ne dégénére en Cancer, ou peut-être en Tumeur ſcrophuleuſe, ſi le Malade y a de la diſpoſition. Il eſt très-long & très-difficile à réſoudre ou à faire venir à ſuppuration. On le traite avec les Remédes qui conviennent au Skirrhe ou aux Ecrouelles, ſuivant qu'il tient de la nature de l'une ou de l'autre de ces Maladies. On ne rapporte point ici ces Remédes pour éviter les répétitions.

§. IV. *Du Bubon Peſtilentiel.*

Le Bubon Peſtilentiel eſt une Tu-

meur Phlegmoneuſe, dure, inégale, rouge ou livide, accompagnée d'une chaleur brulante, d'une douleur ordinairement très-vive, quelquefois entourée d'un cercle de différentes couleurs en forme d'Iris. Ce Bubon commence par une petite Tumeur dure, ſouvent profonde, preſque toujours douloureuſe, qui fait quelquefois des fuſées ou trainées. Il paroit en tems de Peſte ou de Contagion, & eſt toujours critique; auſſi eſt-il précédé ou accompagné de Friſſons, de Fiévre, de maux de Cœur, de Nauſées ou de Vomiſſemens, de douleur de Tête & d'un accablement plus ou moins conſidérable. Il naît aux Aines, aux Aiſſelles, aux Parotides, quelquefois au Cou, au pli du Coude; il a coutume d'attaquer pluſieurs perſonnes en même tems.

La cauſe de ce Bubon conſiſte dans des Corpuſcules malins, c'eſt-à-dire, acres, arſénicaux, trés-volatils & pourriſſans, qui ſe communiquent à la maſſe du Sang, & ſont entraînés par la voie de la circulation dans les endroits où le dépôt ſe forme. La lymphe infectée du même venin, & épaiſſie,

s'engorge d'abord dans ces Corpsg landuleux, & donne naiſſance à la Tumeur ; enſuite le Sang pareillement épaiſſi, y trouvant ſes Vaiſſeaux gênés, s'y arrête, & en augmente le volume.

On connoît facilement le Bubon Peſtilentiel par la deſcription que nous en avons faite, principalement quand il ſe manifeſte en tems de Peſte. On le diſtingue du Bubon vénérien & de la Hernie incompléte, par les ſignes que nous rapporterons dans le Diagnoſtic du Bubon vénérien, Paragraphe ſuivant.

Le Bubon Peſtilentiel eſt toujours très-dangereux, ſur-tout quand il eſt accompagné des autres ſymptomes de la Peſte, & qu'ils ne ceſſent point après ſon éruption ; car alors la Criſe eſt incomplété. Si le Bubon eſt petit, profond, douloureux, lent à s'élever, & que les ſymptomes ſubſiſtent toujours, il eſt fort à craindre. Le Bubon des Aines eſt plus favorable que celui des Aiſſelles, & celui-ci l'eſt plus que celui des Parotides. Le Bubon qui fait de profondes fuſées, eſt de mauvaiſe augure ; au contraire s'il paroît de bonne heure, s'il groſſit

& s'éleve promptement ſans beaucoup de douleur, s'il devient mou, & qu'il ſuppure bientôt, il promet une heureuſe guériſon, & produit une Criſe parfaite, qui termine les autres ſymptomes de la Peſte. Lorſqu'il ſe forme des Puſtules malignes, noires & gangréneuſes ſur le Bubon, quoique gros & mou, c'eſt un ſiniſtre préſage. Si le Bubon diſparoît tout-à coup, ſans reparoître promptement dans le même endroit, ou dans quelque autre, c'eſt un très-mauvais ſigne.

Pour parvenir à la guériſon du Bubon Peſtilentiel, il faut délivrer la maſſe des Humeurs du venin qui s'y trouve mêlé, & le déterminer, autant qu'il eſt poſſible, à ſe porter vers l'endroit où ſe fait le dépôt. Pour y réuſſir on doit examiner l'état du Malade & les ſymptomes dont il eſt attaqué. S'il eſt pâle, foible, abattu, avec un pouls petit, concentré, déréglé, intermittent, des Yeux enfoncés, un Viſage cadavéreux, des extrémités froides, ou d'autres accidens qui dénotent une grande lenteur dans les Liquides, un engourdiſſement & un affaiſſement dans les Solides; on aura recours aux

Cordiaux chauds, tels que ſont la Thériaque, le Diaſcordium, le Mithridat, l'Orviétan ; les Confections de Hyacinthe & d'Alkermes ; les Eaux Thériacale, Impériale, Générale, de Méliſſe compoſée, de Canelle ; l'eſſence d'Ambre gris, la poudre de Vipéres, leur ſel volatil, ou celui de Corne de Cerf ; le Lilium, les Gouttes d'Angleterre ; les Béſoartiques, les Sudorifiques, les Diaphorétiques ou autres ſemblables, capables de ranimer le Sang & les Eſprits, & d'augmenter les forces & le reſſort des Solides. S'il y a des Naufées ou des Vomiſſemens, on ajoute au commencement le Kermes minéral ; ou le Tartre émétique, ou le Vin émétique, ou l'Ipecacuanha, aux potions Cordiales & Alexipharmaques. Entre les Cordiaux ſudorifiques, on peut ſe ſervir de la Teinture ſuivante, comme d'un excellent Reméde.

℞ *Racines d'Angélique, de Zédoaire, de Gentiane, de chacune une dragme & demie. Mirrhe, Caſtoreum, de chacun une dragme. Safran, Macis, Gérofle, de chacun demi-dragme. Pi-*

lez le tout groſſiérement ; ajoutez-y deux dragmes de Camphre ; verſez deſſus de la liqueur de Nitre fixe, juſqu'à ce que les ingrédiens nagent dedans ; laiſſez digérer le tout pendant huit jours à une chaleur douce de ſable dans un Matras bien bouché, agitant la Matiére de tems en tems ; enſuite tirez-en la Teinture avec de l'Eſprit de Vin rectifié, en en mettant pardeſſus juſqu'à la hauteur de quatre travers de doigt, la laiſſant infuſer à une douce chaleur pendant huit jours, ayant ſoin de remuer le Vaiſſeau de tems en tems, & de le tenir bien bouché. L'Opération finie on tire à clair la Teinture par inclination. La Doſe en eſt depuis demi-dragme juſqu'à une dragme & demie. On peut verſer d'autre Eſprit de Vin ſur le Marc, pour en tirer une nouvelle Teinture, mais qui ſera plus foible.

Au contraire ſi le Malade a beaucoup de Fiévre ; le Pouls plein, élevé, fréquent ; le viſage rouge & enflammé ; les yeux vifs & étincelans ; la langue ſéche, chargée, ou noire,

avec une ſoif conſidérable ; des ardeurs & chaleurs d'entrailles ; de grands maux de Tête ; des menaces de Phrénéſie, ou d'autres accidens qui faſſent connoître que le Sang eſt extrêmement agité, & que tous les Solides ſont dans une forte tenſion & un érétiſme violent ; on fera de promptes & copieuſes ſaignées du bras, du pied, de la gorge, ſuivant l'Indication, pour prévenir les inflammations internes, les dépôts, le Délire, les Hémorragies ; & l'on donnera des Cordiaux acides, rafraichiſſans, humectans, anodins, tels que ſont la limonade ; la Ptiſane de Scorſonére, ou d'Orge, de Chiendent & le Nitre ; ou une légére infuſion de Thé ; les Emulſions aromatiſées d'un peu d'eau de fleurs d'Oranges, & édulcorées avec le ſyrop de Limons, de Coquelico ; les Eſprits de Nitre ou de Sel dulcifiés & mêlés dans les Ptiſanes juſqu'à une agréable acidité ; ou quelques gouttes d'Eſprit de Soufre ou de Vitriol, particuliérement quand la ſoif ne peut s'éteindre. Mais ſi le Malade n'étoit point altéré, que cependant il eût la langue pâteuſe &

chargée, & beaucoup de Nauſées, ſans vomir, ou que très-peu, il ſeroit à propos de lui faire prendre deux ou trois grains de Tartre ſtibié, évitant une forte doſe qui ne manqueroit pas de provoquer de grands vomiſſemens. Si avec ces Symptomes, il avoit de la diſpoſition à la Diarrhée, on préféreroit l'Ipecacuanha au Tartre ſtibié, à la doſe de quinze ou vingt grains.

Après avoir calmé la trop grande agitation des Solides & des Liquides, & tous les Symptomes qui en dépendent, on mettra en uſage les Cordiaux tempérés, comme les potions Cordiales faites avec les eaux de Scorſonére, de Chardon benit, de Scabieuſe; la poudre *e Chelis*, celle de Vipéres, le Diaphorétique minéral, le Beſoar; le ſyrop d'œillets, de Stœchas, ou autres propres à pouſſer la cauſe de la maladie à l'habitude du Corps. Mais dans l'adminiſtration de tous les Remédes internes dont nous venons de parler; il eſt néceſſaire que le Malade ſoit conduit par l'avis & la prudence d'un Médecin.

En même tems il faut appliquer ſur

le Bubon des Topiques capables de le faire élever, de le ramollir, de le meurrir, & d'attirer le Venin en dehors, afin de rendre la Criſe parfaite; alors l'Humeur peſtilentielle quitte le dedans pour ſe porter au dehors, & tous les ſymptomes de la Peſte ceſſent ou ſe calment. Si la Tumeur eſt donc petite, dure, profonde, douloureuſe, les ſymptomes ſubſiſtans toujours, on ne doit penſer qu'à la faire avancer & groſſir par le moyen des Cataplâmes émolliens & anodins, ſemblables à ceux que nous avons décrits dans la Cure du Phlegmon. Ou

℞ *Oignons de Lis, Oignons blancs cuits ſous les cendres, pilés & paſſés par le Tamis, de chacun quatre onces. Levain, Baſilic, de chacun une once; huile de Lis, deux onces. Mêlez & appliquez ce Cataplâme chaud deux fois le jour.* Ou

℞ *Oignons de Lis cuits ſous les cendres pilés & paſſés par le Tamis, quatre onces; feuilles d'Oſeille, deux poignées, mêlez-les dans quatre onces de vieux Oing fondu & tout chaud*

juſqu'à ce que l'Oſeille ſoit mortifiée, & en faites un Cataplâme.

Si malgré ces Topiques le Bubon ne peut point s'élever ni ſuppurer, on peut tenter la réſolution, qui eſt la voie la plus douce & la plus courte que puiſſe prendre une Tumeur, pourvu que les accidens de la Peſte ſe calment, & que l'Humeur morbifique s'échape par des ſueurs ou des exanthêmes. En ce cas on peut appliquer le Cataplâme ſuivant, qui eſt réſolutif ſans empêcher la ſuppuration, s'il y a de la diſpoſition.

℞ *Racines de Lis, d'Althæa, de Concombres ſauvages, Oignons cuits ſous les cendres, de chacun deux onces; Figues graſſes, au nombre de ſeize; feuilles d'Althæa, de Rue, de Scabieuſe, de chacune une poignée & demie; fleurs de Camomille, de Melilot, de Sureau, de chacune une poignée. Faites bien cuire le tout dans ſuffiſante quantité d'Oxymel; pilez le Marc, paſſez-en la Pulpe par un Tamis, & y mêlez onguent Baſilic deux onces; Thériaque, Levain, de chacun une*

once ; Galbanum diſſout dans du Vin, demi-once. Faites-en un Cataplâme. Ou

℞ *Oignons cuits, quatre onces ; Levain, Thériaque, Savon noir, de chacun une once ; Farines réſolutives, de chacune demi-once ; huile de Scorpions, ſuffiſante quantité pour en faire un Cataplâme.*

Quelques Auteurs recommandent les jeunes Animaux ouverts tout vifs & appliqués ſur le Champ ; le pain chaud arroſé d'Eau de vie ; la Laine graſſe imbue d'huile d'Iris & de Scorpions. D'autres appliquent ſur la Tumeur un Emplâtre épiſpaſtique ou un ſimple véſicatoire, fait avec le Levain & les Cantharides en poudre. Ils ouvrent le ſoir ou le lendemain la Veſſie que le véſicatoire y a fait élever, & mettent deſſus un Cataplâme attractif, tel que celui qui eſt fait avec le Levain, le Savon noir, la Thériaque, l'onguent Baſilic & la Moutarde en poudre ; ou l'Emplâtre ſuivant, que Barbette décrit dans ſa Chirurgie.

℞ *Emplâtre Diachylon gommé & de Mucilages, de chacun demi-livre; onguent Baſilic, quatre onces; Semence de Moutarde en poudre, deux onces; mêlez-les à une chaleur douce & en faites un Emplâtre.*

Mais pour ſuivre cette méthode, il ne faut pas que le Bubon ſoit trop enflammé. En ce cas la Fiévre, le Délire & les autres accidens ne manqueroient pas d'augmenter. Les Cataplâmes émolliens, anodins & maturatifs ſont plus convenables, & ont mieux réuſſi dans la Peſte qui a déſolé Marſeille pendant les années 1720 & 1721. & même ſi la Tumeur s'éleve & groſſit facilement, il eſt plus à propos de n'employer que ces derniers Topiques pour la faire promptement ſuppurer; c'eſt la voie la plus ſure.

Si le Bubon peſtilentiel vient à maturité, il faut l'ouvrir avec la Lancette, ou avec le Cautére potentiel, & entretenir la ſuppuration juſqu'à ce que toute la dureté ſoit conſumée & diſſipée, en y mettant des bourdonnets ou des plumaceaux chargés d'un digeſtif fait avec l'onguent Baſilic, le

Miel, la Thériaque & le Baume de ſoufre térébenthiné. *Voyez Munick. Chirurg. l. 1. c. 15.* Si la ſuppuration avoit de la peine à ſe faire, on y appliqueroit de l'onguent Baſilic, dans lequel on auroit mêlé une huitiéme partie de pierre à Cautére, ou un tiers d'Ægyptiac ; & l'on mettroit par-deſſus un Emplâtre d'onguent de la Mére, ou l'Emplâtre Diachylon gommé, ou celui d'Aiman arſénical. Toute la dureté étant conſumée, il faut déterger l'Ulcére avec le Baume d'Arceus & le mondificatif d'Ache, & enfin le cicatriſer avec l'Emplâtre Styptique de Paracelſe, ou celui de ſoufre de Ruland, ou celui de Nuremberg, ou l'onguent Pompholyx, ou le deſſicatif rouge, ou la poudre d'Oliban, d'Aloës, de Mirrhe, de Camphre, de Maſtich & de Sarcocolle.

Quelques Etrangers avoient voulu introduire à Marſeille pendant la Peſte, la méthode d'ouvrir d'abord les Bubons, & d'en extirper le Corps glanduleux gonflé : cette opération fut auſſi funeſte qu'elle étoit cruelle. En effet outre les Hémorragies qu'il en arrivoit ſouvent, le venin peſtilentiel ne

s'étant point encore déposé dans les Glandes, l'intention qu'on avoit de l'enlever par ce moyen, étoit inutile & plus propre à le détourner du salutaire chemin qu'il avoit commencé de prendre, qu'à faciliter sa sortie. *Voyez la Dissertation sur la Peste de Marseille imprimée à Avignon en* 1721.

A l'égard de la Purgation, on ne doit l'employer qu'après que la suppuration est finie.

§. V. *Du Bubon Vénérien.*

Le Bubon Vénérien, appellé vulgairement *Poulain*, est une Tumeur phlegmoneuse, dure, ovale, plus ou moins douloureuse; qui a coutume de venir lentement à suppuration. Son siége est dans les Glandes conglobées des Aines, quelquefois dans celles des Aisselles; elle est causée par un Virus vérolique.

Cette Tumeur ne vient souvent qu'à une Aine, à une Aisselle, quelquefois aux deux, suivant l'abondance du Virus qui gagne en même tems les deux côtés, ou la disposition qu'ont les Glandes à le recevoir & l'arrêter; ou selon que ces Glandes se trouvent

plus ou moins gênées & comprimées par la ſituation du Malade, ou par quelqu'autre cauſe externe.

Le Bubon Vénérien eſt d'abord petit, adhérent, dur, un peu douloureux, principalement quand on marche, s'il eſt ſitué à l'Aine. Il croît plus ou moins promptement ſans que la couleur de la peau en ſoit changée. Il commence quelquefois par pluſieurs Glandes, qui en groſſiſſant s'uniſſent enſemble & ne forment qu'une ſeule Tumeur. Il devient enfin gros comme un œuf de Pigeon, ou comme un œuf de Poule, & même comme le Poing. La douleur augmente peu à peu & ſe rend ſi conſidérable, qu'on ne peut marcher, & l'on y ſent une chaleur & de fortes pulſations, qui ne ceſſent que quand la ſuppuration eſt faite, à moins que le Bubon ne ſe termine par réſolution, ce qui n'arrive guére lorſqu'il eſt parvenu à ce degré.

Quoique nous ayons mis le Bubon Vénérien au rang des Tumeurs phlegmoneuſes; il y en a cependant qui ſont ſi durs, ſi peu douloureux & ſi peu diſpoſés à ſuppurer, qu'ils paroiſ-

ſent

lent tenir du Skirrhe. Au contraire il s'en trouve, quoique rarement, qui ſont extérieurement mous avec peu de chaleur, de douleur & de pulſation, qui cédent au toucher & retiennent l'impreſſion du doigt, en ſorte qu'ils ſemblent participer de l'Œdême.

Les Bubons Vénériens ſont *Eſſentiels*, ou *Symptomatiques*. Les Eſſentiels ſont ceux qui viennent immédiatement d'un commerce impur, & dont le Virus ſe communique aux Glandes, par les parties naturelles, avant que d'être entraîné dans la maſſe du Sang. Les Symptomatiques ſont ceux qui ſurviennent à la Vérole, dont le Virus renfermé dans le Sang, ſe porte juſqu'aux Glandes des Aines ou des Aiſſelles, par la voie de la circulation.

La cauſe générale des Bubons Vénériens eſt l'épaiſſiſſement de la Lymphe, produit par un Virus vérolique, qui étant ſalin & acide, eſt très-propre à coaguler les Humeurs. Ce virus ſe communique aux Glandes des Aines ou des Aiſſelles par les Vaiſſeaux lymphatiques qui s'y rendent

Pendant la Copulation il peut s'insinuer dans l'Uréthre, ou se répandre sur le Gland & sur la Verge dans les Hommes; ou sur la Vulve & le Vagin dans les Femmes, pénétrer dans l'un & l'autre Sexe la substance des parties naturelles, dont les pores & l'embouchure des conduits excrétoires sont alors fort ouverts, & s'introduire dans les Vaisseaux lymphatiques. Quand on est attaqué de chancres vénériens ou d'une Gonorrhée virulente supprimée totalement ou en partie; ce Virus peut aussi gagner ces Vaisseaux qui rempent autour des parties où se trouve le siége de ces Maladies. La Lymphe qui y circule en est donc infectée & épaissie. Cette Lymphe conduite aux Glandes des Aines, s'y arrête, s'y coagule, les engorge, les gonfle, les dilate. Si elle passe outre, elle peut s'introduire dans la masse du Sang, être portée par la voie de la circulation aux Glandes des Aisselles & y produire de semblables Tumeurs : mais ceci arrive plus rarement dans la Vérole universelle; elle peut aussi, en circulant avec les Humeurs, se déposer & se fixer

dans les unes ou les autres de ces Glandes, qui ont d'autant plus de disposition à l'arrêter, qu'elles sont déja infectée de Virus.

La Lymphe virulente épaissie dans les Glandes dont on vient de parler, faisant obstacle à celle qui s'y rend, l'oblige de s'y arrêter & de s'y accumuler avec elle; cet amas augmentant de plus en plus, fait insensiblement grossir ces Glandes. Si dans cet état le Malade est sanguin; si son Sang est échauffé & raréfié; ou s'il est dans un mouvement fébrile; il se portera vers ces endroits avec d'autant plus de force & de rapidité, qu'il y sera vivement pouſſé par les syſtoles redoublées du Cœur & des Artéres. Mais les Vaisseaux sanguins qui se distribuent à ces Glandes gonflées, se trouvant comprimés, ne lui permettront pas de continuer son cours. Ce Liquide s'y amassera promptement & par Fluxion; il les dilatera; il agrandira les orifices des Artéres lymphatiques; il s'y insinuera; il augmentera par conséquent le volume de la Tumeur; il l'échauffera considérablement par son séjour, par son mouve-

ment inteſtin, & par les fréquentes oſcillations qu'il éprouvera; en un mot il la rendra entiérement phlegmoneuſe; & la faiſant gonfler en peu de tems, il excitera ſur les Fibres nerveuſes de vives & ſoudaines divulſions qui cauſeront des douleurs conſidérables & pulſatives. Comme les Glandes des Aines ſont placées ſur le Nerf crural & ſur les Vaiſſeaux ſpermatiques; & que celles des Aiſſelles ſont voiſines des Nerfs brachiaux, l'inflammation ſe communiquant à ces Nerfs, produira des douleurs encore plus grandes, qui répondront juſqu'aux extrémités auxquelles ils ſe diſtribuent. Le Malade ne peut auſſi marcher qu'avec beaucoup de peine; parce que les Glandes des Aines ſe trouvent comprimées par l'action alternative des Muſcles fléchiſſeurs & extenſeurs de la Cuiſſe & de la Jambe. Quoique la Tumeur ſoit phlegmoneuſe, la peau ne change preſque point de couleur. N'étant point adhérente aux Glandes, ſes Vaiſſeaux ſont libres; le Sang n'y ſéjourne pas & ne la rend point rouge.

Lorſque le Malade eſt atrabilaire,

que ſon Sang eſt ſec & groſſier, peu propre à s'échauffer à ſe raréfier, & que le Cœur & les Artéres battent lentement; ce Liquide ne s'engagera dans ces Glandes que peu à peu, & plutôt par Congeſtion que par Fluxion. Il n'y excitera ni chaleur ni pulſation, & les divulſions qu'il cauſera par ſon volume ſur les Fibres nerveuſes, n'étant point ſubites, ne produiront preſque point de douleur. La Lymphe participant du caractere du Sang, rendra par ſa groſſiéreté & ſa coagulation, la Tumeur dure, compacte & de la nature du Skirrhe, qui ne croît qu'avec lenteur, & qui ne vient que difficilement à ſuppuration.

Quand le ſujet eſt d'un Tempérament phlegmatique, que ſon Sang eſt ſéreux, & que la Lymphe eſt aqueuſe, ces Humeurs ne s'accumuleront auſſi que lentement dans les Glandes engorgées, & n'y cauſeront preſque point de chaleur, de douleur, ni de pulſation: mais la ſéroſité trop abondante du Sang s'épanchera ſur la ſuperficie de la Tumeur, & la rendra molle & œdémateuſe.

Diagnoſtic. Le Bubon vénérien ſe diſtingue des Bubons ſimples & des peſtilentiels, en ce que ceux-ci ſont ordinairement rouges, enflammés & très-douloureux; que la Fiévre a coutume de les précéder ou de les accompagner juſqu'à la ſuppuration; que la rougeur du peſtilentiel eſt ſouvent obſcure ou noirâtre; que ſa chaleur eſt brulante, & qu'il vient en tems de Peſte, ou dans un air contagieux où pluſieurs perſonnes non-ſuſpectes de Virus vénérien, en ſont attaquées avec les autres ſymptomes de cette funeſte maladie. Au lieu que le Bubon Vérolique ne change preſque point de couleur; qu'il paroît quatre ou cinq jours, quelquefois un peu plus tard après un commerce impur; qu'il eſt ſouvent précédé ou accompagné d'une Gonorrhée virulente, de Phimoſis, ou de Chancres vénériens; ou qu'il y a des marques que le malade eſt attaqué de la Vérole. On le diſtingue des Bubons ſcrophuleux & ſcorbutiques, en ce que ceux-ci ne ſont jamais ſans des ſignes d'Ecrouelles ou de Scorbut. Le Bubon vénérien dans ſon commencement différe des

Glandes ſimplement gonflées, non-ſeulement par les ſignes ci-deſſus rapportés, mais auſſi parce qu'il eſt adhérent; au lieu que les Glandes ſimplement gonflées ſont mobiles & roulantes.

Il eſt très-eſſentiel de ne pas confondre le Bubon des Aines en général, avec le Bubonocéle. Si l'on en venoit à l'Opération, & que la Tumeur fût cauſée par la préſence de l'Inteſtin, en ouvrant ce Viſcére on mettroit le Malade dans un grand danger de perdre la vie. L'Entérocéle pourroit en impoſer, particuliérement ſi c'eſt une Hernie crurale qui eſt préciſément placée au même endroit où les Bubons naiſſent. Les Signes ſuivans en ſont la différence. La ſuperficie du Bubon eſt inégale, parce qu'il y a pluſieurs Glandes engorgées. Sa figure eſt ordinairement oblongue, ſuivant la ſituation de ces Glandes; ſa baſe eſt large & étendue. Au contraire l'Entérocéle eſt rond & uni à ſa ſurface; ſa baſe eſt étroite & attachée à l'Aine comme un pédicule où l'Inteſtin eſt étranglé. 2°. Cette Hernie céde au toucher dans toute ſon éten-

due, & revient à elle auſſitôt qu'on retire le doigt, ſans en conſerver l'impreſſion ; au lieu que le Bubon eſt dur & réſiſte au toucher : s'il céde, ou il tient de l'Œdême, ou il eſt venu à ſuppuration ; dans le premier cas l'impreſſion du doigt y reſte, dans le ſecond ſa circonférence eſt dure, il n'y a que le milieu qui ſoit mou. 3°. L'Enterocéle rentre quelquefois par le *Taxis*, & l'on entend le bruit que font les flatuoſités qu'il renferme ; ou s'il ne peut rentrer à cauſe de l'étranglement, il eſt toujours accompagné, ou bientôt ſuivi de douleurs de Colique, de conſtipation, de Fiévre & de paſſion Iliaque, dans laquelle on vomit même les matiéres Fécales. D'ailleurs le Malade a fait quelque chute, quelque effort ou quelqu'autre choſe qui a donné occaſion à la Hernie ; ce qui ne ſe rencontre guére avec les circonſtances qui ont précédé ou qui ſe trouvent jointes au Bubon, particuliérement au Vénérien. Lorſque la Hernie s'eſt faite par les anneaux des Muſcles de l'Abdomen, elle eſt trop éloignée des Glandes inguinales, pour être priſe pour un Bubon.

Pronoſtic. Le Bubon Vénérien ſeul & ſans complication, qui eſt nouvellement produit par un commerce impur, peut recevoir une parfaite guériſon; parce que le Virus n'a pas eu le tems d'infecter la maſſe du Sang. S'il eſt accompagné ou précédé de Gonorrhée virulente, de Chancres, de Dartres, ou d'autres accidens qui dépendent d'un Virus vénérien, il eſt ordinairement un ſymptome de la Vérole. Lorſqu'il vient longtems après qu'on s'eſt expoſé à le gagner, ou après une prétendue guériſon d'une maladie vénérienne, il n'y a pas de doute qu'il ne ſoit l'effet d'une Vérole univerſelle, dont le Virus s'eſt tenu longtems caché dans le Sang. Le Bubon vénérien qui ſe diſſipe par déliteſcence, c'eſt-à-dire, qui diſparoit tout d'un coup ſans cauſe manifeſte, ne rentre que pour cauſer la Vérole. Le Bubon vénérien ſimplement phlegmoneux, eſt plus facile à guérir que celui qui tient du Skirrhe ou de l'Œdême; le Phlegmoneux peut plus facilement ſe réſoudre, ou venir à ſuppuration, qui eſt la voie la plus ſure, en adminiſtrant exactement les Remé-

des convenables ; au lieu que celui qui participe du Skirrhe, s'endurcit tellement, qu'il réſiſte longtems à toutes ſortes de Remédes ſans ſe réſoudre, ou ſans pouvoir preſque ſuppurer. L'Œdémateux ſe réſout ſuperficiellement ſans peine ; mais la Lymphe virulente épaiſſie & engagée dans l'intérieur des Glandes, n'étant point échauffée par le Sang, ni broyée & atténuée par les pulſations des Artéres, y reſte avec opiniâtreté, & forme une petite Tumeur dure, qui n'a de diſpoſition ni à ſe réſoudre, ni à ſuppurer.

Cure. Le Bubon Vénérien eſſentiel qui vient ſeul d'un commerce impur, & qui reconnoît pour cauſe un Virus nouvellement reçu, ſe guérit en deux maniéres, par réſolution, ou par ſuppuration.

Suivant la premiére méthode, il faut d'abord ſaigner le Malade du bras, pour s'oppoſer au progrès de l'engorgement des Glandes, & prévenir ou calmer l'inflammation, en diminuant la maſſe des Humeurs, & les empêchant de ſe porter en ſi grande abondance à la Tumeur. Si le Bubon

vénérien eſt ſimplement phlegmoneux, on réitérera la ſaignée, & on en fera au commencement de promptes & copieuſes, autant que l'âge, le tempérament & les forces du ſujet le permettront, ne faiſant point de difficulté d'en faire deux, trois & quatre les premiers jours, ſans craindre d'attirer le Virus en dedans, ni de cauſer la Vérole. L'Expérience confirme que c'eſt un vaine terreur : mais après pluſieurs ſaignées promptement faites, on en viendra à la purgation, pour vuider au plutôt une partie du Virus, & préparer le Malade à l'uſage des autres Remédes. La purgation dans ce cas doit être douce. On peut donner en pluſieurs Bols une once de Caſſe mondée, douze ou quinze grains d'*Aquila alba*, & une dragme de Sel d'Epſom ou de la Rochelle. Si on la veut en Potion, on la compoſera de la maniére ſuivante, ou à peu près ſemblable.

℞ *Pulpe de Caſſe, une once ; manne deux onces ; faites les bouillir légérement dans ſix onces de Ptiſane de Nenuphar ; paſſez la Médecine, &*

mêlez y une dragme de Sel d'Epſom ou de la Rochelle ; donnez-la le matin à jeun, après avoir fait prendre la veille au ſoir, douze grains d'Aquila alba incorporés dans un peu de conſerve de Roſes, ou de Cynorrhodon, ou autre ſemblable.

Enſuite on donnera tous les matins dix, douze, ou quinze grains de Panacée en poudre, incorporée dans quelque conſerve, & l'on réitérera la purgation toutes les ſemaines, même plutôt, ſi la Salivation vouloit paroître. En même tems on appliquera ſur la Tumeur un Emplâtre de *de Vigo cum Mercurio*, ou de *Diabotanum* mercuriſé, qu'on levera tous les jours pour l'eſſuyer, & qu'on renouvellera tous les quatre. Il faut continuer ces Remédes juſqu'à l'entiére réſolution de la Tumeur, & preſcrire pendant toute la Cure une diéte atténuante & délayante, une ample boiſſon de Ptiſane apéritive, des bouillons avec les deux tiers de Rouelle de Veau, & un tiers de tranche de Bœuf, ou de volaille; de la gelée de viande; des Crêmes de Ris, d'Orge ou de Gruau.

Si l'on accorde de la Viande, qu'elle ſoit facile à digérer, & en petite quantité. Plus on retranchera d'alimens, moins il ſe portera d'humeurs à la partie. Le Malade ſe privera de Vin & de tout ce qui ſeroit capable de l'échauffer; il ne s'expoſera point au froid ni au vent, crainte que la tranſpiration ne ſoit ſupprimée, & qu'il ne ſurvienne un Flux de bouche, de la Fiévre ou un dépôt ſur quelque partie. Si l'inflammation & la douleur ſe calment, il uſera pour boiſſon ordinaire, d'une légére Ptiſane d'Eſquine & de Salſepareille: mais ſi elles ſubſiſtent, la Ptiſane ſera faite principalement avec le Nenuphar & le Chiendent.

Quand le Bubon vénérien tient du Skirrhe ou de l'Œdême, une ſaignée ou deux ſuffiſent. Les Purgatifs doivent être plus forts. Les Hydragogues mêlés avec les anti-vénériens, les pilules Mercuriéles & autres de ſemblable compoſition, ſont convenables, ainſi que le Bol ſuivant.

℞ *Poudre Cornachine, demi-dragme; Aquila alba dix, douze ou quinze*

grains ; Confection Hamech, une dragme ou deux ſuivant le tempérament. Mêlez le tout & le faites prendre le matin dans du Pain à chanter. Pour les Perſonnes difficiles à purger, on peut y ajouter trois ou quatre grains de Trochiſques alhandal.

La Ptiſane ſera Apéritive, Diurétique ou Diaphorétique, comme celle des bois, qu'on peut rendre purgative par intervalles. Cependant on donnera la Panacée avec les mêmes précautions que ci-deſſus, & l'on appliquera ſur la Tumeur de forts réſolutifs, comme l'Emplâtre fait avec le Galbanum, la gomme Ammoniac & le Mercure vif, de chacun parties égales, incorporés dans l'huile des Philoſophes ; ou du Diachylon gommé malaxé avec le Mercure vif & l'huile de Tartre.

Il y a des perſonnes ſi délicates, qu'elles ne peuvent ſupporter la Panacée ni les autres préparations de Mercure priſes intérieurement, ſans avoir des peſanteurs d'Eſtomac, des Hémorragies, ou d'autres accidens fâ-

cheux. En ce cas on peut réſoudre le Bubon vénérien par le moyen des Frictions mercuriéles, en ſe ſervant d'onguent Neapolitain depuis une dragme juſqu'à deux, dont on frottera les Aines, les Cuiſſes & les Feſſes, tous les deux ou trois jours : mais auſſitôt que le Flux de Bouche commence à paroître, on purge le Malade pour détourner les Humeurs par les Selles. Quand toutes les marques de ſalivation ſont paſſées, on recommence les Frictions, lorſque le Ptyaliſme reparoît, on les ceſſe, on revient à la purgation, & on continue la même méthode juſqu'à ce que le Bubon ſoit abſolument diſſipé : mais outre une diéte exacte que le Malade doit obſerver, il eſt néceſſaire qu'il ſe tienne renfermé pendant toute la Cure dans une chambre chaude ; particuliérement s'il fait froid. Nous en avons ci-devant allégué les raiſons.

Cette méthode de traiter le Bubon vénérien par réſolution, a cela de commode, qu'elle eſt ſouvent plus courte que l'autre, qu'elle épargne au Malade la douleur de l'opération, & celle qu'il reſſent lorſque la ſuppu-

ration ſe fait ; ſans compter qu'il a encore à ſouffrir pendant les panſemens, mais auſſi elle eſt ſuſpecte. Le Virus rentré dans la maſſe du Sang peut y reſter aſſoupi ſans être entiérement détruit, ou ſe fixer dans quelque partie pendant pluſieurs années, pour ſe réveiller à l'occaſion d'un excès, d'une débauche, ou de l'abus & du mauvais uſage des ſix choſes non-naturelles. Les accidens qu'il cauſeroit, ſeroient alors des ſymptomes de la Vérole.

La voie de la Suppuration eſt donc plus ſûre ; puiſqu'en l'entretenant juſqu'à ce que toutes les Glandes & les duretés ſoient conſumées, tout le Virus s'évacue par-là. Souvent même le Bubon y eſt tellement diſpoſé, qu'on eſt obligé de la ſuivre. Pour remplir cette Indication, on appliquera ſur le Bubon phlegmoneux un Cataplâme peptique ou maturatif, tel que celui-ci qui eſt décrit dans le Chapitre du Phlegmon, p. 212. Ou

℞ *Oignons de Lis, racines de Patience, de chacun trois onces ; Oignons blancs, deux onces ; Figues graſſes, au nombre*

de dix. Faites cuire le tout dans suffisante quantité d'Eau ; pilez-le, & en tirez la pulpe, à laquelle vous ajouterez onguent Basilic, Levain, Savon noir, de chacun une once.

On appliquera l'un ou l'autre de ces Cataplâmes chaud sur la Tumeur, le renouvellant deux fois par jour. Quand le Bubon aura de la disposition à supurer, on mettra sur la pointe de la Tumeur un plumaceau chargé d'onguent Basilic, & le Cataplâme par-dessus.

On peut, au lieu de Cataplâme, se servir d'un Onguent fait comme il suit.

℞ *Emplâtre de Mucilages & Diachylon gommé, de chacun deux onces ; onguent de la Mére, onguent Basilic, de chacun une once. Faites les fondre sur un petit feu, & les mêlez.* Etendez-en une partie sur du Chamois & l'appliquez sur la Tumeur. Il ramollit, il échauffe & meurit.

Si le Bubon tient du Skirrhe ou de l'Œdême, on aura recours à des

Peptiques plus forts, pour échauffer, atténuer & meurir la matiére plus efficacement. Par exemple.

℞ *Racine de Bryone, de Concombre sauvage, d'Altœa, de Lis blanc, de chacune deux onces ; Figues grasses, une once ; feuilles d'Althœa, de Brancursine, fleurs de Camomille, de Melilot, de chacune une poignée. Faites bien bouillir le tout selon l'Art, dans suffisante quantité d'Hydromel ; tirez en la Pulpe, & y ajoutez de l'Oignon blanc cuit & bien pilé, vieux Levain, onguent de la Mére, onguent Basilic, de chacun une once. Mêlez & en faites un Cataplâme.* Ou appliquez l'Onguent suivant.

℞ *Diachylon gommé, Emplâtre magnétique d'Angelus Sala, de chacun deux onces ; Savon noir, onguent de la Mére, onguent Basilic, Galbanum dissout dans le Vin, passé & épaissi en consistence de Miel, de chacun une once.* Mêlez & en étendez sur du linge ou sur de la peau, le renouvellant tous les jours.

A l'égard des Remédes généraux,

ſçavoir la Saignée & la Purgation, ils n'ont guére lieu dans cette méthode. En attirant les Humeurs en dedans, ou les détournant par d'autres voies, ils empêcheroient ou retarderoient la Suppuration. Cependant ſi le Bubon vénérien eſt ſimplement phlegmoneux, & accompagné de Fiévre & d'une grande inflammation, on peut faire une ou deux ſaignées du bras, pour calmer ces accidens; & ſi le Malade eſt cacochyme, il ſera bon de le purger une fois dès le commencement. Pendant toute la Cure on donnera la Panacée en petite doſe, c'eſt-à-dire, ſix ou huit grains tous les deux & trois jours, pour détruire le Virus ſans cauſer la Salivation, qui s'oppoſeroit à l'Indication qu'on a de pouſſer au dehors; & s'il y avoit quelque diſpoſition au Flux de Bouche, on le préviendroit, ou on l'arrêteroit, en purgeant auſſitôt le Malade. En même tems on preſcrit pour boiſſon ordinaire une légére Ptiſane d'Eſquine, n'employant que demi-once tout au plus de cette racine avec un peu de Regliſſe, ſur chaque pinte d'eau, crainte de la rendre ſudorifi-

que, & de procurer plutôt la réſolution que la ſuppuration.

Lorſque le Bubon vénérien a de la peine à venir à ſuppuration, quelques-uns y appliquent des Ventouſes: mais ils n'attirent à la peau que quelques Humeurs, pendant que la lymphe virulente reſte fixée dans les Glandes & s'y endurcit encore davantage. Il eſt plus ſûr de ſe ſervir alternativement des Cataplâmes & des Onguens maturatifs que nous avons rapportés; ſi le Bubon ne peut pas ſuppurer, il faut le traiter par réſolution, comme nous avons dit, ou par le Ptyaliſme, avec toutes les précautions convenables à la Vérole, en cas qu'on ne puiſſe pas y réuſſir autrement.

Mais s'il céde à l'effet des Topiques, & qu'il vienne à ſuppuration, on l'ouvrira auſſitôt que la ſuppuration ſera finie, ſans attendre qu'il perce de lui-même, crainte que l'Humeur virulente & purulente, devenant trop acre par ſon ſéjour, ne creuſe trop en dedans & ne faſſe des Sinus. Quelques Praticiens s'imaginant que la Lymphe virulente, deve-

une plus fluide par la ſuppuration, peut ſe communiquer à la maſſe du Sang & cauſer la Vérole, font l'ouverture de la Tumeur dès le commencement de la ſuppuration, ſans attendre qu'elle ſoit achevée. Mais leur trop grande précipitation fait qu'il reſte pluſieurs Glandes engorgées & endurcies, qui ſont très-longtems à ſuppurer, & qui retardent conſidérablement la guériſon de l'Ulcére. Au lieu qu'avant l'ouverture de l'Abſcès toutes ces Glandes étant à couvert de l'impreſſion de l'Air, & ſe trouvant expoſées à la chaleur de la partie, aux pulſations des Artéres, aux Oſcillations des Fibres, & à l'action même du Pus commencé, ſe fondent & ſe conſument bien plus promptement.

On fait l'ouverturure du Bubon Vénérien en deux maniéres, ou par le Fer, ou par le Cautére potentiel. La premiére convient au Bubon ſimplement phlegmoneux. La facilité qu'il a à ſuppurer, n'a pas beſon d'un Cauſtique fondant, qui d'ailleurs ne manqueroit pas d'augmenter l'inflammation. La ſeconde eſt plus conve-

nable au Bubon qui eſt dur, & qui tient du Skirrhe ou de l'Œdême ; à cauſe qu'il eſt moins enflammé, qu'il ſuppure plus difficilement, & que le Cautére potentiel fond & conſume les Glandes engorgées. On ouvrira donc le Bubon phlegmoneux avec la Lancette à Abſcès, ou le Biſtouri. On fera l'inciſion dans toute l'étendue de la Tumeur, pour bien découvrir le fond de l'Abſcès ; ſi l'on trouve des Brides ou des Sinus, en y mettant le doigt, on les coupera avec les Ciſeaux ou le Biſtouri, à la faveur d'une ſonde canelée. Si le Bubon étoit fort gros & que la cavité de l'Abſcès fût conſidérable, on l'ouvriroit par une inciſion cruciale, & l'on en couperoit les angles.

L'Opération faite, on remplira la cavité de l'Ulcére avec de la Charpie ſéche ; dans les autres panſemens on y mettra des Bourdonnets ou des Plumaceaux chargés d'un digeſtif ordinaire. S'il y reſtoit quelque Glande dure & engorgée, on ajouteroit au digeſtif un peu de pierre à Cautére, ou on les toucheroit avec la pierre infernale, pour les conſumer. Toutes

les duretés étant fondues, on mondifiera l'Ulcére par le moyen du Baume d'Arcéus, ou de celui de Mets, ou de l'onguent d'Ache, & on le cicatrisera comme on a coutume de cicatriser les plaies & les Ulcéres. Pendant qu'on se sert du Digestif, on applique sur toute la Tumeur un Emplâtre d'Onguent de la Mére, ou de Diachylon gommé, pour favoriser la suppuration & la fonte des Glandes engorgées. Ensuite on emploie l'Emplâtre de *de Vigo cum Mercurio*.

Pour faire l'ouverture avec le Cautére potentiel, qui convient mieux au Bubon endurci, ou qui participe du Skirrhe ou de l'Œdême, on applique sur toute la Tumeur un Emplâtre fenêtré, qui s'attache bien à la peau; on mouille l'espace que laisse la fenêtre, on y met une trainée de pierres à Cautére écrasées, on couvre le tout avec un autre Emplâtre. Au bout d'une heure ou deux, suivant que la Tumeur est dure & profonde, ou que les pierres sont plus ou moins actives, l'Abscès se trouve ouvert S'il ne l'étoit pas, on achéveroit de l'ouvrir avec la Lancette. On remplit ensuite la

cavité de Bourdonnets chargés de Digeſtif, & quand l'eſcarre que le Cautere a faite, eſt tombée, on enduit les Bourdonnets d'onguent Baſilic, auquel on a mêlé un peu de pierre à Cautére, afin de conſumer entiérement toutes les Glandes engorgées, ſans y laiſſer la moindre dureté; pour peu qu'il en reſtât, la guériſon ſeroit imparfaite. Si la pierre à Cautére cauſe trop de douleur, on peut toucher les duretés avec la pierre infernale. On laiſſe ſuppurer l'Ulcére juſqu'à ce que toutes les Glandes endurcies ſoient ramollies & conſumées. Enfin on le mondifie & on le cicatriſe comme le précédent.

Sur la fin de la guériſon on purge pluſieurs fois le malade, & on lui fait uſer pendant un certain tems de la Ptiſane des bois. On lui donnera quelques priſes de Panacée, pour achever de détruire le Virus, s'il en reſtoit, & cela ſuivant la prudence du Médecin.

A l'égard du Bubon accompagné de Gonorrhée virulente & de Chancres, on le traitera de la même maniére, en joignant les Remédes convenables à ces deux maladies. S'il réſiſte, c'eſt une preuve que le Malade

eſt attaqué de la groſſe Vérole, & qu'on ne peut le guérir, que par les frictions, la fumigation ou autres préparations mercurielles. Les Bubons qui ſont des ſymptomes de cette Maladie, exigent la même Cure générale.

ARTICLE TROISIÉME.

Du Charbon ou Anthrax.

LE Charbon eſt une Tumeur phlegmoneuſe, rouge comme le Cinabre, un peu dure, ronde, élevée en pointe, accompagnée d'une douleur vive, d'une chaleur brulante ſemblable à celle que cauſeroit un charbon allumé, & d'une groſſe Puſtule dans le milieu, ou de pluſieurs petites, qui ſe changent par la force de la chaleur en une croute noire ou cendrée, comme ſi la partie avoit été brulée avec un Fer chaud. Cette croute tombe dans la ſuite ſans ſuppuration & laiſſe un Ulcére putride & profond, dont il ne ſort ordinairement point de Pus. La Tumeur & l'Ulcére ſont entourés d'un cercle enflammé, luiſant, de différentes couleurs,

rouge, brun, violet, plombé, noirâtre. L'inflammation, la rougeur & la douleur ſe communiquent même ſouvent aux parties voiſines, & il s'y joint ordinairement une Fiévre ardente.

Tous ces ſymptomes ont fait donner à cette Tumeur le nom de *Charbon*, en latin *Carbo*, vel *Carbunculus*, en grec Anthrax, ἄνθραξ qui ſignifie Charbon, ſoit à cauſe de ſa couleur noire & brulée, comme celle d'un Charbon éteint, ſoit à cauſe de la douleur brulante qu'il excite comme feroit un Charbon de feu; c'eſt pourquoi Avicenne l'appelle en latin *Pruna*, qui ſignifie *Charbon allumé*. Quelques-uns le nomment *Feu perſique*, parce que les Perſes y ſont ſujets.

Le Charbon a coutume de commencer par une grande cuiſſon & une demangeaiſon incommode. On voit s'élever ſur la partie une groſſe puſtule ou pluſieurs petites de la groſſeur d'un grain de Millet. Il ſe forme bientôt après une Tumeur dure, dont la circonférence eſt garnie de ces petites puſtules en forme de couronne, & la puſtule du milieu, ou les petites, s'il y en a, étant crevées ou ouvertes,

laiſſent voir au-deſſous une chair noire, ou griſâtre & gangrenée. Quelquefois il ne commence pas par des puſtules, mais par un Ulcére couvert d'une croute noire ou cendrée, ſemblable à la brulure d'un Fer chaud, entourée d'un cercle rouge très-douloureux. Quand la croute eſt tombée, il paroît une chair ſpongieuſe & gangrénée, qui quitte la partie ſaine & laiſſe un ulcére ſouvent aſſez profond. Tous ces caractéres marquent que le Charbon participe du Phlegmon, de l'Eryſipele & du Skirrhe, mais plus du premier que des autres.

Il y a deux ſortes de Charbon, l'un ſimple, l'autre malin & peſtilentiel. Le ſimple n'eſt pas ſi livide, ſi noir, ni ſi brulé que le malin, & le cercle qui eſt autour eſt rouge. Quelquefois il eſt ſans Fiévre, ou celle qui l'accompagne ou qui ſurvient, eſt de peu de conſéquence.

La cauſe du Charbon ſimple eſt un Sang ſec, ſalin & groſſier, arrêté dans la partie à l'occaſion de la demangeaiſon & de la puſtule qui s'eſt formée par une Lymphe ſaline, acre & corroſive, engagée dans quelque Vaiſ-

ſeau excrétoire, ou dans quelque Glande de la peau. Un Sang de ce caractére trouvant des Vaiſſeaux capillaires reſſerrés & étranglés par l'irritation & la contraction des Fibres nerveuſes, s'y engorge, dilate & force les Artéres lymphatiques voiſines, s'y inſinue & forme en s'accumulant l'élévation & la dureté qu'on remarque; venant enſuite à s'échauffer par les fréquentes oſcillations des Fibres, par ſon ſéjour & par ſon mouvement inteſtin, il excite une douleur vive & pulſative avec une chaleur brulante, qui en faiſant diſſiper toute la partie ſéreuſe, l'empêche de venir à ſuppuration.

Le Charbon malin & peſtilentiel eſt d'un rouge plus foncé. Les Veſſies ou puſtules qui ſont deſſus, ſe changent bientôt en croute noire, cendrée, ou jaunâtre. La peau & la chair qui ſont au-deſſous, ſont gangrénées ou ſphacélées. La douleur & la chaleur ſont plus vives & plus brulantes. Le cercle qui eſt autour eſt livide, noirâtre ou violet. Ce Charbon eſt ſouvent accompagné ou précédé de nauſées, de vomiſſemens, de défail-

lances, de palpitation de Cœur, de delire, de convulsions, d'ardeur d'entrailles, de Fiévre maligne, ou d'autres symptomes de la Peste.

La cause du Charbon malin est à peu près la même que celle du simple: mais la Lymphe & le Sang arrêtés dans la Tumeur sont chargés de parties salines beaucoup plus acres, plus corrosives & plus subtiles. La sérosité des pustules imprégnée de ces sels, ronge, déchire & brule comme un Cautére potentiel le tissu de la peau & de la chair qui sont au-dessous. Ces Sels sont autant de Corpuscules malins & arsénicaux qui se communiquent à la masse du Sang en tems de Peste ou de Contagion, & qui se déposent à l'habitude du Corps, par la voie de la Circulation.

Le Diagnostic du Charbon tant simple que malin, se tire facilement de la description que nous en avons faite.

Pronostic. On doit regarder les Charbons comme des Tumeurs critiques, dans lesquelles les parties malignes qui circulent dans la masse du Sang, peuvent se déposer par une Métastase, du dedans au dehors; c'est pourquoi l'on doit espérer une gué-

riſon plus heureuſe & plus prompte en tems de Peſte, s'il paroît pluſieurs Charbons bien conditionnés, ce ſont autant de Filtres qui délivrent le Sang de la malignité qui s'y étoit communiquée. Les bonnes marques des Charbons peſtilentiels ſont, lorſqu'ils croiſſent en peu de tems, qu'ils ne ſont ni trop douloureux, ni trop enflammés, qu'ils ſont humides, que le milieu qui en eſt gangréné ne fait pas beaucoup de progrès, & qu'ils ne pénétrent guére avant; mais s'ils ſont très-enflammés, très-douloureux, ſecs, durs, & très-gangrénés, on n'en peut attendre que de funeſtes ſuites. Il ne ſurvient point de ſuppuration, le Sang ne ſe dépure pas; la Gangréne s'étend de plus en plus, & les ſymptomes de la Peſte ſubſiſtent ou augmentent. Outre les mauvaiſes qualités qui rendent les Charbons dangereux, ils le ſont encore plus ou moins, ſuivant leur ſituation & les ſymptomes qui les accompagnent. Ceux des parties membraneuſes & tendineuſes ſont plus facheux que ceux des parties charnues. Ceux-là ſe trouvant ſur des parties plus ſéches, plus tendues, plus

ſenſibles, ſont plus ſecs, plus enflammés, plus douloureux. Ceux-ci attaquant des parties plus humides & plus lâches, viennent plus facilement à ſuppuration & cauſent moins de douleur. Le Charbon du Viſage eſt fort à craindre; parce que cette partie eſt très-ſenſible & que l'inflammation peut ſe communiquer au Cou, aux Amygdales & aux autres endroits voiſins du Cerveau & des Vaiſſeaux qui s'y diſtribuent. Ceux des Aines & des Aiſſelles attirent de facheux ſymptomes, par les raiſons que nous avons données en parlant du Bubon. Les Charbons qui attaquent les extrémités, tourmentent fort les Malades. La ſenſibilité de ces parties, fait qu'ils ſont plus douloureux, plus enflammés, & qu'ils cauſent des inſomnies continuelles & d'autres fâcheux ſymptomes. Les Charbons qui ſont noirs, livides, ou jaunâtres, & qui ſont accompagnés de Fiévre, ſont pleins de danger; ils le ſont encore plus ſi la Fiévre eſt maligne, & s'ils ſont peſtilentiels. Quand de pareils Charbons diſparoiſſent tout d'un coup ſans reparoître bientôt au

même endroit ou ailleurs, c'eſt ordinairement un ſigne mortel. Lorſqu'après l'éruption d'un ou de pluſieurs Charbons, la Fiévre & les autres accidens ceſſent, c'eſt une bonne marque qui donne lieu d'eſpérer que l'Humeur maligne quitte la maſſe du Sang, & que la Criſe ou la Métaſtaſe eſt ſalutaire. Le Charbon ſimple ou benin eſt bien moins dangereux. Quand il eſt ſeul, petit, rouge, ſans Fiévre, il eſt facile à guérir.

Cure. Le Charbon ſimple ou benin demande la ſaignée auſſitôt qu'on apperçoit la Tumeur, & qu'il y a de la Fiévre; ſi le Malade eſt cacochyme, on lui adminiſtre quelques Purgatifs. Le régime doit être rafraichiſſant & délayant. Il faut en même tems appliquer ſur le Charbon commençant, le Cataplâme de Lait, de Mie de pain, de jaunes d'Œufs & de Safran, ou la grande Joubarbe pilée; ou un Cataplâme fait avec les feuilles de *Morſus Diaboli*; de *Lapathum*, de *Geranium*, de Plantain, cuites avec de la Farine d'Orge dans de l'Oxymel. Ces Topiques pourront éteindre la grande chaleur & adoucir la douleur. La Tu-

meur peut même prendre la voie de la réſolution, qui eſt la maniére la plus douce dont elle puiſſe ſe terminer ; & pour la faciliter, rien n'eſt plus propre & ne fait plus promptement ſon effet que le *Nutritum*, compoſé avec la Litharge en poudre ſubtile, l'huile d'Amandes douces, ou l'huile Roſat, ou de Myrtilles, & le Vinaigre de Sureau, appliqué tout récent & renouvellé deux ou trois fois le jour. Mais il faut réïtérer la ſaignée & la purgation pluſieurs fois ; ſans cette précaution l'Humeur morbifique, diſpoſée à ſe ſéparer de la maſſe du Sang & à ſe dépoſer dans la Tumeur, pourroit s'arrêter dans quelque Viſcére & y cauſer une maladie plus fâcheuſe ; ce qui arriveroit encore plus facilement à une perſonne d'un tempérament cacochyme.

Mais comme le Charbon fait ſes progrès en peu de tems, & qu'on n'eſt pas toujours le maître de le réſoudre, il faut tâcher de le mener à ſuppuration en y appliquant un des Cataplâmes Peptiques que nous avons décrits dans la Cure du Bubon peſtilentiel, ou celui-ci.

℞ *Pulpe de Figues graſſes cuites dans l'Hydromel, deux onces ; onguent Baſilic, Beurre frais, Levain, de chacun une once ; jaunes d'Œufs, au nombre de deux ; Safran en poudre, demi-dragme.* Mêlez.

Si la Tumeur ne ſe diſpoſe point à la ſuppuration, & qu'il ſe forme une croute noire, livide ou cendrée qui dénote que la peau & même la chair qui ſont au-deſſous, ſont gangrénées, on fera ſans balancer des Scarifications juſqu'au vif avec la Lancette ou le Scalpel ; ou l'on y appliquera le Cautére potentiel, pour conſumer la chair morte & la ſéparer de la chair vive. C'eſt dans cette intention que Sylvius, *Prax. Medic. l.* 4. *Tract.* 2. §. 690. recommande comme un excellent Reméde, le Beurre d'Antimoine, dont on touche le Charbon tout autour avec une plume. Cependant les Scarifications ſont préférables ; l'effet en eſt plus prompt. Après avoir ſcarifié ou touché avec le Cautére potentiel la Tumeur, on met un plumaceau deſſus chargé d'un Digeſtif com-

posé de Térébenthine, de jaunes d'Œufs, d'onguent de Styrax & d'huile d'Hypericum ; & sur le tout un Cataplâme émollient, ou celui qui est fait avec les quatre Farines & le miel, pour ramollir la peau qui est extrêmement tendue. Il faut continuer le Digestif, non seulement jusqu'à ce que l'escarre soit tombée, mais aussi tant que la suppuration sera abondante. Quand elle commencera à diminuer, on détergera l'Ulcére avec le Baume de Mets, ou le Mondificatif d'Ache. S'il s'y forme quelques chairs fongueuses, on se servira d'onguent *Apostolorum*, où l'on mêlera avec le Mondificatif d'Ache un peu d'onguent Ægyptiac. Ensuite on procurera la Cicatrice avec l'emplâtre de Nuremberg, & sur la fin, un simple plumaceau de Charpie séche.

Le Charbon pestilentiel faisant de grands progrès en peu de tems, demande un prompt secours ; & comme la cause qui le produit, est semblable à celle du Bubon pestilentiel, on doit employer intérieurement les mêmes Remédes avec les mêmes distinctions & les mêmes précautions, suivant l'a-

vis d'un Médecin expérimenté. Et parce que la peau & la chair de ces sortes de Charbons sont toujours gangrénées & même sphacélées, il faut au plutôt les scarifier jusqu'au vif, ou y appliquer le Cautére potentiel, pour s'opposer au progrès de la gangréne. Quelques-uns suivant le conseil de Celse & de plusieurs autres Praticiens dont la méthode est fondée sur les mêmes indications, brulent la chair morte du Charbon avec le Bouton de feu, ce qui est plus formidable que douloureux, puisque cette chair est insensible. Ils continuent de bruler jusqu'à ce que le Malade sente de la douleur tout autour. Ces trois maniéres tendent également à séparer la portion sphacélée de la chair saine. Pour faire tomber l'escarre, on met sur le Charbon un plumaceau enduit du Digestif, avec l'onguent de Styrax dont nous avons parlé ci-dessus, & sur toute la Tumeur un Cataplâme émollient. Si l'escarre ne tombe pas d'elle même, il faut l'enlever avec le Scalpel, & s'il reste quelque noirceur, on y appliquera un bourdonnet chargé d'un onguent fait avec le Basilic, l'Ægyp-

tiac, & l'onguent de Styrax, & l'on y mêlera un peu de pierre à Cautére en poudre; ou ce qui ſera plutôt fait, on touchera l'endroit avec la pierre infernale. Lorſqu'on voit ſuinter des bords de l'Ulcére une humidité, c'eſt un bon ſigne qui annonce une ſuppuration prochaine. Pour la facilité on emploiera le Digeſtif ci-deſſus rapporté, & l'emplâtre de Mucilages pardeſſus. Si l'Ulcére étoit ſordide, on ajouteroit au Digeſtif de la Teinture de Myrrhe & d'Aloës; ou on le détergeroit avec l'eau Phagédénique, ou l'eau de Vie camphrée dans laquelle on auroit diſſout de l'onguent Ægyptiac; & l'on continueroit le Digeſtif, ou l'on ſe ſerviroit de baume d'Arceus & d'onguent de Styrax mêlés enſemble. Il eſt bon de faire à chaque panſement des Embrocations ſur toute la partie avec de l'eau Vulnéraire, ou de l'eſprit de Vin camphré ſeul, ou mêlé avec de l'eau de Chaux, afin d'entretenir le reſſort des Solides, & de prévenir le ſéjour des Liquides. Comme il eſt eſſentiel que le Venin de la Peſte s'évacue par le Charbon, on entretiendra la ſuppuration juſqu'à

ce que tous les ſymptomes de cette cruelle maladie, ſoient entiérement éteints. Enſuite on détergera l'Ulcére avec le baume de Mets, ou le Mondificatif d'Ache. Si les chairs pouſſoient trop, & qu'elles fuſſent fongueuſes, on y méleroit de l'onguent *Apoſtolorum ;* il eſt auſſi facile de les réprimer en les touchant avec la Pierre infernale. Quand l'Ulcére eſt bien rempli de chairs, on le cicatriſe comme le Bubon peſtilentiel. On peut même ſe contenter de n'y mettre qu'un ſimple plumaceau de Charpie ſéche, & tout autour des compreſſes trempées dans du Vin chaud.

Le Médecin a ſoin de purger le Malade à la fin, comme il convient.

ARTICLE QUATRIÉME.

Du Phyma.

LE Phyma ſe prend en général pour toutes ſortes de Tubercules ou de Tumeurs contre-nature, qui s'élevent ſur l'habitude du Corps. *Voyez Gal. Comment.* 1. *ſur le liv.* 6. *des Epi-*

demies ; Paul Ægin. l. 4. *c.* 22. En particulier le Phyma eſt une Tumeur phlegmoneuſe ou inflammatoire, plus petite, plus molle, moins élevée, moins rouge & moins douloureuſe que le Phlegmon, qui a ſon ſiége dans les Glandes, qui naît d'elle-même ſans cauſe externe & manifeſte, & qui croît & ſuppure promptement ; ce qui fait qu'on l'appelle en Grec φῦμα du Verbe φύομαι, *è Terra ſponte naſcor*, je ſors de moi-même de la Terre, par Analogie aux Tubercules qui s'élevent promptement d'eux-mêmes de la Terre. *Vide Gorræi definition. Medic.*

Le Phyma ſe forme, de même que le Bubon & le Phygethlon, dans les Glandes du Cou, des Aiſſelles & des Aines. Il commence d'abord par l'épaiſſiſſement & l'embarras de la Lymphe dans ces Glandes. Enſuite le Sang y trouvant ſes Vaiſſeaux comprimés, s'y accumule & en augmente le volume : mais comme ces deux Humeurs ſont plus ſéreuſes & plus fluides que dans les autres Tumeurs phlegmoneuſes, l'engorgement, quoique plus prompt, eſt moindre ; le Sang ne gonfle pas tant les Vaiſſeaux ;

il ne s'insinue pas avec tant de force dans les Artéres lymphatiques ; les pulsations des Artéres sanguines & les divulsions des Fibres sont plus foibles. Par conséquent la dureté, la rougeur & la douleur ne sont pas si considérables.

Le Phyma a de l'Analogie avec le Phlegmon Œdémateux ; aussi quelques Auteurs confondent-ils l'un avec l'autre : outre que le Phyma est plus petit, il naît dans les Glandes ; au lieu que le Phlegmon attaque la chair. Le Phyma, par rapport à son siége, convient encore avec le Bubon Œdémateux : mais il en différe en ce qu'il ne conserve pas l'impression du doigt ; qu'il est dans toute son étendue d'une consistence égale, & qu'il croît & suppure plus promptement.

Les Enfans sont plus sujets au Phyma que les Adultes, leur Sang est plus pituiteux, & le paranchyme de leurs Glandes est plus mou & plus lâche. C'est pour cela que cette Tumeur croît plus vîte, & vient promptement à suppuration.

Le Diagnostic du Phyma se déduit de sa description & de ses différences.

A l'égard du Pronoſtic, on peut juger que celui qui groſſit plus en dehors qu'en dedans, qui s'éleve en pointe & qui meurit également, eſt d'un bon caractére, & facile à guérir.

La Cure de cette Tumeur ne différe guére de celle du Phlegmon & du Bubon ſimple. On peut dès le commencement tenter la réſolution par les Saignées, la Diéte & les Topiques réſolutifs; & purger le Malade pluſieurs fois, ſur-tout s'il eſt cacochyme. Mais comme le Phyma vient facilement à ſuppuration, il eſt auſſi à propos de ſuivre cette voie que celle de la réſolution, d'autant plus que la Nature y eſt portée, que le Sang ſe dépure plus aiſément, & que la guériſon n'eſt pas longue. On appliquera donc deſſus des Suppuratifs chalaſtiques ou émolliens, décrits dans la Cure du Phlegmon & du Bubon. Quand la ſuppuration ſera finie, ſi l'Abſcès ne s'ouvre pas de lui-même, on en fera l'ouverture, on mondifiera l'Ulcére, on l'incarnera & on le cicatriſera de la maniére qu'il a été dit dans les Articles précédens, employant les mêmes Remédes internes, & obſervant

les mêmes précautions, ſuivant le conſeil du Médecin.

ARTICLE CINQUIÉME.

Du Phygethlon ou Panus.

LE Phygethlon eſt une Tumeur inflammatoire, éryſipélateuſe, dure, tendue, large, peu élevée, garnie de petites puſtules, accompagnée d'une douleur conſidérable & d'une chaleur brulante qui a ſon ſiége dans les Glandes, le plus ſouvent dans celles qui ſont au-deſſous de la peau, & qui ne vient preſque jamais à ſuppuration. On l'appelle auſſi *Panus*, *Panula*, *Panicula*, anciennement *Panis*, par ſa reſſemblance avec le Pain, en Grec φύγεθλον du Verbe φύω *Gigno*, j'engendre, je produis. Cette Tumeur vient ordinairement au Cou, aux Aiſſelles, aux Aines. Elle ne laiſſe pas d'attaquer auſſi les autres parties du Corps. *Voyez Celſe l. 5. c. 25. Gal. l. de Tumorib. pract. Nat. c. 15. & l. 2. de Art. Cur. ad Glaucon. c. 1. Gorr. definition. Medic.* Quelques-uns confon-

dent le Phygethlon avec le Phlegmon éryſipélateux. Gorræe eſt de ce ſentiment. Mais le Phygethlon a ſon ſiége dans les Glandes, comme l'a obſervé Fernel, *de externis Corporis affectibus. c.* vij. Il eſt vrai qu'il occupe un peu des Muſcles, ce qui le rend phlegmoneux : mais le Phlegmon éryſipélateux pénétre plus avant dans les Muſcles & y fait ſon principal ſiége. Barbette dans ſa Chirurgie part. 2. l. 1. c. 11. rapporte le Phygethlon au Bubon ; il a plus de rapport avec le Charbon par ſes qualités & ſes accidens.

Le Phygethlon eſt de deux ſortes ; l'un *Simple* ou *Benin*, l'autre *Malin* ou *Peſtilentiel.*

La cauſe du Phygethlon benin eſt une Lymphe fort acre, qui s'engage dans les Glandes, qui les gonfle, qui comprime les Vaiſſeaux capillaires & intercepte le cours des Liquides. Le Sang arrêté dans ſon paſſage force les Vaiſſeaux lymphatiques & s'y inſinue. Comme il eſt chargé de cette Lymphe acre, il irrite vivement toutes les Fibres, il excite une chaleur brulante qui fait diſſiper ſa portion

la plus aqueuſe, & l'empêche de venir à ſuppuration. La cauſe du Phygethlon malin ou peſtilentiel, eſt ſemblable à celle du Charbon de même caractere.

Diagnoſtic. Le Phygethlon ſe connoit d'abord par une Tumeur ſuperficielle, rouge, dure, tendue, brulante, qui croît inſenſiblement & devient plus grande que le Phyma. Enſuite il s'éleve ſur ſa ſuperficie des eſpéces de puſtules ou de petites Veſſies comme dans l'Eryſipéle. La Fiévre, la ſoif & l'inſomnie s'y joignent quelquefois, ou le précédent, ſur-tout quand il eſt malin.

Pronoſtic. Le Phygethlon ſimple n'eſt pas ordinairement dangereux: il eſt plus long & plus difficile à guérir que le Phyma, parce qu'il ne ſuppure preſque point. Le malin étant l'effet d'une conſtitution peſtilentielle, ou d'une Fiévre maligne, eſt très-à craindre.

La Cure du Phygethlon Benin conſiſte à ramollir la Tumeur & à calmer la chaleur & la douleur, par le moyen des Cataplâmes émolliens & anodins. Celui de lait, de mie de

pain, de jaunes d'œufs & d'onguent Populeum eſt fort convenable, ainſi que ceux qui ont été preſcrits dans la Cure du Phlegmon & des autres Tumeurs inflammatoires. Quand les accidens ſont diminués, on y applique avec ſuccès l'Emplâtre de Mucilage, ou l'onguent de la Mére. En même tems il faut ſaigner le Malade pluſieurs fois, le purger, s'il eſt cacochyme, & lui preſcrire une diéte humectante, délayante & rafraichiſſante. Voyez auſſi la Cure du Charbon ſimple, auquel cette Tumeur a beaucoup de rapport.

Le Phygethlon malin demande les mêmes Remédes tant internes qu'externes, & les mêmes attentions que le Charbon peſtilentiel.

ARTICLE SIXIÉME.

Du Clou, ou Furoncle.

LE Clou ou Furoncle, en latin, *Furunculus*, en Grec Ἀσθμὴν eſt une Tumeur ou un Tubercule inflammatoire, dur, très-douloureux; d'un

rouge vif tirant ſur le pourpre, également rond, s'élevant en pointe, n'excedant pas ordinairement la groſſeur d'un Œuf de Pigeon, & ne venant jamais entiérement à ſuppuration. Il vient à toutes les parties charnues du Corps, il n'occupe ſouvent que la peau, & n'eſt quelquefois pas plus gros qu'une Ceriſe; mais il y en a qui pénétrent juſqu'aux muſcles & qui deviennent fort gros.

Le Furoncle commence par une petite pointe rouge, dure, douloureuſe, aſſez élevée; ſous laquelle ſe forme inſenſiblement une Tumeur telle que nous venons de la décrire. Il n'y a que la pointe de cette Tumeur qui s'abſcéde, en dégénérant en une puſtule qui s'ouvre, & laiſſe ſortir un peu de matiére purulente, quelquefois ſanguinolente; mais on trouve dans l'Ulcére un Bourbillon blanc, épais, viſqueux, ténace, élaſtique, qui reſſemble à une corde de boyau. Il s'éléve du fond de la Tumeur & eſt fort difficile à arracher. Quand ce Bourbillon eſt ſorti, il laiſſe un trou étroit & profond, par lequel il s'écoule tous les jours un peu de Pus, & la Tumeur ſe

réſout & ſe diſſipe inſenſiblement.

La cauſe du Furoncle eſt d'abord une Lymphe épaiſſe & ſaline qui, faute de s'exhaler par la tranſpiration, s'arrête dans quelque Vaiſſeau ſécrétoire, ou dans quelque Glande cutanée, & empêche celle qui y vient de nouveau de paſſer outre ; ce qui l'oblige de gonfler la Glande. Cette Glande gonflée, comprime les Vaiſſeaux capillaires ſanguins ; s'oppoſe au cours du Sang, & le contraint de s'inſinuer dans les Vaiſſeaux lymphatiques qui rempent autour d'elle, & qui ſe diſtribuent à la peau, d'où vient la rougeur. Le Sang & la Lymphe abordant continuellement à la partie, s'y accumulent inſenſiblement & forment la Tumeur. Comme dans ce cas ces Liquides ont beaucoup plus de conſiſtence que dans l'état naturel, ils rendent cette Tumeur fort dure. La chaleur que les Oſcillations redoublées des Fibres & l'abondance du Sang, cauſent à la partie, faiſant diſſiper ce qu'il y a de plus aqueux & de plus ſubtil, endurcit auſſi la Tumeur, & la rend difficile à ſuppurer.

La cauſe du Furoncle étant interne, on doit croire que ceux qui y ſont ſujets ſont cacochymes; c'eſt-à-dire, que leur Sang eſt chargé d'une Lymphe crue, groſſiére & ſalée, qui ſe dépoſe par Métaſtaſe à l'habitude du Corps; ce qui prouve cela, c'eſt que le Furoncle ſe trouve rarement ſeul; il a coutume d'en venir en même tems pluſieurs autres en différens endroits, où l'un n'eſt pas plutôt guéri, qu'il en renaît un autre.

Le Diagnoſtic de cette Tumeur eſt aſſez établi dans la deſcription qu'on en vient de faire.

Pronoſtic. Les Furoncles n'ont ordinairement rien de dangereux. Il eſt vrai qu'ils cauſent beaucoup de douleur, particuliérement dans le tems de la ſuppuration, & que l'inſomnie, les inquiétudes & la Fiévre s'y joignent quelquefois, mais ſans aucune facheuſe ſuite. Cependant s'il y en avoit pluſieurs ſur le Corps, dans des endroits voiſins de quelque partie ſenſible; ou qu'ils fuſſent épidémiques, les ſymptomes qu'ils cauſeroient, ne ſeroient pas abſolument ſans danger.

Pour

Pour guérir le Clou ou Furoncle, il faut d'abord saigner le Malade une fois ou deux, afin de diminuer l'inflammation; le purger s'il y a des signes de cacochymie sans Fiévre; prescrire une diéte apéritive & humectante; & cependant appliquer sur la Tumeur le Cataplâme de lait, de mie de pain & de jaunes d'œufs, ou un Cataplâme émollient, dont on trouvera la description dans la Cure du Phlegmon. Par le moyen de ces Topiques anodins, on relâchera la peau, on la rendra moins sensible, & on calmera la douleur. Ensuite on tachera de mener le Furoncle à suppuration, en appliquant dessus un Cataplâme émollient & peptique, tel que ceux qui ont été prescrits dans les Articles précédens; ou de l'Oseille cuite dans du Sain-doux; ou un Emplâtre de Mucilages, ou de l'onguent de la Mére étendu sur du linge, & dans le milieu un plumaceau chargé d'onguent Basilic; ou le Cataplâme suivant.

℞ *Oignons cuits sous les cendres, deux onces; onguent Basilic & Levain,*

de chacun une once. Mêlez-les exactement enſemble, & les appliquez chauds.

Quand la ſuppuration ſera faite, on ouvrira la Tumeur, ſi elle ne s'ouvre pas ſuffiſamment d'elle-même; & le peu de matiére purulente qui s'y trouvera, étant évacué, on mettra dans le trou un Bourdonnet chargé de Suppuratif & d'onguent de Styrax mêlés enſemble. A chaque panſement on tâchera d'enlever le Bourbillon avec des Pincettes; s'il réſiſte trop, on mettra deſſus de l'onguent *Apoſtolorum* & de l'onguent de Styrax mêlés. On appliquera ſur la Tumeur l'Emplâtre Diachylon gommé, pour la réſoudre; parce qu'elle ne ſuppure jamais entiérement. Lorſque la corde ſera tombée, on mondifiera l'Ulcére avec le baume d'Arceus, ou le Mondificatif d'Ache. Si les nouvelles chairs s'élevent trop, on les conſumera avec l'Alun brulé, ou la pierre infernale, & on laiſſera cicatriſer l'Ulcére. Enfin on purgera le Malade pluſieurs fois, pour éviter qu'il ne vienne de nouveaux Furoncles.

ARTICLE SEPTIÉME.

Du Dragon ou Dragonneau.

LE Dragon ou Dragonneau, en latin *Dracunculus*, eſt une eſpéce de Corde ou de Corps blanchâtre, qui à la figure d'un Ver, & qui ſort d'une Tumeur plus ou moins longue, ronde, rouge & douloureuſe, formée ſous la peau le long des Bras, des Jambes & des Côtés.

Il paroit dans Ætius, 4, 2, 85, que Leonidès, dont il rapporte pluſieurs Fragmens, & qui vivoit en 413 eſt le premier Auteur qui ait écrit des Dragonneaux des Bras & des Jambes, *de Brachiorum & Crurum Dracunculis.* Paul Æginette, Rhazès, Avicenne, Albucaſis, Actuarius & autres, en ont parlé. Il en eſt auſſi fait mention dans le ſupplément de le Clerc, dans Kempſer, dans les Tranſactions philoſophiques N. 225. & dans quelques autres Auteurs modernes.

Cette maladie ſe voit très-ſouvent en Ethiophe, en Guinée & dans les

Indes. Les Négres y ſont fort ſujets. Kempfer, *Faſcicul.* 524. l'a vue à Ormuz ſur le Golphe Perſique; ce qui fait qu'il lui donne le nom de *Dracunculus Perſarum*, Dragonneau des Perſes. La Tartarie n'en eſt pas exemte non plus: mais elle eſt très-rare ici. Comme elle étoit fort commune à Médine, Ville d'Arabie, les Arabes l'ont appellée *Vena Medinenſis.* Ils lui donnerent le nom de *Veine*, parce qu'ils doutoient ſi, au lieu d'un animal vivant, ce n'étoit point plutôt quelque ſubſtance concrête, telle qu'un Nerf. Auſſi Avicenne met-il cette maladie dans la claſſe des Abſcès, & non pas dans celle de Vers. Freind, *Hiſtoire de la Médecine*, *Traduction françoiſe*, *p.* 21. dit que certainement ils ſe trompoient en cela. Il eſt vrai que la plupart des Auteurs tant anciens que modernes, prétendent que c'eſt un véritable Ver. Leonidès appelle ce Ver, un *Animal.* Wolſchius Commentateur d'Avicenne, eſt de ce ſentiment. Il croit que c'eſt un Ver engendré de ſa propre ſemence. Le Siége de cette Maladie, ſelon lui, eſt la chair muſcu-

leuſe des Jambes, des Bras & des Côtés, non-ſeulement dans les Hommes, mais auſſi dans les Chevaux; ce qui a rapport à l'opinion de pluſieurs Auteurs, & de M. le Clerc, qui ſuppoſent que le Dragonneau eſt la même choſe que la Maladie décrite par les Arabes ſous le nom d'*affectio bovina*, qui vient d'un petit Ver qu'on trouve ſouvent dans les Vaches; mais Welſchius dit que le Dragonneau diffère du Ver des Vaches, en ce que celui-ci court & ſe proméne en différentes parties du Corps; au lieu que celui là reſte dans l'endroit où il s'eſt formé.

Il y a cependant bien de l'apparence que le Dragonneau n'eſt autre choſe qu'une eſpéce de Bourbillon, ou de Corde, de la nature de celle qui ſe forme dans le Furoncle, ou un Polype ſemblable à ceux qui ſe trouvent dans le Cœur, dans les Sinus de la dure Mére, & quelquefois dans tous les Vaiſſeaux ſanguins de certains Sujets morts de maladie de Poitrine, d'Ecrouelles, &c. *Voyez les Mémoires de l'Acad. des Sciences*, 1724. *dans l'Hiſtoire pag.* 23. ceci eſt con-

firmé par une obſervation d'Antoine Guenot, Médecin de Paris, rapportée par Welſchius même, dans ſon traité *de Vena Medinenſi.* Un Hollandois, dit-il, arrivé à la Rochelle, fut attaqué d'une Tumeur avec douleur & inflammation aux deux Malleoles. Le Chirurgien appliqua deſſus du Cérat de Galien mêlé avec un peu d'onguent Baſilic. Il s'éleva de chaque Tumeur un Ver ou un Nerf, qu'il tira juſqu'à ce que le malade ſe plaignît de ſentir de la douleur ; il fit un nœud de ce qui étoit ſorti en le repliant, & il continua de le replier & de le nouer de jour en jour juſqu'à ce que tout fût ſorti, ce qui alloit à cinq pieds de longueur. Il ajoute, que ce fût Nerf, ou Ligament, ou Ver, il ne donna jamais aucune marque de vie. *Voyez la Bibliotheque Chirurgicale de Manget, au mot* Dracunculus.

Ce ſentiment paroît conforme à l'explication que Welſchius donne ſur la cauſe du Dragonneau. Il dit qu'il eſt formé d'une pituite viſqueuſe & tenace, à peu près de la même maniére que les poils ſe forment dans les conduits urinaires, dans la maladie

appellée *Trichiasis* ; laquelle pituite est fournie par les Alimens grossiers & visqueux, dont les Arabes se nourrissent.

L'endroit où se forme d'abord le Dragonneau, est vraisemblablement un Vaisseau sanguin. Comme les concrétions polypeuses se font ordinairement dans les Veines, plutôt que dans les Artéres, on peut croire que le siége de cette corde polypeuse est dans quelque Veine. *Voyez les Mémoires de l'Academie des Scienc. lieu cité.* On sera porté à le penser, si l'on fait attention à une autre observation de M. Guenot, rapportée aussi par Welschius. Un Homme fut attaqué de cette maladie appellée *Vena Medinensis.* Le Chirurgien voulant tirer le Dragonneau avec trop de force, le rompit. Il survint au Malade une inflammation, une grande douleur, des convulsions, & il mourut en 24 heures. Ayant ouvert le Cadavre, on trouva le Périoste enflammé, auquel étoit attachée cette espéce de corde, qui faisoit auprès de la Malleole cinq ou six tours. Elle gagnoit ensuite tout droit jusqu'au genou, où elle se replioit encore, & s'étendoit enfin jusqu'au

Coccyx, ou du moins jusqu'à l'Ischion.

Cette Corde ne pouvoit pas être un Nerf; il ne sçauroit se tirer comme se tire le Dragonneau; cela mettroit tout le Corps en convulsion. Il n'est pas possible aussi qu'elle fût hors des Vaisseaux. Dans toute son étendue, qui va quelquefois jusqu'à deux aunes de longueur, elle contracteroit des adhérences, qui s'opposeroient à son issue. Il est donc plus probable qu'elle est renfermée dans un Vaisseau sanguin; & que ce Vaisseau est une veine plutôt qu'une Artére, où le Sang passe trop rapidement, & est trop agité, pour produire des concrétions polypeuses.

On peut donc conclure que le Dragonneau est une espéce de corde polypeuse, longue, ronde, blanche, renfermée dans une Veine; c'est pourquoi on le tire quelquefois tout d'un coup, lorsqu'il n'est pas bien long, & qu'il est situé en droite ligne. Cette corde étant ferme, souple, élastique, ressemble à un Ver, & se racourcit quand elle est étendue, ce qui en a imposé aux Indiens, qui lui ont donné, à cause de cela, le nom de *Dragon*

ou *Dragonneau*. Mais ce prétendu Ver ou Serpent ne paroît être qu'une Lymphe épaiſſie, fibreuſe & un peu endurcie par la chaleur tant interne qu'externe, qui en fait diſſiper la portion la plus aqueuſe & la plus ſubtile; car cette maladie ne regne que dans les Pays chauds. A cet épaiſſiſſement contribue la nourriture des habitans de ces Climats, qui fournit une Lymphe groſſiére & glaireuſe.

Lorſque l'extrémité de cette Corde vient à gener les conduits excrétoires de la peau où elle aboutit; elle intercepte la tranſpiration en cet endroit-là. L'humeur de cette Sécrétion ne pouvant s'exhaler, s'arrête dans ces petits tuyaux, s'y épaiſſit, y devient acre. Elle irrite par ſon acrimonie les Mammelons nerveux, & cauſe d'abord une démangeaiſon, qui fait froncer les Fibres & les Vaiſſeaux capillaires des Tégumens, & qui empêche le cours des Liquides qui y circulent. Le Sang contraint donc de s'y arrêter & de s'y accumuler, y fait élever une Tumeur phlegmoneuſe de la nature du Clou ou Furoncle, ſur laquelle il ſe forme quelquefois une Veſſie. Quand

la pointe de cette Tumeur vient à s'ouvrir par la ſuppuration, ou par la rupture de la Veſſie, le Dragonneau ſe manifeſte & ſort inſenſiblement en le tirant.

Pronoſtic. Il y a des Dragonneaux de différente grandeur. Il s'en trouve qui ont une aune ou deux de longueur. Albucaſis dit en avoir vu un long de 20 palmes. Les plus courts ſe tirent aiſément. Ceux qui ſont longs & gros, & qui font pluſieurs circonvolutions, ne ſortent qu'avec beaucoup de peine. Si malheureuſement ils ſe rompent en les tirant, la Tumeur s'enflamme, & cauſe des accidens fâcheux, tels que ſont la Fiévre, le Délire, les Convulſions & la mort même; le trou de l'Ulcére venant à ſe reſſerrer, ne donne plus d'iſſue à cette corde polypeuſe, qui ſe corrompt par la ſuppuration, & qui par ſon ſéjour, dégénere en un pus très-acre, capable d'irriter vivement la partie affectée, de produire une grande inflammation, & toutes ſes ſuites, avec d'autant plus de facilité, que dans ces Pays chauds, les Humeurs ont beaucoup de diſpoſition à ſe mettre

en mouvement. La matiére purulente peut même ronger les chairs, carier les os, & cauſer des Ulcéres très-difficiles & très-longs à guérir. Lorſqu'on a pluſieurs Dragonneaux à la fois, on en eſt bien plus incommodé. Cependant Rhazès rapporte qu'une perſonne en eut quarante dans le corps, & qu'elle en fut bien guérie.

La Cure de cette maladie conſiſte à calmer d'abord l'inflammation & la douleur, par des Cataplâmes émolliens, comme on l'a dit de toutes les autres Tumeurs inflammatoires; enſuite à faire venir la Tumeur à ſuppuration par le moyen des Topiques ſuppuratifs rapportés dans les Articles précédens, afin de donner jour au Dragonneau, & de le tirer comme font les Indiens qui ſont fort adroits à cela. Quand il paroît, ils le tirent doucement juſqu'à ce que le Malade ſente de la douleur; ils attachent le bout à un petit cilindre fendu, gros comme une plume à écrire & l'entortillent autour en tournant le cilindre tous les jours une fois ou deux, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement ſorti. Mais il ne faut le faire qu'avec beau-

coup de précaution & de douceur, crainte qu'en tirant trop fort il ne ſe rompe. Si par malheur cela arrivoit, on ſeroit obligé de faire des inciſions, pour aller chercher le Dragonneau & le tirer doucement, comme on vient de le dire. On applique en même tems ſur la Tumeur de l'huile de Palme, qui eſt fort adouciſſante. Les Indiens s'en ſervent même dès le commencement de la Cure. Lorſque le Dragonneau eſt tout ſorti, on panſe l'Ulcére, & on le cicatriſe à l'ordinaire.

A l'égard des autres Remédes; pour contribuer à une plus prompte guériſon, on doit faire ſaigner le Malade dès le commencement autant de fois que la force de l'inflammation l'exige; le purger enſuite avec les Amers, qui ſont propres non-ſeulement à faire mourir les Vers, mais auſſi à diſſoudre la Lymphe coagulée; & lui faire prendre tous les ſoirs des Bols fondans, faits par exemple, avec la Panacée, ou l'Aquila alba, le Diaphorétique minéral & les Cloportes préparés, de chacun huit grains incorporés dans ſuffiſante quantité de Syrop

d'Abſinthe. On peut joindre auſſi fort utilement l'Aquila alba aux Purgatifs. Par exemple.

℞ *Poudre Cornachine, Sel Polychreſte de Saignette, de chacun demi-dragme; Aquila alba, douze ou quinze grains, Trochiques Alhandal, deux grains. Mélez-les avec ſuffiſante quantité de Syrop de Chicorée, compoſé, ou de Fleurs de Pécher, ou de Nerprun.*

Le Régime doit être humectant & délayant. Il faut ſur-tout éviter les eaux croupies & corrompues, auxquelles on attribue la cauſe des Dragonneaux; & ſubſtituer pour boiſſon ordinaire, une Ptiſane faite avec la racine de Patience, ou *Lapathum acutum*, celle de Fougére & la Réglifſe.

ARTICLE HUITIÉME.

Du Terminthe.

LE Terminthe, en latin *Terminthus*, eſt un Tubercule inflammatoire, rond, d'un noir verdâtre, ſur lequel ſe forme une puſtule noire & ronde,

qui par la vivacité de la chaleur, dégénere en une eſpéce d'écaille, & repréſente le fruit du Térébinthe, qui ſe nomme en grec τέρμινθος, d'où vient le nom de cette Tumeur. Les Jambes ſont ordinairement le ſiége de ces ſortes de Tubercules; c'eſt pourquoi Galien, *Commentaire 4e. ſur le 6e. livre des Epidem.* dit que ce ſont des eſpéces de Puſtules noires, qui naiſſent principalement aux Jambes, & qui s'appellent Terminthes, par la reſſemblance qu'elles ont dans leur figure, leur couleur & leur groſſeur, avec le fruit des *Terminthes*, c'eſt-à-dire, ſelon lui, des *Pois-chiches. Voyez le même Auteur, Commentaire 3e. Texte 26. ſur le livre d'Hypocrate, de Humoribus; & Paul Æginette, l. 4. c. 24. Ætius, l. 2. tetrab. 4. c. 63.*

La cauſe des Terminthes eſt une Lymphe chargée d'une Humeur atrabilaire, qui par ſon ſéjour fait élever ces Tubercules, en interceptant le cours de Liquides dans les Tégumens. Auſſi Caſtellus prétend-t-il que ce ſont des ſymptomes du Scorbut, ou de la Vérole. *Voyez Bartholom. Caſtelli Lexicon Medicum.*

Pour guérir les Terminthes, il faut avoir égard à la cauſe. S'ils tiennent du Scorbut, on preſcrira les bouillons Anti-ſcorbutiques, les demi-bains avec les Plantes aromatiques & anti-ſcorbutiques. Au ſortir du bain, on fera des Embrocations avec l'eau de vie camphrée, & l'on appliquera ſur les Tubercules l'onguent de Styrax. S'ils dépendoient de la Vérole, on les frotteroit avec l'onguent Néapolitain, & l'on emploieroit intérieurement les Anti-vénériens. Si l'on n'avoit aucune cauſe virulente à ſoupçonner, on les traiteroit comme le Phygethlon, ou les Epinyctides.

ARTICLE NEUVIÉME.

Des Engelures.

LEs Engelures, appellées en latin *Perniones*, ſont des Tumeurs phlegmoneuſes & éryſipélateuſes, qui attaquent en hiver les doigts des Pieds, les Talons & les mains, quelquefois les Coudes, le Nez & les Oreilles, & qui commencent d'abord par une en-

flure de la peau ſans rougeur, ſans chaleur & ſans douleur, mais qui dans la ſuite s'échauffent, s'enflamment, deviennent d un rouge livide, cauſent une grande démangeaiſon, & un engourdiſſement avec une chaleur ardente, & font élever des Veſſies rouges ſur la partie. Les Engelures qui viennent aux Talons s'appellent vulgairement *Mules*. Elles s'ulcérent quelquefois, & jettent une ſéroſité rouſſe fort acre. Suivant Macer, Auteur de Botanique, on les appelle *Perniones*, *à Pernicie*, ruine, dommage à cauſe des vives douleurs qu'elles excitent, & de la difficulté de remuer les membres qu'elles attaquent. D'autres croient que ce nom vient de *Peroné*, le ſecond os de la Jambe; parce que c'eſt vers l'extrémité de cet os, c'eſt-à-dire, au Talon qu'on eſt le plus ſouvent attaqué de ce mal. *Voyez Marc Aurel. Severin. de reconditâ Abſceſſuum naturâ; ubi de Pernionib.*

La cauſe des Engelures eſt le froid de l'hiver qui épaiſſit la Lymphe nourriciére des Pieds & des Mains, d'autant plus facilement, qu'elle circule lentement dans ces parties éloi-

gnées du Cœur, qui n'étant compoſées principalement que de peau, de tendons & de ligamens, où il ſe trouve plus de Lymphe que de Sang, ſont naturellement plus froides que les autres parties ; c'eſt pourquoi l'air froid coagule facilement les Humeurs qui y circulent, & ralentit leur mouvement. La Lymphe épaiſſie & arrêtée gonfle d'abord la partie & comprime les vaiſſeaux ſanguins. Le Sang ne trouvant plus ſon cours libre, ſéjourne dans les Artères capillaires ſanguines, force même les Vaiſſeaux lymphatiques, s'y engorge, s'échauffe, ſe raréfie, augmente le gonflement, & rend la partie chaude & fort rouge. La chaleur faiſant diſſiper la portion la plus aqueuſe & la plus ſubtile de la Lymphe, donne occaſion à ces parties ſalines de s'unir & de devenir plus groſſières. Ces Sels groſſiers mis en mouvement par la chaleur du Sang, ou par une chaleur extérieure, irritent vivement les Fibres fort tendues d'ailleurs, & cauſent une douleur conſidérable, & une démangeaiſon très-incommode. La ſérosité qui s'échape du Sang & de la Lymphe,

ſéparant la Cuticule d'avec la Peau, forme les Veſſies qui paroiſſent aux Engelures; ſous ces Veſſies il ſe fait ſouvent des crevaſſes, ou de petits ulcéres dans le tiſſu de la peau, qui ſont les effets de l'acrimonie de la ſéroſité, ou de la ſuppuration du Sang & de la Lymphe. Quelquefois l'inflammation des Engelures eſt ſi grande, que la Gangréne y ſurvient; ou la ſéroſité purulente eſt ſi acre & ſi rongeante, qu'elle pénétre juſqu'aux Os & les carie.

Les Engelures ſont plus enflammées dans le dégel que dans le grand froid. Lorſque le tems eſt relaché, les Humeurs ſe raréfient davantage, les Fibres ſont plus tendues & plus ſenſibles, les Sels ſe dévelopent plus facilement & ſont dans un plus grand mouvement; auſſi la chaleur du feu augmente-t-elle conſidérablement l'inflammation & la démangeaiſon des Engelures. Quoique tout le monde ait les pieds & les mains expoſés au froid, il n'y a cependant que ceux qui ſont gras & pituiteux, ou qui ont le Sang épais, ſalin & groſſier, qui ſoient ordinairement ſujets aux Engelures,

dans ces perſonnes les Humeurs ſont plus diſpoſées à s'épaiſſir par le froid.

Les Engelures, quoiqu'incommodes, ne ſont point abſolument dangereuſes ; à moins qu'elles ne faſſent les progrès dont nous avons parlé. On remarque qu'elles reviennent preſque tous les hivers à ceux qui en ont été attaqués. Les petits Vaiſſeaux de l'habitude du Corps, une fois comprimés, retrécis & obſtrués par la rigueur du tems, conſervent enſuite la même diſpoſition. Les Humeurs n'y coulent qu'avec peine, & s'y épaiſſiſſent, quand le froid diminue leur mouvement.

La cure de ces Tumeurs ſe fait par des Remédes internes & externes. Comme les Engelures reconnoiſſent pour cauſe Antécédente un Sang groſſier & épais, & une Lymphe viſqueuſe facile à ſe coaguler par le froid, l'Indication qu'on doit avoir pour les guérir, conſiſte à diviſer le tiſſu du Sang & de la Lymphe. Ainſi après une ou deux ſaignées, s'il eſt néceſſaire, & quelques purgations, on préſcrira les bouillons apéritifs, les Alkali fixes & abſorbans, l'Acier & enfin les Alkali volatiles, les bouillons de

Vipéres & autres ſemblables. On peut faire prendre à ceux qui ſont ſujets aux Engelures, tous les hivers pendant le froid, une Ptiſane ſudorifique faite avec l'Eſchine, la Salſepareille & le Saſſafras, les purgeant de tems en tems.

A l'égard des Remédes externes, il faut premiérement garantir du froid les parties affectées. Si la douleur & la chaleur ne ſont pas conſidérables; qu'il n'y ait point de Veſſies, & que les Engelures ne ſoient point ulcérées, on ſe contentera de les laver avec de l'eau de vie pure, ou mêlée avec égale partie d'eſprit de Sel ammoniac. L'Urine toute chaude, ou fermentée, eſt encore bonne pour cela, de même que la leſſive de Sarment, ou de Navets, ou de Raves, y tenant long-tems la partie malade le plus chaudement qu'on peut le ſouffrir. L'huile de Térébenthine eſt un bon Reméde pour toutes ſortes d'Engelures. Si la douleur, la rougeur & la démangeaiſon ſont conſidérables, & qu'il y ait des Veſſies, il faut y appliquer le Cataplâme de lait & de mie de pain, auquel on aura ajouté

le Populeum ou le baume Tranquille, & frotter enſuite la partie, de moëlle de Cerf, ou d'huile de Palme, ou de la graiſſe de Poule, auxquelles on peut ajouter le ſperme de Baleine, & le baume Tranquille, pour en faire un liniment très-propre à relacher les Fibres & adoucir l'acrimonie de la Lymphe. Quand la douleur eſt paſſée, ou même, ſi elle n'eſt pas conſidérable, il faut mettre ſur les endroits écorchés ou ulcérés, un onguent ou Nutritum compoſé d'huile roſat ou d'huile d'amandes douces, de Litharge & de vinaigre de Sureau; s'il ſurvient des chairs baveuſes, on les conſumera avec le mondificatif d'Ache, ou l'onguent *Apoſtolorum*, & on baſſinera ſouvent l'Ulcére & les parties voiſines avec l'eau de Chaux, ou le Vin tiéde. Pendant la guériſon, & même après, il faut, autant qu'il eſt poſſible, mettre les Engelures à couvert de l'Air froid. Pour cet effet, on couvrira les parties malades d'une peau de Liévre, ou de papier gris imbu d'eſprit de Vin camphré, ou encore mieux, de Veſſie de Cochon, frottée d'huile de Téré-

benthine, qui empêche entiérement l'accès de l'Air. Voici un liniment excellent pour toutes sortes d'Engelures.

℞ *Baume Tranquille, une once ; huile de Palme, Moëlle de Cerf, de chacun demi-once ; Sperme de Baleine, deux gros. Faites-les fondre ensemble au bain Marie, & y ajoutez hors du feu, huile de Térébenthine, & esprit de Sel Ammoniac, de chacun deux gros.*

Si par la mauvaise méthode de panser les Engelures, ou par le Tempérament cacochime du Malade, ou par le vice des six choses Non-naturelles, la Gangrène ou la Carie y survenoient, on emploieroit les secours & les Remédes convenables à ces Maladies, dont nous parlerons dans le livre des Ulcéres.

ARTICLE DIXIÉME.

Du Panaris.

LE Panaris est une Tumeur Phlegmoneuse, qui vient à la racine & aux côtés des Ongles, ou à l'extré-

mité des Doigts; qui eſt dure, & peu douloureuſe au commencement, mais qui s'echauffe & s'enflamme dans la ſuite, devient ordinairement rouge, cauſe une douleur puſative très-vive, & ſe termine par la ſuppuration.

On appelle cette Tumeur en latin *Panaritius*, ou Paronychia, mot grec παρωνυχία, de παρά, contre, & de ὄνυξ, Ongle, parce que le Panaris vient ſouvent à la racine ou aux côtés des Ongles: cependant il n'y a point de parties à l'extrémité des doigts où il ne puiſſe avoir ſon ſiége. On le peut diſtinguer en trois eſpéces.

La Premiére eſpéce eſt celle qui n'occupe que la peau, ou tout au plus la graiſſe, ſoit à l'extrémité d'un doigt, ſoit à ſes côtés, ſoit à la racine ou autour de l'Ongle. Ce Panaris commence par une petite élévation un peu dure & un peu rouge, à laquelle ordinairement on ne fait point d'attention, non plus qu'à ſa cauſe; auſſi l'appelle-t on *Mal d'aventure.* Enſuite la Tumeur groſſit, s'échauffe, s'enflamme, rougit & vient à ſuppuration.

La Deuxiéme eſpéce a ſon ſiége

dans la gaine des Tendons; ce qui fait que la Tumeur eſt plus enfoncée, & ſouvent ne ſe manifeſte pas au dehors.

Enfin la troiſiéme eſpéce de Panaris eſt entre le Périoſte & l'Os. Comme cette Membrane eſt exactement attachée à la ſurface de l'Os, & que par conſéquent elle prête peu, on n'apperçoit en dehors ni Tumeur, ni inflammation, ni rougeur, quoique le dedans n'en ſoit pas exemt.

Les cauſes du Panaris ſont externes & internes. Les externes ne ſont point differentes de celles qui produiſent les autres Tumeurs phlegmoneuſes. Les contuſions, les meurtriſſures, les contorſions & extenſions violentes, les piquures, les morſures, les coupures, les brulures, les épines ou éclats de bois enfoncés dans le Doigt, les excroiſſances membraneuſes des racines des Ongles, appellées communément *Envies*, arrachées avec force; en un mot tout ce qui eſt capable de faire violence aux Fibres; d'intercepter le cours des Liqueurs & de procurer une inflammation dans la partie, peut donner naiſſance au Panaris. Ceux qui travaillent de l'Aiguille,

guille y ſont aſſez ſujets : mais ils le préviennent ſouvent en preſſant ou ſucant le doigt qu'ils ſe ſont piqués, pour en faire ſortir le Sang & la Lymphe épanchés. Cependant quand la gaine des Tendons, les Tendons mêmes, ou le Périoſte ont été piqués, il eſt difficile de prévenir ce mal. Le Panaris de la premiere eſpéce reconnoît ordinairement ces ſortes de cauſes externes.

A l'égard des cauſes internes, on ne peut accuſer que la mauvaiſe qualité de la Lymphe, qui ſe manifeſte aſſez dans les perſonnes cacochymes & dans ceux qui ſont attaqués de ſcorbut, de vérole, ou d'écrouelles. Dans ces ſortes de ſujets, la Lymphe eſt épaiſſe, crue, viſqueuſe & groſſiere; & par conſéquent très-diſpoſée à s'arrêter en différens endrois du corps, ſur-tout dans les parties qui en ſont principalement arroſées, comme les glandes, les membranes, les aponevroſes, les ligamens, & les tendons, où elle cauſe différentes maladies & différentes tumeurs, ſuivant le lieu où elle s'arrête. Si elle ſéjourne donc dans quelqu'un des doigts, ſoit en conſé-

quence de l'action de quelque cauſe externe, qui ſouvent y donne occaſion, ſoit à cauſe de la diſpoſition où ſe trouve cette partie, elle y produit le Panaris de la maniere que nous allons l'expliquer.

Quand la Lymphe épaiſſie s'arrête dans les vaiſſeaux lymphatiques des Tégumens d'un des doigts, elle les gonfle à proportion de ſa quantité. Ces vaiſſeaux gonflés compriment les vaiſſeaux ſanguins qui les accompagnent. Ils y ralentiſſent le cours du Sang; ce liquide n'y trouvant plus ſon paſſage libre pour continuer ſa circulation, eſt obligé de ſe détourner dans les Artéres collatérales, qui ſe diſtribuent à la peau; & non-ſeulement il gonfle ces petites Artéres, mais auſſi il fait dilater l'embouchure de quantité de petites Artéres lymphatiques qui en partent; & il s'y inſinue confuſément avec la Lymphe. N'étant donc point repris par les veines à proportion qu'il eſt pouſſé par les Artéres, il s'accumule peu à peu dans tous ces vaiſſeaux capillaires, & rend la partie rouge, élevée & tendue. Enfin les vaiſſeaux lymphatiques plus minces & plus foibles

que les Artéres ſanguines, ne pouvant réſiſter à la plénitude & à l'impulſion d'un Sang déja raréfié, ſe crévent & laiſſent extravaſer le Liquide qu'ils contenoient, c'eſt-à-dire, le Sang confondu avec la Lymphe. Ce Liquide extravaſé & fort échauffé ayant perdu ſon mouvement progreſſif, eſt expoſé aux pulſations continuelles des Artéres voiſines qui froiſſent & briſent ſes globules ; il entre dans un mouvement inteſtin, ou ſi l'on veut, dans une fermentation ſi violente, que ſes principes, ou parties eſſentielles en ſont deſunies, & qu'il dégénére en Pus. Cependant s'il eſt entiérement privé de ſon mouvement progreſſif dans ſes vaiſſeaux, les mêmes cauſes y font auſſi commencer la ſuppuration.

C'eſt ainſi que ſe forme le Panaris de la premiere eſpéce, qui eſt toujours accompagné de tumeur, de rougeur, de chaleur, de douleur, de pulſation, & quelquefois de fiévre. La Tumeur ſe maintient dure juſqu'à la ſuppuration, à cauſe de l'épaiſſiſſement de la Lymphe, de la plénitude & du gonflement des vaiſſeaux : lorſque les humeurs ſe ſont extravaſées & conver-

ties en Pus, la Partie devient molle, particuliérement à l'endroit de l'Abscès. La rougeur est d'abord peu considérable, parce que le premier engorgement vient de la part de la Lymphe, qui procure celui du Sang, & fait passer ce Liquide jusque dans les vaisseaux lymphatiques de la peau. Alors ce Tégument devient d'un rouge éclatant; on sent peu de douleur au commencement; lorsque les humeurs n'abordent & ne s'arrêtent dans la partie que peu à peu, il ne se fait point de divulsions vives & douloureuses dans les Fibres nerveuses. Mais le Malade ne jouit pas long-tems de cette tranquillité. Le Sang s'accumule dans la tumeur en grande quantité. Le Cœur, ainsi que les Artéres, l'y poussent à chaque systole avec une force proportionnée à l'obstacle & à la résistance qu'il trouve; il y excite une chaleur considérable, & une douleur pulsative d'autant plus vive, que le doigt, par sa structure particuliere, est une partie de plus sensibles. En effet le nerf brachial fournit à chaque doigt trois ou quatre rameaux, qui parvenus à leur extrémité, s'épanouissent

dans la peau, y forment quantité de petites houppes nerveuſes, & rendent le tact très-exquis. Comme les doigts ont peu de chair & de graiſſe, leur ſubſtance molle n'eſt preſque compoſée que du périoſte, (membrane très-ſenſible & peu profonde), des Tendons du ſublime & du profond qui gliſſent intérieurement dans une Gaine juſqu'à la ſeconde, ou la derniere phalange; des Tendons de l'Extenſeur commun, renfermés auſſi chacun dans une Gaine particuliere le long de la partie externe, & de pluſieurs Artéres, Veines & Nerfs; le tout recouvert de la peau qui eſt tiſſue de fibres nerveuſes, & parſemée d'un nombre conſidérable de mammelons, que ces fibres forment. Il n'eſt donc pas ſurprenant que l'inflammation des doigts, ſurtout quand elle ſe communique aux nerfs & aux autres parties contenues, cauſe des douleurs très- cruelles, & capables de produire une fiévre continue.

La ſeconde eſpéce de Panaris doit ſa naiſſance à une Lymphe, ou à une ſynovie épaiſſe & groſſiere, qui s'arrête dans la Gaine des Tendons du ſublime & du profond, (Muſcles flé-

chiſſeurs des doigts) ou dans celle d'un des Tendons de l'Extenſeur commun, quoique plus rarement. Cette Lymphe ou Synovie s'accumulant peu à peu dans la Gaine de ces Tendons, la gonfle autant qu'elle peut le permettre, & comprime tous les vaiſſeaux tant ſanguins que lymphatiques, qui s'y diſtribuent; ce qui augmente encore l'engorgement, cauſe des diſtenſions & des divulſions à tous les filets nerveux, dont ces parties ſont tiſſues, & excite une douleur très-vive. Si l'humeur extravaſée vient à s'altérer par ſon ſéjour, & par la chaleur de la Partie; ſi ſes principes ſe déſuniſſent; ſi ſes ſels ſe dévelopent & s'exaltent, les douleurs ſont beaucoup plus cruelles; alors cette Humeur devenue d'autant plus acre & corroſive, que nous la ſuppoſons déja d'un mauvais caractere, irrite & même corrode toutes les fibres nerveuſes qu'elle touche. De-là réſulte une agitation conſidérable dans les eſprits & dans la maſſe du Sang; une contraction dans les Nerfs du Bras, qui reconnoiſſent tous un même principe; un reſſerrement des Vaiſſeaux ſanguins, dont les Tuniques

ſont tiſſues de fibres nerveuſes ; une augmentation & une communication de douleur & d'inflammation dans tout le Membre, qui en devient très-enflé. Si le Panaris a ſon ſiége dans la Gaîne des Tendons fléchiſſeurs des doigts, les irritations que ſouffrent ces Tendons font pareillement ſentir la douleur le long de la partie interne de la Main, du Poignet, & de l'Avant-bras, juſqu'à l'attache ſupérieure de ces Muſcles, qui eſt le Condyle interne de l'*Humerus* pour le Sublime, & la partie ſupérieure moyenne du *Cubitus* pour le Profond. L'inflammation gagne même facilement leur partie charnue, & ſe communique au Brachial antérieur & au Biceps, (Muſcles fléchiſſeurs de l'Avant-bras) qui portent la douleur tout le long de cette partie juſqu'à l'Aiſſelle & à l'Epaule ; lorſque le ſiége de la maladie eſt dans la Gaine d'un des Tendons du Muſcle extenſeur des doigts, la communication que ces Tendons ont entr'eux par le moyen de pluſieurs fibres tendineuſes à l'endroit où les premieres phalanges ſont articulées avec les Os du Métacarpe, fait paſſer la douleur aux trois autres

doigts, & elle ſe prolonge juſqu'au Condyle externe de l'*Humerus*, où ce Muſcle extenſeur s'attache. La douleur & l'inflammation ne manquent pas d'exciter une fiévre aigue, très-violente, une inſomnie, ſouvent un délire, des convulſions, & des défaillances.

La Gaine des Tendons ne peut être d'un tiſſu fort ſerré, qu'elle ne réſiſte à la raréfaction & au gonflement de l'humeur qu'elle renferme. Quand cette humeur vient donc à s'échauffer, à ſe raréfier, & à ſe convertir en Pus, elle regorge ſouvent tout le long de la Gaine juſqu'à ſon origine, c'eſt à dire, juſqu'au Ligament annulaire, & fait des fuſées d'Abſcès le long du doigt, de la main & du poignet; accident qui arrive encore plus facilement à la Gaine des Tendons fléchiſſeurs, qu'à celle des extenſeurs, parce que la premiere eſt très-ferme & preſque cartilagineuſe le long des doigts juſqu'au Métacarpe, & qu'elle céde beaucoup moins que la ſeconde; raiſon pour laquelle la matiere eſt plus obligée de refluer. Ce n'eſt pas ſeulement le long de la Gaine qu'il ſe fait des abſcès, il en vient

ſouvent le long de l'Avant-bras & du Bras dans les interſtices des Muſcles, où il ſe trouve de la graiſſe, que l'inflammation, lorſqu'elle a gagné tout le Bras, fait fondre, & venir à ſuppuration. C'eſt pourquoi il s'en forme de conſidérables à la partie inférieure-interne de l'Avant-bras ſur le muſcle quarré, au plis du coude, & en d'autres endroits où il y a naturellement beaucoup de graiſſe.

Dans cette ſeconde eſpéce de Panaris la chaleur, ſymptome inſéparable de l'inflammation, eſt ſi exceſſive, que faiſant diſſiper la partie aqueuſe de la Lymphe ou de la Synovie renfermée dans la Gaine, elle la cuit, pour ainſi dire, elle l'épaiſſit, l'endurcit, & la rend toute grumeleuſe.

On obſerve que quand la maladie a ſon ſiége dans la Gaine des Tendons fléchiſſeurs, il n'y a point de Tumeur au doigt, excepté dans les intervalles des articulations, encore elle eſt peu conſidérable; la Gaine étant preſque cartilagineuſe, ne prête point au gonflement de l'humeur: & comme elle eſt aſſujettie dans les articulations des phalanges par des fibres tendineuſes

ou ligamenteuſes, il ne peut y avoir d'élévation dans ces endroits : mais à la paume de la Main où cette Gaine eſt membraneuſe, il y ſurvient une Tumeur fort apparente. Il s'en fait auſſi quelquefois à l'extrémité du doigt, lorſque l'humeur qui peut ſe trouver plus acre & plus liquide en cet endroit, perce l'extrémité de la Gaine, ronge les Tégumens, & ſe fait ſouvent une iſſue.

Enfin, la troiſiéme eſpéce de Panaris eſt produite par une Lymphe, ou une ſéroſité très-acre, qui s'épanche entre le Périoſte & l'Os. Cette humeur irritant vivement cette membrane, qui eſt très-ſenſible, & la faiſant ſéparer de la phalange, en déchirant ou rongeant même les fibres nerveuſes & tendineuſes par leſquelles elle y eſt intimement attachée ; cette Humeur, dis-je, cauſe des divulſions exceſſives, & par conſéquent des douleurs ſi cruelles, que la fiévre, l'inſomnie, les convulſions, la ſyncope & le délire s'y joignent très-ſouvent ; au milieu de ces funeſtes accidens il ne paroît en dehors ni tumeur, ni inflammation, ni rougeur. La peau même qui couvre le

Panaris n'eſt point changée ; cela n'eſt pas étonnant ; le Périoſte, membrane extrêmement tendue & collée ſur la ſurface de l'Os, céde très-peu à l'effort que fait l'Humeur épanchée pour le détacher ; & n'ayant que fort peu de Vaiſſeaux ſanguins, le cours du Sang ne ſe trouve preſque point intercepté. Ainſi la Tumeur & l'inflammation ne ſont qu'en dedans ; encore ſont-elles peu conſidérables, & il ne ſe fait point de fuſées d'abſcès, comme dans la ſeconde eſpéce. La plupart des ſymptomes ne ſurviennent qu'en conſéquence des douleurs exceſſives que le Malade ſouffre. L'Humeur qui cauſe la maladie eſt ſi corroſive, qu'elle carie ſouvent l'Os. L'extrémité du doigt étant le ſiége ordinaire de ce Panaris, la derniere phalange tombe quelquefois toute entiere.

Le Diagnoſtic des différentes eſpéces de Panaris s'établit ſur les définitions que nous en avons données, & ſur les ſymptomes que nous avons rapportés. La premiere eſpéce ſe connoît par la tumeur, la rougeur, la chaleur & la douleur qui ſe manifeſtent au dehors : quelquefois l'inflammation ſe

communique au-dedans ; en ce cas la douleur ſe fait ſentir juſqu'à la Main, au Poignet & à l'Avant-bras ; il peut ſurvenir une inſomnie, de la fiévre, &c.

La ſeconde eſpéce de Panaris eſt caractériſée par une petite Tumeur qui paroît aſſez ſouvent à l'extrémité du doigt, lorſque c'eſt le ſiége de la maladie ; par le peu d'élévation & de rougeur aux autres endroits de cette partie ; par des douleurs très-vives qui répondent à l'un des deux Condyles de l'*Humerus*, & même à tout le bras : par une grande inflammation & une enflure conſidérable qui y ſurviennent : par une fiévre aigue : par le délire : par des convulſions & des ſyncopes qui s'y joignent, enfin par des fuſées d'abſcès aſſez fréquens dans les endroits où il y a beaucoup de graiſſe.

La troiſiéme eſpéce ſe diſtingue des autres, en ce qu'il ne paroît ni tumeur, ni inflammation, ni rougeur : qu'il n'y a point de fuſées d'abſcès, & que cependant on ſent à l'extrémité du doigt, ou dans tout autre endroit où ſe trouve le ſiége de la maladie, une douleur très-aigue, accompagnée ou

ſuivie bien ſouvent d'une fiévre ardente, d'inſomnie, de délire, de ſyncope, & de convulſions, ſans que cette douleur réponde aux Condyles de l'*Humerus*.

Pronoſtic. Le Panaris de la premiere eſpéce eſt ordinairement ſans danger, ſi ce n'eſt quand il pénétre au deſſous de la peau, & que l'inflammation ſe communique aux parties contenues du doigt. Alors il peut cauſer une fiévre continue, des douleurs conſidérables, & pluſieurs autres accidens qui en dépendent, particuliérement ſi les Malades ſont d'un tempérament cacochyme, ou qu'ils ſe trouvent infectés de Virus vénérien, ſcorbutique, ou ſcrophuleux. Lorſque ce Panaris vient de la racine de l'ongle, il le fait ordinairement tomber, en détruiſant les fibres qui lui portent ſa nourriture; s'il eſt à un de ſes côtés, il n'en déracine qu'une partie. Celui qui ſe trouve ſous l'ongle eſt très-douloureux; cette partie étant dure comme de la corne, ne céde point à l'épanchement & à la raréfaction de la matiere qui s'accumule & s'échauffe en cet endroit, de ſorte que toute la violence du mal ſe

porte en dedans. Le Panaris produit par une cauſe externe, eſt moins dangereux que celui qui doit ſa naiſſance à une cauſe interne, qui ſuppoſe toujours une mauvaiſe diſpoſition dans les Humeurs. Il eſt à remarquer que la premiere eſpéce de Panaris eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'elle peut dégénérer en la ſeconde, & la ſeconde en la troiſiéme. En ce cas les ſymptomes des trois eſpéces ſe trouveroient réunis en même-tems.

Tous les violens ſymptomes que nous avons dit accompagner ou ſurvenir au Panaris de la ſeconde eſpéce, le rendent très-périlleux. L'excès de la fiévre & des douleurs, l'enflure & l'inflammation de tout le bras, accompagnées ſouvent d'Eryſipéle & d'Abſcès conſidérables, ſuivies quelquefois de Gangréne, particuliérement dans ceux qui ſont d'un mauvais tempérament, peuvent conduire en peu de tems les Malades à la mort, ſi l'on n'y remédie promptement par l'opération, comme il ſera dit dans la ſuite.

Quoique l'inflammation de la troiſiéme eſpéce de Panaris ne faſſe pas d'auſſi grands progrès que celle de la

ſeconde, les douleurs cependant ſont ſi violentes, & les ſymptomes ſi preſſans, que ſi l'on ne donnoit iſſue à l'Humeur corroſive renfermée entre le périoſte & l'os, elle cariéroit la phalange, & pourroit cauſer la mort ſurtout à ceux qui ſont d'un tempérament bilieux, ſenſible & délicat.

Cure. Le Panaris de la premiere eſpéce qui n'eſt qu'à la ſuperficie de la peau, ſe guérit facilement. Il ſuffit d'y appliquer un Emplâtre de Mucilages, ou l'Onguent de la Mére, ou quelque cataplâme propre à ramollir, relâcher, meurir & faire ſuppurer la Tumeur. La ſuppuration finie, on fait une légére inciſion à la peau avec une lancette; on en fait ſortir le Pus, & l'on remet le même emplâtre, ou celui de Diachylon, ou de Diapalme, ou de Nuremberg.

Mais ſi le Panaris pénétre plus avant; ſi la tumeur, l'inflammation, la chaleur & la douleur ſont conſidérables; que la fiévre même s'y joigne; pour adoucir ces accidens, il faut y appliquer le Cataplâme de lait & de mie de pain avec les jaunes d'œufs & de Populeum, ou celui qui eſt décrit

ci-deſſous dans la cure de la ſeconde eſpéce de Panaris, ou un des Cataplâmes émolliens & anodins, rapportés dans la cure du Phlegmon; on l'étendra même ſur toute la main, ſi l'inflammation paroît s'y communiquer. Cependant il faut ſaigner copieuſement le malade, pour le moins deux fois par jour, afin de détourner la fluxion: en même-tems, on preſcrira un régime humectant, délayant, & rafraichiſſant, & l'on défendra les alimens ſolides, les ragoûts, le vin & tout ce qui eſt capable d'irriter les ſolides, & d'agiter, d'échauffer, ou d'épaiſſir le Sang. Par ce moyen la douleur peut ſe calmer, & la tumeur ſe réſoudre. Si elle n'a aucune diſpoſition à la réſolution, on provoquera la ſuppuration le plutôt qu'il ſera poſſible; pour cet effet on emploiera les Topiques ſuppuratifs rapportés dans le chapitre du Phlegmon.

Auſſitôt que la ſuppuration eſt faite, il faut, ſans perdre de tems, ouvrir la Tumeur. Si la matiere y ſéjournoit, elle pourroit facilement pénétrer juſqu'à la gaine des Tendons, & l'offenſer. S'il ſe trouve des perſonnes qui ne

veuillent abſolument point ſouffrir l'opération, on ſe ſervira des ſuppuratifs les plus forts. L'ouverture faite, on panſera d'abord l'ulcére avec un digeſtif tiéde, compoſé d'une once de Térébenthine, qu'on délaiera dans un jaune d'œuf frais, y ajoutant de l'huile de Millepertuis & du beurre frais, de chacun demi-once. On peut employer auſſi le Baume d'Arceus fondu, auquel on ajoute quelquefois un peu d'eau vulnéraire ou d'eau de vie. Il faut obſerver que quand l'ouverture de l'Abſcès ſe fait d'elle-même, elle eſt ſi petite, qu'on eſt obligé de l'aggrandir avec des ciſeaux, pour donner une iſſue plus facile au Pus, & avoir la liberté d'y appliquer les remédes. Lorſque l'Ulcére eſt un peu détergé, on le panſe avec le mondificatif d'Ache. Si les chairs ſont baveuſes, on les lave avec de l'eau de vie, ou de l'eau de chaux alumineuſe; ou l'on y met quelques gouttes de Teinture de Myrrhe & d'Aloës, ou de Baume de Fioravanti. Si elles pouſſent trop, on les réprime avec l'Alun brulé, ou avec la pierre infernale. On applique d'abord, par-deſſus les remédes, l'Onguent de

la Mére étendu sur du linge, ensuite l'Emplâtre Diachylon, & sur la fin pour la cicatrice, l'Emplâtre Diapalme, ou celui de Nuremberg.

Il arrive quelquefois qu'à l'occasion d'une Contusion ou d'une Piquure, le Panaris se forme sous l'ongle, & quand l'Humenr épanchée est venue à suppuration, ne pouvant percer l'ongle, à cause de sa dureté, elle porte tout son effort en dedans, ronge bientôt l'extrémité de la gaine du Tendon extenseur, & le Tendon même, & cause de fâcheux accidens, si l'on ne lui donne promptement issue, en coupant l'ongle à l'endroit de la collection du Pus. Ensuite on met dans l'ouverture un petit plumaceau chargé du digestif ci-dessus, ou imbu d'eau de vie, & un Emplâtre d'Onguent de la Mére, ou de Mucilages, ou de Diachylon par-dessus.

Si la Saignée, la diéte, & le régime humectant & rafraichissant sont utiles dans la premiere espéce de Panaris, à plus forte raison le sont-ils dans la seconde, pour arrêter ou prévenir le progrès de l'inflammation & de tous les autres symptomes. On saignera

donc fréquemment & copieuſement le Malade ; on lui fera exactement obſerver la diéte & le régime ci-deſſus. On appliquera d'abord ſur tout le mal le Cataplâme de lait & de mie de pain, auquel on ajoutera l'Onguent Populeum, ou l'Huile de Lis, pour l'empêcher de ſécher ; ou l'on emploiera les Cataplâmes emolliens propres pour le Phlegmon, enſuite les Cataplâmes ſuppuratifs. On peut encore ſe ſervir, pour calmer la douleur & diminuer l'inflammation, d'une fomentation faite avec du lait de Vache, dans une pinte duquel on aura fait bouillir des fleurs de Camomille, de Mélilot, de Bouillon blanc & de Sureau de chacune une poignée, de la farine de Fœnugrec & de Lin, de chacune demi-once. Ou

℞ *Fleurs de Juſquiane, Fleurs d'Aneth & de Sureau, de chacune une poignée ; Semence de Lin & de Pavot blanc en poudre, de chacune demi-once ; Racine de Guimauve pulvériſée, une once. Faites bouillir le tout dans du lait de Vache, & en compoſez un Cataplâme.*

Quelques-uns font tremper le doigt pendant quelque tems dans un eſprit chaud compoſé comme il ſuit.

℞ *Eſprit de Vin, trois onces ; Thériaque & Camphre, de chacun une dragme ; Opium demi-ſcrupule. Mettez le tout enſemble.* Enſuite ils appliquent le Cataplâme ſuivant.

℞ *Feuilles de Rue & de Sauge, demi poignée ; Fleurs de Camomille, de Sureau, de Mélilot, de chacune une poignée ; Cumin en poudre, une once. On fait bien cuire le tout dans égales parties d'eau & de vin. On pile le marc, on en tire la pulpe, à laquelle on ajoute de la farine de Lin & d'Orge, de chacune une once ; Sabine en poudre, trois dragmes ; Saffran, Beurre frais, une once & demie.* Voyez la Chirurgie de Municks.

Mais ſouvent ces Remédes ne font pas tout l'effet qu'on ſouhaite ; la matiere renfermée dans la Gaine a tant de peine à ſe diſſiper, ou à venir à une louable ſuppuration, & à ſe manifeſter au dehors, qu'avant qu'elle y

ſoit parvenue, les douleurs exceſſives, l'inflammation & les autres ſymptomes obligent bientôt d'en venir à l'Opération. C'eſt le ſecours le plus prompt & le plus efficace qu'on puiſſe apporter.

Lorſqu'il paroît donc à l'extrémité du doigt une petite Tumeur, avec un peu de fluctuation, qui marque que l'Humeur a percé l'extrémité de la Gaine des Tendons fléchiſſeurs, qui eſt membraneuſe en cet endroit, il faut y faire une inciſion longitudinale, qui pénétre juſque dans la Gaine. Il en ſort un peu de ſéroſité rouſſe, & le Malade ſe trouve tout d'un coup ſoulagé. Il guérit même aſſez promptement ſi le mal n'a pas fait plus de progrès : mais ſouvent il reſte dans la Gaine une Lymphe épaiſſe & grumelée, dont nous avons déja parlé ; Lymphe, qui ne pouvant s'évacuer par l'inciſion, renouvelle bientôt la douleur, l'inflammation & tous les autres ſymptomes. En ce cas, on eſt obligé d'ouvrir la Gaine juſqu'au deſſus de la premiere articulation, & même juſque dans la paume de la Main, ſi la matiere y a fait une fuſée. Sans cette

précaution, on ne ſçauroit détruire les étranglemens & les engorgemens qui ſe font toujours dans cette gaine. Etant cartilagineuſe le long des doigts, elle ne peut s'étendre ni obéir au gonflement de l'Humeur qui s'y eſt accumulée ; & comme elle eſt bridée dans les jointures par des Fibres ligamenteuſes ; la matiere, d'ailleurs fort épaiſſe, ne ſçauroit s'évacuer par la premiere ouverture. On fait ſon inciſion avec des ciſeaux ou un biſtouri, ſur une ſonde canelée, qu'on introduit dans la cavité de la gaine. L'inciſion faite, on lave la plaie avec de l'eau de vie tiéde, pour en ôter cette Lymphe coagulée qui s'y trouve ; enſuite on la panſe avec un Digeſtif doux, tel que celui dont nous avons parlé dans la Cure de la premiere eſpéce de Panaris ; ou avec le Baume d'Arceus & l'eau de vie, & l'on continue les panſemens de la même maniere.

Quand la fuſée a gagné le reſte de la gaine, que l'Avant-bras eſt fort enflé & enflammé, & que la fiévre, la douleur & les autres ſymptomes ſont très-conſidérables, malgré les

opérations qu'on a faites, on ne doit pas douter qu'il ne se soit forme un Abscès sur le Muscle quarré ; il faut alors continuer d'ouvrir la gaine jusqu'au ligament annulaire, à la faveur de la Sonde canelée, comme nous avons dit. Pour ménager ce ligament, on gliſſera la Sonde par-dessous, en faisant un peu fléchir les doigts, afin de le relâcher, & sur le bout de la Sonde qu'on aura fait passer au-delà du ligament, on fera une incision aux Tégumens. Ensuite, on disséquera, le plus adroitement qu'il sera possible, les Tendons & les Muscles qui couvrent l'Abscès ; & quand on les aura séparés, on trouvera une cavité dont il sortira tout aussitôt une quantité considérable de Pus. Supposé qu'on ne pût pas passer la Sonde sous le ligament, on ne laisseroit pas de faire son incision aux Tégumens, en faisant pincer la peau en travers au-dessus du Poignet par un Serviteur d'un côté, & la pinçant de l'autre ; la main du Malade étant fléchie, pour la relacher. Ensuite on feroit la dissection & séparation des Muscles, pour aller chercher l'Abscès.

S'il n'y a point d'autre Abſcès, tous les accidens qui menaçoient de mort, ceſſeront bien vîte; à moins que le ligament annulaire ne fût tellement enflé & enflammé, qu'il ne comprimât extrêmement les Tendons qui paſſent ſous lui. Pour lors il ne faudroit point faire de difficulté de le couper. Quelques-uns prétendent cependant appaiſer promptement tous les ſymptomes, en tirant par-deſſus le ligament, le Tendon offenſé, & le coupant dans ſon corps charnu: mais on n'éviteroit pas l'étranglement ni la compreſſion des Vaiſſeaux & des autres Tendons qui paſſent ſous ce ligament.

Quand il y a d'autres Abſcès le long du Bras, on en fait l'ouverture; ce qui n'eſt pas bien difficile; puiſqu'ils ſe manifeſtent au-dehors. Après avoir ouvert tous les Abſcès, on les panſera en premier appareil avec de la Charpie ſéche, pour abſorber ce qui peut y être reſté de Pus, & arrêter le Sang des Vaiſſeaux cutanées qui auront été coupés. On en fera de même à l'égard de l'ouverture de la gaine, ayant ſoin de mettre des Bourdonnets

nets longs & secs à chaque côté du Tendon, pour le mettre à couvert de la compression du bandage, qu'on est obligé de faire sur la Charpie, dont on remplit la plaie, afin d'arrêter l'Hémorragie. S'il y avoit même quelque Vaisseau qui fournit beaucoup de Sang, on seroit obligé d'en faire la ligature, plutôt que de se servir de Styptiques qui seroient contraires au Panaris, parce qu'ils coaguleroient la Lymphe, & mordroient sur les Membranes & sur la Gaine. On fait ensuite des embrocations sur toute la Main & le Bras, avec moitié huile d'Hypéricum chaude, & moitié Eau-de-vie, ou avec le vin tiède. On y applique même des compresses imbues de l'une de ces liqueurs, & on soutient le tout avec un bandage à dix-huit chefs. Le lendemain après avoir levé l'appareil, on fait des injections dans les Abscès s'ils sont profonds, ou des lotions avec l'Eau d'Orge & le Miel rosat, & on les panse avec des Bourdonnets & des Plumaceaux chargés du Digestif composé d'une once d'huile de Millepertuis, deux onces de Terebenthine, & trois ou

quatre jaunes d'œufs. Quelques jours après, si les chairs sont rouges & grénées, on emploie le mondificatif d'Ache. si elles sont fongueuses & baveuses, & qu'elles poussent trop, on se sert de l'Onguent Apostolorum, ou du Baume verd; si elles sont livides, on charge les Bourdonnets & les Plumaceaux de Styrax, ou de Baume de Fioravanti battu avec l'huile d'œufs. Ce liniment convient particulierement aux Tendons. Quand on craint la Gangréne, on emploie la teinture de Myrrhe & d'Aloës, ou l'Esprit de Vin camphré, dans lequel on a dissout de la Thériaque. Si le Malade est scorbutique, on ajoute à cet Esprit celui de Cochlearia. Voyez la maniere de traiter les Ulcéres.

Lorsqu'on a été obligé de couper le ligament annulaire, il faut faire tenir la main du Malade pliée, afin de contenir les Tendons dans leur place, & de donner occasion à ce ligament, en le relachant, de se réunir plus facilement. Quand on ne l'a point coupé, & qu'on a introduit la Sonde dessous, pour faire l'ouverture de l'Abscès qui étoit sur le Muscle quarré, on peut

paſſer ſous le ligament une méche, qui ſervira de Seton pour évacuer le Pus qui pourroit y ſéjourner.

La douleur, l'inflammation & les autres ſymptomes étant calmés ou modérés, il ne faut pas oublier les Remédes internes. On aura ſoin de purger le Malade de tems en tems, & on lui fera uſer des Remédes ſpécifiques à la maladie dont il peut être attaqué. On lui donnera auſſi tous les jours des lavemens, pour entretenir le ventre libre & dérober une partie des Humeurs qui ſe portent au bras.

Le Panaris de la troiſiéme eſpéce, étant accompagné de ſymptomes très-cruels & très-preſſans, n'a pas moins beſoin d'un prompt ſecours que celui de la ſeconde, quoiqu'il ne s'étende pas tant. Il faut au plutôt donner iſſue à la ſéroſité acre qui le produit, & qui eſt d'autant plus corroſive qu'elle ſe trouve dépouillée des parties ſulphureuſes. Il arrive quelquefois que cette Humeur, quand on la laiſſe ſéjourner, corrode le Périoſte, & fait à l'extrémité du Doigt une petite Tumeur comme dans la ſeconde eſpéce.

On peut, à l'imitation de Fabrice Hildan, *Centur.* 1. *obſerv.* 97. couper la peau, & enſuite ouvrir une Caroncule rouge qui ſe trouve deſſous, laquelle étant ouverte, laiſſe écouler la ſéroſité qui étoit épanchée dans la Tumeur : mais pour ne faire qu'une opération, il vaut mieux ouvrir longitudinalement tout d'un coup l'extrémité du Doigt juſqu'à l'os avec un Biſtouri, & mettre dans la plaie un Bourdonnet imbu d'eſprit de Vin, dans lequel on aura diſſous de la Thériaque. Si l'Os eſt carié, on peut le faire exfolier avec la Teinture de Myrrhe & d'Aloës, ou quelqu'autre Reméde propre à cet effet; cependant la Phalange eſt ſi petite, qu'elle ſe détache ſouvent toute entiere. S'il n'y a point de carie, après l'eſprit de Vin, on ſe ſervira du mondificatif d'Ache & des Remédes rapportés dans la Cure des autres eſpéces de Panaris.

Quand il ne paroît ni tumeur n rougeur au dehors, & que les ſymptomes ſont très-violens, on ouvre l Doigt par ſa partie latérale avec u Biſtouri qu'on enfonce juſqu'à l'os ſur la ſuperficie, en gliſſant l'inſtru

ment jusqu'à l'extrémité du Doigt. Si l'on a le bonheur de rencontrer l'Abscès, la douleur & les autres accidens cessent aussi-tôt. S'ils persistent, il faut faire la même incision de l'autre côté. pour faire cette opération, on fait étendre le Doigt du Malade sur une table, & on lui fait tenir le Bras par des Serviteurs, crainte qu'il ne le retire. Après l'opération on panse la plaie comme nous venons de dire. On ne doit pas oublier dans la cure de ce Panaris les saignées, le régime & les Remédes internes convenables à la disposition du Sujet.

Si par la négligence du Malade ou du Chirurgien, ou par la mauvaise qualité de l'Humeur, le Doigt venoit à se gangréner & sphacéler, il n'y auroit point d'autre Reméde que l'amputation, non plus que dans les autres espéces de Panaris. Quand la partie a quelque disposition à la gangréne, on emploie les Remédes propres à cette maladie; & si les Ulcéres devenoient carcinomateux, on auroit recours aux Remédes convenables à ces sortes d'Ulcéres dont nous parlerons en leur lieu.

ARTICLE ONZIÉME.

Des Contuſions & de l'Ecchymoſe.

LA Contuſion eſt une Tumeur produite par la violence & l'impreſſion ſubite de quelque cauſe externe, ſans déperdition de ſubſtance & ſans ouverture à la peau. Elle s'appelle en latin *Contuſio*, en grec θλᾶσις, ou θλάσμα, Cependant Galien, *in definit. Medic.* nomme auſſi θλᾶσις, une Contuſion au Crane avec dépreſſion ou enfoncement ſans fracture apparente, comme il arrive aux Vaiſſeaux d'étain ou de plomb qu'on frape rudement. Mais parce que les os expoſés aux Contuſions ne ſçauroient être contus, que leurs Fibres ne ſoient rompues, briſées ou déprimées, on met leurs Contuſions au rang des fractures.

Les Contuſions ſont externes ou internes, fortes ou légeres, grandes ou petites, ſimples ou compliquées.

Les externes n'intéreſſent que les parties contenantes, comme la peau, la graiſſe, les chairs & quelquefois

les os mêmes. Elles ſont accompagnées de rougeur ou de lividité à la peau. Lorſqu'elles ſont conſidérables, on ſent une douleur, une chaleur & une inflammation ſemblables à celles que cauſe le Phlegmon.

Les Contuſions internes attaquent les parties contenues, comme les Viſcéres & les autres parties renfermées dans les capacités. Un coup, par exemple, appliqué rudement ſur le Ventre, peut faire une Contuſion à l'Epiploon, aux Inteſtins, au Méſentére, au Foie, à l'Eſtomac, &c. ſouvent ſans qu'il paroiſſe aucune impreſſion à la peau. Les Tégumens de l'Abdomen, fort lâches & ſans point d'appui, ne fixent pas la violence du coup. Nous avons vu des Contuſions avec dilacération du Foie, qui ſe trouvoit même ſéparé en pluſieurs morceaux par le Timon ou la Roue d'un Carroſſe, d'une Charrette, ou par une Malle tombée ſur le bas Ventre, ſans qu'il y eut le moindre veſtige de Contuſion ou d'Ecchymoſe à la peau.

Les fortes ou profondes Contuſions pénétrent juſqu'aux Muſcles, quelquefois juſqu'aux Os & aux Viſcéres.

Le Tiſſu & les Vaiſſeaux de la partie contuſe ſont froiſſés, ſouvent déchirés, rompus; il ſe fait une extravaſation & un épanchement de Sang & de Lymphe ſans ſolution extérieure de continuité.

Les Contuſions légeres ou ſuperficielles, ſe bornent à la peau ou tout au plus au corps graiſſeux. Ce ſont ces ſortes de Contuſions devenues livides, qu'on appelle *Ecchymoſes* ou *Meurtriſſures*.

Les grandes Contuſions occupent beaucoup d'eſpace; les petites n'ont que peu d'étendue.

Les ſimples n'offenſent que la peau, la graiſſe, les chairs, & ne ſont ſuivies d'aucun accident fâcheux. Les Compliquées ſont accompagnées de Fractures, de Ruptures des Vaiſſeaux ſanguins, de Foulures des Nerfs, des Tendons, des Ligamens; de Léſion des parties internes, ou d'autres accidens plus ou moins funeſtes, ſelon la qualité des parties offenſées.

L'Ecchymoſe, ſuivant ce que nous avons dit ci-deſſus, peut ſe définir *une Tumeur ſuperficielle, molle, rouge, livide ou jaunâtre, avec peu de douleur &*

d'inflammation, cauſée par une infiltration de Sang dans les Vaiſſeaux lymphatiques de la peau ou de la graiſſe, ou par une petite extravaſation de ce Liquide dans ces Tégumens. On l'appelle en latin *Sugillatio*, en grec ἐκχύμωσις, ἐκχύμωμα, c'eſt-à-dire, *Effuſion* de quelque liqueur; parce qu'on ſuppoſe que dans l'Ecchymoſe il y a toujours un épanchement de Sang ſous la peau; mais ordinairement il n'y a qu'une infiltration dans ſes Artéres lymphatiques, ce qui rend la Tumeur très-ſuperficielle & très-peu apparente.

Les cauſes des Contuſions ſont externes. Les plus ordinaires ſont les Corps durs & obtus, ſur leſquels on tombe, ou qui frapent rudement notre Corps, & qu'on appelle, en terme de Chirurgie, *inſtrumens Contondants.* Ainſi les chutes, les coups, les morſures, les contorſions, extenſions ou compreſſions violentes, ſont les cauſes de ces ſortes de Tumeurs. Elles agiſſent toutes en comprimant, froiſſant, déchirant ou rompant le Tiſſu interne de la partie offenſée; de ſorte que le Sang croupit dans ſes Vaiſſeaux, ou eſt quelquefois obligé de

s'extravaſer, de s'épancher, s'ils ſont crevés, ou de s'inſinuer dans les Artéres lymphatiques, ſi le Sang y trouve moins de réſiſtance. La lymphe peut s'extravaſer & s'épancher ou ſéparément ou conjointement avec le Sang. Dolée, *Encyclopedie Chirurgicale*, *l.* 1. *ch.* 3. *des contus de la Tête*, a vu une Contuſion, où il n'y avoit qu'une ſimple Séroſité épanchée; ce qui peut arriver facilement aux Leucophlegmatiques.

Les Corps liquides font quelquefois des Contuſions comme les corps durs. Si par exemple on tombe tout nud étendu ſur la ſurface de l'eau, il en arrive des meurtriſſures ou des Ecchymoſes aſſez conſidérables. Quand on ſucce la peau, on attire le Sang dans les Vaiſſeaux lymphatiques, ce qui produit une rougeur ou une lividité. Les Ventouſes font le même effet, l'Athmoſphére preſſe toute la ſurface extérieure de la Ventouſe à proportion que l'Air intérieur y eſt raréfié, & force la peau à s'élever d'autant plus facilement, qu'elle y trouve moins de réſiſtance. Cette élévation permet aux particules aëriennes mêlées avec le

Sang & la Lymphe, de s'étendre, & aux Vaiſſeaux de ſe gonfler, comme il arrive aux animaux renfermés dans la machine Pneumatique dont on pompe l'air. Il ſe fait auſſi quelquefois des Ecchymoſes dans la ſaignée, lorſque les Vaiſſeaux ſe trouvent gonflés à l'occaſion de la ligature, & que le Chirurgien comprime le bras & le ſerre avec la main. S'il perce auſſi la Veine d'outre en outre, le Sang peut s'extravaſer par l'ouverture interne. Cette extravaſation ſe peut faire auſſi par l'ouverture externe, lorſqu'on n'a pas ſoin de la fermer comme il faut, & dégorger le Sang infiltré dans le Corps graiſſeux; ou que le Malade force ſon bras.

La plupart des Auteurs donnent auſſi le nom d'Ecchymoſes aux vergettures, aux flétriſſures, aux taches rouges, livides ou purpurines qui ſurviennent à la peau dans le Scorbut, la groſſe Vérole, la Rougeole, les Fiévres rouges & celles qui ſont malignes; & par conſéquent ils ſont obligés d'accuſer auſſi dans les Ecchymoſes des cauſes internes, comme l'acrimonie du Sang, ſa fonte, ſa coagulation; le

froncement des Vaiſſeaux capillaires, leur obſtruction, & autres ſemblables qui obligent ce Liquide de s'extravaſer ou de s'infiltrer dans le tiſſu de la peau, ou dans ſes Vaiſſeaux lymphatiques.

Diagnoſtic. Les Contuſions externes ſe manifeſtent aſſez à la vue. Dans les Ecchymoſes ou légeres Contuſions il n'y a preſque point de tumeur, de douleur ni d'inflammation. Les Humeurs épanchées ou infiltrées ne ſont pas en aſſez grande quantité pour élever la partie, ni pour s'altérer & s'échauffer. Le Sang ne fait ſimplement que ſe grumeler, & de rouge qu'il étoit, il devient noir, ou livide, ou bleuâtre & enſuite jaunâtre, couleurs qui paroiſſent au travers de la peau ou de la ſurpeau, parce qu'elles ſont tranſparentes. Après quoi il ſe reſout & ſe diſſipe entiérement. Les fortes Contuſions ſont accompagnées de rougeur, de douleur, de chaleur, d'inflammation, & ſouvent de fiévre. Dans celles qui ſont compliquées on connoît qu'il y a une hémorragie interne par l'élévation de la Tumeur, par ſa lividité, par ſa molleſſe, & par

la fluctuation qu'on y sent. Si c'est une Lymphe épanchée, la Tumeur est blanche & sa circonférence est Œdémateuse. Lorsqu'il y a fracture, elle se découvre par le tact, la crépitation, l'abolition du mouvement, la figure viciée de la partie, & les autres signes de fractures. Quand les Tendons, les Ligamens & les Nerfs sont contus, foulés ou déchirés, on s'en apperçoit par le voisinage des Articles, par les douleurs très-vives, un engourdissement, un fourmillement, une difficulté de mouvement, une diminution du sentiment, & d'autres symptomes ordinaires aux détorses, dont il sera parlé dans la luxation du pied. Les Contusions internes sont plus difficiles à connoître. Cependant lorsque les Viscéres du bas Ventre sont offensés, leurs fonctions sont lésées, le Ventre se gonfle; il survient une oppression, une fiévre continue, avec tous les symptomes d'inflammation qui l'accompagnent. Le siege de la douleur fait distinguer la partie contuse. D'ailleurs, si la Vessie ou les Reins sont blessés, on a une difficulté d'uriner. Si c'est le Foie,

le Malade devient jaune, parce que la bile ne pouvant ſe ſéparer, regorge dans la maſſe du Sang & ſe répand à l'habitude du Corps. Si c'eſt l'Eſtomac, on a des nauſées, des vomiſſemens, des cardialgies & des inquiétudes. Quand le Poumon eſt offenſé, on crache le Sang, & l'on eſt très-oppreſſé. Lorſque le Cerveau a ſouffert une commotion ou une contuſion, l'Hémorragie par le Nez, par les Oreilles, les nauſées & le vomiſſement, l'aſſoupiſſement, la perte de mémoire, le délire, la fiévre continue, la rougeur & l'inflammation des yeux, & pluſieurs autres ſymptomes qui arrivent aux fractures du Crane, le dénotent aſſez.

Pronoſtic. Les Ecchymoſes & légeres Contuſions, ſont ſans danger. Elles peuvent ſe diſſiper d'elles-mêmes. Les Contuſions internes ſont très-dangereuſes. Le danger eſt plus ou moins grand, & plus ou moins preſſant, ſuivant la néceſſité des fonctions de la partie contuſe, & ſelon qu'elle eſt plus ou moins offenſée. Celle du bas Ventre ou les Viſcéres ſont crevés, ou dans leſquels il y a

un épanchement de Sang, ſont preſque toujours mortelles. L'Humeur extravaſée n'ayant point d'iſſue, ſe convertit en Pus, ou ſe corrompt, & cauſe la Gangréne. Les contuſions des Poumons ſont d'autant plus fâcheuſes, que la fiévre & l'oppreſſion ſont conſidérables, & qu'ils ne peuvent guére être contus ſans fracture au Sternum ou aux Côtes. Les funeſtes ſymptomes qui accompagnent les Contuſions du Cerveau, en font aſſez connoître le péril évident. Les Contuſions externes & ſimples ſe guériſſent facilement: mais quand elles ſont fortes, & dans les parties charnues, elles s'enflamment & ſuppurent le plus ſouvent. Si le Sujet eſt cacochyme ou infecté de quelque Virus, elles ſont ſuivies d'ulcéres trés-difficiles à guérir. Les contuſions des Muſcles crotaphytes ſont fort douloureuſes, & cauſent ſouvent la fiévre & d'autres fâcheux accidens; parce qu'ils ſe trouvent renfermés dans la duplicature du Péricrane, qui eſt une Membrane trés-ſenſible. Les Contuſions des Yeux ſont à craindre par la proximité & la communication qu'ils ont avec le Cerveau,

les Meninges & le Péricrane. Les Contuſions compliquées ont auſſi des ſymptomes compliqués très-dangereux, comme on le peut peut voir dans les Fractures, les Luxations & les Détorſes. A l'égard de celles où les Tendons & les Nerfs ſont contus ou déchirés, les douleurs exceſſives qui ſurviennent, l'inflammation, la fiévre ardente, le délire, les convulſions, les défaillances, la paralyſie, la gangréne & le ſphacéle, les rendent très-périlleuſes & ſouvent mortelles. Les accidens qui ſurviennent aux Tendons, au Périoſte & au Péricrane contus & froiſſés, ſont bien plus conſidérables que quand ils ſont entierement coupés. Dans ce dernier cas ils ne ſouffrent pas tant de divulſion, de contraction & d'inflammation que dans le premier.

Cure. Les Ecchymoſes & légéres Contuſions ſe diſſipent facilement par des Remédes externes capables d'augmenter le reſſort des Solides, & de reſoudre le Sang grumelé; tels ſont le Vin chaud, l'Eau-de-vie, l'Eſprit de vin ſimple ou camphré, l'Eau de la Reine de Hongrie, l'Eau vulnéraire;

les racines de Bryone, de Sceau de Salomon, de grande Conſoude, rapées & appliquées ſeules, ou cuites dans le vin. Pour guérir les fortes Contuſions, il faut détourner, le plus qu'il eſt poſſible, le Sang qui ſe porte à la Tumeur, & s'oppoſer au progrès de l'inflammation & des autres ſymptomes. En ſecond lieu, il faut tâcher de délivrer la partie contuſe des humeurs qui s'y ſont arrêtées. On ne peut mieux ni plus promptement ſatisfaire à la premiere indication, que par la ſaignée & la diete. Si les Contuſions ſont accompagnées d'une douleur, d'une chaleur & d'une inflammation conſidérables, qui par la fiévre & les autres ſymptomes qu'elle produit, mettent le Malade en danger, il faut réitérer fréquemment la ſaignée pendant les premiers jours, priver le Malade de tout aliment ſolide & de toutes liqueurs ſpiritueuſes, ne lui permettre que des bouillons fort légers, & une ſimple Ptiſane de Chiendent, de racine de Chicorée & de Réglifſe, ou une infuſion de Vulnéraires émulſionnée. Les Remédes volatils & ſpiritueux ne conviennent qu'aux Alle-

mands & dans les Pays froids, parce qu'ils ont le Sang plus épais & plus groſſier. Les contuſions de la Tête demandent principalement la ſaignée du pied & de la gorge ; les contuſions internes qui intéreſſent conſidérablement quelque Viſcére, ont encore plus de beſoin de la diéte & de la ſaignée que les autres ; on ne doit laiſſer de Sang au Malade, & ne lui donner d'alimens qu'autant qu'il en faut pour ſoutenir la vie.

La ſeconde Indication, qui conſiſte à délivrer la partie des humeurs qui s'y ſont arrêtées & accumulées, s'accomplit par les Topiques, ou par l'Opération. On s'attache d'abord à réſoudre & diſſiper ces Humeurs, en appliquant ſur la Contuſion les Remédes dont nous venons de parler pour la guériſon des Ecchymoſes. Le Baume de Fioravanti, le Baume du Pérou diſſout dans l'Eſprit de vin ; les Cataplâmes réſolutifs décrits dans le Chapitre du Phlegmon, produiſent de bons effets. Dans les Contuſions compliquées où les Tendons & les Nerfs ſont offenſés, & où la Gangréne eſt à craindre, on peut ſe ſervir auſſi du Baume

de Fioravanti, du Baume du Commandeur, ou du Réſolutif ſuivant.

℞ *Eſprit de Matricaire, cinq onces; Baume Nervin, demi-once; Camphre, une dragme & demie; Eſprit volatil aromatique huileux, une dragme;* trempez dans cette liqueur chaude des crompreſſes que vous mettrez ſur la partie, les renouvellant quatre ou cinq fois par jour.

Si le Malade étoit Scorbutique, on y joindroit l'Eſprit de Cochlearia.

L'Eſprit de Matricaire ſe fait avec une bonne poignée de fleurs de cette plante ſèche, Maſtic, Myrrhe, Oliban, Succin, de chacun deux onces. On fait infuſer le tout dans deux livres d'Eſprit de vin rectifié, on le diſtille & on le cohobe. C'eſt un bon Réſolutif.

Lorſque les douleurs ſont très-vives, on peut les calmer avec le Cataplâme de lait, de mie de pain, de jaunes d'Œufs, de Safran & d'onguent Populeum.

Mais s'il y a un épanchement de Sang dans la contuſion, tous ces Remédes ſont inutiles. Il faut au plutôt lui donner iſſue par l'opération en ou-

vrant la Tumeur avec un Biſtouri ou une Lancette, & en coupant toutes les brides, pour détruire les Sinus qui pourroient ſe faire, & faciliter la réunion. S'il y a quelque Vaiſſeau ouvert qui fourniſſe beaucoup de Sang, on en fera la compreſſion ou la ligature, ou l'on arrêtera l'Hemorragie par le moyen d'un Styptique. Après avoir nettoyé la Plaie avec de l'Eau de vie tiéde, ou une autre liqueur convenable, on la panſera avec un Digeſtif, & l'on continuera la cure comme dans les plaies contuſes. On eſt d'autant plus obligé d'ouvrir dès le commencement les Contuſions où il y a un épanchement & une collection d'Humeurs, que ſi l'on attendoit la ſuppuration, on expoſeroit la malade à tous les triſtes effets de la douleur & de l'inflammation ; la ſuppuration ne manqueroit pas de faire intérieurement de grands progrès, & tourneroit peut-être à la Gangréne.

En faiſant cette opération, il faut éviter les gros Vaiſſeaux & les Nerfs, & ſuivre, autant qu'il eſt poſſible, la direction des Fibres muſculeuſes. Si par exemple, à l'occaſion d'une Con-

tuſion, ou d'un Abſcès au Muſcle crotaphyte, on eſt obligé d'y faire une inciſion, on la fera longitudinale : mais s'il étoit néceſſaire de découvrir davantage la partie, on feroit l'inciſion en forme d'V dont la pointe ſeroit en haut & les jambes en bas. Cependant ſi en conſéquence d'une fracture, il convenoit de mettre le Crane encore plus à découvert, il ne faudroit point craindre de couper les Fibres en travers. L'action du Muſcle ne périroit pas pour cela. Son attache ſupérieure ayant pour le moins quatre travers de doigt d'étendue, quand même on couperoit les Fibres ſupérieures, il y en auroit toujours d'inférieures qui conſerveroient leur action; à moins qu'on ne coupât le Muſcle ſous le Zygoma où toutes ſes Fibres ſe raſſemblent en un faiſceau, pour paſſer ſous l'arcade de cet Os. En ce cas le mouvement de la Machoire inférieure ſeroit plus foible de ce côté-là.

Les Contuſions avec infiltration d'humeurs, qui n'ont pu ſe réſoudre par les Remédes propoſés, prennent ordinairement la voie de la ſuppuration, & demandent qu'on la facilite

par le moyen des Cataplâmes émolliens & ſuppuratifs convenables au Phlegmon qu'on veut faire ſuppurer. Enſuite on fait l'ouverture de l'Abſcès & on panſe l'Ulcére à la maniere ordinaire.

Dans les Contuſions accompagnées de Fracture ou de Luxation, la premiere choſe qu'on doit faire, c'eſt de réduire la partie ; à moins que l'inflammation, l'enflure ou autres accidens graves ne la faſſent différer. S'il y a des Eſquilles d'Os détachées on fait des inciſions pour les enlever, & l'on emploie les Remédes & les autres moyens établis pour la cure des Fractures & des Luxations.

ARTICLE DOUZIÉME.

Des Varices.

QUoique les Varices ne ſoient point ordinairement accompagnées d'inflammation, on peut cependant les mettre dans cette Appendice des Tumeurs phlegmoneuſes, puiſqu'elles ſont faites par le ſéjour du Sang.

Les Varices qui nous paroiſſent à l'habitude du Corps, ne ſont autre choſe que des dilatations contre-nature de quelques groſſes Veines cutanées & de leurs ramifications, par un Sang épais, gêné & contraint, d'où réſultent des Tumeurs d'un rouge livide, inégales, bleues, noueuſes & ſans pédicule.

Les Varices ſe forment en différentes parties du Corps, mais particulierement aux Jambes, quelquefois au Bas-ventre au-deſſous du Nombril, aux Tempes, au Scrotum & autour des Teſticules. Celles ci ſont à ces Organes de la génération, une Tumeur

q'on appelle improprement *Varicocéle* ou *Circocéle*, Hernie variqueuſe, du grec Κιρσὸς, *Varix*, Varice, & Κήλη *Hernia*, Hernie. Il ſe peut faire auſſi des Varices dans les parties internes, principalement dans les Vaiſſeaux du Cerveau, ce que les obſervations confirment. Hyppocrate en a remarqué dans les Veines du Poumon. *Voyez la Chirurgie de Muniks.*

On doit reconnoître pour cauſes des Varices tout ce qui eſt capable de comprimer les Vaiſſeaux, de géner le Sang dans les Veines, & de l'obliger de forcer le reſſort de leurs tuniques, ſoit ſubitement, ſoit lentement. Ainſi les violens mouvemens des Membres, les grands efforts des Muſcles, les coups; les chutes, les compreſſions, les ligatures, &c. peuvent produire des Varices. Les coureurs, les porte-faix, les femmes groſſes, ceux qui ſont obligés de ſe tenir long-tems debout; ceux qui ont les mains & les pieds long-tems enchaînés; ceux qui ont des Tumeurs oſſeuſes, charnues, humorales, nous en fourniſſent des exemples. En effet dans tous ces cas, le Sang ne coulant

lant point librement dans le canal des Veines, dilate extraordinairement leurs parois, & les contraint de ſe relâcher, par la trop grande diſtenſion de leurs Fibres, quelquefois tout d'un coup, ſouvent peu à peu, ſuivant que la cauſe agit plus ou moins promptement. Cette dilatation & ce relâchement ſe font principalement auprès des Valvules, parce que le Sang arrêté ou ralenti dans ſon cours, péſe ſur elles & les abaiſſe; ce qui fait que celui qui revient par les racines des Veines, ne pouvant facilement ſoulever ces Pellicules, eſt obligé d'y ſéjourner, & rend ces Vaiſſeaux comme noués. Le ſéjour du Sang eſt ſuivi de ſon épaiſſiſſement par une approche plus intime de ſes Globules & de ſes Fibres. Dans cet épaiſſiſſement la ſéroſité s'en ſépare & pénetre les tuniques des Veines, les relâche & les met en état de ſe dilater de plus en plus; c'eſt pourquoi ceux qui ont le Sang naturellement épais, comme les Mélancoliques ou Atrabilaires, ſont plus ſujets aux Varices que les autres.

Les Varices ne different entr'elles

que par leur ſituation, leur ancienneté & leur groſſeur. Louver, *Traité du Cœur*, *C.* 2. fait mention d'une Varice à la Jambe, qui étoit groſſe comme un boudin, & qui contenoit environ deux livres de Sang. Hildanus, *cent.* 4. *obſerv.* 85. parle d'une Varice monſtrueuſe qu'il guérit. Elle étoit longue d'un demi-pied, groſſe comme le bras.

Les Varices externes ſe connoiſſent facilement en ce que ce ſont des Tumeurs molles, inégales, noueuſes, indolentes, livides ou noirâtres, qui ſuivent la direction des Veines, qui cédent ſans pulſation à l'impreſſion du doigt, mais qui reviennent auſſi-tôt.

Les Varices ſont ordinairement plus incommodes que dangereuſes, à moins qu'elles ne ſoient accompagnées ou précédées de quelqu'autre maladie qui leur ait donné naiſſance; ou que par leur ancienneté & leur groſſeur, elles ne menacent de Gangréne ou d'Ulcéres dangereux. Bibloo *in ſuis exercitationibus Anatomico-Chirurgicis*, en rapporte un exemple, au ſujet d'un homme qui en 1721. avoit trois Varices conſiderables à la par-

tie externe du Genou droit, dont l'une étoit groſſe comme la Tête d'un enfant, ce qui lui cauſoit beaucoup de douleur & l'empêchoit de marcher. Les Varices nouvelles & petites ſont beaucoup plus faciles à guérir que les anciennes & les groſſes; le relâchement des Veines n'eſt pas ſi conſidérable dans celles-la que dans celles-ci.

Cure. On guérit les Varices nouvelles, petites ou médiocres, par le moyen des Topiques aſtringens & deſſicatifs qui rétabliſſent le reſſort des Tuniques des Veines, & par les bandages & les ligatures qui pouſſent le Sang vers le Cœur. Pour cet effet on comprimera les Varices, afin d'en chaſſer le Sang; on y appliquera des compreſſes trempées dans de l'Eau alumineuſe, ou Styptique; ou dans une liqueur faite avec de l'Alun de Roche, bouilli dans de fort Vinaigre, ou dans toute autre liqueur aſtringente. Ces compreſſes doivent être graduées, ou aſſez épaiſſes pour faire un point d'appui préciſément ſur la Tumeur. Enſuite on aſſujettira les compreſſes par le moyen d'un ban-

dage ſerré. On commencera les premiers tours de bande du côté des principes des Veines, pour pouſſer toujours le Sang en avant. On emploiera pluſieurs bandes & pluſieurs compreſſes, autant qu'il ſera néceſſaire pour faire un bandage ferme qu'on laiſſera long-tems ſans y toucher, à moins qu'il ne ſe relâche. Scultet traitoit les Varices des Jambes avec de ſeuls Topiques ſous des bas de peau de Chien : mais la compreſſion avoit plus de part à la guériſon, que la qualité de ces Bas. On pourroit auſſi appliquer & ſerrer fortement ſur les Varices quelque Emplâtre aſtringent, tel que celui qu'on fait pour les Hernies ; ou tremper les compreſſes dans des blancs d'œufs battus avec de l'eau de vie, qui en ſe deſſéchant, rendent le bandage très-ferme & exactement collé ſur la partie.

Mais afin de faciliter l'effet des Topiques, il eſt néceſſaire de ſaigner le Malade autant que ſes forces le permettront, de le purger pluſieurs fois pour diminuer le volume du Sang & deſemplir les Vaiſſeaux, de lui faire prendre tous les apéritifs &

délayans qu'on a coutume de prescrire dans les affections mélancoliques qui dépendent de l'épaississement du Sang.

A l'égard des Varices des Femmes grosses, comme elles dépendent de la compression de la Matrice sur les Veines Iliaques, qui fait séjourner le Sang dans les Veines situées au-dessous, on n'en entreprend point la guérison. Elles subsistent autant que leur cause, & se dissipent d'elles-mêmes après l'accouchement.

Les Varices qui sont grosses & anciennes ne cédent point à la compression que les bandages peuvent faire; il faut en venir à l'opération, qui consiste à faire d'abord une ligature autour du Membre, au-dessus & au-dessous de la Varice, mettant sous la bande une compresse qui fasse un point d'appui sur la Veine, afin qu'il ne s'y porte plus de Sang. Ensuite on ouvre la Varice avec une Lancette, pour évacuer tout le Sang qu'elle contient, on en facilite même l'issue, en la comprimant. La Veine étant vuide, on applique sur l'incision un plumaceau enduit de Baume d'Arceus, ou de

quelqu'autre Baume vulnéraire, & autour de la partie, un bandage contentif qui comprime exactement la Veine. Il eſt néceſſaire que le Malade ſe tienne en même tems dans un grand repos. Le moindre mouvement des Muſcles ne manqueroit pas de pouſſer le Sang dans la Varice & de la renouveller. Si l'on ne trouvoit pas de Point d'appui pour comprimer la Veine & empêcher le Sang de s'y porter, il faudroit faire une grande inciſion à la peau, découvrir la Varice, la ſéparer des parties voiſines, lier la Veine deſſus & deſſous avec un fil double, & emporter avec des ciſeaux toute la portion du Vaiſſeau qui formoit la Tumeur. Enſuite on guériroit la plaie avec les Remédes convenables. C'étoit la méthode d'Aquapendente *dans ſes Opérations Chirurgicales, de la Chirurgie des Varices.* Celſe, *liv.* 7. *Chap.* 31. propoſe deux maniéres de traiter ces Tumeurs; l'une par le Cautére actuel, l'autre par l'extirpation. Dans la premiére on faiſoit une inciſion à la peau, la Veine étant découverte, on la touchoit légérement avec un Fer rouge, ayant ſoin d'écarter les lévres de la

plaie, crainte de les bruler. L'opération faite, on y appliquoit des Médicamens propres pour les brulures. Dans la seconde, on faisoit aussi une incision à la peau, on coupoit la Veine variqueuse aux deux extrémités de la Tumeur, & on l'emportoit, comme il a été dit ci-devant, excepté qu'il n'est point fait mention de ligature. Paul Æginette *liv. 6. ch. 26.* observoit à peu près la même méthode. Bibloo guérit les trois Varices dont il a été parlé, avec le Beurre d'Antimoine, l'une après l'autre. Il mit autour de la Tumeur un Emplâtre de de Vigo agglutinatif fenêtré, pour mettre les parties voisines à couvert du corrosif; il appliqua sur la Varice un plumaceau trempé dans ce Caustique. Il avoit eu soin aussi de faire à la partie une ligature qui la comprimoit modérément. Quelques heures après, le Malade ayant souffert beaucoup, il leva l'appareil tout rempli de Sang, en partie fluide, en partie caillé. Après avoir nettoyé la plaie, il appliqua encore du Beurre d'Antimoine sur toute la Tumeur, & un défensif

d'Onguent blanc camphré tout autour ; il fit tenir le Malade dans un grand repos. Le lendemain il trouva la Varice couverte d'une eſcarre noire, ſans corroſion aux parties voiſines. Il continua le même panſement juſqu'au cinquiéme jour. Il voulut lever l'eſcarre avec une Spatule : mais il ſurvint une grande Hémorragie qui l'en empêcha, & qu'il arrêta avec ſa poudre Styptique. Il ſe contenta de relâcher peu à peu les ligatures ; & en dix ou douze jours, après quelques ſcarifications & ſon panſement ordinaire, l'eſcarre tomba ſans Hémorragie. Enſuite il détergea & cicatriſa l'Ulcére, & le genou conſerva ſa mobilité. Il guérit de même les deux autres Varices.

ARTICLE TREIZIÉME.

De l'Aneuryſme.

L'Aneuryſme eſt une Tumeur contre-nature, cauſée par la dilatation ou par l'ouverture de quelque Artére.

Si l'on faiſoit attention à l'étymologie de ce mot qui eſt grec ἀνεύρυσμα, dérivé du Verbe ἀνευρύνειν, *dilatare*, *latiùs reddere*, *laxare*, c'eſt-à-dire, dilater, rendre plus large, relâcher; on ne reconnoîtroit d'autre eſpéce d'Aneuryſme que celui qui ſeroit fait par la dilatation d'une Artére, & l'on regarderoit celui qui ſeroit cauſé par ſon ouverture, plutôt comme une Hémorragie, ou comme une extravaſation de Sang, que comme un Aneuryſme. Il eſt vrai que quelques-uns font venir ce mot de νεῦρον *Nervus*, Nerf, & de la particule privative α; comme ſi l'on diſoit *énervation:* mais cette interprétation eſt vicieuſe. *Voyez Gorræi definit. Medic.*

Cependant Jean Raimond Fortis dans ſes Conſultations, *Tom.* 2. *Cent.* 1. Nuk dans ſes expériences Chirurgicales, M. Littre, Mémoires de l'Académ. des Scienc. 1707. 1712. & la plupart des Modernes, diſtinguent deux ſortes d'Aneuryſme, l'un *Vrai*, l'autre *Faux*.

L'Aneuryſme vrai, eſt une Tumeur contre-nature, plus ou moins groſſe, cauſée par la dilatation d'une Artére,

le plus ſouvent ſans changement de couleur à la peau, ſans chaleur & ſans douleur; qui céde à la compreſſion des doigts, mais qui revient auſſitôt qu'on ceſſe de la comprimer; & qui eſt accompagnée d'un battement ſemblable à celui des Artéres, cependant plus ou moins fort, ſuivant le tems, la qualité & la groſſeur de la Tumeur.

L'Aneuryſme faux eſt une Tumeur étendue, livide, ſouvent dure; réſiſtant ordinairement à l'impreſſion des doigts, accompagnée d'un battement obſcur, ou d'un frémiſſement & d'un bruit ſourd; faite par un épanchement de Sang en conſéquence de l'ouverture de quelque Artére.

Galien & tous les Ecrivains Grecs & Arabes, croyoient que tout Aneuryſme venoit d'une extravaſation de Sang artériel, à l'occaſion d'une rupture des tuniques des Artéres. Paul Æginette admettoit cette rupture: mais il reconnoiſſoit encore une autre eſpéce d'Aneuryſme fait par *Anaſtomoſe*, c'eſt-à-dire, par ouverture. Il ſuppoſoit auſſi que dans l'un & l'autre le Sang étoit extravaſé. Fernel

eſt le premier qui ait avancé que l'Aneuryſme n'étoit qu'une dilatation d'Artére. Foreſtus, Diemerbroëk & le courant des Médecins, embraſſerent alors ce ſentiment. Enſuite Senneert, Willis, Barbette, Regi & pluſieurs autres, crurent que cette Tumeur ſe faiſoit par la rupture de la tunique interne de l'Artére, & que ce n'étoit que l'externe qui ſe dilatoit. Freind croit auſſi qu'outre la dilatation, il y a rupture des Membranes. *Voyez la Traduction Françoiſe de ſon Hiſtoire de la Médecine, p. 74. & ſuivantes*, où il remarque que de toutes les obſervations qu'on rapporte ſur l'Aneuryſme, il n'y en a point ſans rupture. A la vérité, dans les anciens Aneuryſmes vrais, il ſe trouve toujours des concrétions ſanguines ou polypeuſes, qui par les pulſations continuelles qu'elles éprouvent, viennent enfin à ſuppuration, ou à une corruption ſi acre, que non-ſeulement les tuniques de l'Artére dilatée en ſont rongées & déchirées, mais auſſi les Os voiſins en ſont cariés, les Côtes mêmes ſe ſont trouvées cariées par les funeſtes effets des Aneuryſmes de l'Aorte. On

en voit des exemples dans les Mémoires de l'Académ. des Scienc. cidefſus cités ; dans la Bibliothéque Chirurgicale de Manget ; dans les obſervations de Ruyſch, & ailleurs. Mais tous les vrais Aneuryſmes commencent par une ſimple dilatation de l'Artére, & non par une prétendue rupture de ſa tunique interne, que le Sang en paſſant rongeroit & déchireroit par ſon acrimonie, comme l'ont prétendu les Auteurs ci-deſſus rapportés. La tiſſure des Vaiſſeaux artériels eſt ſi ferme, qu'elle réſiſte à la violence même de certains Eſcarotiques. A plus forte raiſon éluderat-elle les prétendus aiguillons d'un Sang qui y paſſe avec rapidité ; d'autant plus que la tunique interne des Artéres eſt liſſe & polie. Si le Sang étoit capable de la déchirer, il produiroit le même effet ſur les autres tuniques, & cauſeroit des Hémorragies plutôt que des Aneuryſmes vrais. Quoique dans l'Aneuryſme vrai il n'y ait au commencement qu'une ſimple dilatation des parois de l'Artére, il peut arriver cependant que cette dilatation augmentant de jour

en jour, & les tuniques du Vaisseau n'en étant susceptibles que jusqu'à un certain point; il peut arriver, dis-je, dans la suite, que par le progrès de la dilatation, quelques filets de la tunique interne se déchirent & se rompent: mais ce ne seroit que l'effet & non la cause de l'Aneurysme. Il n'y auroit qu'un cas où l'Aneurysme vrai pourroit se former à l'occasion d'une rupture de la tunique interne. Ce seroit si l'on ouvroit entiérement le Vaisseau de quelque partie externe avec une Lancette ou quelqu'autre instrument piquant & tranchant, & que par le moyen du bandage qu'on y appliqueroit, la tunique externe se cicatrisât avant les autres. Alors l'ouverture des tuniques internes, immédiatement exposées aux vibrations du Sang, s'agrandiroit de plus en plus; le Sang feroit effort contre la tunique externe; il la dilateroit & causeroit ainsi un Aneurysme vrai.

Les causes les plus ordinaires de l'Aneurysme vrai, sont les coups, les chutes, les efforts violens qu'on fait en levant quelque pesant fardeau, en toussant, en éternuant, en vomis-

lant ; l'obstruction de quelque Artére par une concrétion polypeuse, ou par le gonflement de ses propres membranes qui en retrécit la capacité ; la compression de ce Vaisseau, par quelque Tumeur humorale, polypeuse ou osseuse. Toutes ces causes empêchant le Sang artériel, de continuer librement son cours, l'obligent de faire effort contre les parois de l'Artére, & de la dilater. S'il se trouve que par un vice de conformation, la tissure du Vaisseau soit plus foible en certains endroits, ces causes agiront encore avec plus de facilité. Si ses tuniques sont froissées, meurtries, relâchées par l'action violente de quelque cause externe, devenues plus foibles, elles céderont aussi plus aisément aux impulsions réïtérées du Sang, & se dilateront. La lésion de la tunique externe d'une Artére peut encore donner occasion à l'Aneurysme vrai. S'il arrive donc que cette tunique soit ouverte ou déchirée par des esquilles ou pointes d'os dans une fracture, ou par la pointe d'une Lancette ou de quelqu'autre instrument piquant & ranchant, les autres tuniques affoi-

blies, faisant moins de résistance aux vibrations du Sang, se dilateront & feront une poche à travers l'ouverture de l'externe. Quelques Chirurgiens modernes prétendent que la seule ouverture de la Capsule qui envelope l'Artére du Bras, peut occasionner l'Aneurysme vrai qui survient quelquefois après la saignée : mais si cette cause étoit capable de produire un pareil effet, il se formeroit toujours des Aneurysmes dans toutes les Artéres privées de cette envelope : ce qui est contre l'expérience.

Les causes de l'Aneurysme faux, sont tous les Instrumens qui peuvent couper, déchirer, piquer, en un mot, ouvrir une Artére, & en faire sortir le Sang. Ce Liquide ne trouvant pas une issue libre par l'ouverture de la peau, s'épanche entre les Muscles, ou les Tégumens, & y forme une Tumeur. Il arrive quelquefois que ce Sang rencontrant à sa sortie quelque cellule membraneuse, qui ne lui permet pas de s'étendre, s'y arrête & y forme une Tumeur circonscrite, qui imite l'Aneurysme vrai ; puisqu'elle est mollette & qu'elle rentre

en la comprimant; parce que le Sang qu'elle contient, communique toujours avec celui du canal Artériel. Cet Aneuryſme faux eſt moins rare qu'on ne penſe. Dans les Fractures, les eſquilles d'Os ſont auſſi capables de déchirer, d'ouvrir une Artére, & d'en faire extravaſer le Sang ſans ouverture à la peau. L'Aneuryſme faux peut encore ſurvenir au vrai, dont les Membranes extrêmement dilatées, émincées ou corrodées, ſe crévent enfin, & laiſſent épancher le Sang dans l'interſtice des Muſcles, ou ſous les Tégumens, quand la Tumeur eſt ſuperficielle ou en dehors.

L'Aneuryſme vrai peut ſe former dans toutes les parties du Corps, tant internes qu'externes, puiſqu'il y a par tout des Artéres: mais on en a principalement obſervé aux Artéres axillaires, ſous les Clavicules, au Cou, à la Tête, à la Poitrine, au voiſinage du Cœur dans l'Aorte, au Bas-ventre, aux Aines, aux Cuiſſes, aux Genoux, aux Teſticules, aux Bras & ailleurs; on en a même trouvé dans les Membranes du Cerveau,

L'Aneuryſme faux ne ſurvient guére qu'aux extrémités & aux parties externes.

L'Aneuryſme vrai ſe diſtingue en interne & en externe ; en gros & en petit ; en ſimple, qui ne contient que du Sang artériel dans ſon état naturel ; & en compliqué, dans lequel ſont contenues des concrétions ſanguines ou polypeuſes, qui viennent quelquefois à ſuppuration, ou qui ſe corrompent & cauſent des accidens funeſtes.

Diagnoſtic. On connoît l'Aneuryſme vrai par une pulſation plus ou moins forte, qui l'accompagne toujours, & qui le diſtingue des autres Tumeurs humorales, ainſi que des Varices, avec leſquelles il a de l'affinité. Cependant cette pulſation ne le diſtingueroit pas abſolument de ces ſortes de Tumeurs ; ſi elles ſe trouvoient ſituées ſur une groſſe Artére, ou ſur la région du Cœur ; puiſqu'elles en emprunteroient le mouvement. Manget dans ſa Bibliothéque Chirurgicale, au mot *Aneuryſma*, avoue que le Préſident de ſa ſociété & lui s'y trompérent à l'égard d'une

Fille de dix ans, qui avoit une grosse Tumeur à la Poitrine, depuis la Clavicule droite jusqu'au milieu du Sternum, sans douleur, sans rougeur & sans chaleur; accompagnée d'une pulsation considérable qui leur en imposa. Ils la prirent pour un Aneurysme, ayant moins d'égard à sa dureté & à sa résistance, qu'aux battemens qu'ils y remarquoient, qui n'étoient pourtant causés que par ceux du Cœur. Prévenus de leur opinion, ils crurent qu'il seroit dangereux de toucher à cette Tumeur: mais la Nature leur fit voir que ce n'étoit point un Aneurysme, puisque la Tumeur s'étant ouverte d'elle-même à sa partie inférieure, il en sortit beaucoup de matiére purulente, peu fœtide, d'une louable consistence, & la Malade recouvra une parfaite santé.

Il faut encore observer que la pulsation n'est pas toujours également forte, également remarquable dans l'Aneurysme vrai. Lorsqu'il est devenu fort gros, que le Sang s'y est accumulé en grande quantité, & qu'il y a fait des concrétions sanguines ou polypeuses, les battemens diminuent

conſidérablement ; parce que ces concrétions réſiſtent au mouvement du Cœur & des Artéres & en empêchent la communication.

L'Aneuryſme vrai, quand il eſt externe, ſe fait encore connoître dans ſon commencement par une petite Tumeur ronde, unie, qui croît inſenſiblement juſqu'à la groſſeur d'un œuf, quelquefois beaucoup plus, ſuivant la capacité de l'Artére & la facilité qu'elle a à ſe dilater. Tandis que le Sang que cette Tumeur contient, reſte fluide, elle eſt mollette & céde facilement au toucher : mais ce liquide forme quelquefois des concrétions ſi dures, que l'Aneuryſme, qui dans ſon commencement rentroit quand on le comprimoit, reſte dans ſon état & dans ſa groſſeur, quelque compreſſion qu'on y faſſe. Lorſqu'il eſt récent ou ſimple, la peau qui le couvre, conſerve la couleur naturelle ; parce que les Humeurs y circulent encore librement, & que le Sang renfermé dans la Tumeur, ne ſouffre aucune altération capable de la changer ; ce qui fait auſſi qu'on n'y ſent ni douleur ni chaleur. Quand

l'Aneuryſme devient compliqué, les concrétions ſanguines & polypeuſes, la compreſſion des Vaiſſeaux voiſins, la ſuppuration ou la corruption & les autres accidens qui ſurviennent, rendent la peau rouge, livide, enflammée, & cauſent ſouvent de grandes douleurs.

L'Aneuryſme faux ſe diſtingue par une Tumeur étendue, plus ou moins élevée ſuivant la quantité du Sang extravaſé, & par une eſpéce de bruit ou de frémiſſement qui ſe fait à meſure que le Sang ſort de l'Artére. Il n'y a point de pulſation diſtinguée; à cauſe que le Sang ſorti le premier, fait un *Coagulum* ſur l'ouverture, & que celui qui s'épanche après, eſt interrompu dans ſes vibrations par ce *Coagulum*, qui ne lui permet que de s'extravaſer à ſa circonférence, ſur laquelle il forme différentes couches. Le premier caillot reſte auprès de l'ouverture. Ceux qui ſe forment enſuite, en ſont plus éloignés; ainſi que l'a fait voir feu M. Duverney. En ouvrant la peau, on trouve du Sang fluide qui eſt le dernier ſorti. Si le faux Aneuryſme eſt au Bras, la Tu-

meur s'étend plutôt vers la partie ſupérieure que vers l'inférieure. Les Aponevroſes des Muſcles extenſeurs du Bras, exactement attachées à l'article, empêchent le Sang de deſcendre du côté de l'avant-bras. Comme le Sang en ſe coagulant devient noirâtre, la peau qui couvre l'Aneuryſme faux, étant tranſparente, paroît livide, & la coagulation du Sang fait la dureté & la réſiſtance de la Tumeur, qui par conſéquent ne peut point rentrer comme l'Aneuryſme vrai. Si elle vient à ſuppuration, le Sang converti en Pus la rendra mollette.

Pronoſtic. Les Aneuryſmes internes ne reçoivent guére qu'une guériſon palliative. La fin en eſt toujours funeſte. Les concrétions polypeuſes ou ſanguines ſe corrompent dans la ſuite, cauſent la Gangréne, ou carient les Os voiſins & conduiſent le Malade au tombeau. Les tuniques mêmes de l'Artére, devenues extrêmement minces en certains endroits, ſe déchirent, & l'on perd la vie avec le Sang. L'Aneuryſme de la partie ſupérieure de l'Aorte, cauſe des ſuffo-

cations, des palpitations, des lipothymies & des accidens déplorables. Mais si l'Aneurysme vrai est externe, petit & récent, le Malade peut le supporter longtems sans en être beaucoup incommodé, pourvu qu'il ne fasse point d'efforts violens, & qu'on ait soin de tenir la Tumeur toujours comprimée par un bandage convenable. Cette compression même est capable de le guérir entiérement. Lorsqu'il est gros & ancien, il peut avoir de fâcheuses suites par les concrétions polypeuses & sanguines qui s'y forment, & par la corruption qui peut y survenir. L'Aneurysme faux dans lequel il s'est épanché beaucoup de Sang entre les Muscles ou les Tégumens, est ordinairement suivi d'inflammation & de Gangréne, à moins qu'on ne fasse au plutôt l'opération; encore le succès n'en est-il pas toujours heureux, par exemple, si l'Aneurysme vrai ou faux, est au pli du Coude, la ligature qu'on est obligé de faire au tronc de l'Artére, empêchant le Sang de se distribuer à l'avant-Bras & à la main, les fait tomber en Gangréne, à moins que les bran-

ches collatérales ne ſuppléent au défaut du tronc, ou que le tronc même ne ſe diviſe en deux branches au-deſſus de l'Aneuryſme, ce qui n'eſt pas fréquent. D'ailleurs la grande quantité de caillots de Sang qu'il faut ordinairement ôter en opérant à l'Aneuryſme faux, rendent l'opération fort longue, fort pénible & fort douloureuſe.

Cure. Pour parvenir à la guériſon de l'Aneuryſme, on emploie deux moyens, la *Compreſſion* & *l'Opération*. La Compreſſion convient à l'Aneuryſme vrai, externe, récent & d'un petit volume. Elle ſe fait avec un bandage convenable à la partie. Par exemple, ſi l'Aneuryſme ſe trouve ſitué au pli du Coude, ce qui arrive quelquefois en conſéquence d'une ſaignée; après avoir fait rentrer la Tumeur, on y applique auſſitôt une petite compreſſe trempée dans du blanc d'œuf battu avec un peu d'eau-de-vie, ou de vin aromatique auquel on aura ajouté un peu de Sel ammoniac & d'Alun; ou dans quelque Liqueur Styptique. Ces Liqueurs par leur aſtriction raprochent les Fibres

des tuniques artérielles, & font que la compreſſe s'y tient mieux aſſujettie. Sur cette compreſſe on en applique d'autres imbues comme la premiere, & graduées pour faire un Point d'appui préciſément ſur la Tumeur. On maintient le tout avec le bandage ordinaire de la ſaignée, mais double & plus ſerré. Quelques-uns mettent ſous la premiére compreſſe un tampon de papier brouillard maché, ou réduit avec une eau Styptique en une eſpéce de pâte ferme, très-propre à comprimer la Tumeur de toutes parts. On peut auſſi ſe ſervir d'un bandage appellé *Ponton*, de l'invention de M. l'Abbé Bourdelot, avec lequel il ſe guérit d'un Aneuryſme cauſé par une ſaignée. Il le porta l'eſpace d'un an. Ce bandage comprimoit la Tumeur, ſans comprimer le reſte du bras. Les Chirurgiens bandagiſtes font auſſi des bandages convenables aux parties externes, attaquées de cette maladie. Toutes ces maniéres de traiter l'Aneuryſme vrai, produiſent le même effet, puiſqu'elles tendent comme dans les Hernies, au même but, qui eſt principalement

cipalement la compression ; si elles ne le guérissent pas toujours, du moins elles en empêchent le progrès. Elles conviennent encore aux Aneurysmes faux sans épanchement, qui ne consistent que dans une petite Tumeur facile à faire rentrer. On doit observer aussi la même méthode pour l'ouverture de l'Artére, faite par une Lancette ou par quelqu'autre instrument ; pourvu qu'il n'y ait point d'extravasation du Sang entre les Muscles ou les Tégumens, laquelle n'arrive guére, quand l'ouverture de l'Artére répond directement à celle de la peau : mais avant que d'appliquer l'Appareil & le Bandage, il faut laisser sortir le Sang jusqu'à défaillance ; alors les Artéres ne battant presque plus, il s'arrête, pour ainsi dire, de lui-même. Au contraire si l'ouverture de l'Artére ne répondoit pas à celle de la peau, il faudroit appliquer sur le champ l'Appareil, avant que de donner au Sang le tems de s'extravaser ; & avoir soin de comprimer aussi l'Artére tout le long du Bras avec une compresse longitudinale.

Si l'Aneurysme vrai du Bras est con-

ſidérable & qu'il menace de Gangréne; ou ſi le faux eſt accompagné d'un épanchement de Sang entre les Muſcles ou les Tégumens, la compreſſion n'a pas lieu: on ne peut ſe diſpenſer d'en venir au plutôt à l'opération, qui conſiſte à découvrir l'Artére par une inciſion convenable; à la ſéparer pour le mieux du Nerf qui l'accompagne, & à y faire deux ligatures, l'une au-deſſus, l'autre au-deſſous de l'Aneuryſme. S'il eſt faux, avant les ligatures on nettoie la plaie de tous les caillots de Sang qui peuvent s'y trouver; s'il eſt vrai, on ouvre l'Artére entre les deux ligatures, pour en ôter toutes les concrétions ſanguines ou polypeuſes: mais avant que d'opérer, il faut ſe rendre le maître du Sang par le moyen du Tourniquet, afin de n'en être point incommodé pendant l'opération. On peut ſuivre à peu près la même méthode pour l'Aneuryſme de la Jambe. Celui de l'Artére crurale à l'Aine ne ſouffre point d'opération. L'Hémorrhagie ou la Gangréne feroient périr le Malade. Celui de la Tête ſe traite par compreſſion, d'autant plus faci-

lement que le Crane offre un Point d'appui fort commode. S'il est gros, on en évacue auparavant le Sang par une incision. Nous envoyons au Livre des Opérations le reste du manuel.

La conduite qu'on doit tenir après l'opération & l'application du bandage, consiste à placer le Malade commodément; à lui recommander de garder le repos tant de l'Esprit que du Corps; à lui faire observer un régime exact; à le saigner une ou plusieurs fois suivant le besoin, en un mot à n'oublier rien de ce qui peut calmer ou prévenir l'agitation du Sang. Si la maladie est au Bras, on le soutiendra presque à demiplié avec l'Echarpe, & on l'appuiera sur un Oreiller. Le bandage de l'Aneurysme vrai, ne doit point se lever s'il ne survient pas d'accidens; puisque sa guérison ne peut s'obtenir que par une compression continuelle. L'Appareil qu'on applique à l'Aneurysme faux sans extravasation de Sang, ne se léve qu'au bout de trois ou quatre jours, à moins qu'il ne survienne des accidens qui menacent de Gangréne,

tels que sont l'inflammation & la noirceur, suivies d'insensibilité & d'hydatides: & même on ne doit pas être surpris que le bandage du Bras fasse enfler, enflammer & noircir un peu la Main & l'Avant-bras, par le ralentissement des Humeurs dans les Tégumens. Si la Tumeur est mollette, s'il n'y a point d'autres symptomes, & que la noirceur, qui n'est qu'une Ecchymose, devienne jaunâtre, rien n'engage à lever l'Appareil. En cas qu'on y soit obligé, ou qu'on ne le léve que dans le tems ordinaire, on aura grand soin de ne pas ôter la premiére compresse appliquée immédiatement sur l'Artére, ou le papier broüillard maché, crainte de renouveller l'ouverture s'ils y tenoient encore. Au contraire on remettra l'Appareil comme auparavant, jusqu'à ce qu'en le relevant, on s'apperçoive que le tout se détache de soi-même, & que l'ouverture est bien cicatrisée. Alors on y mettra un Bourdonnet trempé dans le Baume de Fioravanti, ou dans quelqu'autre liqueur Balsamique & Spiritueuse, ou chargé de Colophone pulvérisée; &

par-dessus, quelques compresses soutenues par le bandage ordinaire. Toutes les fois qu'on défera le bandage, on tiendra le Pouce sur les compresses, pour s'opposer à l'effort que l'Artére pourroit faire dans ses Diastoles.

L'Aneurysme auquel on a fait l'opération & la ligature, se panse tous les jours. Le premier pansement se fait à sec avec une petite compresse longue & étroite, qu'on applique sur l'Artére, mettant des Bourdonnets à côté; & par-dessus, de la Charpie séche; le tout couvert de deux ou trois compresses imbues d'eau de vie ou d'eau vulnéraire, & soutenu du bandage double de la saignée. Pour modérer les battemens de l'Artére du Bras, on la comprimera un peu avec une longuette maintenue par un bandage en doloires. Aux autres panfemens on met des plumaceaux chargés d'un Digestif, sur la premiére compresse, qu'on ne léve point, & sur les Bourdonnets qui doivent rester jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes. On a l'attention d'arroser tout le Bras plusieurs fois le jour, d'eau de vie; ou de vin tiéde animé de cette liqueur;

& de le bien couvrir, pour entretenir la chaleur naturelle. Par ce moyen les Artéres collatérales qui se rendent à la radiale, s'élargissent peu à peu, lui fournissent davantage de Sang, & font sentir le Pouls qui ne se manifeste ordinairement que deux ou trois jours après l'opération. La diéte est ici très-nécessaire, pour éviter la Fiévre. On ne doit nourrir le Malade qu'avec de légers Bouillons toutes les trois heures, & un peu de gelée de Viande. On lui entretiendra le Ventre libre par des lavemens.

Si quelques jours après l'opération, le Bras, par exemple, n'avoit aucun sentiment, étoit flétri, ne conservoit aucune chaleur, ne laissoit appercevoir aucune pulsation, & qu'en un mot les signes de la Gangréne se manifestassent, il faudroit en venir à l'Amputation.

Fin du premier Tome.

a39003 011661559b